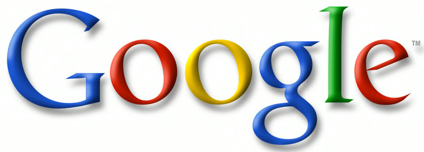



3 3433 06926430 1

1. Poetry, Latin — Medieval and modern

NTD
Mazure

LES

POÈTES ANTIQUES.

DU MÊME AUTEUR.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

Études du Cartésianisme, 1 vol. in-12.

Cours de philosophie, 2 vol. in-8°, 2e édition.

La philosophie et la langue des Indiens, traduit de l'allemand de F. Schlegel, 1 vol. in-8°.

Philosophie des arts du dessin, 1 vol. in-8°.

Philosophie des trois vertus théologales, 1 vol. in-12.

Paysage, Dieu, la nature et l'art, 1 vol. in-18.

Le Champ de blé, esquisses pittoresques et morales, 1 vol. in-18. Prix. 2 fr.

Les Poètes antiques (Grecs), 1 vol. in-8°. Prix, 6 fr.

POUR PARAITRE :

Les Poètes modernes (Français), 1 vol. in-8°.

LES

POËTES ANTIQUES

ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. A. MAZURE

ANCIEN INSPECTEUR D'ACADÉMIE.

> Comment on doit s'appliquer à ces auteurs, recueillir ce qu'ils ont de conforme à la vérité et se garder de ce qui lui est contraire, c'est ce qu'il serait convenable d'enseigner.— (Saint Basile, *De la lecture des Auteurs profanes,* c. iv.)

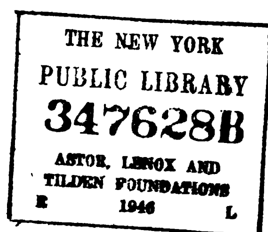
LATINS.

PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-SULPICE, 22.

1863



AVANT-PROPOS.

Après les Grecs, les Latins; par ce volume, nous complétons nos études morales sur les poètes de l'antiquité. La pensée qui a dirigé notre précédente publication, a également présidé à celle-ci. Nous cherchons, en étudiant chez eux les systèmes, à recueillir, à fixer la sagesse des poètes antiques, à montrer à quelle hauteur est parvenue leur conception; mais aussi nous constatons à quel point elle s'arrête, à quel degré cette sagesse antique est restée inférieure à celle qui a obtenu son plein accomplissement dans l'Evangile.

Quelques-uns, peut-être, demanderont pourquoi perpétuer l'admiration sur ces poètes païens, quand une littérature toute religieuse remplacerait utilement une étude par elle-même si pleine de périls. Je ne veux pas relever une longue querelle, et je suppose la question résolue, en ce sens qu'il faut enseigner les classiques païens, mais chrétiennement; or, dans mes travaux sur

l'antiquité, le principal objet que je me suis proposé a été de donner la méthode pour enseigner ainsi.

Il serait bien téméraire de rejeter les classiques; ils ont leur beauté, ils ont aussi leur sagesse, une morale souvent excellente, lueur vive avant la pleine lumière, prélude de la vérité, préliminaire de la foi, préparation évangélique, comme plusieurs des Pères de l'Eglise l'ont reconnu; « préface humaine de l'Evangile », selon l'heureuse expression de De Maistre. On ne saurait nier qu'au double titre de la sagesse et de la beauté, les poètes antiques ne soient bien au-dessous de l'idéal biblique et chrétien; toutefois, ils ont aussi, pour leur part, droit à l'admiration. Avec Horace, sans doute, on ne peut ni méditer, ni prier, ni même penser à fond; mais enfin c'est un moraliste et un poète, et il est permis de s'y plaire. La poésie et l'art auront toujours, dans l'ordre des plaisirs légitimes, leur privilége. A part des contemplations ascétiques, on peut jouir de la nature, des beautés du paysage, de l'eau qui murmure et du soleil qui resplendit parmi les arbres verts. De même aussi des choses d'art: si ce n'est pas le vrai beau, le beau en soi, qui est en Dieu seul, du moins ce sont ses manifestations. Qu'on lise et qu'on relise les classiques à ses heures: c'est bien. Il y a dans la vie tant d'occupations moins saines et qu'il faudrait

écarter! C'est pourquoi, si Dieu donne le loisir et si les études sont de ce côté, laissons place à la poursuite du beau dans ses divers sentiers; permettons, en particulier, aux abeilles littéraires de se répandre dans les prairies de la poésie antique, de cueillir les fleurs qui y croissent, pourvu qu'on n'y soit pas attaché par le fond de l'âme, et qu'on sache qu'il y a sur d'autres montagnes un miel plus parfait que celui de l'Hymette, des fleurs plus odorantes que celles qui naissaient aux bords de l'Ilissus.

Mû par de telles pensées, j'ai entrepris de tresser une couronne avec les textes des poètes, d'interpréter ces textes, de placer comme dans une corbeille leurs fleurs vives, de montrer leurs couleurs et leur parfum, et d'offrir cette couronne aux amis de l'antiquité, m'unissant, pour ma faible part, à l'hommage que n'a cessé de rendre à ces beaux génies le flot renaissant des générations lettrées. Mais aussi, et dans plus d'une rencontre, j'ai dû montrer que le parfum est enivrant, que l'éclat peut séduire, et que plus d'une fois le ver qui corrompt se recèle au calice des fleurs.

Quant au mode que nous avons adopté pour ce volume, il n'est pas tout à fait le même que pour son devancier. Ici, nous appuyons nos observations sur les textes, mais en citant ces textes dans leur teneur. Tous ceux

qui ont fait des études, aiment, si on leur parle des écrivains classiques, qu'on leur soumette les textes eux-mêmes. Aussi trouveront-ils un bon nombre de vers latins, et des plus beaux, mêlés à nos propres développements. Mais, afin de rendre la lecture de ces passages plus rapide et plus facile, j'en ai placé au bas des pages une traduction faite avec un grand soin, selon le procédé qui a prévalu, et qui consiste à serrer un texte de plus près possible, tout en observant les justes conditions du bon style en français. Il faut, en effet, pour qu'une traduction soit bonne, lui ôter tout feuillage stérile, il faut en faire une bandelette de bon tissu, de couleur acceptable, et qui se plie, autant que possible, au texte à traduire : rien en deçà, rien au delà.

Cet ouvrage, composé en province dans des années d'activité, et qui avait rempli plus que le précepte *nonumque prematur in annum*, réveillé enfin d'un si long sommeil où il dormait dans le portefeuille, et livré à une impression tardive, a du moins cet avantage d'être le résultat d'une immédiate méditation des textes. Heureux si mes études ne sont pas trop indignes des travaux des maîtres illustres dont je suis le contemporain, qui ont donné à la critique moderne l'élévation morale, la dignité spiritualiste et la solidité dont elle manquait au commencement de cet âge. Les ouvrages de M. Ville-

main, en particulier, par leur irrésistible séduction, ont gouverné en grande partie la critique de notre temps. Nul n'a possédé comme ce maître le sentiment de la poétique antiquité. Pour moi, si mon volume sur les poètes grecs n'eût pas été écrit depuis longtemps, jamais je n'aurais pensé, après l'éloquent livre sur le génie de Pindare, à porter sur un sujet analogue le résultat de mes propres travaux.

Il existe un autre livre avec lequel le présent volume n'est pas sans quelque rapport, les *Etudes* de M. D. Nisard sur les poètes latins de la décadence. J'ai cité ce savant et ingénieux critique, en particulier dans ses conclusions sur la religion chrétienne dominant le monde antique et réparant sa corruption. Toutefois, le but de mon ouvrage étant moins littéraire que philosophique, j'ai dû négliger beaucoup de détails qu'il a traités, et je ne l'ai suivi ni dans ses développements, ni dans le choix de ses textes. N'ayant à m'occuper directement ni de l'histoire des poètes, ni de leur génie littéraire, mon objet plus spécial était de poursuivre leur philosophie à travers le manteau de leur poésie.

Quant à mes devanciers plus anciens, en remontant à de hautes époques, il en est un surtout dont je dois faire mention.

Un des plus savants religieux du grand siècle, le P. Thomassin, de l'Oratoire, a écrit deux forts volumes sous ce titre : « Méthode d'étudier et d'enseigner chré» tiennement les poètes. » Je n'ai pas fait usage de cette savante compilation, que j'ai connue tard aussi, et mon œuvre faite. D'ailleurs, mon plan est tout différent ; le P. Thomassin, voulant montrer que les vérités fondamentales de la morale et de la religion s'étaient maintenues traditionnellement dans tous les siècles antiques, flambeau vacillant, mais jamais éteint au milieu des ténèbres, pose les questions et les résout par les textes des poètes qu'il cite pêle-mêle et comme ils lui sont suggérés pour l'utilité de chaque thèse. J'ai suivi un ordre plus littéraire, demandant à chacun des poètes, dans l'ordre chronologique, sa pensée tout entière et le point auquel cette pensée s'est arrêtée pour laisser l'avantage à une doctrine plus autorisée et plus haute. Mais si je diffère de ce savant dans la composition de mon livre, ma pensée est la même, ainsi que mon but : la juste admiration de l'antiquité et l'enseignement qu'il faut en faire dans les voies chrétiennes.

Cette pensée, j'ai lieu de le croire par les suffrages dont mon précédent volume a été honoré, réunit, malgré la diversité des camps, ceux qui se vouent à l'instruction classique. D'une part, elle est en

parfait accord avec le procédé traditionnel des maisons diocésaines et des grandes congrégations lettrées ; et, quant à l'Université, aimer les lettres antiques, leur dresser, selon ses forces, un modeste monument, mais auquel préside l'esprit littéraire du docte et pieux Rollin, c'est, j'en suis sûr, obtenir son approbation et lui faire dire que je m'attache à bien clore, et dans une retraite utilement occupée, une carrière passée à son service, pleine de travaux dans la pratique de l'enseignement et dans celle des lettres.

Paris, octobre 1862.

A. M.

LES

POËTES ANTIQUES.

(LATINS.)

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINES.

I. PREMIER CULTE ET PREMIER SOUVENIR D'UNE POÉSIE DANS LE LATIUM; PRESSENTIMENT DE LA GRANDEUR ROMAINE. — II. PROGRÈS POLITIQUE, APRÈS LES ROIS; INFLUENCE DES GRECS. — III. LA LANGUE ROMAINE AVANT L'ÉPOQUE DE SES MONUMENTS ÉCRITS, AU VIe SIÈCLE. — IV. APPARITION DE LA PHILOSOPHIE ET DES ÉCOLES GRECQUES.

I

Les traditions attestent la parenté des anciennes religions de l'Italie avec celles de l'Orient. Ici encore, comme chez les Grecs, le matérialisme, la déification des forces de la nature, se montre avec pleine évidence, à côté de sentiments meilleurs, souvenirs non effacés des révélations faites au monde naissant. Saturne est le grand dieu de la nature, Neptune est la mer, Janus le ciel, Vesta la terre, Mars ou Mavors est le dieu-soleil qui triomphe des éléments en désordre et organise le monde. A une époque moins reculée, il s'établit un accord entre les dieux des anciennes religions italiennes et ceux introduits par les Hellènes. Kronos ne se distingua pas de Saturne; Poseidôn fut Neptune; Pluton, Februus; Vesta, Cybèle; Mars, Arès. Les génies conservateurs de la cité et

des familles grecques furent assimilés aux Lares et aux Pénates de l'Étrurie ; peu à peu tous les dieux de l'Olympe, avec son Dieu suprême, Zeus, devenus les objets de la religion des Latins, s'assujettirent les divinités aborigènes, quand ils ne se confondirent pas avec elles.

On trouve cette assimilation bien marquée dès les premiers temps de Rome. Néanmoins la religion romaine, dans son ensemble, retint toujours de son berceau plus d'un caractère qui la distingua fortement de celle des Grecs. A Rome, et malgré les adjonctions grecques, le dieu de la guerre, par exemple, demeura italien ; s'il cessa d'être, comme dans les premiers âges, une divinité cosmogonique, il fut toujours le Mars national, que l'on adorait sous le symbole d'une épée plantée en terre, le vrai fondateur de la cité romaine et le père de son premier roi. Il en fut de même de Vesta, autre divinité tout à fait latine. En prenant Vesta et Mars pour ses divinités indigètes, pour les garants de sa grandeur future, Rome associait insensiblement l'idée de la terre nationale avec celle de la terre universelle, et l'idée de la valeur romaine avec celle même du dieu qui préside aux batailles.

Un type du caractère original de Rome, de ses habitudes, de ses mœurs graves et rudes, se montre aussi dans le culte des divinités pastorales. On peut voir dans les Fastes d'Ovide[1] un détail intéressant sur les mœurs patriarchales des premiers Romains, au sujet du culte de Palès, antique divinité qui orne et féconde les trésors de Vesta. A Rome, fervente adoratrice de Palès, reine des champs, une grande partie des usages de la vie civile reposait sur ceux de l'agriculture. Tandis que la cité naissante était appelée d'un nom qui signifie la force et rappelle la guerre, elle avait aussi un nom

[1] Liv. IV, v. 731.

symbolique, sacerdotal; elle s'appelait *Flora*, expression des splendeurs de la nature et de la robe de fleurs dont elle revêt chaque année sa beauté immortelle. La force guerrière, sous le nom de *Roma*, celle de la nature féconde sous le nom de *Flora*, double nom de la cité romaine, n'était-ce pas assez pour donner au peuple romain la première conception d'une grandeur qui n'aurait de bornes terrestres ni dans l'espace ni dans la durée ?

Quand Tarquin l'Ancien voulut bâtir sur le mont Tarpéien, les augures obtinrent que les dieux cédassent la place aux constructions royales; mais le dieu Terme et la déesse Jeunesse résistèrent. On jugea que les limites de Rome ne seraient pas ébranlées et qu'elle demeurerait éternellement jeune. Plus tard, le second Tarquin trouva une tête d'homme dans les fondements du Capitole, et il en conclut que ce lieu serait la tête, la capitale de l'univers. Ainsi Rome crut à sa puissance, à son éternité. En effet, elle devint la maîtresse du monde, et elle dut l'être, car elle avait puisé cette confiance sublime dans sa religion, dans les promesses toujours renaissantes qui lui en étaient faites par ses dieux. On peut le dire, c'est par la religion surtout que Rome fut elle-même, qu'elle garda ce caractère de gravité, d'orgueil, mais aussi de confiance dans l'appel des dieux, caractère qui la rendit invincible et lui fit accomplir la grandeur de ses destinées.

Quelque chose de cet orgueil national, et en même temps qui porte l'empreinte du vieux naturalisme qui jouait un si grand rôle dans les religions pelasgiques, paraîtrait exister dans deux fragments de chants saliens qui ont été rapportés par Varron[1]. De plus, vers la fin du siècle dernier, sur une

[1] Varro. *De ling. lat.* VII, 26. — Hor. liv. I, epist. II, v. 86.

longue inscription monumentale qui a paru remonter au temps des empereurs de la dynastie syrienne, on a découvert un troisième chant salien en l'honneur du dieu Mars. Ce chant, connu sous le nom de cantique des frères Arvales, parce qu'il aurait été chanté par les Saliens aux fêtes champêtres des Ambarvalies, a donné lieu à diverses interprétations. Voici la première, celle de Lanzi : « Lares, secourez-» nous, et toi, Mars, ne souffre pas qu'un fléau destructeur » fasse périr nos moissons en fleurs ; fais qu'elles nous pro-» curent un pur froment, ô Mars, ô Berber, ô grand Dieu ! » Invoquez tour à tour les Semons (dieux inférieurs); » Mavors, secours-nous. Triomphe, triomphe, triomphe![1] » Il y a de l'affinité entre cet hymne ainsi interprété et ceux qui sont attribués à Orphée, bien à tort sans doute, mais dont le fond se rattache à une haute antiquité. Les Saliens, en Italie du moins, étaient des prêtres de Mars, qui chantaient, en figurant par leurs rondes belliqueuses le mouvement des corps célestes, des hymnes aux plus anciens dieux du Latium. Le dieu de la guerre, Mars ou Mavors, est ici le dieu des moissons, et représente la fertilité de la nature, et sa victoire contre les influences ennemies ; c'est donc un point de vue du naturalisme qui semblerait apparaître ici. Puis, je ne sais quoi de vraiment romain, qui du moins laisse pressentir ce qui sera l'idée fixe de Rome, se montre dans le refrain triomphal qui termine ce fragment. La vie entière du peuple romain ne devait être qu'un long cri de triomphe, prolongé de siècle en siècle, et dont le retentissement ne quitterait plus les sept collines.

Du reste, Rome, sous le régime de ses rois, n'a guère

[1] Pour le texte et ses différentes interprétations, voir Egger., *Relliquiæ selectæ veteris sermonis romani*, p. 70.

que des annales incertaines sur les faits politiques de son histoire ; quant à ce qui regarde le développement intellectuel, sa langue, sa poésie, il n'y a rien, même à l'état de soupçon.

II

Deux siècles après sa fondation, Rome, entrée dans sa liberté, s'acheminait vers l'avenir qui lui était promis. Tout le temps que dura son esprit héroïque, tant qu'elle ne sacrifia qu'à l'austère pensée de sa grandeur; tant qu'elle vécut parmi les déchirements politiques au dedans, et au dehors tout entière à l'accroissement de sa puissance, ruche de guerriers turbulents plutôt que d'abeilles industrieuses, elle fut grande comme nation, mais elle s'éleva peu dans l'intelligence; elle n'eut point de littérature, point de poésie. Pour achever de vivre, Rome devait attendre longtemps encore le souffle inconnu qui lui arriverait des rivages helléniques.

Athènes et Rome avaient accompli à peu près dans le même temps chacune sa révolution populaire, d'une part contre les Pisistratides, de l'autre contre les Tarquins. Ces deux républiques avaient parallèlement grandi ; mais la Grèce, bientôt glorieuse pas ses grandes guerres et par ses arts, était ignorée de Rome, qui croissait, concentrée en elle-même, ne voyant qu'elle et les peuples d'Italie contre lesquels elle avait à se défendre et qu'elle se proposait d'assujettir. Le siècle de Périclès avait rayonné dans tout le monde grec et jusqu'aux portes de Rome, par l'Italie méridionale, et Rome ne paraît pas avoir soupçonné l'existence de cette gloire; elle ne commença guère à la connaître que quand elle put pressentir qu'elle en serait l'héritière. L'ambassade à Athènes et les lois des XII Tables ne constituent,

pour leur époque, aucun rapport direct entre les deux peuples; ce ne sont que des faits isolés, une rencontre fortuite et qui fut sans conséquence immédiate. Plus tard, quand le fils de Philippe, dominateur de la Grèce, allait demander compte aux Perses de leurs invasions et remplissait tout l'Orient de sa puissance, l'Italie centrale ignorait les victoires du Macédonien, ou, si le bruit en parvint jusqu'au peuple romain, le sanglier du Latium n'en était pas ému; retiré dans sa forêt natale, il aiguisait ses défenses contre les peuples voisins; Rome s'affermissait parmi les luttes de ses ordres et les orages de son forum, contente de voir à ses pieds les peuples environnants, avant de jeter ses regards par-delà les mers, par-delà les Alpes.

Il vint enfin ce moment où la Grèce devait être dévoilée à Rome. Vers la fin du IVe siècle, Pyrrhus, un héritier d'Alexandre, se montre en Italie; il veut compléter l'œuvre du conquérant et soumettre à une nation grecque la partie de l'Italie qui n'est pas grecque et dont Rome est le centre déjà puissant. Force fut alors aux Romains de se mettre aux prises avec ces étrangers et de commencer une double lutte contre les armes des Grecs et contre les arts de leur civilisation. Double lutte, en effet, dans laquelle Rome fut à la fois victorieuse et vaincue. Les armes de Pyrrhus se brisèrent contre Rome; il quitta l'Italie; mais il laissa après lui comme une première alluvion de ce fleuve grec qui tendait à se répandre, à se propager de plus en plus vers l'Occident. Pyrrhus vaincu, l'esprit de conquête chez les Romains s'accrut par le fait même de leur triomphe. Bientôt commença contre Carthage, une lutte bien longue et qui finit par avoir pour enjeu l'empire du monde. La monarchie d'Alexandre devait appartenir à celle des deux républiques qui serait victorieuse; ce fut Rome. Dans les intervalles des

guerres puniques elle conquit la Grèce. D'abord maîtresse de la Grèce italienne, elle avait promené par les mers helléniques ses flottes triomphantes. La Sicile, si Grecque, si pleine encore du souvenir de ses Hiérons, des guerres athéniennes, des vergers d'Aréthuse, des hymnes de Pindare et des églogues de Théocrite, fut la station des armées romaines et le théâtre de bien des guerres; enfin Corinthe, tombée sous les armes de Muramius, annonça la chute de la Grèce et le plein avénement de Rome à l'état de première puissance de l'univers.

Le peuple de Rome, emporté par ses passions guerrières, traversa encore assez longtemps en vainqueur indifférent ces régions illustres, vaquant à l'accomplissement de l'idée à laquelle ce peuple avait tout subordonné, *regere imperio populos*. Cependant on n'évite pas son jour, et ce jour, devait se lever pour Rome. Depuis un certain temps déjà, il y avait eu des pressentiments, des instincts éveillés, quelque chose qui annonçait une lumière inconnue, idéal auquel le peuple romain n'avait pas encore aspiré. Cinéas avait vu dans Rome un sénat de rois, et il se retirait frappé de cette grandeur si peu grecque. Mais parmi ces rois, quelques-uns n'avaient pas entendu sans émotion ces orateurs formés à l'éloquence de Démosthènes, à la sagesse de Platon. Tous les grands de Rome ne partageaient pas la naïve ignorance du vainqueur de Corinthe, menaçant les ouvriers du port de leur faire reproduire à leurs frais les chefs-d'œuvre qui seraient avariés par leur négligence. Il fallait bien enfin ouvrir les yeux et comprendre ces merveilles de marbre et de bronze dont Rome se trouva tout à coup décorée par la conquête, et quand, après la prise de Corinthe, après la seconde guerre punique, l'empire des successeurs d'Alexandre commença à s'écrouler, à tomber

de toutes parts sous les armes romaines, le vaincu avait frappé son vainqueur ; il l'avait forcé à venir lui demander le secret de sa gloire et de son immortelle grandeur.

Alors s'ouvrit dans Rome un cycle poétique, une poésie naquit sous l'influence du génie grec. Nous considérerons au chapitre suivant ses premiers efforts, au point de vue spécial que nous nous sommes proposé ; mais auparavant il nous faut assister à la formation et aux développements de la langue latine qui fut son organe.

III

Pendant le temps que nous venons de parcourir, durant ces siècles d'enfantement, *tantæ molis*, la langue romaine s'était formée. Cette langue, de fonds pelasgique, et à ce titre sœur de la langue grecque, obéissait à la tendance naturelle qui porte toute langue à s'épurer, à se perfectionner, à régulariser son système grammatical et son lexique au gré et selon les besoins d'une civilisation qui grandit [1]. Vers le VIe siècle, au commencement des guerres puniques, la langue est constituée dans son génie grammatical, dans ses mots, qui sont restés les mêmes, malgré quelque rouille d'archaïsme, sensible encore dans le petit nombre de documents qui remontent à cette époque reculée.

Les fragments de littérature latine, antérieurs au VIe siècle, sont en effet peu nombreux. Il n'y a rien pour la poésie.

[1] Si on pouvait remonter très-haut dans la langue latine, on lui verrait dès lors des caractères analogues à ceux que nous lui connaissons. Cela est clair par le fait de la ressemblance qu'elle a gardée, même dans son perfectionnement, avec le sanscrit. En se rapprochant de son berceau, on trouverait seulement un certain nombre de mots et de formes grammaticales indo-latines, qu'elle n'a plus, et dont il est facile de reconnaître la trace dans la langue des Romains.

Tite-Live parle bien de certains chants nationaux qu'il appelle des chansons de table, et dans lesquels les premiers Romains avaient coutume de célébrer les actes de leurs ancêtres et de glorifier leur nation [1]. Le souvenir de ces épopées populaires, de ces *romanceros* inconnus, n'a servi qu'aux conjectures du savant et aventureux Niebhur, attribuant à ces premiers poètes, à ces aèdes politiques de Rome naissante, une grande partie des récits menteurs recueillis par Tite-Live, et qui seraient devenus par la suite l'histoire populaire, et acceptée de tous, de Rome sous ses rois. Il n'est rien resté des farces fescennines et des atellanes, informes essais de la muse comique, venus à Rome de l'Étrurie et du pays des Volsques [2] ; rien non plus des comédies plus régulières qu'on vit pour la première fois à Rome en 389, à l'occasion d'une peste dont la ville était désolée. Mais il y a des fragments en prose. On conserve, par exemple, quelques lignes des lois et des constitutions royales formant ce qui était appelé le droit Papirien; on connaît aussi un trait de la loi Tribunitienne, sous la date de 260 de Rome; mais ces anciens débris paraissent avoir été retouchés et rajeunis. C'est surtout aux lois des XII Tables, base et véritable origine du droit romain, qu'il faut demander les premiers monuments de l'idiome des Romains. Mais ceux de ces fragments qui sont textuellement authentiques sont aussi d'une interprétation fort difficile, et ne peuvent guère être compris qu'au moyen du texte même de l'auteur qui les cite. Une inscription du tombeau des Scipions, datant de 470 et retrouvée en 1750, offre un sens obscur, mais des expressions d'un latin assez clair. Enfin il y a l'inscription de la colonne rostrale de Duilius, en 494, où

[1] Liv. xxv, 12.—Cic. Tusc. I, 2; IV, 2.
[2] Horace, liv. II, Epist. I, 139.—Liv. VII, 2.

l'on trouve, à côté d'archaïsmes inévitables, la généralité des mots latins bien conservée [1].

C'est donc du VIe au VIIe siècle que la transformation s'est accomplie, sous l'influence de la langue grecque, de plus en plus répandue en Italie. Ce ne fut pas, il faut le reconnaître, une œuvre populaire que ce perfectionnement de la langue latine. Le langage proprement romain fut toujours un dialecte choisi, *urbanus sermo*, tandis que celui du pays latin, se maintenant toujours conforme à son berceau, fut le *sermo rusticus*, parlé dans la campagne et par le peuple inférieur de la cité. Cicéron dit formellement que les grands de Rome, au VIe siècle, se faisaient honneur de parler une langue plus pure et plus parfaite que celle du peuple. Le grec devait abonder dans le discours patricien, et l'élément, le fonds latin dans celui du peuple [2].

Dans cette langue ainsi formée, il est en effet nécessaire de constater ce qui est grec et ce qui est demeuré italique, de distinguer la couche hellénique qui se montre à la surface d'avec le fonds primordial, les mots de la langue aborigène. Ceux-ci ont une certaine empreinte âpre et austère qui demeurera l'un des caractères de la langue connue du peuple de Rome. La même énergie persiste dans les tours, beaucoup moins faciles que ceux de l'idiome grec. Jamais la phrase latine n'aura la forme svelte, élancée, la beauté verte et touffue de la phrase, je dirais presque de la forêt grecque. Entré dans la carrière de la civilisation avec une idée fixe, l'idée de la nationalité, le peuple romain réfléchira toujours plus dans sa langue l'auguste austérité des premiers âges, la religion, le droit, la solennelle histoire que les vives ardeurs de l'imagination, ou du moins faut-il recon-

[1] Voir tous ces textes dans le savant et si utile travail de M. Egger, *Veteris latinitatis relliquiæ*.

[2] De orat. III, c. 11 et 12 ; de offic. liv. I, c. 37.

naître que cette langue latine, telle qu'elle s'était formée après un travail de six siècles, le cède à la langue grecque pour les qualités qui rendent une langue favorable à la poésie. D'abord faite pour les besoins ordinaires d'une existence bornée, nullement littéraire, expression de la dignité patricienne et de la domination de Rome, elle n'était pas soudainement éclose, comme celle d'Homère aux feux du soleil ionien. Dès l'instant où elle se montre à l'horizon, la langue grecque est rayonnante, elle se couronne de fleurs et d'épis ; le plus loin qu'elle se laisse apercevoir elle est faite, elle est mûre, elle est dans sa splendeur, et il ne lui est pas nécessaire de traverser les pâles espérances du printemps pour arriver aux trésors de l'été. Il n'en est pas de même de la langue romaine. Si je ne craignais pas de multiplier les figures, je croirais la voir s'avancer lentement, d'abord ruisseau paisible, sortant de grottes obscures, et roulant sans bruit entre deux rives étroites qui s'élargissent peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin, fleuve longtemps contenu dans son lit, mais sans perdre son caractère de torrent, elle achève sa course, après avoir fertilisé, par tous les canaux de l'intelligence, l'immense empire du peuple-roi.

Quoiqu'il en soit, au lieu de se lasser à rechercher les différences de ces deux grands idiomes, il vaut mieux les admirer, les cultiver, les aimer l'une et l'autre, ces deux sœurs admirables, aussi riches dans leurs contextures que fécondes en monuments dont s'enorgueillit l'esprit humain. Mais il ne faut pas anticiper. Nous ne sommes pas encore au moment où la langue romaine, après avoir secoué la rouille des âges antérieurs, s'est montrée ferme, nerveuse, pleine de majesté, noble et grave avec tous les caractères d'une splendide maturité, lorsque, entrée dans son grand siècle, elle fournira sa matière d'or au travail de ses poëtes

immortels. Nous sommes ici au VIe siècle seulement, à l'époque où l'annaliste Fabius Pictor, en 529, entreprit de faire connaître en langage national l'histoire entière de son pays. Les poëtes se montrèrent alors, et ils trouvèrent, avec une langue à peu près formée, une civilisation préparée et un public choisi pour les entendre et pour les couronner.

Disons-le d'avance, la poésie à Rome sera toujours un art peu populaire, patricien surtout, fleur étrangère de peu de parfum d'abord, expression d'une philosophie exotique où domine déjà le scepticisme, d'où le vieil esprit latin s'est exilé, comme nous en serons convaincus, en passant en revue les plus anciens poëtes romains formés à l'école grecque et dont quelque souvenir est parvenu jusqu'à nous.

IV

Ces poëtes, que nous allons étudier, pour leur demander leur sagesse, c'est-à-dire ce qu'ils ont pensé sur les problèmes qui intéressent l'homme moral, ils étaient déjà pénétrés des systèmes plus ou moins erronés ou menteurs de la philosophie grecque. La date de l'introduction de cette philosophie à Rome est précise. Ce fut en 599, lors d'une ambassade envoyée par les Athéniens aux Romains, dans laquelle figurèrent le nouveau platonicien Carnéade, le stoïcien Diogène, le péripatéticien Critolaus. Les vieux Romains s'étaient émus en entendant Carnéade parler de l'incertitude de toutes nos connaissances, et se faire un mérite de traiter le pour et le contre dans toutes les questions; ils avaient dû repousser cet art trompeur d'aveugler l'esprit et de l'entraîner sans l'avoir convaincu. Caton le censeur demanda que par un sénatus-consulte il fût enjoint aux am-

bassadeurs de sortir immédiatement de Rome, et de ne pas s'obstiner à corrompre de leur poison la simplicité de l'antique foi et la droiture des mœurs nationales. Mais l'impulsion donnée devait être irrésistible. L'année 607, six ans seulement après l'ambassade, Corinthe étant détruite, la paix s'établit, le génie grec fit invasion, et la philosophie grecque fut admise en quelque sorte triomphalement dans l'empire romain; elle entra en même temps, tout entière, comme une armée avec ses divers corps, je veux dire avec toutes ses écoles, telles qu'elles florissaient dans Athènes, leur berceau, ou dans Alexandrie, où elles avaient été transportées.

Le stoïcisme pénétra le premier, cela devait être. L'esprit romain, l'esprit religieux et plein de vigueur de la cité romaine dut se retrouver quelque temps dans les fortes tendances de cette philosophie de Zénon, qui maintenait la dignité de l'âme, et, consacrant le dogme de la liberté, enseignait l'inviolable autorité du devoir. Bientôt suivit l'épicurisme, mais d'abord timide et prudent, se donnant comme la doctrine de la vie heureuse, de la vie qui s'est posé le bonheur pour but, mais le bonheur par la vertu, *bonis artibus*, ainsi qu'avait pu l'enseigner à Rome même le péripatéticien Critolaus. Plus tard, à mesure que la corruption se propagea, que la religion s'affaiblit, que les anciennes mœurs disparurent, alors aussi prit cours un épicurisme plus complet et plus logique, et de grands poètes s'attachèrent à glorifier cette métaphysique qui croit le monde issu du hasard par le concours fortuit des atômes, qui admet le plaisir comme loi suprême et regarde la religion comme un tissu de fables vaines, comme une chaîne fatale pour l'intelligence et pour la liberté. Le platonisme se répandit tardivement à Rome; il semblait réservé à l'époque la plus

belle, quand resplendiraient les merveilles du génie oratoire et du génie poétique, quand Cicéron aurait rehaussé l'éloquence et la poésie, en faisant luire au-dessus des plus hautes tentatives du génie romain, comme un divin flambeau, la philosophie de Platon.

Lueurs de stoïcisme, épicurisme, scepticisme surtout. Nous trouverons ces éléments grecs dans la sagesse de tous les poètes latins antérieurs au siècle d'Auguste. Il est temps de les aborder, ces poètes, et de voir comment le vieil idiome italique, sous leur plume, est devenu capable d'exprimer à la fois les idées de la sagesse et les images de la poésie.

CHAPITRE II.

LES VIEUX POÈTES.

I. LIVIUS ANDRONICUS ; CN. NÉVIUS. — II. ENNIUS, POÈTE. — III. PHILOSOPHE. — IV. PACUVIUS ; ATTIUS. — V. LUCILIUS.

I

Le premier de ces poètes est L. Andronicus, de Tarente, qui vivait vers 540, et composa un grand nombre de tragédies sur le modèle du théâtre grec. Il ne paraît pas que les premiers efforts de la tragédie gréco-romaine, chez Andronicus, aient été l'objet d'un enthousiasme bien vif. D'autres spectacles, indigènes et mieux assortis à la nature du peuple romain, ne lui permettaient guère de prendre beaucoup de goût aux délicats passe-temps introduits par le génie et l'art des Grecs. Dans ses vastes cirques, où se renfermaient quatre-vingt mille sepectateurs, le peuple applaudissait aux combats des animaux, aux luttes des gladiateurs, et ces rudes spectacles étaient plus en rapport avec ces âmes de fer que les récréations ingénieuses apportées par un peuple que les Romains s'étaient accoutumés à mépriser. Néanmoins les jeux de la scène servirent d'auxiliaire aux plaisirs du peuple, en même temps qu'ils devenaient le meilleur et le plus choisi parmi les plaisirs de l'aristocratie.

Andronicus n'était pas seulement un poète dramatique, il avait traduit l'Odyssée, et il reste quelques fragments

de ce grand travail [1]. Le plus grand nombre des vers cités par les grammairiens Aulu-Gelle, Festus et Priscien, paraissent d'une époque postérieure à celle de Livius. Voici, par exemple, un vers qui est d'une facture bien avancée pour un temps relativement si reculé :

Ut celer hasta volans perrumpit pectora ferro [2].

En voici un autre qui, pour la forme et pour l'archaïsme du mot, porte mieux son caractère primitif :

Quando dies adveniet quam præfata Morta est [3].

Morta a disparu et a laissé *mors*, non pas précisément la mort, mais le destin, la Parque, μοῖρα, celle qui partage l'existence entre les humains et qui la retire quand l'heure est venue. Le même poète avait aussi composé des hymnes dont il ne nous est rien parvenu, perte regrettable, car sans doute on aurait trouvé dans ces hymnes quelque utile enseignement sur la religion, sur la sagesse romaine dans ces vieux âges.

Un autre poète de l'école grecque, Cn. Névius, mort seulement quelques années après Livius (en 550), écrivit aussi des tragédies, dont il nous est resté des fragments de peu d'intérêt, du moins au point de vue de la philosophie. C'est Névius surtout qui a donné l'impulsion au génie littéraire de Rome, qui a refondu dans le moule de la Grèce, une langue rude, un mètre poétique tout barbare, et qui a fait jaillir en quelque sorte à l'ombre du génie grec la langue et la poésie des Romains. On peut juger de sa manière, et peut-être de sa pensée, par cet extrait de son *Lycurgue*.

[1] Egger, *Relliquiæ*, etc., p. 106.

[2] Prisc. VII, 2.— « Le javelot rapide vole et va percer de la pointe du fer la poitrine du guerrier. »

[3] Aul.-Gell. III, 16. — « Quand viendra le jour que la Parque a fixé. »

Vos qui regalis corporis custodias
Agitis, ite actutum indu [1] frundiferos locos
Ingenio arbusta ubi nata sunt, non obsita [2].

Nata ingenio, remarquable expression, sens primitif et qui n'est pas exempt de naturalisme. Les végétaux ont reçu quelque chose du « génie », de l'instinct mystérieux, universel qui préside au développement de toutes les natures, inanimées d'abord, puis animées. La végétation, comme le reste, croît par une force qui est en elle, *ingenita*, sans qu'il soit besoin de chercher pour les choses qui existent, une cause formatrice autre que leur propre vertu. —Névius avait composé un poème sur la guerre punique, à laquelle il avait pris part ; en voici un passage :

At posteaquam avim de templo Anchisa spexit,
Sacra ordine in mensâ penatium deorum
Ponuntur, victimam polcram immolabat [3].

A quelle occasion est-il parlé d'Anchise dans ces vers? On ne saurait guère le dire. Mais ils ne laissent pas d'être précieux, parce qu'ils rappellent les principaux objets du vieux culte étrusque ou latin, les dieux pénates, les victimes immolées, le vol des oiseaux dans le *templum*, enceinte sacrée du ciel, déterminée par le bâton augural. Ailleurs il est parlé des épouses d'Énée et d'Anchise qui abandonnent en pleurant leurs époux :

Uxores noctu Troade exibant amborum, capitibus

[1] *Indu, endo;* le sens de *in*, *intus* (ἔνδον).

[2] Egger, *loc. cit.*, p. 125.—« Vous qui veillez autour du cadavre royal, allez au plus vite dans les lieux couverts de feuillages, où la nature fait naître les arbustes que la main des hommes n'a pas semés. »

[3] *Ibid.* — « Mais aussitôt qu'Anchise, de l'enceinte sacrée où il s'était placé, eût aperçu l'oiseau, on s'empressa de placer avec ordre les vases sacrés sur la table des dieux pénates, et lui, il immola la belle victime aux cornes dorées. »

Opertis, flentes ambæ lacrumis cum multis [1].

Vers mélancoliques, d'une pompe pittoresque et savante, d'un rhythme bien marqué. Virgile a passé par là. *Exibant flentes*, dit Névius, et le chantre d'Énée : *Pontum aspectabant flentes,* au sujet des Troyennes délaissées sur le rivage de Sicile. Le même poète avait aussi composé des satires et des comédies, dans le goût de l'ancienne comédie grecque. Au contraire d'Aristophane, il s'attaqua à l'aristocratie; mal lui en prit; Metellus et Scipion ne lui pardonnèrent pas. Tombé sous la loi des XII Tables, jeté en prison, puis banni de Rome, en 550, il alla mourir à Utique. Il avait composé son épitaphe que voici :

Mortales immortales flere si foret fas,
Flerent divæ Camænæ Nævium poetam;
Itaque postquam orcino traditus thesauro,
Obliti sunt Romæ loquier latinâ linguâ [2].

Éloge orgueilleux! ce poète s'appelle lui-même immortel, persuadé que, lorsqu'il va grossir le trésor de Pluton, il emporte avec lui la langue latine! Il prenait l'aurore pour le couchant [3].

II

Q. Ennius était né en Calabre, l'an 586. Amené à Rome, il fut introduit dans l'amitié des illustres patriciens qui glorifiaient alors leur patrie par les armes, par des mœurs épu-

[1] Servius ad Æn. III, 10. — « Les épouses des deux héros sortaient de la Troade, de nuit, leurs têtes voilées, toutes deux versant d'abondantes larmes. »

[2] Aul.-Gell. I, 24. — « S'il était permis aux immortels de pleurer les mortels, les muses divines pleureraient le poète Névius. Car, depuis qu'il a été placé dans le trésor de Pluton, on a oublié à Rome l'art de parler la langue latine. »

[3] Horace, sur Névius, c. II, Ep. I, v. 53 — Voir, *Journal des Savants* (janvier et mars 1862), deux articles de M. Patin, pleins de faits et de science.

rées, par la culture des arts et de la poésie du peuple grec. Nourri de bonne heure dans l'étude de la langue et du génie helléniques, il s'essaya dans tous les genres, tragédie, comédie, poésie didactique, satires, épopée surtout. Il écrivit en vers hexamètres dix-huit livres d'Annales, mêlées de fictions épisodiques, et contenant l'histoire de Rome depuis ses premiers temps. De plus, il avait composé, en vers trochaïques, un grand poème épique ayant Scipion pour titre et pour objet. Les fragments qui ont été recueillis de ce poète sont assez nombreux; nous ferons un choix parmi ces débris, considérant tour à tour Ennius comme poète et comme philosophe. Voici d'abord le poète et de beaux vers.

Romulus et Rémus sont sur le mont Aventin; ils consultent le vol des oiseaux, incertains de savoir lequel des deux frères les dieux ont préféré :

Interea sol albu' recessit in infera noctis;
Exin candida se radiis dedit icta foras lux;
Et simul ex alto longe polcerrima præpes.
Læva volavit avis; simul aureus exoritur sol[1].

Ces vers resplendissent, surtout au dernier trait. — On a souvent reproduit et admiré la description du cheval :

...Sicut equus qui de præsepibus actus,
Vincla suis magnis animis abrupit, et inde
Fert sese campi per cærula, læta que prata
Celso pectore, sæpe jubam quassat simul altam;
Spiritus ex anima calidâ spumas agit albas[2].

[1] Cicer. *de divin.*, I, 48. — « Cependant le soleil se retire en pâlissant dans les antres de la nuit; puis, lancée de nouveau par ses rayons, sa blanche lumière reparaît. Aussitôt au haut des airs, un oiseau, par un vol favorable, se dirige vers la gauche, et en même temps on voit se lever le soleil d'or »

[2] Macrob. *Saturn*, VI, 3. — « Semblable à un coursier qui, s'échappant de son écurie, brise ses liens avec de grands efforts, et de là fuit à travers les champs et les fertiles prairies, la tête haute et secouant sa haute crinière; une blanche écume s'échappe de sa poitrine brûlante. » — Cf. Virg. *Æn.*, liv. XI, v. 492.

Le chêne frappé de la hache, et tombant du sommet des montagnes :

Incedunt, arbustaque per alta securibu' cædunt,
Percellunt magnas quercus; exciditur ilex;
Fraxinu' frangitur, atque abies consternitur alta;
Pinus proceras pervertunt; omne sonabat
Arbustum fremitu sylvaï frondosaï[1].

Les arbres frémissent longuement dans ce dernier vers doublement spondaïque. — La marche d'une armée :

...Summo sonitu quatit ungula terram,
Jamque fere polvis ad cœlum vasta videtur.
Hastati spargunt hastas, fit ferreus imber;
Densantur campis horrentia tela virorum[2]!

Quel beau vers que ce dernier, et quel trait que celui-ci : *fit ferreus imber*, il pleut du fer! Virgile l'a pris et affaibli. — Et ces trochées, seul débris du poëme sur Scipion :

Mundus cœli vastus consistit silentio,
Et Neptunus sævus undis asperis pausam dedit;
Sed equis itiner repressit ungulis volantibus,
Consistere amnes perennes, arbores vento vacant[3].

Quelle immensité d'étendue et de silence dans le premier de ces quatre vers, et quel calme effrayant dans le trait

[1] Macrob. *Saturn* VI, 2. — « Ils marchent à travers la vaste forêt, ils abattent avec la hache les grands chênes, l'yeuse tombe sous leurs coups; le frêne est rompu, le haut sapin est couché sur le sol, et tombent aussi les pins orgueilleux. La chute de tous les arbres fait retentir au loin l'épaisse forêt. » — Cf. Virg. *Æn.*, liv. VI, v. 179.

[2] *Ibid* — « A grand bruit le pied des chevaux frappe la terre, une vaste poussière roule; ils sèment les javelots dont ils sont armés; il tombe une pluie de fer; les dards lancés par les guerriers couvrent les plaines. » — Cf. Virg. *Æn.*, liv. XII, v. 284.

[3] *Ibid.* — « La vaste étendue du ciel reste dans le silence. Le farouche Neptune ordonne aux flots tumultueux de s'arrêter. Le soleil retient l'essor de ses coursiers dont les pieds volent, les fleuves à la course éternelle s'arrêtent, le vent a cessé d'agiter les forêts. » — Cf. *Æn.* liv. X, v. 100.

qui achève le tableau ! — Des guerriers parcourant un pays et ravageant tout :

> Pœni, pervertentes omnia, circumcursant[1].

La description d'une mêlée :

> Concurrunt, veluti venti cum spiritus austri
> Imbricitor[2], aquiloque, suo cum flamine, contra
> Indu mari magno fluctus extollere certant.
> Undique conveniunt, velut imber, tela tribuno;
> Configunt parmam, tinnit hastilibus umbo
> Ærato sonitu galeæ[3]...

Et la marche d'une flotte :

> Verrunt extemplo placidè more marmore flavo;
> Cæruleum spumat sale confertâ rate pulsum.
> Labitur uncta carina, volat super impetus undas[4].

Maintenant une peinture d'expression et de demi-jour. La vestale Ilia, à qui une esclave vient d'apporter une lampe pendant la nuit, et qui pleure :

> Excita cùm tremulis anus attulit artubu' lumen
> Talia commemorat lacrymans exterrita sumno[5].

Elle cherche sa compagne errante, elle veut la serrer

[1] Cicer. *de Orat.* III, 42. — « Les Carthaginois détruisant tout ce qu'ils rencontrent, se répandent de toutes parts. » — Cf. *Æn.*, liv. II, v. 410; *phrygia agmina circumspexit.*

[2] Qui produit la pluie (*imber*, *cieo*).

[3] Macr. *Saturn* VI, 3. — « Ils s'élancent l'un contre l'autre. Ainsi l'Auster et l'Aquilon, dont le souffle pluvieux se fait sentir à l'opposite, s'efforcent de soulever les flots sur l'immense mer. De toutes parts les traits volent, et, comme une pluie, frappent le tribun; ils percent le bouclier, dont le cercle résonne, ainsi que le casque, sous le choc de l'airain. » — Cf. *Æn.*, liv. IX, v. 806.

[4] *Ibid.* VI, I, 5. — « Ils sillonnent paisiblement la mer; le flot azuré écume sous les nombreux navires; la carène, enduite de goudron, glisse et vole au-dessus des eaux. » — Cf. *Æn*, liv. VIII, v. 91.

[5] Cic. de divin., 1, 20. — « Quand la vieille eut apporté la lampe, Ilia, tout à coup arrachée au sommeil, et tremblant de tous ses membres, prit la parole en pleurant » — Cf. *Æn.*, liv. IX, v.

sur son cœur ; tremblante, elle ne peut s'appuyer sur le sol qui se dérobe sous ses pas.

Errare videbat
Tarda que vestigare, et quærere te, neque posse
Corde capessere; semita nulla pedem stabilibat[1].

Cette tendresse éperdue me paraît admirable, surtout le *Corde capessere*. Ilia raconte ensuite ses efforts et ses cris suppliants, quand elle voit son père s'éloigner d'elle, après lui avoir prédit le grand avenir et la naissance des deux enfants du destin.

Hæc pater effatus, germana, repente recessit,
Quamquam multa manus ad cœli cœrula templa
Tendebam læcrumans, et blandâ voce vocabam;
Vix, ægro tum corde meo, me somnu' reliquit[2].

Enfin, le génie lyrique d'Ennius se fait voir dans ce fragment d'un chœur de sa tragédie d'Andromaque.

Quid petam præsidii, ant exsequar?
Quove nunc exsilio ant fugâ freta sim?
Quoi (cui) nec aræ patriæ domi stant, fractæ et disjectæ jacent;
Fana flamma deflagrata; tosti alti stant parietes,
Arce et urbe orba sum.
O pater, ô patria, ô Priami domus!
Septum altisono cardine templum,
Vidi ego te, vidi inflammari[3].

[1] Cic. *de divin.* I, 20. — « Il me semble que j'errais, tardive, sur tes traces, que je te cherchais, et que mon cœur ne pouvait te retrouver; aucun sentier n'affermissait mes pas. »

[2] *Ibid.* — « Après avoir dit ces paroles, ô ma sœur, mon père disparut; en vain, je levais les mains vers la voûte azurée du ciel et je l'appelais d'une voix tendre. Enfin le sommeil me quitta et je restai avec mon cœur désolé. »

[3] Cic. *Tusc.* III, 19. — « Où trouver le secours, où le chercher? puis-je rien espérer de l'exil, de la fuite? Moi, qui n'ai plus ni autels, ni patrie, ni demeure; tout est brisé, dispersé, les temples sont en flammes; les hautes murailles sont consumées, j'ai perdu ma citadelle et ma cité. O mon père, ô ma patrie, ô palais de Priam! ô temple que semblaient garder leurs gonds retentissants, hélas! Je t'ai vu, oui, je t'ai vu en proie aux flammes. »

Nous venons de montrer le poète dans Ennius, il est grand. Virgile a imité plusieurs de ces passages, et il n'en a pas toujours surpassé la beauté, soit pour l'image, soit pour l'harmonie. Il lui a dérobé de l'or; mais a-t-il pu dire, comme on l'a rapporté, qu'il avait pris cet or sur un fumier. Le divin poète de Mantoue n'a pas commis, je l'affirme, cette irrévérence ingrate. — Mais le plaisir de citer de beaux vers ne doit pas nous détourner de notre objet spécial; voyons, il est plus que temps, Ennius comme philosophe, une courte sagesse en vérité.

III

Et d'abord, il faut chercher ce que l'ami des Scipions pensait sur Dieu et sa providence; écoutons bien :

Ego Deum genus esse semper dixi et dicam cœlitum,
Sed eos non curare opinor quid agat humanum genus;
Nam si curent, bene bonis sit, male malis : quod nunc abest [1].

C'est la sagesse d'Epicure. Ennius introduisant à Rome la poésie homérique y amenait aussi les sophismes de la Grèce déchue et esclave... Pourtant, dans un autre passage que voici, il reconnaît la providence des dieux.

Jupiter, te que adeo, summe sol, res omnes qui inspicis,
Quique lumine tuo maria, cœlum ac terras contues,
Inspice hoc facinus, priusquam fiat, prohibessis scelus [2].

Dieu voit le crime qui se prépare, qui couve dans l'abîme;

[1] Cic. *de divin.* II, 50; de nat. de or. III, 32 — « J'ai toujours dit et je dirai toujours qu'il existe des dieux du ciel, mais je pense qu'ils se soucient peu de ce que fait la race humaine; car s'ils s'en occupaient, les bons seraient heureux et les méchants malheureux ; ce qui n'a pas lieu maintenant. »

[2] Egger, *Relliquiæ*, p. 147.— « Jupiter, et toi, grand soleil, qui vois toutes les choses, qui embrasses de tes regards les mers, le ciel et les terres, considère ce crime, empêche-le avant qu'il ne s'accomplisse » — Voir la *Médée* d'Euripide, v. 1246.

mais aussi il veille, et il peut, quand il le veut, détourner du cœur un coupable projet. Peut-être le poète veut-il dire seulement que Dieu empêche l'accomplissement du crime, par quelque circonstance indépendante de la volonté du criminel; cette interprétation serait moins morale, mais elle maintiendrait toujours la Providence[1]. Dans tous les cas, ce sentiment est isolé et ne se retrouve plus dans les fragments : Dans un autre passage d'un poème intitulé *Epicharme*, attribué aussi à Ennius, ce n'est plus seulement l'épicurisme, la doctrine des dieux indifférents, c'est bien plus :

Istic est Jupiter quem dico, quem Græci vocant
Aera; quique ventus est, et nubes, imber postea
Atque ex imbre frigus, ventus post fit, ver denuo.
Hæcce propter Jupiter sunt ista quæ dico tibi,
Quoniam mortales urbes atque belluas omnes juvat[2].

Jupiter est l'air, il n'est pas un dieu qu'on doive adorer. La doctrine d'Ennius est donc ici le pur athéisme; il y arrivait par un double chemin. En effet, il avait traduit pour les Romains *l'Histoire sacrée* d'Evehmère, ouvrage dont Lactance nous a conservé des fragments. Or, Evehmère attribuait à l'apothèse l'origine de tous les dieux; voyez par là comment l'athéisme, venu de la sagesse grecque, s'était infiltré par tous les canaux dans celle de Rome. D'une part, Jupiter, le dieu suprême, n'est que l'air; d'autre part, il n'est qu'un homme dont on peut montrer le tombeau dans l'île de Crète. Que pouvaient faire contre ces nouveautés funestes les vieux patriciens qui avaient pris au sérieux la

[1] Dans Euripide il y a les deux sens : « Contiens, apaise sa fureur; » et il ajoute : « Éloigne du palais cette furie sanguinaire, envoyée par des dieux » vengeurs. »

[2] Egger, *Relliquiæ*, p. 150. — « Là est celui que j'appelle Jupiter, que les Grecs appellent l'air, qui est le vent et les nuages, et la pluie; qui, de pluie devient le froid, puis le vent, et de nouveau l'air. Tout cela c'est Jupiter, le dieu qui entretient les mortels, les cités et tout ce qui respire. »

foi antique, qui adoraient en toute sincérité le Jupiter très-bon et très-grand, ce dieu du Capitole qui avait promis l'immortelle puissance à la postérité de Romulus?

C'est à l'état de soupçon tout au plus que nous trouverions chez Ennius la notion de la vie future, et d'abord voici, comme prélude, quelques vers d'une singulière énergie pour le sentiment et pour l'expression :

Neu relliquias sic meas siris[1], denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœde divexarier!
Ipse summis fixus asperis, evisceratus,
Latere pendens, saxa spargens tabo, sanie et sanguine atro[2].

Cicéron, sur ces vers, fait remarquer que si les poètes n'avaient pas été dominés par un certain pressentiment de la vie à venir, ils n'auraient pas exprimé d'une manière aussi frappante ces tableaux de mort. Pourquoi le poète frémirait-il à ces images funèbres qu'il évoque, s'il ne reculait pas à l'idée du néant? « Car enfin, dit ce philosophe, le supplice est cruel si on le sent, il est nul pour celui qui est à son égard *sine sensu.* » — Et ce qui suit :

Neque sepulchrum quo recipiatur habeat, portum corporis;
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat à malis[3].

Quoi de plus saisissant que ce sépulcre, qui est l'asile après la tempête, le port où le corps est reçu après une existence fertile en douleurs? Et ce *requiescat à malis*, beau mot dont la langue chrétienne a fait un usage si profond

[1] Pour *siveris.*

[2] Cic. *Tusc.*, liv. I, c. 44. — « Ne souffrez pas que mes restes, ossements dépouillés gisant sur la terre, souillés d'un sang noir, soient honteusement déchirés; mais lui-même, qu'il soit attaché aux durs rochers, les entrailles en lambeaux, les flancs étalés, arrosant le rocher d'un sang noir et corrompu. ». — Ce sont les imprécations d'Atrée contre Thyeste; des vers fort beaux selon Cicéron : *luculentis sane versibus.*

[3] Qu'il n'ait pas de sépulcre où son corps soit reçu et trouve un port; où la vie humaine étant terminée, le corps puisse se reposer à l'abri des maux. »

et d'une tout autre portée. Le poète ne souhaite rien de plus à son ennemi, que de ne pas jouir des douceurs de l'éternel repos dans la mort.

Tout cela n'est donc pas du tout l'aspiration à une vie meilleure, et l'on ne saurait voir dans ce cri, ou plutôt dans ce profond soupir de l'âme, autre chose que le bonheur de cesser d'être, que l'intime sentiment du néant [1]. Quand Ennius parle de la vie future d'une manière un peu plus explicite, il s'exprime comme Névius, en mythologue; il ne voit que l'Orcus et l'enfer poétique.

Acherusia templa alta Orci, salvete, infera,
Pallida, Lethæa, obnubila, tenebris loca [2].

Peut-être trouverons-nous l'immortalité dans son épitaphe, qu'il laissa lorsqu'il mourut, en 584, et que voici :

Respicite, ô cives, senis Ennî imagini' formam,
Hic vostrum pinxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrumis decoret, nec funera fletu
Faxit, cur? volito vivu' per ora virûm [3].

Toujours « la triste immortalité que nous donnons aux héros, » aux grands hommes, à ceux qui ont retenti par la politique ou par le génie. La véritable immortalité, celle qui est une récompense personnelle de la vertu, fut toujours peu comprise ou mal affirmée par les anciens. Pourtant on en voit luire un rayon assez vif dans une inscription à

[1] Voir, pour une expression, pour un sentiment analogue, un beau vers de Virgile (*Æn.*, liv. v, v. .)

[2] Cic *Tusc.*, liv. I, 21. — « Salut demeure profonde de l'Achéron, royaume du sombre Orecus, ô enfer, lieux où le jour est pâle, ou règnent l'oubli, les nuages, les ténèbres. »

Cic. *Tusc.* I, 15, De *Senect.*, v. — « Citoyens, contemplez ici les traits du vieil Ennius ; c'est lui qui a retracé les exploits de vos aïeux. Que personne ne pense m'honorer par des larmes, qu'on ne célèbre pas mes funérailles avec des pleurs. Pourquoi ? je vis et je vole encore dans les entretiens des hommes.»

la gloire de Scipion l'Africain, par Ennius peut-être :

A sole exoriente supra mæoti' paludes,
Nemo est qui factis me æquiparare queat;
Si fas endo plagas cœlestum escendere cuiquam est,
Mi soli cœli maxuma porta patet[1]...

La gloire de la terre ne suffit pas au grand homme vertueux ; sa noble émulation s'ouvre les portes du ciel. Il y a ici un juste sentiment de l'immortalité, de la vraie vie, *vita vere vitalis*, comme disait Cicéron.

Comme expression de pure morale, et à part de toute doctrine, il faut citer le fragment qui suit :

Ingenium cui nulla malum sententia suadet,
Ut faceret facinus; levis, haud malu', doctu', fidelis.
Suavis homo, facundu', suo contentu', beatus,
Scitu', secunda loquens in tempore, commodu', verbum
Paucum, multa tenens antiqua sepulta vetustas
Quæ facit, et mores veteres que novos que tenentem,
Multarum veterum legum, divûm que hominum que
Prudentem, qui multa loquive tacereve posset[2].

C'est un portrait, peut-être celui du poète; ce sont du moins les qualités d'un patricien de Rome, civilisé par les mœurs grecques; mais c'est la sagesse à l'état de simple prudence plutôt qu'à celui de forte vertu; ce ne sont pas les vertus héroïques de l'âge précédent, de ces hommes,

[1] Cic. *Tusc.* v, 17; Egger, *loc. cit.*, p. 139. — « De l'extrême Orient aux Palus-Meotides, il n'est personne dont les exploits puissent se comparer aux miens. S'il est permis à quelqu'un de monter dans les demeures célestes, c'est à moi seul que doit s'ouvrir la grande porte du ciel. »

[2] Aul.-Gel. II, 4. — « Esprit qui ne concevait pas même l'ombre d'une pensée coupable; léger, mais non méchant, instruit, fidèle, doux, éloquent, satisfait de son sort, heureux, plein de bon sens, parlant à propos, d'humeur facile, économe de parole, ayant retenu beaucoup de faits anciens que le temps a ensevelis, connaissant les mœurs anciennes et celles du jour, instruit dans les lois divines et humaines, enfin pouvant dire ou taire beaucoup de choses. »

dont le même Ennius, caractérisant l'un d'entre eux, pouvait dire : *Egregie cordatus homo,* par un mot vieilli, mais excellent. Enfin quelques peintures de passions se font remarquer par l'énergie. Ainsi, pour exprimer l'âme blessée et traînant le dard qui l'a frappée :

Medea animo ægra, amore sævo saucia [1].

Et ceci, une sombre expression des effets de la crainte au cœur du timide :

Nemo est tam firmo ingenio et tantâ confidentiâ
Quin refugiat timido sanguen, atque exalbescat metu [2].

IV

Un neveu d'Ennius, grec aussi lui, par ses origines poétiques, par sa pensée, « poète dramatique, Marcus Pacuvius, nous offre un passage curieux, qui doit être cité et étudié pour le sens qu'il récèle. »

Quidquid est hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat,
Sepelit, recipitque in sese omnia, omnium que idem est pater;
Indidem que eodem que oriuntur de integro, atque eodem occidunt [3].

S'agit-il ici de la nature matérielle, originelle et se fécondant elle-même, selon les cosmogonies? ou bien est-ce le grand tout de l'école d'Élée, le panthéisme qui avait pénétré à Rome dans le monde patricien, par les écoles

[1] Cic *de Nat. deor.* II, 30.—« Médée, le cœur malade, blessée d'un cruel amour. » — Cf. Virg. *Æn.*, liv. IV, et Rac. dans *Phèdre*, « de quel amour blessée ! »

[2] Cic. *de Orat.* III, 38, 58; Tusc. IV, 9; *de fin.* 10, 23. — « Personne ne possède un cœur si ferme et tant d'assurance, qu'en proie à la crainte, il ne sente le sang refluer à son cœur et son visage pâlir. — Cf. Perse, Sat. III, v. 35; *Palleat infelix.* »

[3] Cic. *de divin.* I, 57. — « Quel que soit cet être, il anime tout, il forme, il nourrit, il accroît, il crée, il ensevelit, il reçoit tout en lui-même; il est le père de toute chose; tout renaît et tout meurt en lui. »

italiques? Assurément, ce n'est pas la conception d'un Dieu créateur et formateur, donnant à toutes choses la vie et l'accroissement, bien que plusieurs mots dans ce passage puissent le faire croire. On ne saurait guère ne pas voir un trait tout panthéistique dans *recipit in se omnia.* D'un autre côté, *animat* semble indiquer le pythagorisme, l'âme du monde qui s'inspire dans le grand tout, ce lieu suprême, *eodem*, où tout commence, tout meurt et tout renaît. Enfin, ce début *quidquid id est*, contient en germe le sophicisme grec, qui tend à devenir romain. Toutes les témérités de la philosophie se montrent à la fois dans ces débuts de la sagesse hellénique à Rome. Voici du même Pacuvius, de remarquables vers sur la destinée de l'homme :

Fortunam insanam esse et cæcam et brutam perhibent philosophi,
Saxi que esse instar globosi prædicant volubilem,
Quia quo ut saxum impulerit fors, cadere eo fortunam autumant;
Cœcam ob eam rem esse iterant, quia nihil cernat quo sese applicet;
Insanam illam aiunt quia atrox, incerta, instabilis que sit;
Brutam, quia dignum atque indignum nequeat internoscere.
Sunt autem alii philosophi qui contra fortunâ negant
Miserum esse nullum, sed temeritate omnia regi [1].

Ainsi, selon Pacuvius, et à s'en tenir à ce morceau, les malheurs humains ne peuvent venir que de deux sources, la fortune qui les envoie ou l'imprudence qui les suscite. Si par l'imprudence de l'homme vous entendez sa liberté qui peut le précipiter au malheur comme au vice, et si, à la

[1] Cic. *ad Herenn.* II, 23. — « Les philosophes enseignent que la fortune est insensée et aveugle, sans intelligence; qu'elle est mobile comme un globe de pierre, et qu'elle tombe du côté où le sort pousse ce globe. Ils la disent aveugle parce qu'elle ne voit pas où elle doit se fixer; insensée, parce qu'elle est cruelle, incertaine, instable; sans intelligence, parce qu'elle ne peut distinguer le mérite et le démérite. D'autres philosophes au contraire pensent que personne n'est malheureux par la fortune, mais que tout est gouverné par l'imprudence. » — Cf. Juven., *Sat.* X, v. 35, 65.

place de la fortune vous mettez la providence de Dieu, alors rien n'empêchera d'accepter le principe de Pacuvius; mais il ne paraît pas qu'il soit possible d'entendre cet ancien poëte avec cette dignité de sens. Il a en vûe les chances du hasard, rien au delà. C'était, du reste, un poëte d'un ordre élevé, nous ne le quitterons pas sans lui rendre hommage pour cette description d'un orage en mer :

Interea prope jam occidente sole, inhorrescit mare,
Tenebræ conduplicantur, noctes que et nimbum occæcat nigror;
Flamma inter nubes coruscat, cœlum tonitru contremit,
Grando mixta imbri largifluo subito præcipitans cadit;
Undique omnes venti erumpunt, sævi exsistunt turbines,
Fervit æstu pelagus[1].

Beaux vers, description riche, pleine de couleur, dans laquelle aucun trait n'est oublié. Décidément Virgile avait eu des ancêtres.

L. Attius, qui florissait vers 638 de Rome, une vingtaine d'années après Pacuvius, a laissé de beaux et longs fragments de ses traductions du *Prométhée*, des *Trachyniennes* et d'autres pièces grecques. Cicéron a recueilli ces fragments dans ses Tusculanes. Précieux comme monuments de la poésie latine dans son âge antique, ces morceaux n'ont point de rapport à l'objet de nos recherches. Ils sont grecs de forme aussi bien que de fond; pourtant, quelque tradition pure de l'Italie se reconnaît dans ce trait sur les augures :

Rex, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident,

[1] *De Orat.* III, 39. — « Cependant, au moment où le soleil se couche, la mer s'enfle, les ténèbres redoublent, l'obscurité épaissit le nuage de la nuit, la flamme étincelle entre les nues, le ciel retentit du bruit de la foudre ; la grêle, mêlée de larges gouttes de pluie, se précipite et tombe sur le sol ; de toutes parts s'élancent les vents, s'étendent les tourbillons redoutables ; la mer se gonfle et bouillonne. »

Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in somno accidunt,
Minu' mirandum est, sed in re tantâ hac temere improviso offerunt.
Hæc bene verruncant populo, quod ad dexteram
Cepit cursum ab lœvâ signum præpotens, pulcherrime
Auguratum est, rem romanam publicam summam fore.

Nous sommes ici à Rome, et non plus à Athènes, comme dans ce qui précède. On y sent le terroir italien, une croyance plus intime au monde mystérieux, les institutions étrusques ou sabelliennes introduites ou organisées par Numa.

Une autre pièce, empruntée à une pièce de théâtre, et dont il serait assez difficile de déterminer l'objet, se fait remarquer par un sentiment moral assez élevé, celui d'un cœur tendre qui oublie son infortune pour celle d'autrui :

Hei mihi, ut etiam hæc ærumna mihi luctum addit luctibus!
Quid tuam miserans solitatem memoras? formidans tibi,
Eurysaces, te commiserabar mage quam miserabar meæ
Vitæ, multis malum aliquando devexatæ generibus.

La langue latine, dans son meilleur temps, a pu regretter ce mot élégant et expressif, *miseram solitatem*.

V

Nous clôrons par le satirique Lucilius, cette revue des

De divin. I, 22. — « Roi, ce que les hommes font dans la vie, ce qu'ils pensent, méditent, voient, ce que dans leurs veilles ils entreprennent, ils accomplissent, il n'est pas étonnant que cela leur revienne dans le sommeil. Cependant en affaire aussi grave, un songe n'est pas sans importance. C'est, par exemple, un signe puissant que les rayons du soleil aient pris leur course vers la gauche ; cet augure nous annonce que la république romaine arrivera au plus haut degré de prospérité !

[1] Nonius, Verb. *miserari* ; Egger, p. 194. — « Hélas ! comme mes chagrins s'augmentent de ce chagrin nouveau ! Pourquoi me rappelles-tu ta triste solitude ? Quand je craignais pour toi, Eurysace, j'avais plus de pitié de toi que de ma propre vie, bien souvent tourmentée par des misères de tout genre. »

anciens poètes de Rome, dont il ne nous est venu que des fragments. Lucilius est mort vers l'an 663 de Rome. Un peu postérieur aux poètes dont nous venons de parler, il ne semble pas les avoir beaucoup surpassés, soit pour le génie poétique, soit pour le progrès de la versification. Les fragments qui nous restent de ce poète, justifient assez bien les critiques que nous en trouvons dans Horace[1]. Son vers est lourd, il est trouble, *lutulentus;* diapré hors de propos de mots grecs, ce qui donne à son œuvre un caractère hybride qui ne profite pas à la poésie. J'extrais de ces fragments, qui sont nombreux, trois passages où je trouve une philosophie. Voici d'abord l'existence de Dieu, qui punit le crime et venge le parjure :

Tubulus si Lucius unquam
Si Lupus, ant Carbo, Neptuni filiu' divos
Esse putasset tam impius ant perjuru' fuisset[2]?

C'est une grande pensée. L'impie, le parjure ne saurait croire en Dieu ; s'il y croyait, il aurait peur, il le verrait armé. Il faut savoir gré à Lucilius d'avoir eu ce haut sentiment, et plus de gré encore d'avoir compris, d'avoir manifesté les extravagances de l'idolâtrie.

Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
Vivere, et esse homines, et sic isti omnia ficta
Vera putant, credunt signis cor inesse in ahenis[3].

Une célèbre définition de la vertu :

Virtus, Albine, est pretium persolvere vero

[1] C. Lucilii *Satirarum* quæ supersunt fragmenta; Leyde, 1597, in-4o ; Achaintre, à la suite de son édit. de Perse.

[2] Cic. *de Nat. deor.* I, 23 — « Si Tubulus, si Lucius, si Lupus ou Carbon, ou quelque fils de Neptune, eussent cru qu'il existait des dieux, auraient-ils été, comme ils le furent, impies et parjures?

[3] Lactant. *Inst.* I, 22. — « Comme les enfants croient que toutes les statues d'airain ont la vie et sont des hommes; les hommes croient que toutes les fictions sont vraies; ils pensent qu'il y a un cœur dans les statues d'airain. »

Queis inversamur, queis vivimu' rebu' potesse;
Virtus est homini scire id quod quæque habeat res;
Virtus, scire homini rectum, utile, quid sit honestum,
Quæ bona, quæ mala item, quid inutile, turpe, inhonestum;
Virtus, quærendæ finem rei scire, modumque;
Virtus, divitiis pretium persolvere posse;
Virtus, id dare quod reipsa debetur honori;
Hostem esse atque inimicum hominum morumque ma-
[lorum,
Contrà defensorem hominum morumque bonorum;
Nos magnificare, his bene velle, his vivere amicum,
Commoda præterea patriæ sibi prima putare,
Deinde parentum, tertia jam postrema que nostra[1].

Le stoïcisme a certainement passé par ces vers; le quatrième et le cinquième surtout contiennent la fidèle expression de cette noble et hautaine philosophie du Portique. —Nous recommandons, en terminant, ce portrait de l'ambitieux :

Nunc vero à mane ad noctem, festo atque profesto,
Totus item pariterque, die, populus que patresque
Jactare induforo se omnes; decedere nusquam,
Uni se atque eidem studio omnes dedere et arti,
Verba dare ut caute possint, pugnare dolose,

[1] Lactant. *Inst.* VI, 5. — « La vertu, Albinus, est de pouvoir attribuer leur valeur véritable aux choses avec lesquelles nous sommes en rapport, avec lesquelles nous vivons. La vertu pour l'homme est de savoir les propriétés de chaque chose; la vertu, de savoir ce qui est droit, utile, honnête, ce qui est bien, ce qui est mal, inutile, honteux, contraire à l'honnêteté. La vertu est de savoir la fin et la mesure de la chose que l'on doit chercher; la vertu est de donner ce qui en réalité est dû au rang, d'être l'ennemi public et privé de l'homme pervers, et des mauvaises mœurs, et au contraire le défenseur des bonnes mœurs et des gens de bien; de faire grand prix de ceux-ci, de leur vouloir du bien, d'être leur ami. La vertu enfin est de mettre avant tout l'avantage de sa patrie, puis celui de ses parents, et le sien en troisième et dernier lieu. »

Blanditia certare, bonum simulare virum se,
Insidias facere, ut si hostes sint omnibus omnes[1].

Ce portrait n'est-il pas de tous les peuples, de tous les âges, à Athènes, à Rome, à Paris? O parenté des passions, et ici des ambitions humaines! L'homme politique, j'entends l'ambitieux, est le même, toujours le même partout. Le vieux poète Lucilius aurait-il dit depuis si longtemps le dernier secret de l'ambition dans ce mot fatal: *bonum simulare virum se?*

Nous venons de passer en revue tous les poètes fragmentaires qui se rencontrent jusqu'après le septième siècle de Rome. Tout ou à peu près y est grec, plus ou moins sophistique, et, quant à la pensée, de peu de grandeur.

[1] Lactant. *Inst.* v, 9. — « Maintenant, du matin à la nuit, jour férié ou non férié, plébéiens et patriciens se portent tous au Forum ; on n'en sort plus, on n'a plus qu'un seul et même désir, un seul et même travail, parler avec prudence, combattre avec ruse, lutter en flattant, se donner l'apparence d'un homme de bien, et enfin dresser des embûches, comme si tous étaient les ennemis de tous. »

CHAPITRE III.

LA COMÉDIE LATINE.

I. PLAUTE.—II. TÉRENCE.

I

Le plus ancien écrivain latin qui nous ait laissé une part considérable de son œuvre, vingt pièces sur cent vingt, est le poète comique L. Attius Plautus ; il paraît être né l'an 227 avant J.-C. (de Rome, 527), et être mort l'an 184 (570) ; il florissait pendant la seconde guerre punique. Vendu comme esclave par ses créanciers, il tourna, dit-on, la meule chez un meunier. Redevenu libre, sa vie resta agitée, pauvre ; il fut enfin, comme tant de siècles après lui Shakespeare et Molière, chef d'une troupe de comédiens. Enfant du peuple, il dut à sa vulgaire condition d'étudier à loisir les mœurs populaires avant de les produire sur la scène.

Plaute s'élève rarement jusqu'au haut comique et manque de dignité ; il ignore les convenances théâtrales, l'art de diriger une pièce, de motiver les entrées et les sorties, de tenir le théâtre toujours occupé. Ce sont ces défauts, ces imperfections dans l'art qui ont fait dire à Horace : « Nos » aïeux ont admiré les vers et les bons mots de Plaute avec » une complaisance peu sensée[1]. » Toutefois ses qualités de poète comique sont remarquables ; il est enjoué, spirituel, d'une gaîté intarissable, mais qui s'arrête difficilement

[1] L. II, ép. 2, v. 58.

dans les limites de la bienséance et du goût. Imitateur des Grecs, comme tous ses contemporains, d'Epicharme surtout, il les suit mais en restant lui-même, soit pour l'ensemble, soit pour le détail. Il offre un tableau fidèle, original des classes inférieures de la société à Rome, il dévoile la vie intime du peuple dans sa réalité vive et dans ses libertés. Si son style est inégal, sa langue est énergique, il possède la force comique, du moins dans l'expression, et surtout dans la conduite du dialogue.

Ce n'est pas assurément un écrivain moral que Plaute; pourtant il est curieux de recueillir chez ce vieux poète comique des sentences d'une portée élevée, et que l'on croirait empruntées à un moraliste très-pur. Je les relèverai dans leur ordre d'importance.—Et d'abord, Dieu, car ce grand nom est dans Plaute :

Est profecto Deus, qui quæ nos gerimus audit que et videt[1].

La sagesse de Dieu :

Qui deorum consilia culpat, stultusque inscitusque siet[2].

Les dieux gouvernent les hommes.

... Dî nos quasi pilas homines habent[3].

N'est-ce pas déjà, dans ces ténèbres païennes, le pressentiment d'un grand dogme, le dogme de la grâce, l'impuissance de l'homme à rien produire sans le concours d'en haut, sans la force divine qui dirige l'imparfaite volonté et la soutient?—Après Dieu, sa loi, la morale désintéressée :

Injusta ab justis impetrare non decet...

[1] Captiv. act. II, sc. 1.—« Il y a certainement un Dieu qui voit et qui entend tout ce que nous faisons. »

[2] Glor. act. III, sc. 1.— « Que celui qui blâme les conseils des dieux soit regardé comme un fou et un ignorant. »

[3] Captiv. prol.—« Nous sommes entre les mains des dieux comme les balles entre c lles des joueurs de paume. »

Is probus est quem non pœnitet quam sit bonus [1].

Et la conscience :

Nihil est miserius quam animus hominis conscius [2].

L'existence n'a pas de prix sans la vertu :

Id viri docti est opus
Ne quid patiatur quam ob rem pigeat vivere [3].

L'homme qui fut vertueux a assez vécu :

Ut bene vivitur, diu vivitur [4].

Pudeur et repentir !

Pudere quam pigere præstat [5].

Qu'est-ce que l'homme, que sont ses joies ? Vaines, car les dieux l'ont ainsi voulu. Le poète comique vous dit cette chose sérieuse en un beau vers :

Ita dîs placitum voluptatem ut mœror consequatur [6].

Puis, d'amères paroles sur cette existence, que vous aviez mission d'adoucir en propageant le rire qui n'était pas toujours au fond de vous-même, comme il paraît ici, pauvre poète :

Sati'n parva res est voluptatum in vitâ.
Præ quam quod molestum est ?...

[1] Amphytr. prol. — « Il ne convient pas d'obtenir d'un homme juste une chose injuste. » — Trin. act. IV, 53. — « Celui-là est un homme de bien qui ne se repent pas de l'être. »

[2] Mostel. III, 1 — « Il n'y a rien de plus misérable que le cœur de l'homme qui a conscience (de sa faute). »

[3] *Ibid.*, II, 1. — « Il est d'un homme savant de ne rien faire qui lui donne le regret de vivre. » — Horace a dit la même chose : « Pour vivre, perdre le motif de vivre. »

[4] Trinum. I, 2. — « Qui a bien vécu a vécu longtemps »

[5] *Ibid.*, II, 2. — « Mieux vaut la honte que le repentir, » c'est-à-dire, il vaut mieux rougir de faire une mauvaise action (et ne pas la faire), que de se repentir de l'avoir faite.

[6] Asin. I, 3. — « Les dieux ont voulu que la volupté ait pour compagnon le chagrin. » — Cf., Hor. O Horace erem.

Homunculi quanti sunt cum recogito[1]!

Enfin de bonnes maximes de morale courante, que l'on peut récolter et garder dans la mémoire, ce bon grenier de l'esprit. — Est-il rien de plus énergique que ce trait sur le cœur pervers qui veut se faire des pareils?

... Malus bonum malum
Esse vult, ut sit sui similis[2].

La fermeté dans les maux :

In re malâ animo si bene utare, juvat[3].

L'amour de la vérité :

Ego verum amo, verum volo mihi dici, mendacium odi[4].

L'amitié :

Is est amicus qui, in re dubia, re juvat ubi re est opus...
Tardo amico nihil quidquam iniquius...
Si quid amicum ergo bene feci aut consului fideliter,
Non videor meruisse laudem, culpâ caruisse arbitror[5].

La vertu d'une femme est sa meilleure dot :

Dummodo morata recte veniat, dotata est satis...

[1] Amphytr. II, 2. — « La part de nos plaisirs dans cette vie est-elle assez faible en comparaison de nos ennuis ! » — Capt. prol. — « Quand je pense combien les hommes sont peu de chose ! »

[2] Trin. II, 2. — « Le méchant veut que l'homme de bien soit méchant, afin qu'il soit semblable à lui. »

[3] Capt. I, 1. — « Heureux si dans l'adversité vous possédez un cœur énergique. » *Animo uti*, expression forte et profonde.

[4] Mostel. I, 3. — « J'aime la vérité, je veux qu'on me la dise, je hais le mensonge. »

[5] Epidic. I, 3. — « Celui-là est ami qui, dans un moment difficile, vous aide de son argent si vous avez besoin d'argent. » — « Pœnul. III, 1. — « Il n'y a rien de plus fâcheux qu'un ami lent à obliger (qui sert bien, sert deux fois). » — Trin. IV, 2. — « Si j'ai rendu quelque service à un ami, ou pris ses intérêts avec zèle, il semble que je n'ai pas mérité la louange, seulement j'ai été exempt de blâme. »

Pudorem gerere magis quam purpuram [1].

Mépris de l'or.

Bono ingenio me esse ornatum quam auro multo mavolo [2].

Enfin ces traits sur l'esclavage :

In servitute expetunt multa iniqua...
Omni malo, omni exitio pejor servitus...
Servos fideles liberalitas facit [3].

Plaute, ancien esclave, n'avait pas perdu le souvenir de sa condition. Obligé de présenter sur la scène un valet bouffon, immolé au parterre, il compatit aux douleurs de l'esclavage, et donne au maître de nobles conseils. Ce sentiment se complète et se généralise dans cette haute parole :

Omnes libertati natura student [4].

II

Le vieux poète comique Cecilius, contemporain et successeur de Plaute, étant un jour à table, dans sa maison, on lui annonça la visite d'un jeune affranchi qui sollicitait la faveur d'être entendu. Le poète fit donner à l'étranger un siége près de son lit et il écouta la lecture d'un manuscrit; c'était une comédie. L'auteur n'avait pas fini la première scène que Cécilius se levant, l'invite à souper, le fait asseoir avec distinction, écoute la pièce entière après le repas, le comble d'éloges et promet le long avenir à son es-

[1] Aulul. II, 1. — « Pourvu qu'une femme apporte de bonnes mœurs, elle est assez dotée » — Pœnul. I, 2. — « Il faut qu'elle porte la pudeur et non la pourpre. »

[2] Pœnul. I, 2. — « J'aime mieux avoir un bon naturel que beaucoup d'or. »

[3] Amph. I, 1. — « Que d'injustices il faut souffrir dans la servitude ! » — Capt prol. — « L'esclavage est pire que tous les maux ensemble. » — *Ibid.* — « La générosité fait les esclaves fidèles. »

[4] Aulul. V, I. — « Tous les hommes aiment naturellement la liberté. »

pérance. Or ce poète, c'était Térence, il était venu lire à Cécilius sa première et sa meilleure comédie, l'*Andrienne.*

P. Terentius Afer, né en 562 de Rome, trente-cinq ans après Plaute, esclave recueilli à Carthage après la victoire de Zama, fut amené à Rome dans la maison du sénateur Terentius Lucanus. Affranchi, puis introduit dans la première société patricienne, ami intime de Lélius et de Scipion l'Africain, que l'opinion publique lui donna pour collaborateurs, il mourut dans un voyage qu'il fit en Grèce, âgé seulement de trente-trois ans. Térence a laissé six comédies, imitations libres de maîtres grecs, de Ménandre surtout. Avec moins d'imagination et de vigueur que Plaute, il excelle pour la simplicité des ressorts qu'il emploie, pour le nœud de l'intrigue, pour les caractères vrais et jamais chargés, pour l'observation, pour la science du monde, d'un monde un peu plus distingué que celui où s'est complu son devancier. Mais surtout il possède à un haut degré le naturel, la grâce, la parfaite urbanité, l'élégance, l'extrême limpidité du langage, *lactea ubertas*, comme on l'a dit de Tite-Live; *simplex munditiis*, selon l'expression d'Horace. La rouille antique a disparu; de Plaute à Térence la langue est arrivée au seuil de sa perfection.

Quant à ce qui regarde la philosophie, dans Térence, il y en a; nous allons le voir; mais son essor est peu relevé. On sent dans son œuvre cet épicurisme choisi et raffiné, venu directement d'Épicure et si bien accueilli par la fleur de la société romaine d'alors. A travers le vulgaire tissu d'une intrigue toujours fort peu morale, Térence est plus fidèle aux convenances, aux lois de la dignité patricienne qu'à la vertu proprement dite. Ses sentences, qu'on peut détacher de ses pièces, ont ce caractère en général; elles rappellent les gnomiques grecs, c'est la pratique de la vie

prudente, reposée, de ce que les anciens appelaient la vie heureuse, c'est enfin la morale du bon conseil. Il semble avoir pris pour devise ce trait de son Andrienne : *Ne quid nimis*. Considéré sous ce rapport, Térence nous offrirait un bon nombre de vers d'une finesse exquise, ingénieuses recettes, pratiques excellentes pour bien vivre, prudemment s'entend, mais d'une moralité peu forte et qui ne s'approche pas des hauts sommets de la sagesse où le stoïcisme, par exemple, conviait ses sectateurs. Vous aurez en particulier avec ce poète les devoirs de bienveillance, la condescendance que les hommes se doivent entre eux, s'ils veulent que la société leur rapporte un légitime intérêt.

Facile omnes perferre et pati,
Eorum obsequi studiis, adversus nemini,
Numquam præponens se illis : ita facillime
Sine invidia laudem invenias et amicos pares [1].

Tout se réduit à ceci : vivre en paix avec tous et se faire des amis. Le principe égoïste de cette sagesse se manifeste dans le vers suivant :

Periculum ex aliis facito tibi quod ex usu siet [2].

Ce qui revient à dire : faites votre profit des sottises d'autrui. — Aussi, voyez-vous la glorification du savoir faire, de la sagesse de bon sens, de l'intérêt bien entendu :

Ita vita est hominum quasi cum ludas tesseris :
Si illud quod maxime opus est jactu non cadit,
Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas [3].

[1] Andr. act. I, sc 1. — « Souffrir et supporter tout le monde facilement, se prêter à tous les goûts, n'être ennuyé de personne, ne se préférer à aucun, c'est ainsi que l'on trouve la louange sans envie et que l'on se prépare des amis.

[2] Heautont. I, 4. — « Il faut faire des autres un moyen d'expérience qui nous soit utile. »

[3] Adelph. IV, 8. — « Il en est de la vie comme du jeu de dés ; si l'on n'amène pas le nombre de points dont on a besoin, il faut que l'art de jouer corrige le sort. »

L'art de bien jouer est le maître du monde, pourquoi chercheriez-vous ailleurs ou plus haut la vraie science? Cette morale, il faut l'avouer, a des conseils excellents, mais elle est courte, et, pour celui qui veut s'élever, qui veut gravir et s'arrêter dans une région plus haute, tout au plus est-elle le marche-pied, le degré du temple. Elle vous dira, comme La Fontaine, « qu'en toute chose il faut considérer la fin, » vérité qui est de tout temps, de tout pays, et très-latine dans Térence:

> Istiuc est sapere, non quod ante pedes modo est
> Videre, sed etiam illa quæ futura sunt
> Prospicere[1].

Elle vous apprendra la stratégie de ce bien joué, qui est sa loi:

> Pecuniam in loco negligere, maxumum interdum est
> Lucrum[2].

Puis, qu'il y a des limites dans la justice et qu'il faut se défier du droit absolu :

> Jus summum sæpe summa est malitia[3].

Cela est vrai jusqu'à un certain point, les anciens en avaient fait un proverbe pour l'opposer aux absurdes rigueurs du principe stoïcien, que toutes les fautes sont égales; mais l'épicurisme faisait de cet axiome une doctrine, il ignorait le droit en soi, le *jus* à la fois idéal et

[1] Adelph. III, 8. — « Être sage, n'est pas seulement de voir ce qu'il faut faire (ce qui est devant les pieds), mais encore de prévoir tout ce qui doit en résulter. »

[2] Adelph. II, 3. — « Qui sait perdre de l'argent à propos, gagne quelquefois beaucoup. »

[3] Heautont. IV, 4. — « La justice suprême est souvent une souveraine injustice. »

réel, et qui ne saurait exister, s'il n'est pas souverain (*summum*).

Eh bien! à travers cette morale voilée, indécise, qui réside dans les régions tempérées et craint les hauteurs, il y a des passages admirables où l'on sent un cœur ému, une âme agrandie, un souffle soudain et presque l'essor. Entendez-le flétrir l'homme méchant, voilant des lâchetés cruelles sous des dehors hypocrites, le loup contre l'agneau :

Non recte accipitri tenditur neque milvio,
Qui male faciunt nobis; illis qui nihil faciunt tenditur[1].

Puis, ces magnifiques paroles :

Quum estis maxume
Potentes, dites, fortunati, nobiles,
Tum maxume æquo animo æqua noscere
Opportet, si vos voltis perhiberi probos[2].

Enfin, ce vers célèbre :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto[3].

Maxime universelle, peut-être le mot le plus avancé en matière morale qui ait été proféré dans l'antiquité. C'est, au moins d'une manière implicite, la condamnation de l'esclavage, cette inhumaine institution des sociétés antiques. Mais qu'il y avait loin de ce vague pressentiment à la rayonnante vertu que la vraie foi devait introduire plus tard, et qui se résumerait dans le commandement de l'Évangéliste : *amate vos invicem!* Qu'il y avait loin de cette concep-

[1] Adelph. III, 5. — « On ne tend pas des filets à l'épervier et au milan, qui nous font du mal; on en tend aux oiseaux qui ne nous font rien. »

[2] Adelph. III, 5. — « Plus vous êtes puissants, riches, heureux, nobles, plus vous devez vous porter avec empressement à ce qui est juste, si vous voulez vous montrer homme de bien. »

[3] Heautont. I, 1. — « Je suis homme, et rien de ce qui touche les hommes ne m'est étranger. »

tion païenne de l'humanité, si obscure encore dans ces temps antiques, à ce qui, dans des temps meilleurs, serait appelé la charité !

Dans les pièces de Térence (ce qui peut se dire aussi de celles de Plaute), les caractères comiques sont peu variés. Le père, tantôt avare et sévère, tantôt faible et gouverné par sa femme, par son fils, par son esclave; le fils, volage, indiscret, amoureux; l'épouse légitime, triste et sans charme; une jeune fille, intrigante qui cherche à diviser les époux, à séduire, à ruiner un fils de famille; comme accessoires, des personnages de convention, presque toujours les mêmes, un capitaine, rude, orgueilleux, plus fanfaron que brave et s'arrogeant tous les droits; un parasite, flatteur attitré et achetant la cuisine du maître à grand prix de bassesse et d'avilissante soumission; un marchand d'esclaves, qui spécule sur la beauté de ses victimes et sur la passion des acheteurs, tels sont les personnages et tous les éléments de ce qui put être appelé la nouvelle comédie, chez les Romains comme chez les Grecs. Ajoutez une faible intrigue, un dénoûment factice, sans vraisemblance, à l'aide d'une reconnaissance tardive où l'héroïne est reconnue une vraie athénienne et de sang libre, quand il s'agit de clore honnêtement le drame et de rendre possible le mariage des deux amants. Tout cela est très-borné. La simplicité des ressorts dramatiques, les bornes de la vie de ménage chez les anciens, la limite des relations entre les sexes, la vie intellectuelle bien moins compliquée, n'ont pas permis à la comédie ancienne de se déployer, comme elle le fait dans le théâtre moderne. La première est une esquisse, elle n'est une peinture de l'homme que dans sa généralité. Il y a peu de chose enfin dans cet ensemble, ou plutôt il n'y a rien pour la morale, dans Plaute surtout (et malgré ses traits

de lumière trop rapides), rien, sinon des œuvres littéraires d'un ordre élevé pour les agréments du langage, pour la parfaite connaissance des mœurs romaines sous la république, rien, sinon la fidèle empreinte d'un temps et d'un pays surprise par ces poètes dans le jour à jour de la vie domestique, et transmise avec un grand art à la postérité. — Deux réflexions ressortent de cette étude.

L'esclave, confident du maître, bouffon, gourmand, entremetteur du jeune homme dans ses déportements, joue toujours un rôle important dans la pièce comique. Marchandise achetée et revendue, l'esclave antique est l'ennemi naturel et presque légitime du maître; il se venge de sa servitude en détruisant ce qu'il y a de plus précieux dans le trésor paternel, l'innocence du fils. Parfois néanmoins il est bon, noble, dévoué. Les esclaves attachés au service personnel du maître jouissent dans l'intérieur d'une certaine liberté. Ils ont le franc parler, et en beaucoup de rencontres, le franc agir. C'est la nature, après tout; elle réagit contre le principe barbare de l'exploitation de l'homme par l'homme. Il ne faut pas croire que dans les ménages de Rome il fût établi de maltraiter celui qui faisait partie de la famille, le *familiaris*, participant au sel que lui-même avait servi sur la table du maître. Ce que nous disons n'est pas certes pour atténuer la juste indignation méritée par cette institution perverse, honte éternelle des civilisations païennes, mais pour faire de justes réserves en faveur de ce qu'il y a de permanent dans la nature humaine, l'élément primitif et bon qui se retrouve au fond, tandis que l'imperfection se perpétue ou se renouvelle à travers les âges dans les habitudes invétérées du monde social.

Quand on s'est rendu un peu familier le théâtre des différents peuples, on ne saurait se défendre de la même ré-

flexion, mais sous un point de vue plus général ; on suit la perpétuité des mêmes éléments de la nature humaine, malgré les apparentes diversités qui tiennent aux pays et aux temps. Il n'y a pas de grand peuple, ni ancien ni moderne, pas plus qu'il n'y a de grand homme, quand on l'envisage dans le miroir du poète comique. Toute grandeur idéale s'altère et se dissout dans la fantaisie du poète, sous la réalité des mœurs vulgaires, qui est le fond de toute humanité. Quels noms que ceux-ci, Athènes, Rome ! Oui, mais voyez-les à distance, dans Hérodote, dans Tite-Live, dans Sophocle ou dans Virgile. C'est ainsi seulement qu'ils vous apparaîtront grands, ces peuples, pourvu qu'ils ne quittent pas, aux yeux du lecteur ou du spectateur, leur auréole de poésie. Gardez la perspective, n'approchez pas, car si, par la lecture des poètes comiques, on plonge dans la foule sans nom ; si, pénétrant, à la faveur du masque de Thalie, on descend au fond de cette masse vivante, sous l'enveloppe variée des mœurs et du costume, bien vite on voit se reproduire les mêmes exigences, la même vulgarité de l'homme, soit dans les agitations de la place publique, avec Aristophane, soit avec Ménandre et Térence, dans le détail de la vie domestique. Sous cette mobile empreinte que donnent le temps et les mœurs, c'est toujours la triste nature qui vit et palpite, identique à elle-même, se transmettant de race en race le même flambeau des civilisations vacillantes ; c'est aussi la vie privée, qui change si peu, la vie humaine dans ses vœux étroits, ses espérances déçues, ses tendances généreuses, sa vertu fragile qui trop souvent retombe aux misères de la terre, à l'instant même où il semble qu'elle va prendre son vol et s'élever vers le ciel.

CHAPITRE IV.

POÈTES DIVERS.

I. D. LABÉRIUS. — II. P. SYRUS. — III. V. CATON; T. VARRON. — IV. CICÉRON, POÈTE. — V. UNE ÉPITAPHE.

La comédie, vers la fin de la république, eut une sorte de transformation. Devenue *togata* au lieu de *palliata*, c'est-à-dire proprement romaine au lieu de grecque qu'elle était surtout, elle vit prévaloir le génie des Mimes, sorte de petites pièces composées de scènes détachées, avec peu de lien dramatique, une représentation théâtrale amusante, et l'accessoire d'un ballet. Un personnage placé tour à tour en différentes situations, était montré, offrant toutes les nuances les plus variées d'un caractère comique, emprunté à la vie commune, mais original. Tout se passait en dialogues piquants et en traits d'esprit, avec une licence parfois effrénée, qui dépassait les *plautinos sales*, et ramenait l'art aux libertés de l'ancienne comédie grecque, avant Aristophane. Deux mimographes se sont signalés sous César, et chose singulière, les fragments qui nous restent de ces poètes comiques se font remarquer par la dignité du style et par celle des sentiments.

I

Le plus célèbre parmi les auteurs de mimes, Decimus Labérius, florissait environ cinquante ans avant J.-C.; bien qu'il fût chevalier romain et d'un âge avancé, Jules César

le contraignit à monter sur le théâtre et à jouer lui-même dans une pièce qu'il avait composée.

Il nous reste, conservé par Macrobe, le prologue que récita Labérius en obéissant à la cruelle injonction du dictateur. C'est un morceau de poésie remarquable par le sentiment noble et profond qui y règne, et aussi par l'élégance de l'expression. On y sent le souffle d'une âme indignée qui cède à la tyrannie, mais qui la juge et s'élève au-dessus d'elle par un langage où le cœur souffre, où l'homme se montre et réagit sous la chaîne qu'il consent à porter. Nous citerons une partie de ce morceau.

Ergo annis bis trecenis actis sine nota,
Eques romanus lare egressus meo,
Domum revertar mimus. Nimirum hoc die
Uno plus vixi mihi quam vivendum fuit.
Fortuna, immoderata in bono, atque in malo,
Si tibi erat libitum litterarum laudibus
Floris cacumen nostræ famæ frangere,
Cur, quum vigebam membris præviridantibus,
Satisfacere populo et tali quum poteram viro,
Non flexibilem me concurvasti, ut carperes?
Nunc me quo dejicis? quid ad scenam affero?
Decorem formæ, an dignitatem corporis,
Animi virtutem, an vocis jucundæ sonum?
Ut hederæ serpens vires arboreas necat,
Ita me vetustas amplexu annorum enecat;
Sepulchri similis, nihil nisi nomen retineo [1].

[1] Macrob. *Saturn.*, liv. II, c. 7. — « Ainsi donc après soixante années d'une vie sans tache, moi, sorti de mes pénates chevalier romain, je rentrerai mime dans ma maison. Ah ! j'ai vécu trop d'un jour. Fortune, qui ne sais t'arrêter ni dans le bien ni dans le mal, puisqu'il te plaisait de faire servir la gloire des lettres à briser, comme une fleur, le faîte de ma renommée, pourquoi, lorsque mes membres avaient toute la vigueur de la jeunesse, lorsque j'étais en état de complaire au peuple romain, et à un si grand homme, pourquoi n'as-tu pas courbé sous ton effort mon corps alors flexible? Maintenant où vas-tu me pré-

En tout cela il y a un sentiment exquis, une émotion profonde; la mélancolie des derniers vers descend à l'âme. Dans la suite du prologue, le poète loue César, et il ne s'en défend pas. César l'a supplié; Labérius, qui n'est qu'un homme, a-t-il pu résister à celui à qui les dieux n'ont rien à refuser? Mais dans la pièce même, et comme pour réparer en quelque chose sa faiblesse d'homme de cour, Labérius introduit un esclave fustigé échappant à ses bourreaux, et s'écriant :

Porro, Quirites, libertatem perdidimus [1].

Et ceci :

Necesse est multos timeat quem multi timent [2].

En écoutant ces vers, on eût vu, selon Macrobe, tous les spectateurs se lever de leurs siéges, les yeux dirigés sur César, et montrer au dictateur qu'ils avaient senti la mordante allusion qui remontait jusqu'à lui. Ce spectacle, avec de tels incidents, était plein d'émotions; le sentiment romain éclatait à travers cette comédie, en quelque sorte révoltée sous l'œil même de la tyrannie. Labérius fit un nouveau drame dans lequel il sema des réflexions d'une portée morale fort élevée; il y jette un regard attristé sur P. Syrus, qui lui était opposé par le suffrage public, un jeune rival dont l'astre éclipsait le sien :

Non possunt primi esse omnes omni in tempore;
Summus ad gradum cùm claritate veneris
Consistes ægre, et, citius quam ascendas, cades.

cipiter et que puis-je apporter sur la scène? Est-ce la beauté du visage ou la dignité du maintien, ou la force de l'âme, ou le son d'une voix agréable? De même que le lierre étouffe l'arbre qu'il embrasse, de même l'âge m'épuise sous l'étreinte des années; semblable à un sépulcre, je ne garde rien qu'un nom. »

[1] Macrob. *Saturn.*, liv. II, c. 7. — « Romains, nous avons perdu la liberté. »

[2] *Ibid.* — « Il doit craindre tout le monde, celui que tout le monde craint. »

Concedi ergo, cadetque qui sequitur; laus est publica [1].

Ce dernier trait est beau et sombre; la gloire est un chemin public. Triste considération pour ceux qui tiennent le haut du pavé, sur ce chemin où les pas sont pressés par les pas ! Si vous n'avez pas la force d'*aspirer à descendre*, quand vous arrivez à la hauteur, tâchez du moins d'y consentir, puisque tel est le destin. Quand le temps est venu, quand vous sentez que la popularité vous délaisse à mesure que les ans fuient, laissez passer de plus agiles, les plus jeunes, vous tous, hommes plus ou moins grands, aujourd'hui vieillis, d'une génération qui s'éloigne.

II

Syrien de naissance, et esclave, P. Syrus composa des mimes dont la représentation fut accueillie avec enthousiasme dans les principales villes de l'Italie. César, se disposant à donner des jeux au peuple, avait invité tous les auteurs dramatiques à concourir sur un sujet donné; le jeune Syrien l'emporta sur Labérius, au jugement du dictateur, bon juge, mais peut-être pardonnant peu au vieux poète l'allusion qui avait pu l'émouvoir. Il nous est resté des mimes de P. Syrus, un recueil assez nombreux de sentences où l'on trouve un haut sentiment de la moralité, une dignité de pensée et d'expression qui semble peu en rapport, soit avec la nature des mimes, soit avec les mœurs corrompues de l'âge ou écrivait ce poète comique. Obligé de nous restreindre, de recueillir quand nous pourrions

[1] Macrob. *Saturn.*, liv. II, c. 7. — « Tous ne peuvent pas être les premiers en tout temps; lorsqu'on est arrivé au premier rang dans la gloire, il faut s'arrêter, il faut tomber plus vite que l'on n'est monté .. Je me suis retiré, celui qui me suit tombera, la gloire est un chemin ouvert à tous. »

moissonner, nous choisissons quelques traits seulement [1]. Voici d'abord le principe général, la loi désintéressée, le rejet d'une morale fondée sur l'intérêt personnel :

Malus est vocandus qui suì causâ est bonus [2].

Puis la honte d'avoir mal fait, conservatrice de la moralité.

Geminat peccatum quem delicti non pudet [3].

Indulgence pour tous, sévérité pour soi seul.

Ignoscito sæpe alteri, nunquam tibi [4].

Il faut craindre la misère; pourquoi? Par un motif moral :

Mens incorrupta miseriâ corrumpitur [5].

Cruelle vérité, si on la prend dans le sens de la vie ordinaire, où les chutes, trop souvent l'effet de l'infortune, sont le résultat des faiblesses d'un cœur désespéré, qui se lasse et s'abandonne quand il faudrait marcher, toujours marcher, dût-on en mourir. En soi, c'est une erreur, et une fatale ! Sans doute l'infortune est difficile à porter; avec la prospérité, la charge de la vie est plus légère, et peut-être la vertu plus aisée à accomplir. Mais aussi, le bonheur est glissant, et si l'homme heureux chancelle, s'il tombe, difficilement il se relève. Le malheur gravit péniblement, mais, s'il tient ses yeux élevés sur la montagne, s'il se résigne à manquer de ce qu'il n'a pas, s'il demande le secours de celui qui a promis de soulager « ceux qui sont

[1] Ces sentences ont été recueillies au nombre de plus de 800 dans le *Corpus poetarum* de Mettaire; elles se trouvent aussi dans un volume particulier de la collect. Panckouke. On a coutume de les classer dans l'ordre alphabétique.

[2] « C'est être méchant que de n'être bon que pour soi. »

[3] « Il double sa faute celui qui n'en rougit pas. »

[4] « Pardonne souvent aux autres et jamais à toi-même. »

[5] « Un cœur qui jusque-là a résisté est corrompu par la misère. »

chargés, » le poids de l'infortune s'allégera, il portera sa chaîne au lieu de la traîner, son âme restera *incorrupta*. Mais quoi! est-ce que, par hasard, nous voudrions trouver l'idéal de la résignation chrétienne dans les efforts généreux, mais si courts, d'un moraliste païen? Non, certes. — Une règle d'usage, qui, bien suivie, rendrait les hommes excellents entre eux, est celle-ci :

Ab alio expectes alteri quod feceris[1].

Ce qui revient à dire : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît; maxime complétée par cette autre :

Nulli imponas quod ipse non possis pati[2].

Ce vers bien compris serait une sûre épreuve pour l'homme qui possède une part de la puissance, et qui doit toujours se demander s'il supporterait tout ce qu'il impose à autrui sans réfléchir à la pesanteur du fardeau. — Sur l'avarice :

Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia...
Tam deest avaro quod habet quam quod non habet[3].

Sur ce vice encore, une boutade spirituelle et profonde :

Avarus, nisi cum moritur, nil recte facit[4].

Axiômes de justice à l'usage des juges :

Judex damnatur cum nocens absolvitur...
Fatetur facinus is qui judicium fugit....
Mala causa est quæ requirit misericordiam...
Invitat culpam qui peccatum præterit ..

[1] « Attends-toi à ce que l'on te fasse ce que tu auras fait aux autres. »
[2] « N'impose pas aux autres ce que toi-même tu ne pourrais souffrir »
[3] « La pauvreté manque de beaucoup de choses; l'avare manque autant de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas. »
[4] « L'avare ne fait de bien que quand il meurt. »

Sape oculi et aures vulgi mali testes sunt [1].

Ne pas craindre :

Stultum est timere quod vitare non possis [2],

Cette pensée est fière et incomplète. Il ne suffit pas de ne pas craindre quand le mal est certain, il faut se résigner, désarmer son cœur, consentir, et rendre grâce à celui qui envoie la ruine, la douleur, la mort, qui perd et ressuscite. — Un trait d'observation :

Timidus vocat se cautum, parcum sordidus [3].

Un autre :

Beneficium accipere, libertatem vendere est [4].

Chose triste, et grand trait de l'infirmité qui est au fond dans les relations de la vie ! Extrémité d'avoir recours au service d'autrui ; on perd plus qu'on ne reçoit ; on reçoit l'argent, on perd le cœur. — Ne pas se venger :

Sæpe dissimulare quam ulcisci satius est [5].

Ce sage païen veut qu'on dissimule sa vengeance ; ailleurs il va jusqu'à recommander l'oubli.

Injuriarum remedium est oblivio [6].

Oui, mais que dit la loi, la vraie loi ? Elle dit : Pardonnez ; plus encore, elle dit : Aimez et priez.

[1] « Le juge est condamné quand l'innocent est absous. — Celui-là avoue son crime qui fuit le jugement. — C'est une mauvaise cause que celle qui demande la pitié. — Celui qui passe une faute sous silence invite à une plus grande. — Souvent les oreilles et les yeux du vulgaire sont de mauvais témoins. »

[2] « Il est insensé de craindre ce que l'on ne peut éviter. »

[3] « L'homme timide se dit prudent ; l'avare, économe. »

[4] « Recevoir un bienfait, c'est vendre sa liberté. »

[5] « Il est mieux souvent de dissimuler que de se venger. »

[6] « Le remède des injures est l'oubli. »

Une profonde parole, où s'apprécie la faible valeur de trop de parentés :

Conjunctio animi maxima est cognatio[1].

Enfin une maxime bien répétée et de bon conseil :

Cuivis dolori remedium est patientia[2].

Supporter avec patience ce que l'on ne peut écarter. Le mérite est peu grand ; on peut être patient et garder sa colère au fond du cœur. Ce n'est pas la patience, vertu mondaine qui console, c'est la résignation, c'est le regard au ciel, c'est la disposition du cœur chrétien qui parfois porte le consentement de souffrir, jusqu'à la joie.

III

Vers le même temps et avant le cycle des grands poètes, un autre contemporain de Sylla, Valerius Caton, se faisait connaître par des satires dont quelques vers nous sont parvenus[3]. Voici de ce poète une fort belle sentence :

Cum te aliquis laudat, judex tuus esse memento[4].

Et une autre, de moins de portée, un proverbe très-connu :

Rem tibi quam nosces aptam dimittere noli,
Fronte capillata est, sed post, occasio, calva[5].

Celui qui fut appelé le plus savant des Romains, Terentius Varron, né en 638 (116 ans av. J.-C.), n'était pas seule-

[1] « La meilleure parenté, c'est le lien du cœur. »
[2] « La patience est le remède de tous les maux. »
[3] *Poetæ latini minores*, liv. III, p. 46.
[4] « Quand quelqu'un te loue, souviens-toi d'être ton juge. »
[5] « Ne laisse point échapper ce que tu juges t'être convenable ; l'occasion a sur le front un toupet de cheveux ; par derrière, elle est chauve. »

ment ce qu'il nous est resté, un célèbre prosateur, l'auteur de traités sur les sujets les plus variés de la société romaine, sur l'agriculture et sur la langue latine, était aussi un poète. Sous le titre, emprunté à un cynique grec, de *Menippées*, il avait composé des satires dans lesquelles se trouvaient entremêlés la prose et les vers. Les anciens, en plusieurs rencontres, ont rendu témoignage au talent poétique de Varron. On n'a guère que deux fragments d'une certaine étendue, rapportés par Nonius, et qui appartenaient aux Ménippées. Le caractère de ces passages est purement poétique, et ne saurait donner une idée du genre satirique, et de la doctrine morale de cet illustre romain. Je les citerai l'un et l'autre, quoiqu'il ne s'y trouve rien pour la philosophie; mais ils plairont par la fleur poétique et le parfum qu'ils ont conservés. Le premier est la description d'une tempête:

Repente noctis circiter meridie,
Cùm pictus aer fervidis late ignibus
Cœli choream astricam ostenderet;
Nubes aquales, frigido velo leves,
Cœli cavernas aureas subduxerant,
Aquam vomentes inferam mortalibus;
Ventique frigido se ab axe eruperant,
Phrenetici septentrionum filii,
Secum ferentes tegulas, ramos, syros:
At nos caduci, naufragi ut ciconiæ,
Quarum bipennis fulminis plumas vapor
Perussit alte, mœsti in terram cecidimus [1].

[1] « Tout à coup, vers le milieu de la nuit, lorsque l'air, au loin diversifié de feux brulants, laissait voir le chœur des astres du ciel, les nuées orageuses avaient replié leurs voiles humides sous les voûtes dorées du firmament, et versé leurs ondes sur les mortels. Les vents s'étaient échappés du pôle glacé, fils violents du septentrion, emportant après eux les tuiles, les branches et les rameaux Et nous, courbés sous la tempête, naufragés, comme la cigogne dont le feu de la foudre a brûlé les plumes, nous tombâmes désolés sur le sol. »

Le second fragment paraît être un souvenir de Prométhée faisant entendre le cri de ses douleurs aux solitudes du Caucase :

Sum ut supernus cortex, aut cacumina
Morientum in querqueto arborum aritudine.
Mortalis nemo exaudit, sed late incolens
Scytharum inhospitalis campis vastitas.
Levis mens nunquam somnurnas imagines
Adfatur, non umbrantur somno pupulæ[1].

La prose de Varron est énergique, mais trop souvent inculte, négligée; ses vers aussi, sans avoir atteint la perfection du genre, ont l'âpre senteur des rochers battus par les flots ou celle qu'on respire dans l'épaisseur des bois.

Il y a bien encore dans Nonius et dans Aulu-Gelle, quelques fragments épars des Ménippées, où l'on entrevoit le caractère de Varron, intrépide censeur des vices du temps, de la gourmandise, de l'avarice, de l'égoïsme effréné qui déjà régnait. Le satirique se tourne avec regret vers les temps passés auxquels il rend hommage, aux temps où la noblesse du cœur vivait chez tous les citoyens, avant qu'ils se fussent donnés à cette ambition sans limites qui rendait inévitable la perte de la république avec la ruine des mœurs, alors qu'on n'aspirait qu'à dominer le peuple et à rivaliser pour les charges :

Et petere imperum populi et contendere honores [2].

Varron, comme Lucile, comme tout à l'heure nous ver-

[1] « Je suis comme l'écorce du haut des arbres, ou comme les sommets des chênes morts de sécheresse dans la chênaie. Aucun mortel ne m'entend, mais au loin, ce qui m'entend, c'est le désert immense, inhospitalier des plaines scythiques. Jamais mon âme inquiète ne converse avec les visions des songes, jamais le sommeil ne répand son ombre sur mes paupières. »

[2] « Vouloir l'empire du peuple et disputer les honneurs. »

rons Lucrèce, était fort impie, fort irrespectueux envers les dieux de l'Olympe. Dans une de ses satires, il mettait sur la scène une multitude de Jupiters ridicules, il bafouait Apollon et n'épargnait pas les sarcasmes à tout ce que le culte romain offrait à la publique adoration. Tous ces sages antiques voyaient bien l'erreur de leur religion, mais, comme ils n'avaient pas d'autre lumière, ils se bornaient aux lueurs de leur propre sagesse, ou à celle de leurs devanciers. Or, tout notre travail est employé à montrer à quel degré leur flambeau vacillait, et répandait en effet sur le monde moral des lueurs incertaines.

IV

Et ici, parmi les poètes dont il nous reste des fragments poétiques appartenant par quelque endroit à la philosophie, devons-nous oublier Cicéron, le plus grand prosateur peut-être de l'antiquité? Commençons par l'établir, la philosophie, aussi bien que la poésie dans son sens le plus élevé, dans ce qu'elle a d'idéal et de supérieur à ses formes, abonde dans l'œuvre entière de Cicéron. En même temps que la langue des Romains est arrivée à son état de perfection, la philosophie aussi s'est développée, s'est agrandie, et alors, réunissant tous ses canaux dispersés, elle s'est déversée dans l'œuvre de l'orateur, du philosophe romain; sans cesser d'être grecque par ses origines, elle est entrée dans les voies d'un spiritualisme trop négligé à Rome. Elle s'est faite platonicienne, et ce fut l'œuvre de Cicéron. Ce célèbre orateur, qui a mis tant de poésie dans sa prose éloquente, a introduit Platon dans la littérature de son pays. L'épicurisme et le stoïcisme, deux doctrines opposées, l'une et l'autre sans passion, sans

poésie, avaient régné seuls jusque-là ; le moment était venu de passer sur un terrain plus sûr, dans une voie plus large et plus favorable à l'essor. La république épuisée, à bout de résistance et vaincue, acceptait le repos sous le despotisme d'un dictateur perpétuel; retiré des agitations de la vie politique, Cicéron revint tout entier à cette philosophie qu'il n'avait jamais entièrement délaissée; il remua, il agita tous les systèmes ; il ouvrit aussi le meilleur de son âme, il donna son éloquence, son ardente pensée à la source de poésie qui était en lui, à cette philosophie de Platon, spiritualisme divin, qui est à la fois philosophie et poésie, et qui fut, du moins dans l'antiquité, le point de départ des âmes portant haut leur vol, ayant appris, soit par le souvenir indistinct des traditions premières, soit par la projection naturelle de l'intelligence, à tourner leurs yeux comme leur espérance vers les paisibles régions du monde spirituel.

Cicéron, surtout dans ses dernières années, lorsqu'il vivait à Tusculum, solitude fertile et peuplée d'illustres amis, fut le représentant de cette philosophie dans la littérature de Rome; il en fut de plus, en ce qui concerne les ouvrages grecs, un interprète admirable. Il parcourt les crêtes platoniciennes d'un pas assuré, il en saisit les vastes horizons, les reproduit dans son œuvre propre et verse sur ses créations un jour poétique et plein de splendeur. Veut-il démontrer l'existence et la nature des dieux, il le fait par un détail ravissant sur les merveilles de cette nature qui révèle Dieu et célèbre sa providence. S'il interroge les origines profondes du Droit romain, il va chercher sa base bien par delà la loi des XII Tables et l'Édit du préteur, dans l'idéal de la loi, dans le principe du droit éternel qui n'est autre que la raison divine, *ratio summi Jovis,* à la-

quelle participe le genre humain. Les doctrines d'esthétique sur la poésie, sur l'art, s'illuminent aussi aux étoiles de l'idéal, et lui-même, dans les plis harmonieux de son éloquence, dans l'incomparable richesse de sa diction, est voisin de cet idéal, du moins en porte-t-il une empreinte philosophique et poétique à la fois. Moins original, moins grand que Platon, il est plus continuellement beau par le tissu de son style, il est aussi plus accessible à tous, étant à peu près dégagé de ce dialogue, continu chez Platon, si brillant, si plein d'art, parfois si dramatique, mais qui, dans plus d'une rencontre, rend épineuse et difficile à suivre dans ses détours, la dialectique inspirée du maître de l'Académie.

Et ne croyez pas qu'après avoir établi les bases de la morale, proclamé la loi, le droit de l'obligation, le désintéressement, réfuté l'épicurisme, humanisé, en l'attendrissant, l'âpre formule du devoir selon les stoïciens, Cicéron en demeure là, qu'il s'arrête aux limites de la terre, à l'accomplissement d'un devoir sans but, d'une inflexible loi qui n'aurait pas d'autre raison qu'elle-même et pas d'autre but que de se faire obéir, et de contraindre sinon la volonté, du moins la raison; ce fils de Platon aspire à l'immortalité, et il s'élance vers ce but. Dans le vaste miroir de ce style où abondent les images, dans ce rhythme majestueux qui, chez ce grand prosateur, atteint à l'harmonie et presque à l'artifice des vers, on trouve un penseur, je dirai aussi un poète qui vous entraîne, lecteur charmé, à des hauteurs inaccessibles jusqu'alors au génie romain. Quel épanouissement platonicien et presque quel essor épique dans le *Songe de Scipion!*

« Sans l'espérance de revenir dans cette demeure éter-
» nelle, centre de tous les biens pour les âmes vertueuses,

» à quoi se réduit cette gloire des hommes? Si tu veux » prendre l'essor et élever tes regards vers cette patrie » éternelle, apprends donc, ô Africain, à mépriser les » discours du vulgaire, ne borne pas tes espérances aux » récompenses humaines, attache-toi à la vertu, et par » elle monte au véritable, au solide honneur. » — « O » mon père, m'écriai-je, quoique j'aie suivi dès mon en» fance la route que Paul Émile et toi m'avez tracée, sans » me rendre indigne de l'un ni de l'autre, cependant, » puisque les services rendus à la patrie nous ouvrent le » chemin du ciel, animé par le prix qui m'est proposé, je » ferai de plus grands efforts. » — « Oui, redouble d'ef» forts, ô mon fils, et sache que ce n'est pas toi qui es » mortel, mais le corps dont tu es revêtu; car ce dehors » de toi-même n'est pas toi; notre âme est proprement » nous, et non pas cette figure visible. Concluez de là, » ô Africain, que vous êtes un dieu[1]. »

Qui enseigne ainsi après Platon? Qui chante ainsi? Est-ce un poète? non, sans doute, s'il n'y a pas de poésie en prose, si l'on ne comprend pas l'idéal poétique se faisant jour en dehors de la forme métrique, hors de cette prison qu'il aime, mais qui ne saurait contenir son âme puissante et captiver son essor. Mais nous ne croirons jamais que la poésie soit le privilége exclusif des vers. Quand l'âme s'ouvrant à l'inspiration est emportée par le souffle esthétique, quand le cœur est ému et s'ouvre à l'idéal, en ces moments, croyez-le, quelque soit la forme dont se serve celui qui est l'organe du beau, toute parole, écrite ou parlée, est poésie.

D'ailleurs, ce même Cicéron qui possédait le foyer de poésie dans sa prose, il était poète aussi, même en vers; du

[1] *Dixi : Dei estis* Psalm.

moins aimait-il les vers avec passion. Les pages de ses traités sont émaillées de textes des poètes grecs dont il cite les traductions anciennes et qu'il traduit lui-même, avec un vrai talent de poète. Dans sa jeunesse il avait composé beaucoup de vers, entre autres un poëme sur *Marius*. Plus tard il traduisit les *Phénomènes* d'Aratus. Nous avons de nombreux fragments de ce travail; malheureusement il en manque le début, de très-beaux vers chez Aratus, d'une portée toute philosophique, et sur lesquels on aimerait à voir l'interprétation de celui qui devait être l'orateur romain. Il faudrait voir comment il avait saisi, en y mêlant sans doute ses propres nuances, la pensée évidemment panthéiste du poète grec. On sait que Germanicus, fils adoptif et victime de Tibère, avait traduit après Cicéron le poëme d'Aratus. A défaut des vers de Cicéron, on trouvera volontiers ici ceux du prince romain.

Ab Jove principium magno deduxit Aratus
Carminis; at nobis, genitor, tu maximus auctor,
Te veneror, tibi sacra fero doctique laboris
Primitias. Probat ipse Deum rector que sator que.
Hæc ego dum latiis conor cognoscere musis,
Pax tua, tuque adsis nato, numen que secundes[1].

Les vers de Germanicus sont faibles; il a omis ou bien on a perdu la traduction des paroles si fortes et si pleines de philosophie, du poète grec. Cicéron, philosophe comme il l'était, n'avait pas dû les négliger, les voici: « Commen- » çons par Jupiter, ne cessons jamais de le louer. Toutes

[1] « Par le grand Jupiter Aratus a commencé son poëme. Pour nous, ô père, tu es notre auteur très-grand. Je te vénère, je te porte mes sacrifices et les prémices de ce docte travail. Maître et créateur, il prouve assez qu'il est Dieu. Tandis que je m'efforce d'apprendre ces choses aux muses latines, que ta paix descende en moi, sois indulgent pour ton fils, et favorable à ses vœux. »

» les rues, toutes les places, toutes les demeures des hom-
» mes sont remplies de Jupiter. La mer en est remplie et
» les marais, tous nous avons du secours de Jupiter, car
» nous sommes sa propre race. Dans sa bonté, il nous
» manifeste la nécessité du travail et nous en offrons les
» fruits à ce dieu, principe et fin de toute chose, prodige
» immense que les hommes ne peuvent qu'imaginer[1]. »
Il est regrettable de ne pas avoir les expressions de Cicéron sur ce thème[2].

Voici, du reste, quatre vers empruntés au poëme que Cicéron avait composé *de suo consulatu*, dont le temps a conservé une partie du second livre; l'inspiration en est évidemment panthéiste.

Principio ætherio flammatus Jupiter igni
Vertitur, et totum collustrat lumine mundum,
Mente que divinâ cœlum terras que petessit;
Quæ penitus sensus hominum vitas que retentat,
Æterni æternis septa atque inclusa cavernis[3].

Il s'agit de Jupiter en tant que planète; mais il est clair qu'ici il y a confusion entre le Jupiter astronomique et le Jupiter dieu du ciel. Or, cette intelligence qui parcourt le

[1] Aratus, traduction de l'abbé Halma; aux appendices, p. 75.

[2] Il se joint à ce panthéisme évident d'Aratus des traits d'une admirable clarté, celui-ci, par exemple : « Nous sommes la race de Dieu, τοῖ γάρ καὶ γένος ἔσμεν, » qui a eu l'honneur d'être cité par l'apôtre saint Paul (act. apost., l. 17.)

On peut voir au dernier volume des œuvres de Cicéron (coll. Panck.), tous les fragments de l'orateur romain en vers, entre autres ce qui reste de la traduction Aratus, avec les suppléments de Grotius à la traduction de Cicéron. Les vers de Grotius sur ce passage cité sont remarquables.

[3] *De divin.* liv. I, c. 11. — « D'abord Jupiter, flamme céleste, tourne et éclaire le monde tout entier; de son âme il embrasse la terre et le ciel, il pénètre jusqu'au fond dans le sens de l'homme, dont il entretient la vie; âme divine, environnée de l'infini, enfermée dans les profondeurs éternelles de l'éternité. »

ciel et la terre, qui crée la vie, qui est renfermée dans l'univers, qu'est-elle vraiment, sinon l'idée panthéiste dont les Romains ne sont guère sortis, l'âme universelle, le *mens agitans molem*, qui fut un peu plus tard, comme nous le verrons, le dernier mot de l'ontologie du plus philosophe des poètes romains?

Ainsi l'on peut suivre la marche philosophique de Cicéron; il ne fut jamais épicurien; il appartint longtemps et par intermittence au stoïcisme; comme on le voit par le passage que nous venons de citer, et en partie par sa traduction d'Aratus, son spiritualisme a dû être prompt à incliner au panthéisme. Sa gloire, comme philosophe, est d'avoir été d'une manière plus constante spiritualiste avec Platon, d'avoir reconnu le Dieu suprême, et proclamé l'immortalité comme sanction de la vertu. Toutefois il y aurait à rappeler ici la restriction trop accoutumée sur la sagesse des anciens, l'incertitude que nous trouvons à chaque instant comme une barrière au bout de leurs plus vifs soupçons de la vérité; mais une telle recherche à l'égard de Cicéron nous ferait sortir de nos limites, et nous ne devons pas oublier qu'ici nous ne cherchons la philosophie que dans les œuvres en vers. Eh bien! et pour terminer cet aperçu bien rapide sur Cicéron, philosophe et poète, dérobons-lui, en terminant, pour nous distraire un instant et sans préoccupation de philosophie, des vers admirables et vraiment épiques extraits de son *Marius*:

Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris è trunco serpentis saucia morsu,
Ipsa foris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et vanâ graviter cervice micantem.
Quem se intorquentem lanians, rostroque cruentans,
Jam satiata animum, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undâ,

Seque obitu solis nitidos convertit ad ortus [1].

Avec de tels vers on touche à Virgile, ils servent de transition du grand prosateur au grand poète.

V

Nous voulons achever ce chapitre sur les poètes fragmentaires qui ont précédé le siècle d'Auguste, en citant quelque chose de bien simple, de peu connu, une humble fleur, une pensée cueillie sur un tombeau, une épitaphe rapportée par Festus. Elle a pour titre, dans le recueil de Gruter, *Elogium Claudiæ*.

Hospes, quod dico paulum est, adsta ac pellege.
Hic est sepulchrum haud pulchrum pulchræ fæminæ;
Nomen parentes nominaverunt Claudiam.
Suum maritum corde dilexit suo;
Gnatos duos creavit; horum alterum
In terra linquit, alium sub terra locat;
Sermone lepido, tum autem incessu commodo;
Domum servavit, lanam fecit. Dixi, abi [2].

[1] « A ce moment, le satellite ailé du Dieu qui porte la foudre, blessé par un serpent qui s'est élancé du tronc d'un arbre, saisit et perce de ses serres cruelles le reptile à demi mort, et repliant en efforts pénibles et vains son cou qui brille au soleil, l'aigle déchire l'ennemi qui veut l'enlacer et l'ensanglante de son bec ; enfin, le cœur rassasié, content d'avoir vengé ses douleurs, il le rejette expirant et mutilé au milieu des ondes, et s'envole du couchant vers le lever brillant du soleil. » — Voltaire a traduit ou imité heureusement ces beaux vers; parlant de l'aigle, vainqueur du serpent, il termine ainsi :

Le rejette en fureur et plane au haut des cieux.

(Théâtre de Volt., préface de *Catilina*.)

[2] Gruter, *Inscr.*, p. 769.—Egger, *loc. cit.*, p. 348.—« Étranger, je n'ai à dire que quelques mots; arrête-toi et lis. C'est ici l'humble tombeau d'une femme qui fut belle; ses parents lui donnèrent le nom de Claudia ; elle aima son mari de tout son cœur; elle eut deux fils, elle a laissé l'un d'eux sur la terre et l'autre dessous. Elle était d'un aimable entretien et de mœurs douces; elle garda sa maison et ourdit la laine. J'ai dit; maintenant, passe. »

Nous cherchons de la morale, en voilà, et de la bonne, sans faste, du romain des beaux âges; plus de pastiche grec, plus de sophisme grec. C'est la *Matrona romana*, contemporaine sans doute des mères vénérées de la gent Cornelia. « Elle garda la maison et » fila; » ce fut toute la vie de cette femme vertueuse; c'est tout l'hommage gravé après elle sur son cippe monumental. Pourtant il est dit aussi qu'elle posséda la grâce de la personne et celle du discours. Quelle énergique précision et quel sentiment dans la distinction du double lieu où elle laisse ses deux fils, *in* et *sub* ! Elle fut assidue au travail du gynécée; elle eut aussi les vertus de la romaine, elle dirigea sa maison et elle aima son époux. Mais celui-ci l'aima-t-il? eut-il des pleurs pour sa tombe? L'inscription n'en dit rien. Il faut le dire, malgré l'intérêt du fond et la douceur mélancolique de cette inscription, il y a encore un fond de sécheresse qui nous fait sentir l'incomplet, le vide de cet hommage payé par l'épigrammatiste à la vertu. Cette femme qui fut vertueuse, où était son âme, à l'instant où l'on écrivait son éloge sur son marbre? avait-elle obtenu le prix de sa veillée? Il n'en est rien dit non plus. La récompense immortelle pour la vertu paisible et sainte était une vérité entrevue, mais réellement ignorée de l'antiquité. Qui, dans cette société égoïste et dure, se serait avisé de promettre le ciel, le séjour des héros à la femme simple et modeste qui n'aurait été rien ici-bas qu'une chaste épouse, une mère dévouée?

Connaissez-vous l'épitaphe qu'un religieux, pieux et savant, avait écrit pour lui-même? *Legi, scripsi, oravi; utinam benè* ! Cela est pour le moins aussi reposé que *Domum servavit, lanam fecit.* Mais, où est l'*oravi* dans

le débris antique ? où est surtout l'*utinam benè ?* Les plus simples inscriptions tumulaires surmontées d'une croix, qui, dans nos cimetières, disent que là reposent, en attendant le réveil, les restes mortels de nos vierges, de nos femmes chrétiennes, parlent un autre langage, portent un autre caractère que l'inscription de Claudia, bien que touchante.

CHAPITRE V.

LUCRÈCE.

(95-53 avant J.-C.)

I. ANALYSE DU POÈME DE LA NATURE. — II. RÉFUTATION ET RAPPROCHEMENTS. — III. CARACTÈRE DE L'ÉPICURISME DE LUCRÈCE ; PROSOPOPÉE DE LA MORT. — IV. TRAITS DÉTACHÉS DE PHILOSOPHIE MORALE DANS LUCRÈCE.

I

Ce poète, né en 659 de Rome, douze ans après Cicéron, fleurit dans les temps les plus orageux de la République. Il appartenait à une famille de chevaliers, et il aurait pu jouer un rôle éminent dans les affaires; mais il préféra une vie occupée aux sérieux loisirs des lettres et de la philosophie. Après avoir passé sa jeunesse à Athènes à étudier à fond la doctrine d'Épicure, il entreprit de la populariser, et publia ce livre, qui fut à la fois un traité fort abstrait d'une obscure et fausse philosophie, et un chef-d'œuvre de grand style, un monument de poésie destiné à traverser les âges et à dresser son granit immortel, à l'entrée de la carrière où se déploya après lui la poésie, la littérature des Romains.—Étudions Lucrèce, et cherchons dans le grand poète le philosophe.

Dès le début de son poème, Lucrèce se pose en matérialiste effréné. C'est l'amour qui préside à tout ce qui naît; une seule divinité mérite des autels, c'est Vénus; l'ora-

cle de la sagesse, celui qui a révélé aux hommes la vérité, c'est Épicure. Après ce prélude, il entre en matière. Toute la doctrine épicurienne porte sur cet axiome : Rien ne sort du néant, rien n'y saurait rentrer. Tous les corps sont formés de corpuscules primitifs qui se meuvent dans le vide, se choquent, s'agrégent ou se séparent selon leur prédisposition à l'harmonie ou au désaccord. Tout est vide et matière, c'est-à-dire accident de la matière et du vide. Il n'y a pas de distinction entre les éléments ; tout étant dans le vide, les corps doivent tomber nécessairement ; la loi de la gravitation est donc une chimère. Il n'y a pas non plus de distinction entre les éléments ; les corps premiers, étant indivisibles, éternels, forment un grand tout, indestructible dans ses principes, infini dans ses bases.

A ces deux principes, matière et vide, ajoutez le mouvement et vous avez le monde. Cette théorie du mouvement dans l'univers est l'objet du second livre. Lucrèce explique dans tout son détail, dans toute sa chimère, le système du choc des atomes dans leur chute oblique, et la manière dont ces atomes, à force d'essayer leurs mutuelles agrégations, ont formé les choses qui existent. Ces figures sont diverses, leur nombre est infini. Les qualités qui leur conviennent sont la solidité, l'indivisibilité, le mouvement, la figure. En soi, ils n'ont pas la sensibilité ; mais cette propriété de la nature animée est un résultat de leur assemblage selon certaines lois. La forme sensible, qui n'appartient en rien à la substance élémentaire, éclot par la vertu d'un assemblage fortuit. Telle est l'absurde, et il faut le dire, la fatale imagination devant laquelle n'avait pas reculé la philosophie grecque, dont Lucrèce s'était fait à Rome le défenseur, le poëte et le héraut.

C'est ainsi qu'il est amené, dans le troisième livre, à

expliquer l'âme humaine, substance non simple formée du hasard, et pourvue de la sensibilité. L'âme est une partie réelle de nous-mêmes, non distincte de notre corps en tant qu'essence. Elle est répandue dans le corps entier et réside surtout dans la poitrine. Du reste, elle est formée des atomes les plus subtils qui soient dans la nature, éléments indivisibles en soi, le souffle, l'air, la chaleur, et je ne sais quel principe vital, qui est, pour ainsi parler, l'âme de notre âme. Selon que ces diverses propriétés dominent plus ou moins dans une âme, naissent les divers caractères. L'âme et le corps étant inséparables, et ne pouvant subsister l'un sans l'autre, l'âme, matérielle, meurt avec le corps.

Le quatrième chant contient le détail de la psychologie épicurienne, les questions sur l'origine et la formation des idées. Le poëte entreprend d'expliquer la manière dont les objets agissent sur l'âme par le canal des sens. Des atomes répandus dans l'atmosphère s'introduisent dans les conduits de nos corps, et donnent à nos âmes des impressions diverses. Ces corpuscules sont des simulacres, émanés soit de l'intérieur, soit de la surface des corps, soit des combinaisons aériennes et fortuites, formées dans l'atmosphère; ces simulacres produisent la vision et les jugements que nous portons des propriétés des objets. Les sens sont des gardes infaillibles, mais nos jugements nous font tomber dans l'erreur, par suite de leur précipitation. Lucrèce explique, par l'influence des corpuscules, non-seulement la vue, mais les autres sens, l'ouïe, le goût et l'odorat. Le tact est produit par l'impression immédiate des objets. Les idées de l'âme, autres que celles des sensations, naissent aussi, malgré leur caractère étranger aux sens, des simulacres dont l'atmosphère est remplie, lesquels par leur rapidité extrême et leur inconstance perpétuelle, produisent les illusions et

les fantômes auxquels nous sommes incessamment sujets.

La théorie des simulacres tient beaucoup de place dans la doctrine épicurienne exposée par Lucrèce; elle a été aussi bien souvent reproduite dans la philosophie moderne. Plusieurs philosophes s'en sont servis pour expliquer la perception de tous les faits extérieurs, et il n'a pas été difficile aux modernes d'en tirer le scepticisme. On s'est demandé si les sensations ressemblaient aux objets qui les produisaient, et comme on a reconnu l'impossibilité de cette ressemblance, on a conclu que les idées seules existaient, et qu'elles étaient incapables de donner la connaissance certaine de la réalité du dehors.

Lucrèce continue la chaîne de ses propositions athées. Puisque le hasard préside aux combinaisons des corpuscules, il n'y a pas de causes finales; les organes n'ont pas été faits en vue de nos besoins. Il essaie d'expliquer la coexistence et la corrélation des deux substances : de l'âme, substance déliée, flamme, éther ou vapeur; et du corps, substance plus épaisse, mais d'une nature semblable au fond. Il aborde aussi le phénomène du sommeil, qui vient chaque jour engourdir toutes les facultés de l'âme et du corps. Le spiritualisme peut bien expliquer cet étrange phénomène, par la corrélation, par l'harmonie rétablie des deux substances; mais le problème demeure entièrement inexplicable pour ceux qui, appartenant à l'école de Lucrèce, regarderaient l'âme comme étant de la même nature que le corps.

Le cinquième livre est très-complexe; il renferme la physique et la physiologie selon les doctrines d'Épicure; il explique la formation de l'univers, et résout plusieurs questions d'ontologie matérielle. Cet univers a eu un commencement et il aura une fin. Les éléments sont sujets à de continuelles altérations; les corps les plus solides connais-

sent la décadence ; des causes diverses, tant intérieures qu'extérieures, préparent leur dissolution. Le monde est récent, ce qui est attesté par l'origine des arts et des sciences ; mais aussi il mourra, ce monde, il ne résistera pas aux maladies qui le consument; la discorde qui existe entre les éléments du monde ne peut finir que par sa ruine, il subira la condition mortelle. Ces considérations sont complétées par une genèse, une cosmogonie toute matérielle, analogue à celle des âges primitifs. On y voit, d'après des théories épicuriennes, conformes en cela aux mystères recelés dans les plus antiques sanctuaires, de quelle manière le chaos s'est débrouillé insensiblement, comment la terre et les corps célestes se sont arrangés et formés dans la multiplicité régulatrice de leurs mouvements, comment la terre a été suspendue au milieu des airs, comment font leur course dans l'immensité des cieux les astres qui nous éclairent. De cet ensemble astronomique, le poëte revient à la terre, et il rappelle la production des plantes, des fleurs, des animaux. La terre produit elle-même les premières races et, se reposant, elle laisse aux êtres le soin de leur propre reproduction. La terre se couvre de trésors, elle produit l'homme.

Là se trouve placée une histoire bien célèbre des origines de l'humanité; on y raconte les hommes, enfants de la terre, relégués dans les forêts, nourris des fruits sauvages et abreuvés de l'eau des fleuves, livrés à leurs seules forces contre les bêtes féroces et les obstacles de la nature. Bientôt s'introduisent les mariages, les sociétés; le besoin suscite le langage, le feu est apporté par la foudre et manifesté par le frottement fortuit des bras agités par le vent. Peu à peu la barbarie se dissipe, les arts s'établissent, les ambitieux surgissent, deviennent rois et se partagent les

champs. Puis viennent les ligues, les alliances, les rois immolés, les longues anarchies, quand les peuples ayant renversé la colonne du pouvoir, n'ont plus aucun frein qui s'oppose à leurs passions déchaînées, à leur droit primitif de tous sur tous. Pour sortir de cette condition impossible, on créa des magistrats, et l'on fut d'accord de se soumettre aux lois. Puis avec les lois, on créa la religion comme une auxiliaire des lois, pour en imposer au vulgaire imbécile. L'homme dressa des autels, les cultes furent fondés, Dieu fut inventé.—Puis ce furent les arts, d'abord les arts utiles. L'homme se fit des armes et des instruments avec les métaux ; la civilisation s'accroissant, à la dépouille toute brute des animaux succèdent les tissus; l'agriculture s'érige en science, et les beaux-arts, céleste décoration de l'humanité, viennent orner cette triste existence, condamnée à flotter éternellement entre son impuissance orgueilleuse et les instincts d'une nature que rien, en dehors des lumières surnaturelles, ne saurait expliquer.

II

Tel est ce poème de Lucrèce, le seul chez les anciens qui ait eu dans son entier la philosophie, j'entends la métaphysique, pour objet. C'est un tableau de la plus fatale de toutes les erreurs, retracé dans sa plus grande force logique, et aussi dans la formidable beauté qu'a su lui communiquer un poète aussi éminent. La doctrine de Lucrèce ne lui appartient pas; elle est littéralement celle d'Épicure, de même que celui-ci était, avec certains développements, un disciple, un héritier de Démocrite. Et chose remarquable ! ce même poème de Lucrèce, qui avait recueilli tout le matérialisme des anciens, contient aussi,

en fait, le matérialisme moderne. Rien, dans le dix-huitième siècle, ne fut imaginé dans cet ordre de fatales doctrines, qui ne fût pas déjà dans Lucrèce, et que le poète lui-même n'eût reproduit d'après ses devanciers. Qu'on essaie de lire ces lamentables systèmes, ruines de l'intelligence au dernier siècle, et l'on verra les beaux esprits de cet âge expliquer le monde et l'âme humaine absolument comme les matérialistes antiques, parler avec les arguments que Lucrèce résume et fait briller dans ses beaux vers. Partout les mêmes sophismes, les mêmes rêves, les mêmes efforts pour se passer de Dieu, pour expliquer le monde sans le créateur et le formateur, pour faire produire du hasard tout ce qu'il y a de primitif et de divin dans l'homme, né pour mourir en apparence, mais possédant en soi la source d'une vie sans borne et né immortel. Oui, grand enseignement que cette stérilité dans l'absurde, que cette impuissance du progrès dans l'erreur ! Elle a vite donné son mot suprême : *Non est Deus*. Dès les temps les plus reculés, comme on le voit en remontant les siècles, ce mot fatal a retenti à travers les générations ; partout, et toujours renaissante, la race des athées s'est transmis le flambeau qui embrase et détruit ; éperdus dans cette arène desséchée, ils ont reproduit d'âge en âge le résumé de leur sagesse : matière et néant ; sans avancer, ils ont flotté ; ils ont transmis de siècle en siècle la perpétuité des mêmes erreurs, des mêmes égarements de l'esprit et du cœur. *Dixit in corde suo*, dit le Psalmiste.

Quant à l'ordre social, on peut reconnaître aussi que les origines de l'homme, de la société, des lois, des magistratures, sont identiques dans Lucrèce issu de Démocrite, et dans les publicistes matérialistes du siècle précédent et de notre siècle même. Les hommes ont commencé par la

barbarie, par l'état sauvage au fond des bois. Mais bientôt, sentant leur insuffisance, comme l'enseigne Rousseau après Hobbes, ils se sont donné des magistrats, des codes, des rois; ils ont fondé la société en vertu d'un contrat. Là se trouve l'éternelle erreur à laquelle conduit en politique la métaphysique et par suite la morale d'Épicure et de Lucrèce. Ils fondent la société sur le contrat libre, comme si, avec le matérialisme auquel ils réduisent l'humanité primitive, avec l'égalité des droits matériels, on pouvait produire ce qui est saint et sacré, le droit absolu, la justice éternelle, la liberté; comme si rien de légal pouvait jamais lier les hommes entre eux, s'il n'y avait pas dans l'âme de l'homme quelque loi fondamentale, une loi divine et révélée à l'homme naissant; comme si, au dire de Lucrèce, l'obligation morale, la réciprocité, l'inviolable droit des conventions pouvait être inventé, avec l'idée même de Dieu, dans le but de chercher pour la société ce que la nature ne lui fournit pas. Et ces prudents inventeurs des choses du ciel, ce sont, comme ce système le suppose, des êtres malheureux, nés du limon de la terre, qui auraient senti le besoin de s'unir pour résister aux intempéries du ciel, aux bêtes sauvages, au barbare développement de toutes les libertés ennemies; car enfin c'est bien sur de telles bases que la philosophie de Lucrèce, encore tant suivie (en ce point surtout), a placé, sans reconnaître l'impossibilité d'un principe aussi ruineux, l'institution de cette puissance primitive, de cette pierre angulaire qu'on appelle l'état social.

De nos jours, quand d'imprudentes lueurs ont séduit tant d'esprits, quand la société tout entière s'est vue en péril par le communisme, qu'y avait-il, au fond, comme philosophie, dans ce naturalisme nouveau? Rien de plus que dans Lucrèce, excepté quelques conséquences lointaines,

quelques rêves plus ou moins honnêtes ou coupables, et toujours impossibles à réaliser. Tout cela reposait également sur le principe de l'intérêt matériel, du droit au plaisir, sur la pensée que tout l'homme est compris dans la vie de la terre, qu'il ne faut pas ajourner et se fier aux stériles espérances d'outre-tombe, qu'il faut jouir, que le plus fort a le droit, et qu'il lui suffit, à ce plus fort, de constater qu'il est tel, de se présenter, le bras et le front hauts, pour se donner plus de place au soleil, pour se substituer à celui qui tenait la puissance avant lui. Le matérialisme est le même partout, toujours; en métaphysique, en morale, en politique, il est toujours avec Épicure, avec Lucrèce. Seulement des progrès ont eu lieu, et le langage a été plus direct. « Venez, frères, réclamez votre part de bonheur » dans cette bonne vie que d'autres que vous vivent ici-» bas; à nous ce ciel et ces campagnes, ces champs que nous » n'avons pas semés, et qu'il nous appartient de moisson-» ner. » Ainsi la pauvre humanité s'en va, s'agitant et flottant dans le cercle qu'elle s'est promptement ouvert, le cercle de l'égoïsme et de l'erreur. Or, maintenant, il ne faut ni se faire illusion, ni s'endormir. Si, comme on n'en saurait douter, le panthéisme, autre extrémité non moins fatale, occupe une grande part dans l'erreur de notre âge, le matérialisme aussi tient bon, croyez-le; il est toujours debout parmi nos sociétés raffinées, et qui s'écroulent sous leur civilisation. Il vit, il durera, mais il ne prévaudra pas; on peut en jurer par le spiritualisme, meilleure sagesse, qui n'abdiquera jamais dans la société des hommes; par la conscience universelle, qui, dans les jours orageux, comme dans les âges plus reposés, proclame les droits de Dieu et ceux de l'âme; on peut en jurer surtout par Celui qui a dit, un siècle après Lucrèce, et dix-huit siècles avant Saint-Simon

ou Fourier : « Mon royaume (le royaume des enfants de Dieu, des enfants de l'Esprit) n'est pas de ce monde. » Mais le matérialisme, dont Lucrèce a été un maître dans l'antiquité, ne voit ici-bas que le monde temporel ; aussi veut-il le posséder ou mourir.

III

Et maintenant si, après avoir ainsi protesté contre la philosophie de Lucrèce, on cherche le poète, on le rencontre ; il est très-grand. C'était un admirable talent, un style énergique, plein de relief, pénétré d'un feu sombre, d'une splendeur étrange, d'une suprême dignité. On se demande s'il faut plus s'indigner de ses funestes arguments qu'admirer le majestueux tissu qui les revêt. Puis, tout épicurien qu'il est, Lucrèce a un côté par lequel il est instructif et même moral ; cela peut sembler un paradoxe, mais je vais m'expliquer.

Il y a en effet, selon le point de vue sous lequel on envisage la vie humaine, deux manières d'être épicurien. Pour la plus grande partie, la vie est une scène riante et joyeuse, où des acteurs jouent un rôle facile, où se moissonne une suite de jours attrayants, entrecoupés de rapides douleurs ; où l'on entend une voix conseillère : passez, glissez, mortels d'un jour, n'appuyez pas sur la vie. Cueillez les jours, car vous mourrez, que tout vue soit douce, que tout accent soit amour, que tout soupir soit volupté ! Voilà l'épicurisme grec, enfant d'Anacréon ; il sera aussi celui d'Horace et de ces pléiades qui reparaissent surtout aux âges où la société incline aux trop faciles retours vers les doctrines et les mœurs du monde païen.

D'un autre côté, et pour une autre classe d'épicuriens, et pour les plus forts, cette vie est un affreux désert où l'homme est jeté sans providence, et par je ne sais quel caprice du hasard. Terre aride et sans eau, où le ciel n'envoie ni rosée ni lumière, l'homme y lutte éternellement contre les obstacles renaissants de la nature, contre les désirs d'un cœur que rien ne saurait remplir. Métaphysique de mort, au sein de laquelle la conscience agitée cherche vainement son repos et sa vertu. Cet épicurisme qui recule, qui frémit et qui pleure, c'est Lucrèce.

Le premier règne surtout dans le monde grec; le second, plus énergique, est plus romain; Lucrèce est son poète, mais il a aussi ses prosateurs, il a en particulier Pline l'Ancien. Ce vieux naturaliste chantait aussi, lui, volontiers l'hymne du matérialisme, mais un hymne douloureux, quand il se plaisait à étaler l'homme naissant, l'homme jeté nu et pleurant sur la terre nue, lui, ce premier des animaux et qui doit commander à tous les autres; *nudum in terra nuda flens animal cœteris imperaturum.* Or cette seconde forme de l'épicurisme, austère et parfois déchirant, n'est pas sans une certaine moralité, du moins comparative. Quand un grand poète, comme Lucrèce, se sent palpiter d'effroi dans ses terribles arguments; quand il pleure, impatient dans les liens d'une erreur fatale, n'est-ce pas un hommage qu'il rend à la vérité qu'il dénie, à la vertu qu'il ne reconnaît pas? Un hommage, direz-vous? Et oui, sans doute, puisqu'il frémit et se courbe avec effroi sous le joug de ce néant, de ce vice qu'il déifie.

Ce caractère de la cruelle philosophie de Lucrèce est remarquable dans un épisode fort renommé de ce poète, extrait du IIIe livre, lorsque, après nous avoir montré le monde, animal vivant, soumis comme les autres, à la naissance,

à l'accroissement, au déclin, à la mort, et qui lutte de toutes parts contre les causes de mortalité, il prend à partie un mortel qui redoute la mort, qui se désespère de rentrer dans ce néant d'où il est sorti. C'est la nature personnifiée qui harangue le mourant. Pourquoi, lui dit-elle, s'indigner contre une nécessité qui est la loi de tous? Et si par hasard c'est un heureux de la terre qu'une mort prématurée ravit à ses joies, elle le console, en lui disant qu'il n'y a rien à recueillir dans une vie prolongée. Si la vie est douce, tous les jours se ressembleront; après les premiers jours écoulés, la vie ne saurait plus rien apprendre, le bonheur plus rien recueillir.

Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
Æquo animoque capis securam, stulte, quietem [1].

Puis, s'adressant à celui qui, ayant longtemps souffert, pleure et s'indigne de mourir, la nature le console aussi, mais à sa façon et voyez avec quelle tendresse :

At qui obitum lamentatur, miser amplius æquo,
Non merito inclamet magis et voce increpet ultro :
Aufer ab hinc, balathro, lacrymas, compesce querelas [2].

Elle est douce, vraiment, la consolation. Fais trêve à tes larmes, gueux, épargne-nous tes plaintes.— Et qui donc, ô nature, se plaindra plus justement que le malheureux qui meurt, qui ne croyant à rien de plus qu'à la vie mortelle, ne saurait se proposer qu'un tombeau pour dernier terme de ses espérances? Mais l'excellente déesse ne s'en

[1] Lucret. *de Nat. rer.*, lib. III, v. 952.— « Que ne sors-tu de la vie comme un convive rassasié? Pourquoi, insensé, ne prends-tu pas avec un cœur paisible le repos assuré qui se présente? »

[2] *Ibid*, v. 966.— « Mais si c'est un malheureux plongé dans la misère, qui se lamente sur sa mort prochaine, n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches, et de lui crier d'une voix menaçante: Va pleurer loin d'ici, misérable, et ne m'importune plus de tes plaintes. »

tient pas là, et le mourant, qui ose reculer devant le néant, devra subir l'invective qui suit :

Grandior hic vero si jam seniorque queratur :
Omnia perfunctus vitaï prœmia, marces;
Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,
Imperfecta tibi elapsa est ingrata que vita,
Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
Quam satur et plenus possis discedere rerum.
Nunc aliena tuâ tamen ætate omnia mitte [1].

Poète, vous le connaissez ce sentiment profond de la vanité, de l'inconstance des plaisirs. Mais vous ignorez la cause de cette inconstance; vous ne sauriez dire pourquoi cette impossibilité de n'être jamais rassasié en possédant tout; pourquoi le cœur souhaite toujours ce qu'il n'a pas, méprise ce qu'il possède. Une autre doctrine que le matérialisme enseigne le secret de cette impuissance du cœur. La nature enfin dit au mourant son dernier mot :

Æquo animoque agedum, jam aliis concede; necesse est [2].

Faites place aux autres; il le faut, *necesse est*. Oui, voilà le mot suprême ἀνάγκη, l'aveugle fatalité, dernière raison de tout. La place manque au banquet terrestre; plus de place pour vous, allez-vous-en, partez. C'est toute la pitié que cette nature sans entrailles sait trouver pour l'homme qui expire! D'autres sages, les prêtres de la vraie foi, font

[1] Lucret. *de Nat. rer.*, lib. III, v. 969. — « Mais si c'est un vieillard, un homme accablé d'années, qui murmure : Quoi ! lui dit-elle, après avoir poursuivi tous les biens de la vie, tu t'épuises encore à les chercher ; tu convoites ce qui te manque et tu dédaignes ce que tu possèdes ; ta vie s'est écoulée imparfaite et sans joie, et quand la mort se présente à ton chevet, elle te surprend, et tu ne quittes pas l'existence plein et assouvi ! Laisse donc partir maintenant ces biens, qui ne sont plus à toi et que ton âge t'interdit. »

[2] *Ibid.*,, v. 976. — « Eh bien donc, retire-toi avec une âme calme, fais place aux autres, c'est la loi. »

entendre à la couche de ceux qui expirent, d'autres accents; ils parlent du ciel qui va s'ouvrir, du tombeau qui n'est qu'un passage à la véritable vie, dont celle-ci est le prélude et le champ de conquête. Ce n'est plus la mort, fantôme affreux, qui est debout auprès du mourant; c'est l'ange de l'avenir qui rayonne sur sa tête, étend ses ailes blanches, et prononce un mot, un mot souverain : « Espère. »

Telle est l'indifférence de Lucrèce pour l'homme et pour la mort, que lorsqu'il a voulu chercher quelques traits de sympathie devant le trépas et devant la douleur, il n'a pas évoqué le tableau des infortunes humaines, il a vu celle des animaux, et quand il raconte l'épizootie, il trouve des traits admirables d'émotion, comme si les luttes de la mort ne pouvaient exciter sa pitié que lorsqu'elle vient frapper des êtres qui ne sauraient la prévoir, qui ne peuvent se prémunir de la raison pour repousser ses traits et mépriser ses menaces.

Et telle est aussi la fièvre énivrante et mortelle qui résulte de l'épicurisme vu à cette profondeur; l'ébranlement qu'il produit est si grand que son poète n'a pu le supporter, que le vertige s'est emparé de Lucrèce et qu'il en est mort. Il n'a pu poursuivre jusqu'au but cette route douloureuse et sans but, qui est la vie pour l'épicurien quelque peu énergique. Trop convaincu de sa doctrine, il la mit en action; son existence fut agitée par des intervalles de folie, et, à peine âgé de quarante-quatre ans, heureux, riche, aimé et recherché des sages et des grands, il voulut s'arracher de ce monde qui lui offrait de toutes parts les fruits sanglants du matérialisme. Sylla et Marius, dans cette même époque et peu de temps avant Lucrèce, avaient été de terribles épicuriens, immolant à leur sécu-

rité, à leur fureur tout ce qui pouvait les offusquer, et réalisant ainsi, autant qu'il leur était permis, la doctrine qui, nivelant tout par le néant, égale les espérances du crime à celles de la vertu. Lucrèce, épicurien sinistre aussi lui, ne tua pas les autres comme le firent Marius et son rival, mais lui-même se tua.

Terminons en demandant à ce grand poète si fatalement égaré quelques vers épars, et dans lesquels se montre une pensée meilleure que celle qui préside à l'œuvre entière.

Dans un magnifique éloge de la philosophie, après avoir peint les joies égoïstes du sage, qui voit du rivage les agitations des hommes sur la mer de ce monde social, le poète trace un idéal admirable de la science, base paisible et sacrée qui porte le temple de la sagesse :

> Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
> Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ [1].

L'amour du savoir, la vie studieuse, la passion calme de cultiver son intelligence n'a jamais été représentée d'une façon plus saisissante que dans ces beaux vers. Car malgré ses doctrines, et sans craindre la contradiction, Lucrèce célèbre la vertu, la moralité pure et libre d'intérêt.—Il vous montrera l'homme trouvant son épreuve dans l'adversité :

> .... In dubiis hominem spectare periclis
> Convenit, adversis que in rebus noscere quid sit ;
> Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
> Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res [2].

[1] Lib. II, v. 7. — « Mais il n'est rien de plus doux que d'occuper ces hauteurs sereines, ces temples fortifiés, élevés sur la doctrine des sages. »

[2] Lib. III, v. 55. — « C'est dans le péril qu'il convient de regarder l'homme; c'est dans l'adversité que l'on peut connaître ce qu'il est; car c'est alors que du fond de son cœur sortent des paroles de vérité; le personnage disparaît, la réalité demeure. »

> Le masque tombe, l'homme reste,
> Et le héros s'évanouit.
>
> J.-B. ROUSSEAU, *Ode à la fortune.*

Les vains tourments de l'ambition :

Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem,
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen a summo jam vertice rursum
Volvitur, et plani raptim petit æquora campi [1].

Ou bien :

Deinde animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam...
Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas
Quod memorent, laticem pertusum congerere in vas [2].

L'inconstance dans les vœux :

Sed dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera; post aliud, cùm contigit illud, avemus [3].

L'homme veut et ne veut pas; chose étrange et que le matérialisme, ramenant tout à l'unité de substance, ne saurait expliquer.— Et ceci encore :

Ergo hominum genus incassum, frustraque laborat,
Semper, et in curis consumit inanibus ævum.
Nimirum quia non cognovit, quis sit habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas [4].

[1] Lucret. *de Nat. rer.* lib. III, v. 1015.—« Aspirer à une puissance qui n'est que chimère et qui ne s'obtient pas; dans ce but, souffrir constamment de rudes travaux, c'est, comme Sysiphe, rouler avec effort son rocher devant soi sur la montagne; mais bientôt, tombé du faîte où il est parvenu, le rocher roule et tombe dans la vaste plaine. »

[2] *Ibid.*, v. 1020. — « Repaître incessamment sa triste nature, se combler de biens sans jamais se rassasier, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes filles qui, dit-on, versaient les flots d'une eau vive dans un vase sans fond. »

[3] *Ibid* 1009 *et suprà.*—« Mais le bien que nous n'avons pas, nous paraît surpasser tous les autres, et s'il nous arrive, ce bien, c'est un autre que nous désirons. »

[4] Lib. V, v. 1429. — « L'homme s'épuise en tourments stériles, toujours il travaille, mais en vain, il consume sa vie en soins inutiles; il ne sait pas mettre de terme à son désir d'avoir, et il ignore à quel degré peut croître le vrai plaisir. »

C'est l'aspiration vers les vrais biens qui explique l'ardeur de nos vœux et à la fois leur impuissance; mais ces vrais biens, ce sont les biens éternels; ce n'est pas certes la *vera voluptas*, de Lucrèce, ayant sa limite déterminée par la prudence épicurienne, *quoad crescat.*

Persévérance :

Nam leviter quamvis, quód crebro tunditur ictu,
Vincitur in longo spatio tamen, atque labascit;
Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes
Humoris, longo in spatio pertundere saxa? [1]

Efforts de l'homme brisés par l'envie :

At claros se homines voluere esse, atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,
Et placidum possent opulenti degere vitam;
Nequicquam, quoniam ad summum succedere honorem
Certantes, iter infestum fecere viaï.
Et tamen è summo, quasi fulmen, dejicit ictos
Invidia interdùm contemptim in Tartara tetra [2].

Beaux vers, image grandiose, contemplation haute et qui serait morale, si le poète avait pu savoir ce qu'il faut conclure. — Souvent aussi la chute de l'ambition est préparée par ses propres efforts et lui-même s'enveloppe de ses filets :

Circumrétit enim vis, atque injuria quemque,

[1] Lib. IV. v. 1266. — « Ce qui est frappé légèrement, mais par des coups fréquents, est pourtant vaincu avec le temps, et se laisse enfin ébranler. Ne voyez-vous pas les gouttes d'eau, tombant sur un rocher, finir à la longue par le creuser ? »

[2] Lib., v. 1119. — « Mais les hommes ont voulu être illustres et puissants, afin que leur fortune demeurât sur un fondement stable, et qu'il leur fût permis de passer dans l'opulence une vie paisible ; vains efforts ! en rivalisant pour s'élever aux honneurs suprêmes, ils se sont fait une route dangereuse ; l'envie, telle que la foudre, les atteint sur la hauteur où ils sont parvenus, et les précipite dans une mort cruelle et pleine d'ignominie. »

Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit [1].

Le tonnerre, signe de la colère de Dieu contre le coupable :

Præterea cui non animus formidine divûm
Contrahitur ? cui non conrepunt membra pavore,
Fulminis horribili cùm plagâ torrida tellus
Contremit, et magnum percurrunt murmura cœlum ?...
Ne, quod ob admissum fœdè, dictumve superbè,
Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum [2] ?

Voilà une de ces contradictions qui font honneur à la logique, non de l'esprit, mais du cœur humain. Celui qui reconnaît si formellement la matérialité de l'âme [3], qui dit que la peur a inventé les dieux et que ces dieux, s'ils existent, n'ont rien produit et ne s'inquiètent pas des mortels [4], proclame ici la puissance du remords, Dieu irrité contre le coupable, et la voix du tonnerre, ministre de ce courroux. Mais Lucrèce, si la moralité n'est pas, où donc est le coupable ? Si les dieux sont chimère, êtres inoccupés, sans providence et sans vertu, où donc est l'impie ? S'il n'y a rien après la mort, où donc est le temps pour la vengeance des dieux sur le criminel endurci ? Pauvre philosophe, la vérité qu'il veut fuir place devant ses yeux surpris quelques rayons de sa lumière ; elle le fait mentir à lui-même,

[1] Lib. v, v. 1151.—« L'homme injuste et violent s'enveloppe de ses propres filets ; l'iniquité se retourne le plus souvent sur son auteur. »

[2] *Ibid.* v. 1218. — « Quel est l'homme dont le cœur n'est pas pénétré de la crainte des dieux, et dont les membres glacés par la peur ne se traînent en rempant lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un bruit formidable parcourt le vaste ciel ; il craint que pour punir quelque action honteuse ou quelque parole d'orgueil, le moment redoutable de l'expiation ne soit enfin arrivé. »

[3] Lib. III, v. 178.

[4] Lib. I, v. 20, 151.

contredire ses prémisses, oublier pour un instant son point de départ et son drapeau.

Pendant ce temps la sagesse franchement épicurienne, celle qui est forte et ne regarde pas en arrière; qui a le regard fixe devant elle, *oculo irretorto*, aussi bien que le stoïcisme; qui sait très-bien d'où elle part et où elle va, qu'elle est athée, et ne saurait en aucune façon réclamer les bénéfices de la philosophie qui prie et qui espère, à qui il est permis de parler de conscience et de proclamer le devoir; celle-là, dis-je, l'audacieuse sagesse du néant, ne s'inquiète pas des faiblesses d'un cœur qui vaut mieux que ses doctrines, elle n'ignore pas que cette intelligence d'homme et de poète lui appartient, et qu'après ce rapide moment de surprise, cette âme qui palpite rentrera sous l'inflexible loi de la logique et poursuivra son principe jusqu'au bout. C'est pourquoi, il lui arrive souvent, dans les cœurs en proie au sophisme, de laisser passer ces lumières soudaines, ces fugitives impressions; elle consent un moment à s'abstenir; elle passe ce moment de trève à l'écart, repliant ses ténèbres, mais sûre de son retour, et cruellement elle rit.

CHAPITRE VI.

CATULLE.

(86-40 avant J.-C.)

Par la nature de son œuvre, ce poète semble échapper à une critique qui, mettant de côté jusqu'à un certain point le côté littéraire, cherche à recueillir chez les poètes antiques ce qu'ils ont eu d'inspirations généreuses et de moralité. Pourtant Catulle ne saurait être passé sous silence dans ces *études*, d'abord à cause du rang qu'il occupe dans la littérature romaine, puis parce qu'il peut être curieux, et non pas sans quelque philosophie, de considérer l'un après l'autre ces deux contemporains, Catulle après Lucrèce. Le sentiment de la vérité et celui de la vertu se montrent encore en vives lueurs chez ces poètes qui, pour la plupart, ont trahi en même temps, dans leurs œuvres téméraires, la vérité de l'esprit et celle du cœur.

L'épicuréisme romain, austère, inflexible, qui souffre sa chaîne et gémit sous le fardeau, qui s'abandonne aux tristesses irritées quand la vie a trahi l'espérance, nous l'avons vu, il s'est personnifié dans Lucrèce, et la considération de ce point de vue n'était pas sans instruction. Mais l'autre épicuréisme, celui qui est plus proprement le sensualisme de tous les temps et de tous les pays, philosophie de la vie heureuse, qui n'a pas un soupir pour les misères, qui s'ensevelit dans ses plaisirs comme dans un tombeau sous les fleurs, cette sagesse des sens qui, satisfaite de la terre, fait bon marché du ciel qu'elle ignore, et de la

vertu qu'elle regarde comme une chimère, elle a son écho sonore et brillant, à l'époque où nous sommes arrivés des annales romaines, dans les poésies de Catulle, habile poète aussi lui, épicurien non pas sur le mode mineur comme Lucrèce, mais sur le mode plus aigu de la lyre lesbienne, tel à peu près que longtemps avant Épicure, il avait doucement retenti avec Anacréon et Sapho. Nous aurons peu de choses à recueillir chez Catulle, l'élégant poète des frivoles et coupables amours ; il y aura pourtant à glaner quelques épis dans ce champ où croissent plus abondamment les herbes funestes que le bon grain. Et par exemple, aucun poète n'a dit plus clairement que le ciel déteste l'impiété :

Nec facta impia fallacûm hominum cœlicolis placent[1].

Et plus bas :

Si tu oblitus es, at dii meminerunt, meminit fides[2] ;

Ces vers, il faut le reconnaître, se trouvent dans une pièce consacrée aux plus mauvaises passions ; mais ils expriment un sentiment vrai. C'est une clarté soudaine qui vient luire à travers d'odieuses vapeurs. La flèche lancée par ce poète égaré, dépasse la portée qu'il a voulu lui donner. Mais qu'importe ? c'est un privilége de la vertu de forcer le vice lui-même à la proclamer, à lui ravir ses armes, à lui demander ses axiomes.— Ailleurs, et dans de très-beaux vers, il prend un noble essor :

Si qua recordanti benefacta priora voluptas
Est homini, quum se cogitat esse pium,
Nec sanctam violasse fidem, nec in fœdere ullo,
Divûm ad fallendos numine abusum homines,

[1] N° 30. — « Les actions impies des hommes perfides ne plaisent point aux immortels. »
[2] *Idid.* — « Si tu oublies, les dieux s'en souviendront, la foi violée s'en souviendra. »

Multa parata manent in longâ ætate Catullum [1].

Catulle s'est fait un idéal de la vertu en général très-élevé et très-beau; mais il la restreint à son gré, il croit que c'est assez de ne pas violer sa foi, de n'être pas sacrilége, de ne pas abuser des dieux pour tromper, et il s'arrête dans ces limites étroites; le vice porté jusqu'à l'infamie ne l'empêche de se proclamer vertueux, et d'appeler sur lui la récompense promise par les dieux. C'est pitié, sans doute, mais cela prouve d'autant plus pour l'universelle autorité du principe moral. Il faut croire à la vertu, quand les accents qui la proclament sortent d'un cœur profane et de lèvres impures. Les Dieux, pense-t-il encore, ne sauraient manquer de veiller sur l'homme juste :

O dî, si vostrûm est misereri, aut si quibus unquam
Extremâ jam ipsâ in morte tulistis opem,
Me miseram adspicite, et, si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem perniciemque mihi [2].

Il n'y a pas d'expression plus complète en morale que celle-ci : *puriter*; c'est presque le *mundo corde*. Le cœur qui peut s'élever à Dieu en mourant et dire : *puriter egi*, celui-là peut tout demander pour sa récompense, et il sera sûr de tout obtenir. La pureté de l'âme, c'est l'abolition des vices, c'est la perfection, c'est le feu divin, πῦρ, qui a passé sur ce champ et consumé tout ce qu'il y a trouvé de coupable ou de mortel. Catulle, si vicieux dans ses vers, ne croyait pas si bien dire.

[1] No 76. — « Si le souvenir du bien qu'il a fait est pour l'homme de bien un plaisir, quand il peut se dire à lui-même : j'ai été pieux, je n'ai ni profané la foi sainte, ni rompu aucun serment, je n'ai jamais abusé du nom des dieux pour tromper les mortels, beaucoup de bonheur, est préparé à Catulle pour son âge avancé. »

[2] *Ibid.* — « O dieux, si la pitié est votre partage, si jamais vous avez porté secours aux malheureux dans les dernières luttes contre la mort, voyez mon infortune; et si ma vie fut pure et sans tache, arrachez-moi à la ruine, délivrez-moi du fléau qui me consume. »

On connaît les *Noces de Thétis et de Pélée*, morceau épique d'une grande beauté, où Catulle a décrit les douleurs d'Ariane avec une passion et un éclat de poésie qui approche de Virgile dans sa peinture de Didon. La justice des dieux y est exprimée en traits admirables dans ces vers, les derniers du poème :

Sed postquam tellus scelere est imbuta nefando,
Justitiamque omnes cupidâ de mente fugarunt,
Perfudere manus fraterno sanguine fratres,
Destitit extincto natus lugere parentes,
Omnia fanda, nefanda, malo permixta furore,
Justificam nobis mentem avertere deorum;
Quare nec tales dignantur visere cætus,
Nec se contingi patiuntur lumine claro[1].

Les dieux se plaisent à habiter avec les mortels vertueux ; mais pour les coupables, ils les fuient, ils les délaissent et les poursuivent de leurs traits vengeurs. C'est là le commencement de la vérité. La vraie doctrine va plus loin ; c'est le Dieu de l'Évangile, prévenant le pécheur, le cherchant à travers ses égarements, le poursuivant non pas de son courroux, mais de sa miséricorde.

Le poëte avait beaucoup aimé un frère, mort et enseveli dans une région lointaine. Deux fois dans son recueil il paye un tribut d'amour fraternel à l'être si cher qu'il a perdu. Les vers sont beaux :

Heu ! misero fratri jucundum lumen ademptum.
Tecum unà tota est nostra sepulta domus ;

[1] N° 64. — « Mais quand une fois le crime eût souillé la terre ; quand la cupidité eût banni la justice de tous les cœurs ; quand le frère eût trempé ses mains dans le sang de son frère, et que le fils eût cessé de verser des pleurs sur ses parents morts ; quand la fureur des mortels, confondant le sacré et le profane, eût forcé les dieux de détourner de nous leur pensée ; dès lors, ils cessèrent de visiter les mortels, et ils se dérobèrent pour toujours à nos regards. »

Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor [1].

Et ailleurs :

Accipe fraterno multum manantia fletu,
Atque in perpetuum, frater, ave atque vale [2].

Cela est touchant, toutefois on n'y voit poindre aucun sentiment d'immortalité. Mais comment irions-nous demander l'immortalité au poète qui a écrit ces vers :

Soles occidere et redire possunt,
Nobis quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda [3].

Voilà donc le terme commun auquel aboutissent indéfiniment les deux épicurismes, celui qui pleure et celui qui rit, Démocrite et Héraclite, et ce terme commun, ce résultat suprême, c'est le néant. Le matérialisme est conséquent avec lui-même. Que voulez-vous que fassent de l'immortalité ces philosophes, ces poètes, cette foule imprudente, qui s'engagent sous la bannière du vice, qui le chantent et le glorifient? Car enfin, on ne saurait accepter l'immortalité que comme sanction; autrement à quoi bon s'épuiser à vivre sans tache, *puriter ?* Quand on ne s'est pas captivé sous la chaîne entière du devoir, quand l'austère vertu n'a pas réglé les passions, plus tard il faut compter avec le juge. Il est plus simple alors de nier tout l'avenir.

[1] No 65. — « Hélas! la douce lumière a été ravie à mon frère malheureux. Avec toi, toute notre maison a été ensevelie; avec toi sont mortes toutes ces joies, que notre amour pour toi entretenait dans notre vie. »

[2] No 70. — « Reçois ces offrandes que j'arrose de mes pleurs. Adieu, mon frère, adieu pour toujours. »

[3] No 5. — « Les soleils peuvent se coucher et reparaître; mais lorsqu'une fois s'est éteinte la flamme de notre vie, il nous faut tous dormir d'un sommeil éternel. »

Il y a toujours chez un poète corrompu une rosée plus pure qui descend sur le sol flétri, une aréthuse qui traverse ces flots amers. Catulle a deux pièces d'une pureté charmante dans lesquelles il célèbre un véritable et chaste amour, l'amour conjugal et les joies délicieuses de la maternité. Un ravissant tableau que celui-ci !

Torquatus volo parvulus,
Matris e gremio suæ,
Porrigens teneras manus,
Dulce rideat ad patrem
Semihiante labello[1]...

Voilà pour la pureté de la mère ; celle de la vierge n'a pas trouvé chez un poète profane une plus charmante peinture que dans ces vers souvent cités :

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro ;
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavere puellæ ;
Idem quum tenui carptus de effloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ.
Sic virgo, dum intacta manet, tum cara suis est ;
Quum castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis[2].

[1] N° 61. — « Je veux qu'un petit Torquatus, dans les bras de sa mère, tende ses faibles mains vers son père, et que sa bouche entr'ouverte rie doucement à son père. »

[2] N° 62. — « Comme une fleur isolée que protége l'enceinte d'un jardin, croît ignorée des troupeaux, à l'abri du soc meurtrier ; le zéphir la caresse, le soleil affermit sa tige, la rosée la nourrit ; elle est l'objet des vœux des jeunes gens et des jeunes filles. Mais à peine un ongle léger l'a-t-il cueillie, aussitôt jeunes gens et jeunes filles ne la regardent plus. Telle est la jeune vierge ; tant qu'elle reste pure elle est chère aux siens ; mais sitôt qu'elle a perdu la fleur de sa chasteté, elle n'est plus aimée des jeunes gens, elle n'est plus chérie de ses compagnes. »

A la strophe suivante, c'est le tableau du chaste Hymen, la femme restée pure jusqu'au joug qui fait sa gloire :

Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo,
Nunquam se extollit, nunquam mitem educat uvam;
Sed teneram prono deflectens pondere corpus,
Jamjam contingit summum radice flagellum;
Hanc nulli agricolæ, nulli accoluere juvenci;
At si forte eadem est ulmo conjuncta marito,
Multi illam agricolæ, multi accoluere juvenci.
Sic virgo, dum intacta manet, dum inculta senescit;
Quum par connubium maturo tempore adepta est,
Cara viro magis, et minus est invisa parenti[1].

Comment expliquer ces contradictions du cœur et de l'esprit, cette gamme étrange dans le clavier du poète, d'un côté les amours impurs, de l'autre le double idéal de la vierge et de l'épouse dans ce qu'elles ont de fier, de relevé, digne d'être offert en spectacle à la terre et au ciel?

Je ne quitterai pas Catulle sans parfumer ces pages en y plaçant une fleur d'un goût exquis et charmant, les vers à la presqu'île de Sirmio.

Peninsularum, Sirmio, insularumque
Ocelle, quascumque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus;
Quàm te libenter, quamque lætus inviso!
O quid solutis est beatius curis,
Quum mens onus reponit, ac peregrino

[1] *Ibid.* — Comme dans un champ inculte, croît une vigne solitaire; jamais elle ne s'élève, jamais elle ne produit le doux raisin: penchant vers la terre son corps si tendre, sa racine est voisine de ses rameaux; ni laboureurs ni taureaux ne lui donnent leurs soins. Mais si elle est unie à l'ormeau, laboureurs et taureaux la cultivent. Ainsi la jeune fille, avant de connaître un époux, vieillit abandonnée; mais lorsque le temps est venu où, mûre, elle est entrée dans l'hyménée, chère à son époux, elle plaît aussi davantage à ses parents. »

Labore fessi venimus larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto?
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis.
Salve, o venusta Sirmio, atque hero gaude[1].

Sentiment doux et pur qu'Horace retrouvera ; *ô rus, quandote aspiciam ;* et Virgile : *ô ubi campi ;* inspirations de la muse qui abondent chez les poètes antiques, et qui font dire : Pourquoi n'avez-vous pas la pensée aussi limpide que ce sentiment de la nature qui s'écoule en vous comme un fleuve paisible, et reluit d'un si pur éclat au resplendissant soleil de vos beaux vers ?

Et maintenant tout est prêt, la langue est mûre, l'édifice de la sagesse romaine est ce qu'il sera ; les agitations de la république ont fait leur temps ; la corruption est grande, mais elle apprendra à se voiler sous le despotisme impérial. La paix règne, le monde est calme, la civilisation fleurit, et, tandis que se prépare dans un pays d'Orient le grand événement qui sera la révolution chrétienne, Rome attentive respire aussi ; elle a fermé le temple des combats qui l'ont rendue maîtresse du monde ; calme et souveraine désormais, elle appelle les arts à décorer sa gloire guerrière et à illustrer son repos. Voici apparaître le siècle d'Auguste, et d'abord le plus grand de ses poètes, l'Homère latin.

[1] N° 31. — « Sirmio, la perle des îles et des presqu'îles que, dans son empire liquide, renferme l'un et l'autre océan, avec quelle joie, avec quel bonheur je te revois ! Quoi de plus doux, que de se sentir délivré des soins ambitieux, quand notre âme dépose son fardeau et que, fatigués, nous revenons à nos lares, pour trouver enfin le repos sur ce lit tant désiré ! Voilà l'unique fruit qui récompense de tant de travaux. Salut, belle Sirmio, réjouis-toi de revoir ton maître.

CHAPITRE VII.

VIRGILE.

(70-18 avant J.-C.)

I. CE QU'ON SAIT DE VIRGILE. — II. SA PHILOSOPHIE. — III. NÉCYOMANTIE VIRGILIENNE : TARTARE, ELYSÉE. — IV. BEAUX SENTIMENTS ET BEAUX VERS. — V. MORT DE DIDON, DERNIÈRE EXPRESSION DE LA SAGESSE PAÏENNE.

I

Quand on aborde Virgile, et bien qu'il existe sur ce poète peu de détails vraiment biographiques, on se sent plus à l'aise que lorsqu'il s'agit d'Homère. Ici du moins, plus de systèmes pour ramener l'individualité d'un grand poète à une existence symbolique, à une fiction. Nul ne pense que les œuvres de Virgile soient le produit idéal de toute une civilisation, le résultat d'un travail, d'une succession de poètes, dont les œuvres auraient été recueillies plus tard par des grammairiens. Ici tout est réel, vivant, authentique; aucun savant ne s'est présenté pour réduire à l'état de mythe cette grande image; nul ne méconnaît Virgile. Néanmoins il y a sur sa vie beaucoup d'obscurité. On connaît une vie de Virgile, qu'il est difficile de regarder comme authentique, remplie d'anecdotes vulgaires, d'inventions qui portent le caractère d'un temps où l'esprit était porté aux légendes, où les anciens, et en particulier le poète de Mantoue, étaient plus admirés que pratiqués en effet. Pourtant il existe parmi ces récits quelques anecdotes qui sont loin de manquer d'intérêt et de toute vraisemblance.

On aimerait à croire à une tradition selon laquelle Cicéron, dans les derniers temps de sa vie, entendant une églogue du jeune poète, aurait dit : *Magnæ spes altera Romæ,* indiquant qu'il regardait le poète naissant comme son successeur dans la gloire, destiné à recevoir après lui l'impérissable flambeau du génie de Rome.

On peut encore révoquer en doute l'histoire bizarre d'un distique de louanges à l'Empereur, attaché aux portes du palais, et pour lequel un mauvais poète avait été récompensé à la place du véritable auteur, injustice qui aurait donné lieu à l'hémistiche si bien connu que Virgile lui-même devait compléter le lendemain. C'était bien de l'esprit pour un si grand esprit. Ce qu'il y a de certain, c'est que Virgile, à l'abri des affaires politiques, à l'ombre de ses illustres protecteurs, aimé et apprécié du souverain, ami des poètes ses rivaux, passa une vie paisible et livrée aux muses, séjournant tour à tour à Rome, dans ses terres de Lombardie, et à Naples dont le doux ciel convenait à son faible tempérament. Après la bataille d'Actium, il lut à l'Empereur les quatre chants des Géorgiques, et il commença aussitôt un poëme épique sur Enée. Ce travail lui coûta dix ans; il en faisait connaître discrètement quelques épisodes, ce qui fit dire à un poète, son contemporain :

Nescio quid najus nascitur Iliade[1].

Sur la fin de sa vie, et son poëme terminé, il voulut aller vérifier ses inspirations aux sources grecques. Malade, et sur les instances de l'Empereur, il revint mourir à Brindes, à l'âge de cinquante-deux ans, et fut, sur son désir, inhumé à Naples. Il avait, dans son testament, recommandé de brûler son Enéide : jamais les derniers ordres d'un mourant ne furent plus heureusement méconnus.

[1] *Propert.* liv. II, el. 10.—« Il naît je ne sais quoi de plus grand que l'Iliade. »

Le voyageur qui descend la colline de Pausilippe et traverse le chemin de Pouzzoles, rencontre, creusé dans le roc, un monument qu'on lui désigne comme le tombeau de Virgile; un laurier est auprès, dont les feuilles sont poétiquement dérobées par ceux qui passent. Si les restes de Virgile ne reposent pas en réalité sous cette pierre, ombragés par le laurier symbolique, du moins n'est-il pas de poète qui, trouvant dans ses vers un monument immortel, ait occupé une plus grande place dans la mémoire des hommes.

Mais ce ne sont pas surtout les beautés littéraires de Virgile que nous avons dessein de considérer ici; c'est sa sagesse, sa morale, sa pensée. Or, nous devons le dire dès l'abord, cette sagesse, que ne vivifie pas le christianisme, nous la trouverons imparfaite autant qu'il faut admirer le vase d'or ciselé qui la contient. — La première question est celle-ci : Virgile a-t-il une philosophie, et quelle est-elle?

II

Virgile, comme presque toute la jeunesse de Rome, avait cédé à l'entraînement des vers de Lucrèce, et les premières doctrines que l'on trouve dans ses poèmes sont, un résumé assez fidèle de la philosophie d'Epicure. Dans la sixième églogue, Silène, nourricier et précepteur de Bacchus, surpris dans une grotte par les bergers, leur explique les plus anciennes cosmogonies :

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque, animæque, marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis;
Tùm durare solum, et discludere Nerea ponto

Cœperit, et rerum paulatim sumere formas [1].

On reconnaît la doctrine de Lucrèce sur la formation du monde, par ses propres germes, par ses atomes et sans Dieu. — Le poète ajoute :

Jamque novum ut terræ stupeant lucescere solem,
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres,
Incipiant sylvæ cùm primùm surgere, cùmque
Rara per ignotos errent animalia montes [2].

Virgile anime ici poétiquement la terre encore sans habitants, au moment où elle reçoit la première influence du soleil, qui devait un peu plus tard porter les hommes à l'astrolatrie, premier début des religions matérielles. Le dernier vers est de la plus haute poésie ; il peint l'infinie solitude du monde, où l'homme n'avait pas encore paru. Et alors Silène raconte les pierres de Pyrrha, l'âge d'or sous le règne de Saturne, le vautour de Prométhée, et toutes ces histoires symboliques que la science grecque, surtout chez les Alexandrins, avait appropriées aux dogmes et aux formules de l'épicurisme.

Ces traces de la sagesse épicurienne sont encore plus marquées dans un passage des Géorgiques où Virgile, parlant de l'intelligence des abeilles et de leur âme, s'exprime ainsi :

Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus

[1] *Egl.* VI, v. 31. — « Il chantait comment dans le vide immense furent rassemblés les germes de la terre, de l'air, de la mer et du feu (*a*), comment de ces premiers germes sortirent tous les êtres; comment le globe du monde, d'abord tendre, prit de l'accroissement et devint une masse solide; comment le sol se durcit peu à peu, renferma Nérée dans le bassin des mers, et prit insensiblement des formes diverses. »

[2] *Ibid.*, v. 37.— « Il dit comment la terre étonnée vit luire le soleil nouveau, les nuages tomber en pluie du haut des airs, les forêts lever leurs têtes verdoyantes, et les rares animaux errant sur des montagnes inconnues. »

(*a*) Pour expliquer très-clairement *semina*, il faut remonter à son étymologie la plus haute ; *semen* pour *serimen*, de *sero*, dont le supin est *satum*; on sait que le supin, identique à l'infinitif sanscrit, est la plus ancienne forme de l'infinitif latin. Or, *satum* nous reporte au sanscrit *sat* être ; donc *semina*, les essences, les atomes.

Æthereos dixêre : Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas;
Scilicet hùc reddi deindè, ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo[1].

C'est encore ici pour le fond l'atomisme épicurien; mais il y a quelque adjonction stoïcienne, panthéiste, dans cette âme du monde, dont toutes nos âmes sont des parties : il y a l'athéisme aussi, puisque Dieu est confondu avec l'âme du monde, et que cette âme se distingue peu de ce monde auquel elle est jointe; d'autant plus qu'elle-même, cette âme du monde, n'est après tout qu'un principe matériel, bien que sublime et éthéré. De plus la transformation des éléments, leur absorption dans l'âme universelle ôte toute idée possible de survivance de l'âme aussi bien que de moralité et de sanction. Et enfin nulle différence entre le principe vital des hommes et celui des bêtes.

Ainsi, dans cette première phase de la pensée virgilienne, dans les Bucoliques et les Géorgiques, nous trouvons le matérialisme primitif, puis le panthéisme. Il n'est pas étonnant qu'au deuxième livre des Géorgiques, notre poète se montre un penseur si libre et si dégagé, à l'égard des croyances du vulgaire sur l'avenir, sur les châtiments réservés aux coupables.

[1] *Géorg.* lib. IV, v. 220.—« On a pensé que les abeilles ont une partie de l'âme divine et des principes éthérés. Dieu, disent-ils, est répandu en tout lieu, dans la terre, dans la mer, dans le ciel profond. De là tout ce qui respire, les troupeaux, le bétail, les hommes, reçoit en naissant les légers souffles de la vie; ensuite tout se dissout, ces éléments sont ramenés à leur source, et il n'y a plus de mort; mais vivants (de la vie impérissable), ils prennent leur vol vers le ciel et se rangent parmi les astres. »

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari [1] !

Voilà donc quelle était la philosophie du grand poète, à l'instant où il préparait son Énéide. L'arbre croîtra, il essayera bien de s'agrandir, de s'agiter dans un air plus pur, mais il ne saura pas réparer l'infirmité de ses racines.

III

Vingt vers fort célèbres, au sixième livre de ce poëme (Anchise entretenant son fils au séjour des heureux et lui révélant l'origine des choses), contiennent une expression développée de la philosophie de l'Énéide.

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra,
Spiritus intùs alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Indè hominum pecudumque genus vitæque volantûm,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus [2].

Il n'y a guère autre chose dans ce début que ce qui se trouve dans le passage des Géorgiques : au commencement, le ciel, la terre, la mer, la lune, les astres, c'est-à-dire, la matière; puis le souffle intérieur ou l'esprit qui entretient ces corps et les nourrit, *spiritus ;* cet esprit, c'est en-

[1] *Géorg.*, lib. II, v. 490. — « Heureux qui a pu connaître les origines des choses, fouler aux pieds toutes les craintes, et l'inexorable destin et le bruit de l'Achéron avare ! »

[2] *Æn.*, lib. VI, v. 724. — « D'abord le ciel, la terre et les mers, le globe lumineux de la lune et le soleil, sont pénétrés, nourris par un même principe, souffle intérieur, âme qui, répandue à travers les membres, agite toute la masse et se mêle à ce grand corps. De là (de cette union, de l'âme et de la matière) naissent les hommes, les races des animaux et celles des oiseaux, et les monstres qui nagent sous la surface de la mer. »

core l'âme du monde, *mens*, principe de vie, intelligence, se mêlant à ce grand corps pour en régler les mouvements. Mais remarquez que cette âme, qui remplace Dieu n'est pas Dieu, qu'elle n'est créatrice en aucune façon, et ne saurait être conçue que comme un vaste foyer où tout puise la vie, mais d'une façon toute passive; elle possède la vie et elle la communique, mais fatalement et par voie d'émanation, *per æthereos haustus*, comme il est dit plus haut. — Et enfin cette âme, faut-il la regarder comme spirituelle dans son essence? Non, car elle est un feu, un fluide, et par là même quelque chose qui ne saurait être regardé comme immatériel.

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus, quantùm non noxia corpora tardant,
Terrenique habetant artus moribundaque membra.
Hinc metuunt cupiuntque dolent, gaudentque, neque auras
Respiciunt, clausæ tenebris et carcere cæco [1].

A bien regarder, vous ne voyez ici que la lutte entre des éléments corporels plus ou moins subtils; il y a d'une part les atomes, *semina*, et d'autre part un principe qui émane des astres, et bien plus subtil. Une lutte s'engage entre ces deux éléments; le premier tend à attirer l'autre, à l'appesantir. De cette influence de la nature sur l'âme résultent les passions, la crainte, l'espérance, la douleur. C'est une philosophie assez triste que celle qui fait de l'âme un feu captif dans le corps, et qui voudrait bien échapper à ces ténèbres, pour remonter et se perdre dans les astres

[1] *Ibid.*, v. 730. — « A ces germes, à ces atomes appartient une énergie de feu, une origine éthérée, mais dont l'activité est ralentie par les corps grossiers, les membres terrestres et périssables auxquels est unie cette force vitale. De là naissent chez les mortels la crainte, les désirs, la joie et la douleur; enfermées dans cette prison ténébreuse, les âmes ne regardent plus vers le ciel. »

dont il est sorti. Tout ce fonds est stoïcien. La doctrine de l'âme du monde, feu vivant ou éther, et pénétrant toutes les choses, appartient à cette secte [1].

> Quin et supremo cùm lumine vita reliquit,
> Nec tamen omne malum miseris, nec funditùs omnes
> Corporeæ excedunt pestes, penitùsque necesse est
> Multa diù concreta modis inolescere miris [2].

Cela est encore matérialiste par le fonds; le poète explique le vice, moins comme un produit de la volonté pervertie que comme un résultat passif de l'influence du corps sur l'âme, feu primitif. Celle-ci a contracté des souillures réelles par son contact avec le corps; après la mort ces taches sont effacées par l'air ou par le feu. Il faut donc les faire disparaître, et c'est le travail que la suite va expliquer.

> Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
> Supplicia expendunt; aliæ panduntur inanes
> Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
> Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
> Quisque suos patimur manes, exindè per amplum
> Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus,
> Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
> Concretam exemit labem, purumque reliquit
> Æthereum sensum atque auraï simplicis ignem [3].

[1] Cic. *de nat. deor.* II, 14; Diog. Laert. VII, 139; Tenneman, *hist. de la phil. tr.* t. I, p. 216.

[2] *Ibid.*, v. 735. — « Et même, lorsqu'au dernier jour la vie s'est retirée, le mal (moral) n'est pas fini pour ces malheureux; toutes les souillures du corps ne les ont pas quittés, les vices s'y sont accrus et s'y sont invétérés d'une manière étrange. »

[3] *Ibid.*, v. 739. — « Ces âmes subissent donc des peines, elles expient par des supplices leurs crimes passés. Les unes, suspendues dans les airs, sont livrées au souffle des vents; d'autres, dans un gouffre profond, lavent leurs crimes ou bien sont en proie au feu. Chacun de nous souffre dans ses mânes

Il y a deux choses à remarquer dans ce passage : 1° C'est toujours l'élément matérialiste, l'âme considérée comme une flamme qui se purifie de plus en plus ; elle est un feu, un atome d'air igné, *auraï simplicis ignem ;* 2° il y a une vérité entrevue et défigurée, le souvenir traditionnel de la chute; selon Virgile aussi, la descente de l'âme dans son corps est une chute ; elle ne saurait être réparée et purifiée que par l'expiation. Virgile a donc l'idée de l'expiation, mais cette idée est ici bien différente de la véritable. La foi ne nous enseigne pas l'expiation comme un moyen d'effacer la tache originelle, il faut une puissance autre que celle de l'homme pour obtenir ce résultat; elle nous montre l'expiation d'après la mort comme une nécessité, pour achever de purifier l'âme qui a personnellement péché. Quoi qu'il en soit, Virgile entre ici dans un ordre plus vrai, dans le platonisme, la seule discipline dans l'antiquité qui ait cru à l'âme immortelle et à la sanction des actes humains.

Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno;
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti [1].

Ces quatre vers résument la métempsycose pythagori-

(l'âme séparée du corps) ; ensuite nous sommes envoyés dans le vaste Elysée, et nous arrivons en petit nombre dans ces champs heureux, jusqu'à ce que, après une longue durée et un cercle de temps étant accompli, l'âme ait enfin achevé de se purifier de ses souillures, retrouvé dans sa pureté son sens éthéré, cet air simple et enflammé qui est son essence. »

Il y a de l'obscurité ici dans la suite des idées ; il sèmblerait que les âmes continuent d'expier dans l'Élysée ; tout s'éclaircit en transposant les trois derniers vers, et les plaçant avant *quisque suos*.

[1] V. 748. — « Toutes ces âmes, après une révolution de mille ans, un Dieu appelle leurs bataillons sur les bords du Léthé, afin que, oubliant le passé, elles veuillent remonter au séjour de la lumière, et rentrer dans de nouveaux corps. »

cienne, recueillie et développée par le maître de l'Académie, en divers lieux et particulièrement au VII[e] livre de la République. Je donnerai ici le commentaire que je trouve de ces mêmes vers dans saint Augustin.

« Suivant Platon, que Virgile traduit ici, la plus haute faveur où, après une vie pieuse et juste, l'homme puisse prétendre, c'est d'être, au sortir de son corps, reçu dans le sein de ces dieux, pour remonter libre de tout souvenir aux régions célestes, avec le désir nouveau de rentrer dans les biens corporels. C'est en effet l'opinion de Platon, que les âmes ne peuvent rester toujours dans leurs corps, dont la nécessité de la mort les sépare : et que d'autre part elles ne peuvent pas demeurer toujours sans corps, mais qu'elles tournent dans un cercle éternel de mort et de renaissance. Voilà donc ce qui distingue le sage du reste des hommes, c'est qu'après sa mort, élevé au ciel, il repose un peu plus longtemps dans l'astre où sa place est marquée, pour retourner, oublieux de sa misère passée, vaincu par le désir d'avoir un corps, aux travaux et aux souffrances de l'humanité, tandis que les hommes qui auront vécu d'une vie stupide retrouveront nécessairement les corps d'hommes et de brutes, selon ce qu'ils auront mérité [1]. »

Le grand docteur vient d'expliquer avec une parfaite clarté le système de la métempsycose selon l'Orient et Pythagore, selon Platon et Virgile. On reconnaît aussi dans ce système une vérité et une erreur, en d'autres termes une déviation de l'antique vérité. L'homme, comme vient de le dire saint Augustin, ne saurait demeurer toujours avec son corps, puisqu'il meurt, et d'un autre côté il ne saurait exister sans corps; de là la conception universelle

[1] *Cité de Dieu*, liv. XIII, c. 1. Trad. de M. Moreau.

dans l'antiquité de la reprise incessante d'un corps. Quelle folie qu'un système qui n'offre pas d'autre sanction que de faire « tourner tous les hommes dans un cercle éternel de mort et de renaissance; » qui n'accorde jamais le ciel éternel à la vertu triomphante et la soumet à l'épreuve sans fin! Puis, quelle expiation vraie dans ces existences qui se succèdent sans laisser à l'homme la mémoire de son passé, et par conséquent lui ravissent toute son identité? Cela est bien absurde, et pourtant c'est dans la métempsycose que s'arrêtent encore aujourd'hui beaucoup de penseurs, qui veulent bien encore reconnaître une vie à venir et la sanction du bien et du mal, mais qui s'en réfèrent à leur raison et refusent d'accepter le dogme chrétien.

Ainsi Virgile s'est élancé sur l'aile de la poésie, jusqu'au plus haut degré des questions spéculatives, au niveau même de Platon. Et tout cela pourtant, ce mouvement d'un si noble esprit n'aboutit qu'à des doctrines plus qu'imparfaites, à des aspirations plutôt qu'à la vérité elle-même. Le Créateur n'y est pas, la spiritualité n'y est pas, la liberté n'y est pas; la vie est regardée comme un effet tout fatal de la chute de l'âme dans la matière, comme une tache matérielle sur la substance subtile, et la purification se fait fatalement aussi par la nature des choses et sans la conscience du purifié. L'humanité, responsable de ses actes, n'a pas de place ici, c'est l'âme universelle et le panthéisme toujours. Virgile dans ses quelques vers a devancé le platonisme d'Alexandrie; il est un précurseur de Plotin.

Une fois sorti de ces ténèbres et entré dans les deux régions où reçoivent leur sanction les vertus et les vices, Virgile ouvre ses voiles à la vérité, ou du moins bon nombre de vérités se font jour dans ses beaux vers; beaucoup d'er-

reurs aussi, comme on le voit, en étudiant ce qu'il enseigne sur l'un et l'autre monde d'outre-vie.

IV

Qu'il y ait un progrès marqué de la nécyomantie d'Homère à celle de Virgile, c'est un point qui ne saurait être mis en doute. Commençons par ce qu'il y a de commun entre les deux poètes. Patrocle, sorti des enfers, est venu prier son ami de hâter ses funérailles, parce que, jusqu'à ce moment, il doit être sur la rive infernale, sans pouvoir arriver aux champs de l'Elysée ; de même aussi Palinure, errant aux bords du Styx, s'attache au héros dans l'espoir d'être entraîné sur ses pas par delà le fleuve :

Da dextram misero et tecum me tolle per undas[1].

Mais il faut auparavant qu'il soit inhumé, et qu'en attendant il erre, vaine ombre, avec la foule mélancolique et suppliante :

Stabant orantes primi transmittere cursum,
Tendebantque manus ripæ ulterioris amore[2].

Il m'a toujours semblé que cette fiction était frappante, et s'expliquait seulement par le dogme chrétien de la solidarité de l'expiation, dont la durée peut être abrégée par la prière, par le ministère des vivants.

Dans Homère, Ulysse se tient sur le bord de la fosse, où les apparitions se succèdent devant ses regards. Enée descend lui-même aux sombres bords et visite les régions mystérieuses. D'abord on ne retrouve plus ici l'odieuse fiction des âmes qui viennent lécher le sang de la victime immolée,

[1] V. 370. — « Tends la main à un malheureux, et entraîne-moi à ta suite sur les ondes. »

[2] V. 313. — « Ils sont là debout, chacun demandant à passer le premier, et tendant les mains par le désir de l'autre rivage. »

pour se communiquer un peu de cette vie dont elles sont privées. Quant aux supplices, ils sont à peu près les mêmes chez les deux poëtes ; de part et d'autre un relief admirable ; mais il y a des différences morales très-sensibles et qu'il est utile de considérer.

Enée descend aux enfers par l'embouchure de l'Averne ; il écarte la foule des monstres qui occupent le vestibule, parmi lesquels sont des personnifications morales : la crainte, la faim, la mort, la guerre, les joies du crime, *mala mentis gaudia ;* puis il parcourt les diverses régions de l'empire des morts. Là, dans une région incertaine, sous un jour sombre, pressentiment de celui que la foi chrétienne place dans les limbes, il trouve les enfants morts au berceau. Chose étrange ! dans la conception antique, il ne suffirait donc pas d'avoir vécu sans crime pour avoir droit à la récompense des Champs-Élysées. L'enfant qui meurt, tout innocent qu'il est, dans cette mythologie antique, ne saurait habiter, avec l'homme qui a vécu, au séjour des heureux !

Infantumque animæ flentes in limine primo,
Quos dulcis vitæ exsortes, et ab ubere raptos
Abstulit atra dies et funere mersit acerbo[1].

Un souvenir confus de la vérité première peut seul expliquer cette étonnante pensée. Tous les enfants, tous ceux qui n'ont pas combattu et mérité la récompense, sont privés de cette récompense, selon Virgile ; c'est encore l'idée de la chute ; on pensait que l'homme, en naissant, était condamné, et ne pouvait se relever que par l'expiation ; mais on ignorait que l'homme seul ne pouvait pas expier, qu'il fallait une victime plus haute, un combat plus auguste, et que

[1] V. 426. — « Les âmes des enfants pleurant sur le premier seuil des enfers ; eux qui n'ont pas connu la douce vie, et qu'un jour affreux, les ravissant au sein maternel, a plongés dans le cruel trépas. »

la vertu elle-même ne s'opère pas sans une grâce. La religion établit dans son dogme une partie de la croyance virgilienne. Non pas tous les enfants, mais ceux qui n'ont pas reçu le sceau baptismal, sont écartés du ciel; malheureux dans leur naissance et dans leur mort, ils sont tristement assis dans leurs limbes, au seuil infernal.

On ne comprend pas pourquoi Virgile a placé dans le lieu de douleurs ceux qui ont été mis à mort pour des crimes supposés; mais on approuve le châtiment des suicides :

Qui sibi lethum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi
Projecêre animas [1].

Ames égarées qui ont haï la lumière et qui ne la reverront pas, cette lumière d'en haut. Ames faibles dans leur désespoir intrépide, prodigues de leurs âmes et qui les ont perdues; Virgile ajoute :

Quam vellent æthere in alto,
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!
Fata obstant [2].

Homère avait fait dire la même chose à Achille. Dans Virgile, ce vœu est plus à propos; ce ne sont pas les héros, ce sont les hommes châtiés, les coupables du Tartare qui voudraient revivre.

Enée laisse à gauche le Tartare, dont il voit les murs d'airain et la porte redoutable gardée par les neuf replis du fleuve enflammé. Son regard plonge dans cet affreux séjour où il aperçoit les supplices divers que le poète, tout en imitant Homère, a répartis avec un plus haut sen-

[1] V. 435.—« Qui, n'étant coupables d'aucun crime, se sont donné la mort de leurs propres mains, et qui, haïssant la lumière, ont rejeté la vie. »

[2] V. 437.— « Combien ils voudraient, de retour sous la voûte céleste, souffrir maintenant et la pauvreté et les durs travaux! Les destins s'y opposent. »

timent de justice. Il décrit moins les supplices qu'il ne marquè les crimes qui les ont mérités. Voyez comme il peint le supplice de Salmonée :

Demens ! qui nimbos et non imitabile fulmen
Ære et cornipedum cursu simulârat equorum.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, non fumea tædis
Lumina), præcipitemque immani turbine adegit[1].

Ces traits sont admirables ; il se fait ici une lumière soudaine ; ce n'est plus le Jupiter, c'est Dieu qui règne sur l'homme et sur le monde, celui que le même poète avait déjà entrevu dans les Géorgiques, lorsqu'il disait :

Ipse pater, mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ ; quo maxima motu
Terra tremit, fugêre feræ, et mortalia corda,
Per gentes, humilis stravit pavor [2].

Il y a ici quelque ombre des grands traits dont l'Écriture caractérise la puissance de Jéhovah. La terre a frémi, elle s'est tenue en silence, *siluit terra ;* elle s'est agitée dans la terreur, les sommets des montagnes se sont troublés et ils ont bondi, *a facie Domini mota est terra ;* mais chez les poètes païens, que de nuages épais à peine sillonnés par les traits d'une lumière encore douteuse ! Suivons :

Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus[3].

[1] V. 590.—« Insensé qui, avec l'airain et les chevaux aux pieds retentissants, avait imité les orages et la foudre inimitable. Mais le père des dieux, du milieu des nues, lança un trait terrible, non pas des torches et de la fumée, et, l'enveloppant d'un noir tourbillon, le précipita, la tête la première, dans l'abîme du Tartare. »

[2] *Géorg.* lib. I, v. 328.— « Le père souverain, au milieu d'un sombre nuage, lance la foudre de son bras étincelant ; aussitôt la terre tremble, les animaux fuient ; la peur, courant à travers les peuples, consterne les cœurs. »

[3] *Æn.* liv. VI, v. 617. — « Il est assis et le sera éternellement, l'infortuné Thésée. »

Æternum, voilà bien la damnation, le dogme universel du châtiment sans fin pour les crimes inexpiés. Et remarquez qu'ici, et par la force de l'antique vérité, toute fiction de mythologie, de métempsycose a disparu. Il ne renaîtra pas celui dont il est dit : *Æternum sedebit.* — La loi morale, dans sa plus haute formule, est toute dans cette sentence que prononce lui-même le condamné :

Discite justitiam moniti et non temnerè Divos [1].

Il faut remarquer que ces tristes destinées ne sont point assignées par le hasard. Le juge est à l'entrée, il est assis, et il écoute.

Quæsitor Minos urnam movet, ille silentûm
Conciliumque vocat, vitasque et crimina discit [2].

Quelle gravité dans ces vers, et quelle haute moralité dans ce trait : *vitas discit :* c'est le livre de la vie ouvert et lu. Aux portes du Tartare, Rhadamante exerce un empire redoutable ; il instruit le procès, il dirige l'accusation :

Subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem [3].

Cela est bien près d'être chrétien ; on entrevoit le dogme de la pénitence satisfactoire, laquelle peut toujours effacer les crimes commis, pourvu qu'on n'ait pas dépassé l'heure fatale. Malheur à ceux qui se fient à la clémence,

[1] V. 661. — « Apprenez la justice, ô peuples ! et à ne pas mépriser les dieux »

[2] V. 432. — « Minos, chargé d'instruire la cause, agite l'urne fatale, il appelle l'assemblée des ombres silencieuses, il examine leur vie, il apprend leurs crimes. »

[3] V. 567. — « Il les force d'avouer les crimes dont chaque coupable, croyant les dérober au châtiment, dérobait l'expiation tardive jusqu'au jour où la mort les a surpris. »

attendant leur dernier jour, *seram mortem*, pour expier ! — Et maintenant, entrons, avec notre poëte, dans l'Elysée.

Devenêre locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas ;
Largior hìc campos æther et lumine vestit
Purpureo ; solemque suum, sua sidera nôrunt [1].

Dans l'impuissance où nous sommes de nous représenter le bonheur de l'âme séparée du corps, tout ce que l'imagination a pu faire a été de placer les âmes élues dans une lumière de pourpre, principal attribut de la gloire dans la région des heureux. Les poëtes épiques ne s'y sont pas trompés. Dante, dans son poëme chrétien, ne fait pas seulement vivre les âmes dans un ciel de lumière, elles-mêmes sont des lumières plus ou moins ardentes, selon qu'elles occupent un rang plus ou moins élevé dans la hiérarchie de la perfection. Mais Virgile avait montré la route au Florentin, par la conception de la lumière éthérée. Quels vers splendides et qu'ils sont eux-mêmes pénétrés des rayons de cette lumière ! Mais hélas ! l'essor dure peu. Après ce progrès dans la pensée et dans la poésie, on retrouve encore, dans Virgile comme dans Homère, les monotones occupations des héros, vains simulacres de celles de la vie, et qui laissent comprendre comment Achille aux champs Elysées regrette l'activité de la vie guerrière. La récompense attribuée aux justes est donc bien imparfaite encore, dans la conception virgilienne ; toutefois les âmes des heureux chez Homère sont d'une mélancolie dont il n'y a plus de trace dans Virgile. Enfin, le

[1] V. 638. — « Ils arrivent dans le séjour de la joie, agréables vergers, bois fortunés, demeures bienheureuses. Là, un éther plus pur revêt les campagnes d'une lumière de pourpre ; les âmes ont ici leur soleil et leurs étoiles. »

poète romain s'élève beaucoup plus haut dans la détermination des vertus qui ont mérité la sanction.

Quique sacerdotes casti, dùm vita manebat;
Quique pii vates, et Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluêre per artes,
Quique sui memores alios fecêre merendo;
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ [1].

Ce sont d'abord les prêtres chastes et pieux, un idéal dont il semble que dût peu s'inquiéter l'antiquité; ensuite ceux qui ont inventé les arts et par eux cultivé le champ de la vie. Cette morale est pure, elle est irréprochable; mais voyez comme la limite est prompte et se rencontre soudainement dans ce haut essor de la pensée païenne! Rien de définitif dans cette vie heureuse que les dieux ont départie à la vertu. Ces promenades sur les gazons toujours verts de l'Elysée ne sont qu'un temps de passage; ces âmes attendent le moment de boire le long oubli dans l'eau du Léthé, avant de rentrer dans de nouveaux corps. Qu'y a-t-il donc au fond dans cette sagesse virgilienne sur la vie future et quel est le plus haut degré de sa doctrine, si ce n'est toujours la métempsycose, l'antique pythagorisme, une doctrine sans cœur, qui enlève à l'homme tout souvenir de lui, système fatal qui équivaut à celui de l'anéantissement éternel? — Vraie Sagesse, qui deviez venir de Judée, vous n'aviez pas encore lui sur les sept collines; le moment n'était pas arrivé où l'Apôtre des nations, s'adressant à ces mêmes Romains, enlèverait toute fiction et dirait : « Le cœur n'a pas goûté ce que Dieu réserve à ceux

[1] V. 661. — « Les prêtres dont la vie fut toujours chaste, les poètes divins qui ont fait entendre des accents dignes d'Apollon, ou ceux qui par l'invention des arts ont cultivé cette vie, ceux qui, en faisant du bien, ont mérité de vivre dans la mémoire, tous ont le front ceint de bandelettes d'une blancheur de neige. »

» qui l'aiment. » Poëtes antiques, que deviendront les illusions de votre Elysée, et cette ombre de la vie terrestre que vous donnez à vos élus, devant ces paroles étranges qui annoncent l'ineffable bonheur promis aux amis de Dieu ?

V

A part des traits de philosophie, relativement élevée, qui abondent au sixième livre de l'Énéide, le poëme entier est semé de beaux vers, dans lesquels les devoirs principaux de la vie se retracent comme dans un cristal lumineux. Quel esprit, ayant retenu quelque chose de ses études classiques, n'a pas senti mille fois venir à sa mémoire quelqu'un de ces vers qui expriment d'une manière si merveilleuse la pensée, le sentiment dont il arrive qu'on soit préoccupé? — Je vais recueillir quelques-unes de ces fleurs immortelles.

Si genus humanum et mortalia temnitis arma,
At sperate Deos memores fandi atque nefandi...
Nam nihil invitis fas quemquam fidere divis...
Tu ne cede malis, sed contra audentior ito...
Macte novâ virtute puer, sic itur ad astra...
Aude hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper egenis [1].

Que ces deux derniers vers, en particulier, sont beaux ! C'est Évandre qui parle et convie Hercule à ne pas dédaigner son toit champêtre ; mais on peut donner à ce même

[1] L. II, v. 402. — L. VI, v. 99. — L. IX, v. 641. — L. VIII, v. 364. — « Si vous méprisez la race des hommes et les armes des mortels, du moins pensez que les dieux se souviennent du bien et du mal. — Personne ne saurait être assuré, si les dieux sont contraires. — Toi, ne cède pas à l'adversité, mais marche intrépide contre les maux. — Arme-toi d'une vertu nouvelle, enfant, c'est ainsi que l'on va au ciel. — Etranger, ose mépriser les richesses ; fais-toi digne d'un Dieu, et viens avec indulgence dans notre pauvreté. »

trait, ainsi détaché, un sens sublime. *Hospes*, hôte ici-bas, homme; *aude contemnere*, le plus grand courage est de mépriser la richesse, c'est celui des anachorètes, celui du chrétien qui dédaigne la terre et marche les yeux au ciel; *veni non asper*, ne résiste point à la pauvreté, sois l'imitateur d'un Dieu, *dignum Deo;* entre dans son indigence, *rebus egenis*, afin d'aller sur ses pas dans sa gloire.

Ce qui fait dans Virgile comme poète un caractère éminent, c'est l'effusion pleine de charme, l'inépuisable tendresse, l'amour du bien et du beau, une mélancolie presque céleste, le don des larmes, le *lacrymæ rerum;* si bien que tous les sentiments de l'âme humaine ont dans Virgile des expressions qui leur correspondent, sorties en traits vivants de cette âme de grand poète. Qu'il nous suffise de citer un trait pour chacune des plus vives émotions de l'âme. — Le cœur compatissant aux maux d'autrui a-t-il jamais une expression plus tendre :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco [1].

Pour les douleurs maternelles, voyez la mère d'Euryale; pour celles du père, voyez Évandre et les plaintes de ce vieillard sur son fils mort, dans lesquelles nous trouvons ces incomparables vers :

Tuque, ô sanctissima conjux,
Felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem [2].

La tendresse du souvenir, dans ces mots d'Andromaque :

[1] *Æn.*, lib. I, v. 630. — « N'ignorant pas le malheur, j'ai appris à secourir les malheureux. »

[2] Lib. XI, v. 158. — « Et toi, ô mon épouse vénérée, heureuse dans ta mort, tu n'as pas été réservée à cette douleur! »

O mihi sola mei super Astyanactis imago [1] !

Celui de la patrie dans le guerrier mourant :

... Et dulces moriens reminiscitur argos [2].

Et non-seulement l'homme, mais tout ce qui respire et souffre est pour le poëte un sujet d'émotion. Telle est la souffrance du taureau dans l'épizootie :

Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ [3].

L'amour des champs et de l'obscurité :

O ubi campi !
Flumina amem sylvasque inglorius [4].

Puis des idées attendries par le sentiment — le néant des fortunes de la terre :

Et campos ubi Troja fuit [5].

La fuite du temps :

Stat sua cuique dies, breve et irreparabile tempus [6].

Enfin ce mélancolique tableau de l'existence :

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit; subeunt morbi tristisque senectus
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis [7].

Les douleurs de la vie vous paraissent étranges ; la mort vous semble une loi cruelle; pourquoi, poëte? Parce que

[1] Lib. III, v. 489. — « O toi, unique image qui me reste de mon Astyanax. »

[2] « Et mourant, il se ressouvient de sa chère Argos. »

[3] *Georg.*, lib. III, v, 498 et 499. —« Il tombe, l'infortuné, ne se souvenant plus de ce qu'il aime et de l'herbe des prés... »

[4] *Ibid.*, lib. II, v. 486. — « Où sont les champs? Laissez-moi vivre sans gloire, aimant les fleuves et les forêts. »

[5] *Æn.*, lib., III, v. 11. — « Et les champs où fut Troie. »

[6] Lib. X, v. 467. — « Chacun a son jour marqué, le temps est court et irréparable. »

[7] *Georg.*, lib. III, v. 66. — « Les meilleurs jours de la vie, pour les malheureux mortels, s'enfuient les premiers ; puis viennent les maladies et la triste vieillesse, le travail, et l'implacable loi de la mort qui nous enlève. »

vous n'êtes pas sûr de ce que c'est que la mort et de ce que c'est que la vie.

Enfin, et pour aller bien au fond chercher la pensée de Virgile en matière morale, ou plutôt pour mieux constater l'incertitude de cette pensée et ses variations, je m'arrêterai sur l'épisode de Didon, du moins sur la catastrophe qui termine les jours de cette reine coupable et malheureuse, *infelix animi*. Il y a là des expressions qui jettent un jour sombre et profond sur les instants suprêmes de la vie pécheresse, et qu'il ne sera pas hors de propos de considérer en terminant cette étude.

On ne saurait dire que la peinture de l'amour, comme passion qui désole et qui tue, fût une chose nouvelle chez les poètes avant Virgile. Il y avait la Phèdre d'Euripide, la Pharmaceutrie de Théocrite, et quelques traits de la passion de Médée dans Apollonius de Rhodes. Mais comme tout ce qui avait été jusqu'alors exprimé par les poètes s'efface devant Didon, amante délaissée, Didon mourante et poursuivant l'infidèle de son courroux! Jamais l'éloquence poétique ne s'éleva plus haut que dans ces imprécations dernières de la reine de Carthage, évoquant de sa cendre celui qui doit la venger!

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor [1].

Elle est calme un instant, afin de mourir avec dignité; elle jette un regard sur sa vie, sur ses œuvres comme reine, et elle s'applaudit :

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi,
Et nunc magna mei sub terras ibit imago [2].

[1] *Æn.*, lib. IV, v. 625.—« Sors de mes cendres, ô toi qui seras mon vengeur! »

[2] *Ibid.*, v. 653. — « J'ai vécu, et la course que la fortune m'avait donnée, je l'ai accomplie. Et maintenant, une grande image de moi s'en ira aux sombres bords. »

Et alors montée sur le bûcher fatal, elle se frappe du fer ; elle meurt. Mais ce que je veux savoir, c'est le dernier sentiment que le poëte lui a donné à son dernier soupir. Que cherche-t-elle, l'infortunée, d'un regard qui s'éteint? Elle cherche la lumière du ciel; elle la voit, cette lumière, et elle gémit :

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ[1].

Aurait-elle donc senti que le suicide est un crime et qu'il est horrible de perdre une vie coupable par un crime nouveau? Ce vers m'a toujours frappé. Au moment d'expirer, elle voit la lumière et elle gémit! Pourquoi gémir, ô reine, si ce n'est par le regret de l'avoir quittée, cette vie, par votre dernier crime? Aussi Virgile, par un haut sens de morale, n'a-t-il pas rangé Didon parmi les âmes heureuses, dans l'Elysée. Cela est digne d'être remarqué et ne l'a pas été assez. Il l'a placée dans les régions douloureuses, dans les champs des pleurs, *lugentes campi*, où sont errantes les âmes faibles et désolées qui n'ont pas résisté à l'entraînement des passions. Didon est là pâle et triste, jouissant ou plutôt souffrant d'une vie paisible et froide, dans la forêt du Styx. Elle rencontre Enée et passe, impassible comme le marbre glacé, devant celui qui l'a perdue, qui l'a trahie et qu'elle ne reconnaît plus qu'à sa haine[2]. Le trait est beau, il est profond; le poëte nous fait plonger d'un regard mystérieux par delà la vie, et montre ce que devient cet amour de la terre, que les amants ont pu croire éternel, qui a consumé cette âme faible jusqu'au seuil du tombeau, et qui, morte, lui ferme l'accès de l'Elysée.

Et avec cela voyez la contradiction. Que dit Virgile, pour

[1] V. 692. — « Elle cherche au ciel la lumière, et gémit après l'avoir retrouvée. »
[2] V. 441.

marquer la mort même de Didon? « Son âme se dissipa dans les airs. » *In ventos vita recessit.* C'est comme précédemment, la théologie de l'absorption de l'âme humaine dans l'âme du monde, c'est-à-dire, dans le tout, et physiquement dans les airs. Didon est-elle survivante, comme le poète la montre dans les régions souterraines, ou bien est-elle éteinte et dissipée dans les airs? La voilà bien claire, cette infirmité de la sagesse païenne! Et cela dans un temps si éclairé, et qui précéda de si peu le grand avènement. Que savent-ils, ces beaux génies, qu'affirment-ils? A peine ont-ils émis un bon soupçon, un haut souvenir de la vérité morale ils le démentent, et ils retombent au doute et au néant. *Vita recessit in ventos,* dit le poète, ici le philosophe, dans son dernier mot, et il est conséquent à son premier principe.

En effet, vapeur de feu, que peut-il arriver à l'âme, sinon de s'évanouir parmi les vents?

Or, que dit la liturgie chrétienne dans l'office des morts? *Vita mutatur, non tollitur;* la vie n'est pas enlevée, elle est changée. Voilà la vérité selon la foi, la vérité selon la raison. Croit-on après cela que la sagesse païenne pût se passer de la sagesse révélée, et n'était-il pas temps qu'elle-même se dissipât dans les airs, comme une âme virgilienne, et qu'elle fût remplacée par la vraie lumière?

Concluons cette étude sur Virgile. Malgré les imperfections inhérentes à sa condition de poète païen, Virgile possède en lui un grand essor de pensée; il est le poète moral par excellence de toute l'antiquité; sa morale est tendre autant qu'élevée, parfois profonde et pleine d'un pressentiment supérieur. Une lumière sereine, toutefois un peu *sublustris*, comme il le dit, environne sa poésie, je veux dire sa pensée. Tout, dans cette admirable poésie, respire

le calme, tout resplendit de feux doux, tout y montre l'amour des hommes, et jusqu'à un certain degré, le culte de la vertu. Que lui a-t-il donc manqué à ce poète, d'ailleurs si plein de philosophie? Il lui manquait la lumière qui allait luire, et que lui-même avait annoncée sans le savoir. Il lui manquait ce que la philosophie grecque, dont il descendait, n'avait jamais possédé, la vérité sur Dieu et sur l'âme.

CHAPITRE VIII.

HORACE.

(65-8 avant J.-C.)

I. HORACE, STOÏCIEN. — II. PLATONICIEN. — III. PÉRIPATÉTICIEN. — IV. ÉPICURIEN. — V. SA DOCTRINE SUR L'ART.

Né à Venouse, d'un père affranchi et receveur des impôts, *coactor*, Horace fut conduit enfant à Rome, et dirigé dans ses études avec une vigilance paternelle dont il garda sa vie entière une mémoire reconnaissante. Parvenu à l'âge de porter les armes, il suivit le parti de Brutus, devint tribun, et jeta son bouclier après la déroute de Philippes. Voyant bien qu'il n'était pas fait pour la guerre, il se retira à Athènes pour y étudier les lettres et la philosophie. Revenu à Rome, il ne tarda pas à se faire connaître par son génie de poète, et il entra successivement dans l'amitié de Mécène et dans celle d'Auguste, avec les grands poètes ses contemporains, Varius et Virgile. Il vécut soit à Rome, soit dans ses maisons de campagne de Tibur et de Sabine, au sein d'une médiocrité dorée, cultivant les champs, les muses et l'amitié. Il mourut sept ans avant l'ère chrétienne dans sa 57e année.

Horace est regardé comme le poète philosophe par excellence. Ses vers, tant lyriques que satiriques, sont des fleurs de pensée autant que de style, et comme poète il ne compte que des admirateurs. Nul ne possède comme lui une jeunesse immortelle, un laurier toujours vert, une gloire que le temps n'a pas diminuée; nul comme lui n'a

inspiré au grand nombre une admiration passionnée et constante. Ce sentiment est universel. Si Horace est considéré comme poète, on l'aime, on se plaît avec lui, c'est un compagnon excellent. Que faut-il de plus, quand on ne pense qu'à se récréer quelques heures, utilement et décemment en général? Mais si on vient à l'étudier comme moraliste, les sentiments diffèrent; il obtient tour à tour l'éloge et le blâme; on trouve qu'il abuse de la permission accordée au poète d'être chose mobile et légère, de passer sans trop de conséquence de la verité à l'erreur. Difficilement trouverait-on chez lui une doctrine de quelque consistance. Ondoyant et divers, il porte l'empreinte des systèmes les plus opposés de la sagesse grecque et se les assimile tour à tour. Nous ne pouvons étudier le poète dans Horace que secondairement; nous n'aurions alors qu'à nous ébattre dans ce champ émaillé, qu'à nous abandonner à la dérive sur ce clair ruisseau; mais nous cherchons le philosophe, cela est plus sérieux. Consentons pourtant à cette tâche ingrate, austère du moins, traversons des clartés mêlées d'ombres, et essayons, en prenant dans son ensemble l'œuvre d'Horace, de déterminer les divers éléments de la philosophie de son époque auxquels il a en même temps participé.

I

Horace est-il stoïcien? est-il épicurien? Il est l'un et l'autre, tour à tour et à ses heures. En recueillant avec soin et groupant ses plus beaux traits, on trouve assurément le stoïcien, un grand stoïcien même, car nul n'a plus chaudement formulé cette doctrine rigide, sans toutefois en avoir été jamais le *rigidus satelles*, comme il nous le dit. Comme il avait fait à Athènes de sérieuses études, il

s'était trempé dans le stoïcisme, il avait fréquenté les anciens du Portique et rapporté de ce commerce un fonds solide, puis il a déposé dans ses vers une partie de son trésor. J'en recueillerai quelques traits, après un mot sur le point de départ du stoïcisme, et sur le sens de sa première formule.

Les sectes diverses qui se sont succédé sur le théâtre de la sagesse grecque ne reproduisaient en morale qu'une seule question, celle du souverain bien. Mais pour toutes ces sectes le point de départ était le même; la formule posée n'avait rien qui différât. Le souverain bien, disaient également épicuriens et stoïciens, consiste à vivre conformément à la nature de l'homme. Or, pour l'épicurien, vivre conformément à la nature, c'est chercher, c'est trouver le bonheur de la vie sensible, suivre l'instinct, s'abandonner au flot qui entraîne; c'est en un mot la vie heureuse par les sens. Le stoïcisme professait une doctrine opposée. Pour lui, l'homme, dans sa nature essentielle, n'était pas l'être sensible, mais l'être raisonnable, l'être moral. Comme la loi de la nature est de se maintenir, le but de l'homme, selon le Portique, était donc le maintien, le perfectionnement moral, et ce souverain bien, qu'il devait poursuivre, auquel il devait tout sacrifier, ne pouvait être ailleurs que dans la vertu. —Horace exprime très-clairement ce fondement de l'édifice stoïcien; d'abord il pose le problème :

Vivere naturæ si convenienter oportet
Ponendæque domo quærenda est area primum[1].

Or, la solution stoïcienne du problème est de chercher le vrai et le bien :

[1] L. I, ép. 10, v. 12. — « Puisqu'il faut vivre d'une manière conforme à la nature, et que pour bâtir la maison il faut d'abord chercher le terrain. »

Quid verum atque decens, curo et rogo, et omnis in hoc sum[1];

D'amasser le trésor de la vérité pour en faire usage plus tard :

Condo et compono quæ mox depromere possim[2];

De se plonger dans la vie active pour être utile à la patrie et pour obéir au devoir :

Nunc agilis fio, et mersor civilibus undis[3].

Cette sagesse n'est pas l'esclave des événements, elle se les asservit :

Et mihi res, non me rebus subjungere conor[4].

Si le stoïcien embrasse la vertu, ne croyez pas que ce soit pour les biens qu'elle procure, non; il aime la vertu pour elle-même, pour sa beauté immortelle :

Oderint peccare boni virtutis amore[5].

Cultivez donc la vertu, elle est le premier des biens :

Vilius argentum est auro, virtutibus aurum[6].

Cette vertu souveraine qu'il faut poursuivre, n'est pas une chimère, l'homme est libre, il peut fléchir ses passions, dominer ses instants farouches :

Nemo adeo ferus est, qui non mitescere possit[7].

Pour cela, il faut qu'il écoute la raison, la loi éternelle

[1] L. I, ép. 1, v. 11. — « Le vrai et le convenable, voilà ce qui est l'objet de mes soins; à cette recherche je me donne tout entier. »

[2] *Ibid.*, v. 12. — « J'amasse et je réunis ce dont je pourrai bientôt faire usage. »

[3] *Ibid.*, v. 16. — « Je suis plein d'activité; je me plonge dans les flots des affaires civiles. »

[4] *Ibid.*, v. 19. — « Et je m'efforce, non pas de subordonner moi aux choses, mais les choses à moi. »

[5] Ep. 16. — « Que les bons craignent de pécher, par amour pour la vertu. »

[6] L. I, ép. 1, v. 53. — « L'argent est inférieur à l'or, l'or à la vertu. »

[7] L. I, ép. 1, v. 39. — « Personne n'est si sauvage qu'il ne puisse s'apprivoiser. »

de l'homme, *mores* (la nature morale), sans laquelle les lois écrites sont vides de sens et dépourvues d'autorité :

Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt[1].

Il faut aussi qu'il prête l'oreille aux leçons de la sagesse :

Dummodo culturæ patientem commodet aurem[2].

C'est en effet sur les maximes de la sagesse que l'homme doué de raison doit se former à la vertu. Il est des axiomes sacrés qui ont une vertu expiatoire, et qu'il suffit de réciter trois fois avec un cœur pur pour chasser la douleur et apaiser les troubles de l'âme.

Sunt certa piacula quæ te
Ter pure lecto poterunt recreare libello[3].

Le sage est ferme, il ne se laisse jamais submerger par l'adversité :

Adversis rerum immersabilis undis[4].

Mais pour recevoir en soi les préceptes de la sagesse, il faut que le vase soit pur :

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acessit[5].

Il nous semble que ces textes sont concluants et représentent un ensemble assez complet de la sagesse stoïcienne dans ce qu'elle a de plus accessible ; mais il veut que vous fassiez un généreux effort; la vertu, c'est le courage, qui en doute ? *Sapere aude ;* il faut commencer, *incipe ;*

[1] L. III, od. 18. — « A quoi servent les lois sans les mœurs ? »
[2] L. I, ép. 1, v. 40.— « Pourvu qu'il prête aux leçons une oreille patiente. »
[3] L. I, ép. 4, v. 33. — « Il y a certains textes qui, lus trois fois avec un cœur pur, pourront te ranimer et contribuer à l'expiation de tes fautes »
[4] L. I, ép. 2, v. 22. — « Il n'est pas possible aux flots de l'adversité de le submerger. »
[5] *Ibid.*, v. 54. — « Si le vase n'est pur, tout ce que vous y versez s'aigrit. »

infortuné celui qui ajourne de vivre, de bien vivre :

Vivendi prorogat horam[1].

Il fait comme le paysan qui attend que le fleuve ait cessé de couler :

Labitur, et labetur in omne volubilis ævum[2].

Enfin il vous tracera un idéal du sage, dont tous les traits peuvent être acceptés :

Quisnam igitur liber? sapiens, sibique imperiosus,
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, et in se ipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari;
In quem manca ruit semper fortuna[3].

Le plus haut point auquel Horace s'est élevé dans les régions stoïciennes, est bien connu. Au début d'une ode célèbre, avec des images sublimes et le plus grand style, il défie la foudre d'ébranler le cœur du sage, et il le montre sans peur parmi les ruines de l'univers :

Impavidum ferient ruinæ[4].

C'est là, en effet, le plus haut degré de la sagesse propre à l'antiquité, sagesse idéale, inaccessible aux efforts humains ! Mais hélas! et malgré son orgueil, si borné est l'essor du

[1] *Ibid*, v. 41. — « Ajourne l'heure de vivre. »

[2] *Ibid.*, v. 43. — « Mais il écoule, et il ne cessera de s'écouler durant tous les âges. »

[3] L. II, sat. 7, v. 57. — « Quel est donc l'homme vraiment libre? Le sage, celui qui se commande à lui-même; que n'effraient ni la pauvreté, ni la mort, ni les fers, qui sait résister à ses passions, mépriser les honneurs; qui, recueilli tout entier en lui-même, ressemble à un globe entièrement rond, qu'aucune aspérité à la surface n'empêche de rouler sur un plan uni, et qui ne laisse pas de prise à la fortune. »

[4] L. III, od. 3. — « Les ruines du monde le frapperont sans l'effrayer. »

stoïcisme, si étouffant est cette sagesse ! Un Dieu sans providence, une morale violente, toutes les fautes égales, toute sanction surnaturelle donnée à la vertu, et l'âme se consumant dans le labyrinthe d'une moralité sans issue... Voyez l'orgueil ! le stoïcien est maître de lui comme de la nature, il vit et il règne, *vivo et regno*, il s'enveloppe de sa vertu *meâ virtute me involvo*. Que craindrait-il, et qui est plus grand que lui? Jupiter seul. *Sapiens uno minor est Jove.* Horace, malgré les restrictions qu'il apporte à une doctrine excessive, ne s'est pas entièrement soustrait à la tyrannie de ces formules; s'il n'habite pas ordinairement ces hauteurs neigeuses, il y gravite plus d'une fois. Voyez enfin cet idéal stoïcien de l'homme, marchant dans sa force suprême et ne demandant rien à la main de Dieu pour aider à ses efforts:

Dî tibi dent annos, nam de te cætera sumes [1],

A quoi bon demander à Dieu autre chose que les biens périssables, et l'homme ne fait-il pas à lui seul sa vertu ?

Sed satis est orare Jovem quæ donat et aufert ;
Det vitam, det opes, æquum mî animum ipse parabo [2].

Sagesse courte ! Horace ne méconnaît pas l'intervention d'une providence dans les affaires extérieures de l'homme, pour donner la richesse, la vie; il ne veut pas la voir, cette intervention, quand il s'agit des actions humaines, dont il attribue la plénitude à la seule liberté de l'agent. Il ne connaît pas l'homme plus qu'il ne connaît Dieu ; il

[1] L. I. — « Que les dieux te donnent les années, tu prendras le reste en toi. »

[2] L. I, ép. 18, v. 107. — « C'est assez pour moi de demander à Jupiter ce qu'il donne et ce qu'il enlève à son gré; qu'il me donne la vie, les biens, pour moi, je saurai me préparer un cœur égal. »

ignore l'infirmité de l'homme, les limites de sa liberté, la nécessité du divin concours.

Platon avait mieux compris lorsque, dans un passage du Ier Alcibiade, le jeune athénien, touché des conseils de Socrate, lui dit : Je changerai, Socrate, et je vivrai d'une manière plus conforme à la vertu.—Ne parle pas ainsi, Alcibiade, répond le sage, tu n'y suffirais pas; tu changeras, si les dieux te secondent.

II

Maintenant, il faut le dire à l'avantage de notre poète, il lui arrive d'entrer, les voiles déployées, dans un spiritualisme plus paisible et plus sûr, de monter plus haut que le Portique, d'échapper aux nuages mêlés d'éclairs, amoncelés par le stoïcisme, de le franchir et d'aller sur des bords qu'on pourrait appeler platoniciens. Après un danger de mort qu'il a couru, il reconnaît la main qui lance la foudre, il quitte le drapeau d'une folle sagesse pour se rendre désormais l'humble adorateur de cette puissance inconnue qui l'effraie :

Parcus deorum cultor et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro [1].

En cela il n'est plus stoïcien, il s'ouvre plutôt au souffle de Platon. Le stoïcien ne sait pas la piété, le brisement du cœur, la conversion; il ne prie pas, il ne s'incline pas devant la majesté de ces dieux qui ne changent rien à l'ordre des choses, il résiste et il défie. Ailleurs Horace fait plus, il pressent le vrai Dieu, il le nomme, non plus le Jupiter du Capitole, mais le Dieu qui n'a ni égal, ni second :

[1] L. I, od. 29. — « Egaré par les conseils d'une sagesse insensée, je ne rends pas aux dieux un culte assidu. »

Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum [1].

C'est lui, c'est ce Dieu qui abaisse et relève à volonté les fortunes humaines :

Valet ima summis
Mutare, et insignem attenuat DEUS
Obscura promens [2].

C'est presque ici la parole : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*. D'où venait au poète profane cet éclair soudain? Serait-ce parce que le moment approchait où ces paroles sacrées allaient être prononcées par l'humble Vierge de Nazareth ?—Une autre fois il a la conception de la vertu, de la vie irréprochable et pure, *integer vitæ scelerisque purus ;* puis, il surprend le remords dans ses dernières profondeurs et il l'exprime dans un vers admirable :

Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ [3].

Enfin il comprend que la vie est une énigme, et il touche, sans y entrer toutefois, à la solution chrétienne :

Et propter vitam, vivendi perdere causas [4].

Il soupçonne donc qu'il y a un motif de vivre plus élevé que cette vie elle-même, laquelle n'a pas en soi sa destination. Il ne sait pas, il entrevoit seulement quel est le vrai motif de la v e; il ne lui a pas été appris comment vivre ici-bas n'a pas d'autre motif que la certitude de vivre ailleurs.

[1] L. I, od. 12. — « Ce Dieu qui ne produit rien de plus grand que lui-même, et ne voit dans tout ce qui est rien qui lui ressemble ou qui l'approche. »

[2] L. I, od. 29. — « Dieu peut, quand il lui plaît, changer la bassesse en grandeur, il humilie l'orgueilleux, et met au jour ce qui était dans l'ombre. »

[3] L. I, ép. 1, v. 61. — « N'avoir rien à se reprocher, ne pâlir au souvenir cune faute. »

[4] L. I. — « Et pour vivre, perdre les motifs de vivre. »

Je trouve un autre trait platonicien fort remarquable et qu'il ne convient pas de négliger. Le même Platon, encore dans le 1er Alcibiade, cherchant à définir l'homme établit que l'homme c'est l'âme, que le corps n'est pas lui, mais à lui. Horace dit la même chose. Des voleurs se lèvent la nuit pour commettre des meurtres, et toi pour te sauver toi-même, tu ne t'éveilleras pas?

Ut te ipsum serves non expergisceris [1]?

Cet homme, qu'il faut sauver, dans ce passage, ce moi, ce toi, c'est l'âme troublée par ses vices, agitée par ses passions, assiégée par plus d'ennemis que la cupidité n'en saurait armer pour ravir de fragiles trésors. Evidemment ici, parvenu à ce point, le poète est à l'entrée du temple, au seuil du sanctuaire ; il n'y pénètre pas.

Il ne devait pas y entrer, et pour deux raisons. D'abord l'heure, bien que prochaine, n'était pas venue ; puis Horace n'avait en rien de conviction profonde et arrêtée; son âme appartenait bien plus réellement à ces doctrines moins hautes, où nous le verrons tout à l'heure se donnant carrière tout à l'aise, qu'à ces rapides élans vers un idéal qui n'était pas le sien. C'est le point de vue sur lequel nous ne saurions trop revenir. La sagesse antique a des rayons soudains, des souvenirs de la vérité première, des pressentiments rapides, furtifs, imparfaits. Comparativement à l'indigence épicurienne qui prévalait alors, on ne peut nier qu'Horace n'ait possédé beaucoup de philosophie. Il savait son stoïcisme, et nous avons indiqué avec quelle prudence il a atténué l'orgueil de cette sagesse inflexible. De plus, nous venons de le dire, il a touché au platonisme ; mais, dans le vrai, Horace a-t-il bien connu cette grande disci-

[1] L. I, ep. 2, v. 33.

pline? Puis, qui était platonicien alors? Cicéron, dira-t-on, l'avait été ; oui, platonicien avec le scepticisme de la nouvelle académie. Pas un romain ne croyait fermement à la vérité; Horace pas plus que les autres. Mais nul plus que lui, toujours doutant ou aspirant, et passant d'une rive à l'autre, n'a eu des soupçons plus élevés d'une haute doctrine, n'a mieux pressenti, et par éclairs, le Dieu inconnu. Mais, qu'était-ce qu'Horace, après tout, comme penseur? Pour lui, nature légère et soudaine, ami de l'art, parce que l'art est un plaisir, philosophe par caprice, tout en définitive consistait à vivre exempt de trouble, à descendre insensiblement, et sans comprendre, cette existence donnée à l'homme pour une autre fin.

III

Epicurien pour le fond de sa pensée, de sa vie, nous trouvons qu'il a fait quelque halte dans le péripatétisme; nul n'a mieux que lui et plus que lui recommandé le μέτριον τι, cette limite de modération qui se tient au milieu et craint l'excès en tout, même dans le bien, dans la vertu. C'est lui qui nous a envoyé ces axiomes quelque peu humiliés, du moins bien descendus de la hauteur stoïcienne, dont il réfute les paradoxes avec une verve singulière dans sa satire de *Damasippe*. Il ne saurait regarder la vertu comme un idéal, bon seulement pour la contemplation, inaccessible à la faiblesse de l'homme. C'est quelque chose que d'approcher, dit-il, *est quiddam prodire tenus;* l'excès de la sagesse est folie, *in medio stat virtus*. Et ces vers :

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui
Ultra quàm satis est virtutem si petat ipsam [1].

[1] L. I, v. 15. — « Le sage pourra être appelé insensé, le juste sera injuste, s'il poursuit la vertu plus qu'il ne faut. »

Sagesse de milieu, art de vivre, prudence, philosophie du bon conseil. Ne vous troublez pas, dit-il, espérez contre l'espérance, aujourd'hui mal, demain bien; *non, si male nunc, cras sic erit;* n'affrontez pas les orages de la haute mer, et craignez aussi les écueils du bord: *rectius vives, Licini;* fuyez l'étroite pauvreté, *angustam pauperiem;* mais cherchez le vrai trésor, l'*auream mediocritatem,* vous qui êtes intelligents de ce qui est cette vie moyenne, modérée, selon la sagesse du Stagyrite, et qui n'était pas loin de la vie heureuse, de l'intérêt bien entendu, doctrine qui paraît avoir été au fond celle d'Epicure.

Je suis porté à voir le péripatétisme dans la plus grande partie des excellents conseils qui abondent dans les *sermones*, ces entretiens pour lesquels il ne cessera jamais d'être goûté des générations lettrées. Dans ce champ du conseil aimable, et si souvent solide, toujours on s'en ira récoltant les bons épis d'une sagesse mûre et toute préparée pour l'usage. Toujours on aimera, et non sans profit, cette forme si piquante, si naturelle et si vive, cette causerie spirituelle et doucement émue. Nulle part on ne rencontre plus volontiers l'enjouement, le naturel, le sûr ami, le cœur fidèle, l'excellent fils, toutes les qualités qu'il faut à l'honnête homme, mais non pas, il faut le dire, le parfait vertueux. Sa colère n'est jamais gonflée, sa moquerie pique sans déchirer, il s'attache plus à percer les ridicules qu'à flageller les grands vices; l'avarice est sa bête noire, et il n'aime pas la prodigalité. Nul enfin ne sait poser sous une forme plus vive, avec un négligé plus agréable, les axiomes de la vie ordinaire, dans les limites peu reculées du convenable et du décent. Combien ne pourrions-nous pas citer d'exemples de cette position prise par Horace dans cette sagesse du second degré!

Quelques traits seulement. — Devoir d'indulgence mutuelle; pardonnez, pour qu'on vous pardonne :

Peccatis veniam poscentem, reddere rursus [1].

L'homme qu'il faut fuir :

Absentem qui rodit amicum,
Qui non defendit, alio culpante, solutos
Qui captat risus hominum, famamque dicacis;
Fingere qui non visa potest, commissa tacere
Qui nequit; hic niger est, hunc tu, Romane, caveto [2].

Douceur :

Deme supercilio nubem; plerumque modestus
Occupat obscuri speciem, taciturnus acerbi [3].

Égalité de l'âme et bon espoir :

Quamcumque Deus tibi fortunaverit horam,
Gratâ sume manu; neu dulcia differ in annum...
Omnem crede diem tibi diluxisse supremum,
Grata superveniet quæ non sperabitur hora [4].

Le bon exemple :

Avidos vicinum funus ut ægros
Exanimat, mortisque metu sibi parcere cogit;
Sic teneros animos aliena opprobria sæpe

[1] L. I, sat. 3. — « Il est juste d'accorder aux autres le pardon que l'on demande pour soi-même. »

[2] L. I, sat. 4, v. 80. — « Fuyez l'homme qui médit de son ami absent, ou qui ne le défend pas quand on en parle mal; qui cherche à faire rire les autres, afin de passer pour un diseur de bons mots; qui invente des choses qu'il n'a pas vues, et qui ne sait pas garder le secret qu'on lui a confié. »

[3] L. I, ép. 18, v. 90. — « Ote le nuage qui est sur ton front; modeste on passe pour sournois; silencieux pour méchant. »

[4] L. I, ép. 11, v. 22; ép. 4, v. 13. — « Reçois avec reconnaissance ce que Dieu veut t'accorder de jours heureux, et n'attends pas pour en jouir une époque plus reculée. — Regarde chaque jour comme le dernier de ta vie; l'heure qui ne sera pas attendue sera reçue avec plus de joie. »

Absterrent vitiis [1].

L'étude : *Si non*

Intendis animum studiis et rebus honestis
Invidiâ vel amore vigil torquebere [2].

Voulez-vous le portrait du poète, dessiné par lui-même? Ne croyez pas qu'il se flatte. Avec quelle grâce, au contraire, il se fait à lui-même des réprimandes, et comme il reconnaît l'imperfection de ses efforts et de sa vertu.

Non es avarus? abi. Quid? Cætera jam simul isto
Cum vitio fugêre? Caret tibi pectus inani
Ambitione? Cares mortis formidine et irâ,
Natales grate numeras? Ignoscis amicis?
Lenior et melior fis accedente senectâ?
Quid te exempta juvat spinis de pluribus una [3]?

Enfin qu'on nous permette un plus long texte, une page entière dans laquelle se réfléchira tout Horace, l'homme et le poète; fleur de pensée, fleur de style.

Inter cuncta leges et percontabere doctos
Quâ ratione queas traducere leniter ævum;
Ne te semper inops agitet vexetque cupido,
Ne pavor et rerum mediocriter utilium spes;

[1] L. I, sat. 4, v 125. — « Comme la mort du voisin fait trembler le malade intempérant, et le force à se ménager par la crainte; de même un jeune cœur a souvent été détourné du vice, en voyant le déshonneur d'autrui. »

[2] L. I, ép. 2, v. 35. — « Si tu ne sais pas occuper fortement ton esprit d'études et de travaux honnêtes, bientôt tu seras tourmenté par l'envie, par l'amour, et tu ne pourras dormir. »

[3] L. II, sat. 7, — « Tu n'es pas avare? Soit, mais tes autres vices t'ont-ils quitté de même? ton cœur est-il exempt d'ambition? as-tu su étouffer les craintes de la mort et les mouvements de ta colère? Rends-en grâces aux dieux chaque fois que tu vois revenir le jour de ta naissance! Sais-tu excuser tes amis? deviens-tu plus doux et meilleur, quand la vieillesse s'approche? Que te sert d'arracher une épine s'il t'en reste encore plusieurs? »

Virtutem doctrina paret naturave donet,
Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum,
Quid pure tranquillet, honos aut dulce lucellum,
An secretum iter, et fallentis semita vitæ.
Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit rugosus frigore pagus,
Quid sentire putas? Quid credis amice precari?
Sit mihi quod nunc est, etiam minùs, ut mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volunt dî;
Sit bene librorum et provisæ frugis in annum
Copia, ne fluitem dubiâ spe pendulus horæ...[1]

Fut-il rien dit en matière de morale moyenne, dans le sens de la μετριότης péripatéticienne, rien dis-je de mieux senti, de mieux exprimé? Que d'expressions lumineuses, qui répandent un vrai jour sur la vie morale et font longuement penser: *semper inops cupido;* — *te tibi amicum reddat;* — *quid pure tranquillet!* Que tout cela donnerait appétit d'achever de vieillir sous les frais ombrages, près du bourg de Mandela, d'y posséder des livres, des provisions pour l'année, des heures paresseuses à dépenser, d'y goûter, comme il le dit ailleurs, les longs oublis d'une existence inquiète, enfin d'y vivre pour soi, *ut mihi vivam!* A ce

[1] L. I, ép. 18, v. 92. — « Au milieu de tous ces soins, tu liras et tu interrogeras les sages. Apprends d'eux l'art de passer doucement ta vie, sans être troublé ni tourmenté par la cupidité toujours pauvre, par les craintes frivoles et par l'espoir des choses inutiles. Demande-leur, à ces sages, si la vertu est le fruit de l'étude, ou bien un don de la nature; quel est le vrai moyen de diminuer les inquiétudes de l'âme, d'être bien avec soi-même, de jouir d'un calme sans nuage; si c'est l'éclat des honneurs, le plaisir d'amasser, ou la douceur d'une vie retirée et qui échappe aux regards des humains. Quand je vais me refaire et respirer la fraîcheur sur les bords de la Digence, de ce ruisseau où se désaltère le frileux hameau de Mandèle, sais-tu ce que je pense, ou ce que je demande aux dieux? Qu'ils me conservent ce que j'ai, et moins encore, afin que je vive pour moi le reste de mes jours, s'il plaît aux dieux de les prolonger; que j'aie des livres et ma provision de blé pour l'année, afin de n'avoir pas à redouter sans cesse l'incertitude de la saison. »

trait on sort du péripatétisme, on descend chez Épicure, j'entends chez l'Épicure raffiné, décent, selon la doctrine attribuée à ces anciens sages, qui veut que l'on cherche la vie heureuse plutôt dans les joies de la raison que dans celles des sens.

IV

C'est qu'après tout, dans le vrai et par le fond, Horace n'est ni de Zénon, ni de Platon, ni d'Aristote, il est moins que tout cela, il procède d'Épicure, du moins tient-il à Épicure par ses liens les plus étroits, ceux d'une vie sensuelle et sans ressort. L'instant où on le croit emporté dans les régions les plus hautes, est celui où il chancelle, où il s'éblouit, où le vertige le prend; il appelle à son aide la lyre des amours, qui est la sienne et qui ne lui permet pas de demeurer longtemps sur les hauteurs. Dans un endroit qu'il aurait dû effacer, il invite un ami à venir visiter le *porcum de grege Epicuri* [1]; les bas fonds de l'épicurisme le couvrent, l'attirent d'une façon irrésistible et il y retombe :

> Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor [2].

Il a bien, certes, la doctrine épicurienne sur l'âme. Ne lui demandez pas le sentiment, la profession de l'immortalité. Que faire de l'âme avec la sagesse des sens. Il faut qu'elle meure, qu'elle s'évanouisse après avoir vécu son jour et cueilli sa dernière joie. Aussi notre poète ne veut-il pas qu'on aille se heurter contre l'inflexible destin. Virgile peut pleurer sur la mort d'un poète, d'un ami; mais Virgile doit se consoler, et Horace lui dira pourquoi. La Par-

[1] L. I, ép. 4, v. 16.
[2] L. I, ép. 1, v. 18. — « Et bientôt je retombe à la dérobée dans les préceptes d'Aristippe. »

que a ses rigueurs, elle pousse tous les mortels avec une verge terrible; cela est cruel, mais qu'y faire? Il faut savoir se résigner et subir ce qu'il est défendu de corriger. Résignation antique, voilà ce que tu possédais, ton *ultima ratio*, pour te consoler sur une tombe!

Par exemple, vous lui trouverez un vif sentiment des fragilités de la vie, et de ses troubles; il n'ignore pas le vide des joies, le secret ennui : *Post equitem sedet atra cura;* et ailleurs : Vous fuyez, l'ennemi vous suit; pourquoi ? Vous fuyez avec vous : *Patriæ quis exul se quoque fugit?* Et ceci :

Cœlum, non animum mutant qui trans mare currunt [1].

Sous ce rapport, et quand il se laisse surprendre par cet ordre de sentiments, il imite les tragiques, Pindare surtout; mais il est loin de porter en lui le sentiment profond et mystérieux avec lequel celui-ci exprime notre néant, lorsque, dans la IXe Pythique, il se demande s'il existe quelque différence entre l'être et le non être, entre celui qui est et celui qui n'est pas. Le poète grec lutte contre la pensée du néant de l'homme et il cherche à se dégager de l'oppression; il sent la vanité et il ne saurait en comprendre la cause; il se heurte contre les barrières, et il voudrait voir au travers. Horace les accepte, ces barrières, et les accents qu'il fait entendre sur ces vanités ne sont que les notes mélodieuses d'un chant épicurien. La mélancolie, chez ce poète, fait rider l'eau et ne la trouble pas; elle ne dit rien, sinon le perpétuel soupir de l'âme sur l'imperfection du bonheur terrestre. Et voilà comment l'âme, chez le poète épicurien, n'est autre chose qu'une fleur qui s'épanouit

[1] L. I, ép. 11, v. 27. — « Ils changent de ciel et non de cœur, ceux qui traversent les mers. »

et se tourne au soleil, meurt et ne renaît plus. Horace, en effet, ne voit rien au delà de ce *perpetuus sopor* qui a enseveli Quintilius. Il s'inquiète peu de la région d'outre-tombe, où se retrouvent les âmes amies, où s'expliquent les énigmes de la vie, les joies trompeuses et le mystère des longues douleurs; il semble qu'il ait pris à tâche de se fortifier contre l'espérance; il multiplie ses traits pour la détruire : *Immortalia ne speres; spem longam reseces; exilium æternum; fabulæ manes*, et ce trait d'un sophiste décidé plus que d'un poète : *Mors ultima linea rerum* [1]. Pourtant, il a dit quelque part, au sujet de l'Élysée : *Discretas piorum sedes*; mais ce mot n'est qu'un trait mythologique et non pas une doctrine. Ne craignez pas qu'il se tienne longtemps dans ces demeures sereines; promptement il revient au charme décevant des choses qui passent. Faites apporter les roses : *flores amœnæ ferre jube rosæ.* Vivez, car que dure la vie : *Vive memor quam sis ævi brevis.* Il cache la tête de mort parmi les pampres du festin pour s'engager à boire, pour vivre sans souci de l'avenir, *quam minimum credula postero.* C'est, hélas, l'accent de toute âme qui n'a pas mis dans sa pensée l'éternel lendemain.

De là les chutes du poète dans ces pièces où, sur la trace des Grecs, il humilie l'aile blanche de sa muse et met sur ses lèvres des paroles sans frein. Là se reflète la corruption romaine, cette orgie qui devait durer encore trois siècles et que le christianisme, alors près de naître, devait seul dissiper. Un peu plus loin, nous développerons tous ces points; nous ferons connaître cette corruption romaine qui ne s'arrête pas, et qui, préludant par les élégances délétères de l'épicurisme, tombe, par sa pente naturelle, aux emportements de la débauche. Et pourquoi cela! Mon Dieu, parce que cette

[1] L. I, ép 17, v. 79.

muse païenne, au visage doux et perfide, n'a pas reçu l'aile sacrée qui préserve des chutes, parce que dans son essor le plus vif elle ne dépasse guère la région des nuages, parce qu'elle n'a pas dans ses veines la sève qui nourrit, et qu'enfin elle n'a pas entendu la parole : *Sursum.*

Je crois enfin reconnaître quelque reflet d'une philosophie peu élevée, une sagesse de milieu, ou plus humble encore, l'abandon de soi à ce qui est plus utile que glorieux, à l'*utile* plus qu'à l'*honestum*, au καθῆκον plus qu'au κατόρθωμα, dans la politique suivie par l'ami de Mécène et d'Auguste, telle qu'elle apparaît et même qu'elle domine dans son œuvre lyrique. Courtisan sans le vouloir, par laisser-aller, par l'absence de doctrine, par reconnaissance, il marche dans la voie de l'adulation jusqu'au point où les hommages se convertissent en idolâtrie. Il déifie cet Auguste qui avait joué si adroitement son rôle, prenant la clémence à son heure quand il a reconnu que la cruauté est une arme qui a fait son temps et qu'il est plus sûr de chercher son propre repos en faisant celui des Romains. Toutes les odes politiques d'Horace sont sur un fond d'aussi peu de valeur. Quant au vieux patriotisme qui s'y montre encore, qu'est-ce sinon l'orgueilleuse conception de cette grandeur que les destins avaient promise à Rome, un étrange pressentiment dont les patriotes à courte vue parmi ces fiers Romains ne connaissaient ni la portée ni la signification ? C'est pourquoi Horace élève des autels à Rome et à l'empereur en qui elle se personnifie. Mais ne lui demandez pas la flamme sincère qui animait le cœur des ancêtres, cet amour de la patrie jusqu'à l'immolation, cette constance dans la foi jurée, cette horreur et de la trahison ou de la lâcheté qui fait jeter son bouclier pour mieux

fuir. Il se joue de cette vertu romaine, il parle de l'assujettissement de Rome à un maître comme de chose simple, et si parfois il semble s'émouvoir et se reprendre aux sentiments héroïques, ce n'est guère vraiment qu'à titre d'amplification, comme dans l'ode sur Régulus.

C'est aussi pour cela que l'ode politique d'Horace ne saurait valoir que par la forme, par la beauté des vers, par le mouvement lyrique, bien qu'il soit toujours, si on y regarde de près, un peu d'emprunt. C'est là, sur le terrain de la poésie, qu'il triomphe; car c'est assurément un poète éminent. Et pourtant, quelle différence avec Pindare, qu'il imite avec art, mais dont le souffle lui manque ! Ce n'est pas chez Horace que vous retrouverez l'incomparable splendeur du poète de Thèbes, ce sentiment profond de la patrie grecque, ces mouvements ardents, ces flèches qui pénètrent et flamboient, et jamais ne manquent leur but. Horace substitue au génie primitif, impétueux, l'art achevé, la ciselure des vers, le tour accompli de la strophe et son aile rapide, le choix attentif des images, et toutes les ressources d'une poésie où l'art, il faut le dire, joue autant son rôle que la nature.

V

Le poète qui nous occupe en ce moment comme moraliste, tient aussi une place trop importante comme rhéteur, par la législation poétique qu'il a donnée au Parnasse, comme on a dit longtemps, pour qu'il n'y ait pas lieu de se demander sur quelle base philosophique il a établi son enseignement. Il y a en effet dans l'*Art poétique* une philosophie, qui n'a pas toujours été comprise, dont tous n'ont pas reconnu la hauteur, et que nous entreprenons de dégager en terminant cette étude.

Cicéron disait : *Fateor me ex philosophorum officinis oratorem evasisse.* Horace dit la même chose dans ces vers :

Scribendi recte sapere est et principium et fons;
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ [1].

Sachez penser et vous saurez écrire. Or cette pensée, qui est le fond de tout, vous la puiserez dans les écrits des philosophes, et surtout dans ceux des disciples de Socrate. L'art littéraire n'est donc pas un vain artifice de paroles, il n'a de vertu qu'autant qu'il revêt une pensée, et que cette pensée elle-même s'est élaborée dans les ateliers de la philosophie. Il insiste sur ce point dans ce vers si souvent cité :

Tu nihil invitâ facies, dicesve Minervâ [2].

C'est la sagesse qui fait le poète ; Minerve remplace Apollon dans cette manière spiritualiste d'envisager la poésie. Horace glorifie la poésie d'une façon merveilleuse, et à son sujet il sort entièrement des doctrines de Lucrèce. Voici comment : Autrefois, dit-il, les hommes errants dans les forêts, étaient sans lois, sans mœurs; s'ils sortirent de ces premiers rudiments de la vie pour entrer dans la civilisation, ils le durent à l'organe de la sagesse, à la poésie. A la voix de la muse les pierres émues s'assemblèrent d'elles-mêmes et construisirent les murs de Thèbes; mais, prodige plus grand ! cette même poésie édifia les mœurs et révéla aux hommes le dépôt immortel et sacré que le ciel avait mis dans leurs âmes. Elle leur apprit à

[1] *Ars poet.*, v. 353. — « Le principe, la source où il faut puiser pour bien écrire, c'est de bien penser. Les écrits de l'école de Socrate vous montreront les choses qu'il faut dire. »

[2] *Ibid.*, v. 313. — « Vous ne direz rien, vous ne ferez rien, si Minerve ne le veut pas. »

séparer l'intérêt privé de l'intérêt public, le sacré du profane :

> Fuit hæc sapientia quondam
> Publica privatis secernere, sacra profanis,
> Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
> Oppida moliri, leges incidere ligno [1].

Dans le matérialisme de Lucrèce, que les modernes ont tant de fois reproduit, les hommes sortent aussi de leurs forêts, mais simplement guidés par l'intérêt vulgaire de la conservation, par le seul mobile de leur intérêt; telle est l'origine de la société dans cette philosophie ; c'est l'intérêt personnel qui crée la loi, la vertu, la religion ; elle suppose que les choses divines auraient pu naître chez l'homme, s'il ne les avait pas reçues de Dieu, dès l'origine. Dans Horace, les lois, primordiales et sacrées, ne sont pas nées de la nécessité; l'homme les avait en lui, seulement oblitérées par l'état sauvage. La poésie, céleste flambeau, lui manifesta ces trésors cachés, elle lui apprit sa grandeur méconnue, sa dignité. Or, la poésie, c'est bien, si je ne me trompe, le chant primitif émané du cœur de l'homme; c'est le souffle de Dieu. Horace lui-même l'a caractérisée ainsi plus d'une fois: *Os magna sonaturum; cantus interior*. Les poètes sont les fils des dieux :

> Sic honor et nomen divinis vatibus atque,
> Carminibus venit [2].

Cette doctrine d'Horace est platonicienne; on la retrouverait dans le *Gorgias*, et surtout dans l'*Ion*, où Platon nous représente le poète, inspiré et en quelque sorte divi-

[1] V. 396. — « Distinguer le bien public de l'intérêt particulier, le sacré du profane, interdire les unions de hasard, régler les mariages, bâtir des villes, graver les décrets sur le bois, telle fut la sagesse des premiers âges. »

[2] V. 400. — « Ainsi la gloire est venue aux poètes divers et à leurs ouvrages. »

nisé, répandant sa vertu parmi la foule suspendue aux récits du rhapsode. La doctrine esthétique d'Horace dans l'art poétique est donc, nous aimons à l'établir, spiritualiste; et elle repose sur un principe platonicien. Il ne saurait y avoir de poésie hors de l'inspiration; et nul ne saurait émouvoir ses semblables par les prodiges de l'art, si ce n'est pas en vertu du souffle divin qui lui a donné sa mission et l'a créé poete.

Horace a connu les lois du goût dans ce qu'elles ont d'élevé, d'absolu. Le poète doit savoir penser; Horace vous l'a dit : *Sapere fons scribendi.*

Il faut qu'il soit ému :

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi[1].

Toute l'esthétique est là, en vérité, car c'est là tout l'homme moral, et par suite l'homme littéraire. Parler à la raison, parler au cœur, penser et sentir, toutes les qualités artistiques découlent de ces deux lois qui, par leur réunion, constituent la force de l'âme dans ses diverses applications, dans la sphère du beau comme dans celles du vrai et du bien; alliance intime, hors de laquelle on ne saurait comprendre ni la beauté littéraire en soi, ni le génie qui la produit. C'est par là, en observant ces deux lois, que les anciens nous ont laissé d'impérissables monuments. Quand la pensée se trouve réfléchie dans le sentiment, l'homme se manifeste aussitôt dans ce qu'il a de plus intime et de plus fort. Le sentiment pénètre la conception réalisée par l'artiste, il la fait luire et il l'attendrit; la pensée donne le sens, et de cette union des deux puissances de l'âme, résulte l'accord, l'harmonie des parties entre

[1] V. 102.—« Si vous voulez que je pleure, pleurez d'abord vous-même. »

elles et avec le tout, la dignité sereine ou sublime, en un mot, la vertu de l'œuvre.

C'est pour cela surtout qu'Horace est un grand poète, parce qu'il possède à un très-haut degré l'une et l'autre puissance, la faculté d'imaginer, et celle de gouverner les produits de son imagination, celle de mettre l'homme dans la nature et de donner ensuite à cette nature quelque chose de la vertu qui est dans l'homme. C'est toujours lui, Horace, le poète, ses amours, ses espérances, sa personalité palpitante et naïve, qu'il promène sous les ombrages de la Digence, aux bords résonnants de l'Albuna, parmi les vergers qu'arrosent des eaux fraîches et mobiles, quand il s'assied dans la vallée reculée, et contemple cette richesse animée, que son imagination fertilise:

> Aut in reductâ valle mugentium
> Prospectat errantes greges [1].

Il ne faut pas qu'on l'oublie, là est le secret de la beauté du paysage, chez les poètes et chez les peintres. Il faut que l'artiste soit là, au milieu de cette nature qu'il a évoquée, qu'il l'anime de son amour, la vivifie de son intelligence, qu'il la rehausse par la dignité qui est en lui, qu'il la féconde enfin, que du moins il ait appris à la transformer par cette magie souveraine qui seule peut donner à la nature muette, la voix; à la nature morte, la vie; à la nature matérielle, l'esprit.

[1] Epod. II, v. 13. — « Ou bien dans le fond d'une vallée retirée, il regarde ses troupeaux qui errent et mugissent. »

CHAPITRE IX.

OVIDE.

(Av. J.-C., 44; après J.-C., 16.)

I. OVIDE ET SON ŒUVRE EN GÉNÉRAL.—II. SA COSMOGONIE. — III. THÉODICÉE ET MORALE.—IV. PHILÉMON ET BAUCIS.—V. DERNIER TERME DE LA PHILOSOPHIE CHEZ OVIDE.

I

Ce poète est certainement, et malgré ses défauts, un des plus beaux génies de l'antiquité. Il fut poète avant l'âge, et l'on attribue à ses jeunes années des prodiges d'improvisation. Sa muse trop facile garda ce caractère jusqu'à la fin. Style pur et brillant, plein de couleur, il porte l'élégance à l'excès, et présage déjà la décadence qui est encore loin. Plus ingénieux que solide, plus subtil qu'élevé, conteur inépuisable, il récolte les vers en fleurs dans le champ toujours ouvert de son imagination. La principale partie de sa vie se passa à Rome où il vécut riche et heureux. Nous n'avons point à rechercher les causes qui firent échouer sa prospérité et le condamnèrent, jeune encore, à ensevelir sa vie et à mourir chez les Sarmates. Ovide fut toujours la chose légère dont parle Platon, chose légère en effet dans sa prospérité, dans ses revers et dans ce long exil où, faible cœur de poète, après avoir encouru la disgrâce de l'empereur, il prodigua vainement des louanges pusillanimes au maître inflexible qui tenait fermées sur lui les portes de la patrie.

L'œuvre d'Ovide se divise en trois parties : 1° Ouvrages épiques et didactiques, les *Métamorphoses* et les *Fastes.* 2° Poèmes d'amour, comprenant les *Héroïdes*, au nombre de 23; les *Amours*, en quatre livres d'élégies, où règne l'esprit à défaut du sentiment; et *l'Art d'aimer*, poème immoral, code de la séduction, rédigé par l'épicurisme le plus raffiné. 3° Les poèmes personnels, les *Tristes* et les *Pontiques*, dans lesquels se montre un génie refroidi, toujours prétentieux, même dans sa douleur. Avant de quitter Rome, Ovide n'était connu que comme poète érotique; ses Métamorphoses et ses Fastes étaient composés, mais non publiés. Or, c'est particulièrement dans ces deux ouvrages, son meilleur titre de gloire, et plus particulièrement dans les Métamorphoses, qu'il faut chercher Ovide poète, et, sous quelque rapport du moins, philosophe.

Dans le poème des Fastes, écrit en vers élégiaques, Ovide a entrepris de faire connaître l'origine, les causes, tant historiques que fabuleuses des fêtes romaines dont il décrit avec soin toutes les cérémonies. On devrait trouver dans le plan de ce poème tout l'ancien monde religieux : antiquités nationales, mœurs domestiques, traditions populaires, vie civile, intérieure et publique à Rome, enfin le vieux Latium, l'Italie avant la Grèce. Cette espérance est peu satisfaite; sans doute, les Fastes sont un livre précieux, une source où l'on peut puiser d'utiles connaissances sur les origines historiques et religieuses dé l'Italie; mais l'esprit ancien primitif est à peu près absent de cette œuvre; on y retrouve peu le Latium, l'Étrurie, la sagesse de Tagès. Quelques traits néanmoins y montrent l'identité des vieux cultes avec les forces de la nature; ainsi lorsque, expliquant le culte de Vesta, il dit : *Vesta eadem quæ Terra fuit* (l. VI, v. 267). En général, on ne voit guère dans les Fastes

que la surface, le manteau diapré des traditions mythologiques venues de la Grèce et acceptées par l'Ausonie. Une ignorance à peu près complète du sens des symboles, enfin un parti pris de versifier sur tous les sujets qui pourraient s'offrir à sa plume.—Les *Fastes* devaient avoir douze livres comme l'année compte douze mois, il n'en reste que six, les premiers du calendrier romain dont l'auteur suit l'ordre.

Le principal ouvrage d'Ovide, le poëme des *Métamorphoses* en quinze livres, est un des monuments les plus considérables de la poésie antique, un poëme de prétention épique, unique, original, dont l'univers entier est la scène, puisque l'auteur commence à la formation du monde, au sortir du chaos, et qu'il le poursuit jusqu'à la mort de César. Les épisodes dont il se compose sont liés ensemble par des traditions plus ou moins heureuses; sur cette trame habilement tissue, les fils déliés et distincts se tiennent étroitement, avec une variété qui n'a été égalée ou surpassée que par l'Arioste dans les temps modernes. C'est la plus riche galerie de tableaux qui se puisse voir. On y trouve le corps entier, l'histoire complète des croyances religieuses telles que les avait faites la mythologie grecque. Il ne faudrait pas s'y tromper, en effet, ce n'est pas la religion primitive que l'on trouve ici développée par le poëte romain. Le dépôt sacré des traditions romaines n'est pour Ovide qu'une mythologie, qu'un recueil de fables, où il puise, sans se lasser, de poétiques amplifications. On trouvera dans les Métamorphoses moins encore que dans les Fastes, le sentiment des symboles et le désir de les expliquer. Mais enfin le luxe abonde dans cette œuvre; il était impossible de broder avec plus de richesse et de variété le brillant tissu de l'ancienne religion hellénique, dénaturée par le génie profane des Grecs du second âge. Et pourtant, au

fond de tout ce trésor profane de poésie et d'histoire religieuse, il y a encore de la philosophie, une sagesse qui n'est pas sans importance, et sur laquelle nous allons donner quelques explications.

II

Bien que le poète des Métamorphoses soit presque uniquement occupé du soin de faire briller son imagination, en ornant du prestige des vers de vieilles légendes, primitivement empreintes de naturalisme; bien qu'exclusivement poète, il n'ait trouvé dans les allégories anciennes sur les forces de la nature, fonds primordial de la mythologie, qu'un pur réalisme poétique, un texte à revêtir des ornements de la muse latine, Ovide a pourtant assez fidèlement retenu et reproduit l'élément le plus mystérieux des vieux sanctuaires. Dans sa cosmogonie comme dans celle d'Hésiode, tout commence par le naturalisme, par la matière, existant avant tout principe spirituel :

Ante mare et terras, et, quod tegit omnia, cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe [1].

La nature était uniforme, confuse; elle était le chaos, il n'y avait que les germes discordants des choses, forme insaisissable et changeante, lutte éternelle des éléments, guerre intestine des contraires jamais assimilés et toujours confondus. La lumière n'existait pas. Cette peinture du chaos est fidèle et conforme à l'esprit de l'antiquité, pour qui la matière fut toujours préexistante et sans le créateur [2]. Mais ce qui est très-digne de remarque, c'est que notre poète, se séparant presque aussitôt de ces traditions ténébreuses, a montré l'ordre naissant au milieu du chaos,

[1] Met. lib. I, v. 5. — « Avant la mer et la terre, et le ciel qui enveloppe tout, la nature offrait un même aspect dans l'univers entier. »

[2] Hes. *Théog.*, v. 110; Aristoph., les *Oiseaux*, v. 693.

la paix succédant à la guerre, la terre se balançant dans l'espace, les choses errantes obéissant aux lois de la pesanteur, enfin l'organisation du monde. Dieu paraît alors :

> Quem dixêre cahos, rudis indigesta quemoles...
> Hanc Deus, et melior litem natura diremit,
> Nam cœlo terras et terris abscidit undas,
> Et liquidum spisso secrevit ab aere cœlum [1].

Le nom suprême de Dieu est exprimé ici formellement, comme celui de l'organisateur, mais non sans une restriction très-grave. A peine le poëte a-t-il posé Dieu, qu'il se met à douter si c'est ce Dieu qui a formé le monde, ou plutôt si ce n'est pas la nature elle-même qui s'est améliorée, qui s'est corrigée, qui a fait cesser la discorde entre les éléments. C'est Dieu qui a fait cela, dit Ovide, mais c'est peut-être aussi la *natura*, l'ensemble des choses, la force matérielle, la loi souveraine de tous, obscure et sans raison. Et notre poëte insiste sur sa conception sceptique :

> Quisquis fuit ille deorum [2].

Quoi qu'il en soit de la réalité de ce Dieu, que le poëte ne distingue pas aisément de la nature, assez conforme au Bel chaldéen, dieu-soleil, qui triomphe de l'humide par ses rayons ; quelque soit ce dieu, soleil qui féconde ou nature qui produit, il faut le reconnaître, ce dieu ne crée pas, il fabrique, il forme, il est le *faber*, l'ouvrier, le *mundi fabricator*. A côté de lui il y a la puissance inerte, la matière éternelle, que ce Dieu même appelle à la forme, et non

[1] Het. *Théog.*, v. 7-21. — « Cet univers, on l'appela chaos, masse grossière, informe. Dieu, ou la nature plus puissante, mit fin à cette lutte, sépara la terre, le ciel et les eaux, distingua le pur éther de l'air le plus épais. »

[2] V. 32. — « Ce Dieu quel qu'il fût. »

pas à l'être ; car un profond dualisme règne dans toutes les écoles de l'antiquité.

Et maintenant, une fois admise cette erreur fondamentale, la description de l'ordre, entrant dans le chaos à la parole de Dieu, est irréprochable, et la plume pittoresque d'Ovide l'a revêtue de riches couleurs.

Jussit et extendi campos sub sidere valles,
Fronde tegi sylvas, lapidosos surgere colles [1].

Après la formation du monde, temple divin, Ovide raconte la naissance de l'homme, abrégé des merveilles de Dieu, et son adorateur.

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset.
Natus homo est, sive hunc divino semine fecit,
Ille opifex rerum, mundi melioris origo;
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina cœli;
Quam satus Japeto, mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantûm cuncta deorum;
Pronaque quum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
Sic, modo quæ fuerat rudis et sine imagine tellus,
Induit ignotas hominum conversa figuras [2].

[1] V. 44. — « Il ordonna aux plaines de s'étendre, aux vallées de s'abaisser, aux forêts de se parer de feuillages, aux montagnes d'élever leurs têtes couronnées de rochers. »

[2] V. 76. — « Un être animé plus auguste, capable de pensées plus élevées, et fait pour commander à tous les êtres, manquait encore. L'homme naquit, soit que l'ouvrier des choses, celui par qui le monde sortit du chaos, l'ait tiré d'une semence divine; soit que la terre, toute récente, et naguère séparée de l'éther, eût retenu quelques germes des éléments célestes auxquels elle fut d'abord mêlée. Le fils de Japet la détrempa dans les eaux du fleuve, il la pétrit à l'image des dieux maîtres du monde; et, tandis que les autres animaux, courbés vers la terre, y fixent leurs regards, il donna à l'homme une attitude droite, il lui commanda de contempler les cieux et de tenir son front élevé vers les astres. La matière, informe et grossière, revêtit la figure humaine jusque-là inconnue. »

Suivons le détail de la pensée contenue dans ces beaux vers. L'homme est un animal sacré. Les philosophes ont dit depuis : l'homme est un animal raisonnable ; la définition d'Ovide est plus haute. L'homme manquait à la création, dont il devait être le roi ; il naît enfin, il sort des mains de l'ouvrier du monde. Mais de quels éléments est-il sorti ? Voilà le problème. Là nous allons trouver le naturalisme primitif, mais greffé d'un certain spiritualisme platonicien.

Ovide hésite entre deux systèmes également faux. Selon le premier, l'homme aurait été produit, c'est-à-dire l'âme, par une pure émanation de lui, par une semence de lui, *divino semine*, selon la doctrine de Platon dans le *Timée*, σπείρας ἐγω. La seconde opinion est que cette âme pourrait bien n'être qu'une essence éthérée, *semina cœli*, semence des astres que la terre se serait assimilée par son contact avec le ciel dans le chaos. Cette opinion ramène le naturalisme et écarte l'œuvre de Dieu dans la production des âmes. Quant à savoir ce qu'il faut entendre par cette substance éthérée, conception pythagoricienne, nous venons de le voir dans Virgile ; c'est la même chose que l'*igneus vigor* et la *cœlestis origo*, attribut de ces germes éternels, *his seminibus*. Virgile et Ovide se rencontrent donc ici, dans une philosophie obscure et d'un spiritualisme assez incertain.

C'est alors qu'intervient le fils de Japet, pour façonner le corps de l'homme à l'image des dieux. Cette fable du corps de l'homme, qui n'est pas sorti immédiatement de la main divine, se trouve aussi dans le *Timée*, où Dieu ordonne aux génies de former le corps, dans la crainte que les hommes, s'ils étaient l'ouvrage immédiat de Dieu, ne fussent immortels comme lui. Dans le *Protagoras* aussi, Socrate développe l'ancienne fable de Prométhée formant le corps de l'homme avec la terre, le feu et les autres principes

élémentaires du monde.—Les derniers vers du texte sont de la plus grande beauté. L'homme ne porte point, comme les autres animaux, un front penché vers la terre; il porte la tête droite et il marche en regardant le ciel. C'est là un des plus grands traits sur la dignité originelle de l'homme qui se puisse rencontrer dans l'antiquité toute entière. S'il n'est pas dans Platon, il en émane; du moins Platon n'a-t-il rien de plus beau.

On trouve dans ces premières pages des Métamorphoses, une description du déluge, avec tous les caractères du déluge universel; cette description est surtout remarquable en ce que, d'une manière tout à fait conforme à la tradition sacrée, il fait du déluge un châtiment, résultat de la sentence d'un Dieu sur la race humaine :

Dent ocius omnes
Quas meruere pati (sic stat sententia) pœnas [1].

Dans le reste du poème, tout n'est que mythologie, pure mythologie; nul souvenir du sens des traditions, légendes sans profondeur, sans reflet oriental, guirlande de fleurs de plus d'éclat que de parfum. Il y a encore de la philosophie pourtant, mais seulement dans l'ordre moral, et qu'on trouve répandue dans un certain nombre de traits détachés. Nous allons en recueillir quelques-uns, non-seulement dans les Métamorphoses, mais dans l'œuvre entière. — D'abord la théodicée et les principes de la morale.

III

La toute-puissance de Dieu :

Immensa est finemque potentia cœli
Non habet, et quidquid superi voluere peractum est [2].

[1] V. 242. — « Que tous subissent, au plus tôt (car telle est ma sentence), des châtiments qu'ils ont mérités »

[2] Lib. VIII, f. 7. — « Le pouvoir céleste est immense, il n'a pas de bornes ; et tout ce que les dieux ont voulu, s'accomplit. »

Sa grandeur :

Nil ita sublime est, supraque pericula tendit,
Non sit ut inferius suppositumque Deo [1].

Sa justice :

Aspiciunt oculis superi mortal'a justis [2].

Sa clairvoyance :

Acta Deum nunquam mortalia fallunt [3].

Sa nécessité :

Expedit esse deos, et ut expedit, esse putemus [4].

Maintenant les vertus religieuses, les devoirs de l'homme envers Dieu. — Dieu existe, il est grand, il est juste, il est saint ; de là nécessité du culte sacré, les devoirs de la piété. Il faut aborder les autels avec un cœur chaste et des mains pures :

Non bene cœlestes impia dextera colit [5].

Apprendre à prier Dieu et à désarmer sa colère :

Flectitur iratus voce rogante Deus [6].

Surtout vivre pur, car Dieu est présent et nous voit :

Innocue vivite, numen adest [7].

Idéal de la vertu :

[1] *Trist.* lib. IV, col. 8.—« Rien n'est si élevé, et tellement à l'abri du danger, qui ne soit inférieur à Dieu, soumis à Dieu. »

[2] *Met.* lib. XIII, f. 1. — « Les dieux regardent les actions des mortels avec des yeux justes. »

[3] *Trist.* lib. I, col. 2.—« Jamais les actes mortels ne trompent les dieux. »

[4] *Ars. Am.* lib. I, v. 627. — « Il faut qu'il y ait des dieux, et puisqu'il le faut, croyons qu'ils existent. »

[5] *Héroïd.* VII. — « Une main impie honore mal les dieux. »

[6] *Ars. Am.* lib. I, v. 442. — « Dieu irrité se laisse fléchir par les prières. »

[7] *Ibid.*, lib. I, v. 640.— « Vivez innocemment ; Dieu est là. »

Rara quidem virtus, quam non fortuna gubernet,
Quæ maneat stabili, cum fugit illa, pede [1].

Être fidèle à la foi jurée :

Reddite depositum, pietas sua fœdera servet [2].

La vertu franchit tout obstacle :

Invia virtuti nulla est via [3].

Force dans la douleur :

Fortiter esse miser [4].

Partout est la patrie pour le cœur fort :

Omne solum forti patria est [5].

La vertu du sage se déploie dans l'adversité :

Apparet virtus, arguiturque malis [6].

Réprimer son désir :

Est virtus placitis abstinuisse bonis [7].

Valeur de l'âme :

Ut corpus redimas, ferrum patieris et ignes;
Ut valeas animo, quidquam tolerare negabis ?
At pretium pars hæc corpore majus habet [8].

[1] *Trist.* lib. v, el. 14. — « Elle est rare la vertu qui n'est pas gouvernée par la fortune; qui demeure d'un pied ferme, quand la fortune a fui. »

[2] *Ars Am.* lib. I, v. 641. — « Rendez un dépôt, soyez fidèle aux conventions. »

[3] *Met.* lib. XIV, v. 3 — « Rien n'est impossible à la vertu. »

[4] *Id.* « Être malheureux avec courage. »

[5] *Fast.* lib. I, v. 496. — « Tout sol est une patrie pour l'homme fort. »

[6] *Trist.* lib. IV, él. 3. — « La vertu se montre, elle se prouve dans l'adversité. »

[7] *Her.* XVI. — « Savoir s'abstenir de ce qui plaît, est vertu. »

[8] *Remed. Am.* lib. I, v. 229. — « Pour guérir ton corps, tu souffrirais le fer et le feu, et tu ne voudrais rien supporter pour la santé de ton âme! Pourtant elle est d'un prix bien plus grand que le corps. »

Et cette haute définition de la conscience :

Conscia mens recti famæ mendacia ridet [1].

Comment ce faible cœur, si peu moral dans l'ensemble de son œuvre, si pusillanime contre la vie, contre l'exil, si livré aux plaisirs, si faible contre l'adversité, si peu noble contre le tyran qui l'opprimait, a-t-il rencontré des traits d'une morale si forte et si supérieure à sa vie? C'est l'histoire d'un trop grand nombre de ses frères en humanité. Ils voient le jour et ils suivent l'ombre. Force de l'esprit, faiblesse du cœur. Ovide a exprimé cette contradiction, qui est le fond moral de l'homme déchu, par un vers qui est resté proverbe :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor [2].

Ajoutez que cette contradiction s'opère en quelque sorte sans la participation du poète. Il est étrange en effet de voir ces traits d'une saine philosophie tomber, comme des rayons plus purs, dans les pages d'un livre corrupteur comme l'*Art d'aimer*.

Ce qui abonde surtout en matière morale, ce que l'on peut chercher et goûter, sans un retour amer dans Ovide comme dans Horace, ce sont d'aimables pensées, qui s'appliquent utilement aux diverses circonstances de la vie, sans prétention à une sagesse dont ces philosophes de la vie heureuse ne pouvaient atteindre la hauteur ; saines maximes, expressions proverbiales, bonnes fortunes de la mémoire et qui en jaillissent soudain quand l'esprit préoccupé d'une pensée cherche pour la revêtir, une expression choi-

[1] *Fast.* lib. IV, 307. — « Le cœur qui a la conscience de sa vertu, se rit de la calomnie. »

[2] *Id.* « Je vois le mieux, je l'approuve, je suis le pire. »

sie et dorée, monnaie de métal précieux et dont les poètes surtout ont le privilége. — Tels sont ces beaux vers sur la fuite du temps.

Singula dum capti circumvectamur amore,
Ludimus, interea celeri nos ludimur horâ.
Tempora labuntur, tacitis que senescimus annis,
Et fugiunt, fræno non remorante, dies [1].

On veut ce qui est défendu :

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata [2].

Les amis :

Donec eris felix, multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris [3].

La patrie :

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse suî [4].

L'envie :

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit [5].

La pauvreté :

Curia pauperibus clausa est, dat census honores,
Census amicitias; pauper ubique jacet [6].

[1] *Fast.* lib. VI, v. 778. — « Tandis que, épris de toutes les choses, nous côtoyons tous les bords, nous jouons, et cependant nous sommes joués par l'heure fugitive. Le temps s'écoule, nos années passent et nous vieillissons sans le sentir; les jours fuient sans frein qui les arrête. »

[2] *Am.* lib. III, el. IV. — « Toujours nous tendons vers ce qui est défendu, et nous désirons ce qui est refusé. »

[3] *Trist* lib. V. — « Tant que tu seras heureux tu compteras beaucoup d'amis; si les temps deviennent nébuleux, tu seras seul. »

[4] *Pontiq.* lib. I, ép. 4. — « Je ne sais par quel charme le sol natal attire tous les hommes, et ne permet pas qu'on l'oublie. »

[5] *Amor.* lib. I, él. 15. — « La jalousie se repaît sur les vivants; après la mort elle se repose. »

[6] *Ibid.* lib. III, él 8. — « La curie est fermée aux pauvres; c'est le cens qui donne les honneurs, qui donne les amitiés, partout le pauvre est par terre.

Principe d'éducation :

Principiis obsta, serò medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras [1].
Fertilis, assiduo si non removetur aratro,
Nil, nisi cum spinis, gramen habebit ager [2].

Travaillez jeunes gens, l'application chasse la fatigue.

Non sentitur sedulitate labor [3].

Et les fleurs sortent des épines :

Sæpe creat molles aspera spina rosas [4].

Modérer ses désirs :

Vive sine invidiâ [5].

Retraite :

Bene qui latuit bene vixit [6].

La guerre finit avec la victoire :

Pugna suum finem, cum jacet hostis, habet [7].

Chercher ses amis parmi ses égaux :

Amicitias et tibi junge pares [8].

Et sa femme :

Si qua voles apte nubere, nube pari [9].

Chat échaudé craint l'eau froide :

[1] *Remed. am.* lib. I, v. 90. — « Oppose-toi aux débuts du mal, le remède est inutile quand le mal s'est aggravé par de longs retards. »
[2] *Am.* lib. V, él. 12. — « Un champ fertile, s'il n'est pas remué assidûment par la charrue, ne produira que de l'herbe, avec des épines. »
[3] *Fast.* lib. IV, v. 438. — « Le travail ne se sent pas, s'il est assidu. »
[4] *Pont.* lib. II, él. 2. — « Souvent l'épine produit la rose. »
[5] *Trist.* lib. II, él. 4. — « Vis sans envie. »
[6] *Ibid.* — Celui-là a bien vécu qui s'est bien caché. »
[7] *Ibid.*, col. 5. — « Le combat doit finir quand l'ennemi est à terre. »
[8] *Am.* lib. II, él. 4. — « Fais-toi des amis de ton rang. »
[9] *Héroïd.* 9. — « Si tu veux te bien marier, épouse ton égal. »

Tranquillas etiam naufragus horret aquas [1].

La fortune :

Passibus ambiguis fortuna volubilis errat,
Et tantum constans in levitate suâ est [2].

Remarquons-le en passant, le distique latin est d'une nature admirable pour recevoir l'aphorisme; il le fait luire et en garde le parfum ; quand la poésie est dans l'aphorisme, elle fait l'office de la lumière, qui colore à la fois la liqueur et le cristal.

IV

Parmi le grand nombre d'épisodes poétiques, mais dépourvus de tout souffle moral, dont se composent les *Métamorphoses* d'Ovide, il y a une fable qui est bien la plus charmante émanation du génie antique, la légende de Philémon et Baucis, deux vieillards, pieux indigents, qui couronnent une vie d'innocence par l'exercice de l'hospitalité. Jupiter éprouve cette vertu et la récompense. C'est une histoire bien simple, mais pleine d'effusion, je dirai même de piété, et sur laquelle il peut convenir de s'arrêter quelques instants.

Jupiter huc, specie mortali, cumque parente
Venit atlantiades positis caducifer alis.
Mille domos adiere, locum requiemque petentes;
Mille domos clausere seræ, tamen una recepit,
Parva quidem, stipulis et cannâ tecta palustri;
Sed pia Baucis anus, parilique ætate Philemon,
Illâ sunt annis juncti juvenilibus, illâ
Consenuêre casâ, paupertatem que ferendo

[1] *Pont.* lib I, lett. 7. — « Le naufragé a horreur même de la mer calme. »
[2] *Trist.* lib. V, él. 8. — « Avec des pas incertains la fortune volage est errante, constante seulement dans sa légèreté. »

> Effecere levem, nec iniquâ mente ferendam.
> Nec refert, dominos illic, famulosne requiras;
> Tota domus duo sunt, idem parentque jubentque[1].

Cette exposition est d'une poésie simple, semée de traits heureux : *Una recepit, parva quidem, consenuere casâ, paupertatem ferendo effecere levem,* et le dernier trait, *tota domus duo sunt.* Dans une vingtaine de vers, d'une riche facture, éclairés d'un jour mystérieux et qui rappellerait assez bien la lumière et la ciselure de Rembrandt, on voit les incidents du foyer domestique, l'humble festin, le mobilier bien pauvre, le lit aux pieds de saule et les vases de frêne cimentés par la cire, la table inégale et les mets rustiques qui la couvrent. Il se peut que ces détails soient un peu longs, parce que le poète se livre encore à son amour de décrire; mais comme ils reluisent, ces détails, et qu'ils sont bien relevés par ces vers pleins de sentiment :

> Super omnia vultus
> Accessere boni, nec iners pauperque voluntas[2].

Un miracle les surprend, le vin renaît dans la cruche, à mesure qu'elle se vide. Aussitôt les deux vieillards joignent les mains, ils ont reconnu les dieux. Pour mieux traiter leurs hôtes, ils veulent immoler un pauvre volatile, compagne et gardien de la maison :

[1] *Met.* lib. VIII, v. 626. — « Jupiter vint sous les traits d'un mortel et le dieu du Caducée accompagna son père, après avoir déposé ses ailes. Ils se présentèrent à mille cabanes, demandant un asile et un peu de repos; mille cabanes se fermèrent, une seule les reçut; elle était pauvre, couverte de chaume et de roseaux. C'est là que Baucis et Philémon, tous deux vieux et du même âge, s'unirent dans leur jeunesse; ensemble ils y vieillirent; en supportant la pauvreté, ils la rendirent légère et apprirent à la supporter. Chez eux vous n'auriez cherché ni maîtres ni esclaves; eux deux sont toute la maison, tous deux ils commandent et ils obéissent. »

[2] *Ibid.* v. 675. — « Par-dessus tout il y avait là des visages amis, une volonté pauvre, mais active. »

Unicus anser erat, minimæ custodia villæ [1].

L'oiseau poursuivi vient chercher un abri entre les pieds des dieux; ceux-ci le protègent et veulent qu'on l'épargne : « Nous sommes des dieux, disent-ils, *dii sumus*, venez » avec nous sur la montagne; là vous verrez le châtiment » que les dieux réservent aux méchants, dont le toit ne » s'est pas ouvert pour l'hospitalité. » Ils suivent les dieux en tremblant.

..... Parent, et, dîs præeuntibus, ambo,
Membra levant baculo, tardique senilibus annis,
Nituntur longo vestigiá ponere clivo [2].

Cependant le prodige s'accomplit, toute la contrée submergée devient un lac ; la seule cabane des époux demeure et se change en temple aux superbes portiques. Les deux vieillards invités par leurs hôtes à dire ce qu'ils souhaitent le plus, demandent d'être les ministres du temple et de n'être pas séparés par la mort.

Esse sacerdotes, delubraque vestra tueri
Poscimus, et quoniam concordes egimus annos,
Auferat hora duos eadem, nec conjugis unquam
Busta meæ videam, nec sim tumulaudus ab illâ [3].

Les dieux ayant consenti à leur désir, ils vécurent desservants du temple, et, quand leur heure fut venue, chargés de vertus et d'années, ils furent tous deux métamorphosés en arbre.

Ante gradus sacros quum starent forte, locique

[1] V. 684. — « Une oie restait gardienne de l'humble demeure. »
[2] V. 693.—« Ils obéissent et suivent les dieux; ralentis par leurs vieilles années, aidés de leur bâton, ils gravissent avec effort le long sentier de la colline.»
[3] V. 707. — « Nous demandons d'être vos prêtres et de veiller sur ce temple; et, puisque nos années furent unies, puisse la même heure y mettre fin ! Que je ne voie jamais le bûcher de mon épouse, et que je ne sois pas déposé par ses mains dans le tombeau. »

Inciperent casus, frondere Philemona Baucis,
Baucida conspexit senior frondere Philemon.
Jamque super gelidos crescente cacumine vultus,
Mutua, dùm licuit, reddebant dicta; valeque,
« O conjux, » dixere simul; simul abdita texit
Ora frutex [1].

La description ici s'arrête dans de justes limites. Le sentiment y règne et la fable se termine par une douce moralité. Le poète a ajouté une verte couronne à celle que de pieux pèlerins avaient suspendue aux arbres vénérés, et il a dit :

« Cura pii dîs sunt; et qui coluêre coluntur [2]. »

En réfléchissant sur cet admirable récit, il m'a semblé qu'il portait un caractère de haute antiquité, et que la légende des dieux de l'Olympe qui viennent en voyageurs, *specie mortali*, non plus pour des projets d'adultères, mais pour visiter l'humble toit de l'indigent, et éprouver sa vertu, avait un caractère supérieur et antérieur à l'esprit grec. On ne peut guère s'y tromper. Ni le Zeus homérique, ni le Jupiter du Capitole ne sont, comme on le voit ici, la providence du pauvre. Nulle part ailleurs il ne descend de ses régions olympiennes d'où il gouverne surtout le monde des grands, pour abaisser sa gloire, voiler ses rayons et se mêler aux enfants des hommes. Il me semble voir ici un souvenir de l'Inde, de ses dieux voyageurs, et de ce

[1] V. 713 — « Il arriva qu'un jour, debout sur les marches sacrées, ils racontaient les prodiges arrivés en ce lieu; soudain Baucis voit Philémon se couvrir de feuillage; le vieux Philémon à son tour voit le feuillage naître sur Baucis; sur leurs traits glacés s'étend et croît la cime d'un arbre Tant qu'ils le peuvent ils se parlent et se répondent. « Adieu cher époux; adieu, épouse » bien-aimée; » dirent ils en même temps, et soudain leur bouche est cachée par l'écorce. »

[2] V. 724. — « La piété rend les hommes chers aux dieux; ceux qui les honorent sont honorés à leur tour. »

Vichnou, si connu pour ses apparitions bienfaisantes et ses incarnations. Philémon et Baucis rappellent ces pieux solitaires que l'on voit dans les épopées indiennes, occupés à cultiver les fleurs de leur jardin et les vertus de leur âme. L'oie, s'abritant aux pieds des dieux qui daignent la protéger, est une circonstance qui n'est pas sans mystère. C'est peut-être le respect pour les bêtes, idée qui des Hindous était passée dans le pythagorisme. Le miracle qui fait reconnaître les dieux ; le second miracle, celui qui récompense et châtie ; enfin la métamorphose des saints vieillards, qui ont voulu être unis dans leur mort comme dans leur vie, il y a en tout cela un souffle épique et lointain qui ne se retrouverait qu'en allant, par de là Homère, au pays des grandes épopées, où le vieillard est si souvent peint en traits admirables; on peut prendre, par exemple, la douleur paternelle et la mort du preux roi Daçaratha, au 3e livre du *Ramayana*. Toujours est-il que la fable de Philémon est, par son fonds, bien au-dessus des profanes inventions gréco-latines, et ce n'est pas sans quelque surprise qu'on la trouve sur ce voile mythologique, éternel objet des élégantes broderies du poète de Sulmone.

Et même, ce n'est pas seulement de la poésie indienne que je chercherais à rapprocher cet épisode; je lui trouverais des analogies dans la Bible, avec l'histoire de Tobie. Le vieux Tobie et sa femme sont pauvres, l'un des deux est aveugle, comme bien souvent les solitaires indiens, ils honorent Dieu, et Dieu les visite par ses anges, et finit par les récompenser de leur vertu, en les comblant de biens et d'honneurs. Le moment où les deux vieillards bibliques, poussés par un pressentiment, vont au-devant de leur fils qui revient, est d'un pathétique qui a quelque air de famille avec les traits épiques dont nous nous occu-

pons. Mais ce qui ne se trouve que dans l'auteur hébreu, c'est le caractère surnaturel, la prière de Tobie, l'enseignement qu'il donne à son fils, et plus d'un trait qui fait sentir un ciel autrement divin que celui dans lequel se passent les fables indiennes ou grecques où se rencontre un sentiment élevé. Toutefois, à la suite des poètes inspirés, on ne doit pas laisser d'admirer certaines conceptions épiques de l'antiquité profane, dans lesquelles il faut bien voir quelque rayon de ce qui est pleine lumière dans le livre saint.

La Fontaine a traduit ou plutôt imité Philémon et Baucis. Il ne le cède point par la description, il l'emporte pour le pathétique. On sait les vers incomparables qui servent de prélude à la pièce : « Ni l'or ni la grandeur, etc. » Puis, qui n'a pas gardé l'émotion que les vers suivants lui ont causée :

O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Sans vestiges de bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins,
Les animaux périr ! Car, encor les humains,
Tous avaient dû périr sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Et la prière de Philémon :

Hélas ! dit Philémon, si votre âme puissante,
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office,
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.

Et leur mort :

L'un et l'autre se dit adieu de la pensée.

Et la bénédiction attachée à l'ombrage sacré :

Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre,

Pour peu que des époux séjournent dans leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout malgré l'effort des ans.

N'oublions pas que nous ne sommes pas avec les Français, mais avec les Latins; pas avec La Fontaine, mais avec Ovide, et concluons que, dans cette circonstance, le poète latin s'est défendu de ce qu'il y avait chez lui de factice et de trop ingénieux, et qu'il s'est montré le poète du cœur, lui presque toujours le poète de l'imagination. C'est d'ailleurs un mérite à Ovide d'avoir recueilli le souffle oriental qui avait amené dans le ciel poétique des Romains cette admirable légende.

V

Nous venons de trouver dans Ovide un haut degré de vérité en matière de morale. Heureux si nous pouvions en rester là, et ne pas voir à quel point est courte cette sagesse de si bon essor, comme promptement elle arrête son vol, incapable de sortir du seuil et d'entrer sur le plein sol de la vérité. Telle fut en particulier la sagesse romaine au siècle d'Auguste. Tout se rencontrait dans cette époque de civilisation épuisée, vice et vertu, ténèbres et lumières, vérités qui sillonnent les cœurs à grands traits, et se font jour presque à l'insu de ceux qui les produisent; mais bientôt et sans aller bien au fond, on se heurte contre le doute, l'inquiétude, la contradiction, et tout près, la limite. A la sagesse antique, il avait été dit : tu n'iras pas plus loin; tu pourras entrevoir, mais tu ne soulèveras pas les voiles; quand tu seras au seuil et que tu apercevras le sanctuaire, soudain les ténèbres viendront, le vertige te prendra; le sophisme, état naturel de la pensée païenne, offusquera ton intelligence, et tes yeux troublés ne verront jamais jusqu'au bout. Ovide en particulier, malgré les nobles

accents que nous venons d'écouter, est loin d'aboutir, et par exemple, croit-il à la sanction de la vertu, à l'âme immortelle? Cherchons bien, nous trouverons d'abord quelques lueurs, puis la nuit :

Si tamen extinctis aliquid nisi nomina restat,
Et gracilis structos effugit umbra rogos,
Fama, parentales, si vos mea contigit, umbræ,
Et sunt in stygio crimina nota foro [1]...

Et ailleurs :

Atque utinam pereant animæ cum corpore nostræ,
Effugiatque avidos pars mihi nulla rogos!
Nam si morte carent, vacuam velut altus in auram
Spiritus, et Samii sunt rata dicta senis [2]...

Mais ce n'est qu'une espérance, un soupçon, comme il s'en rencontre si souvent chez les anciens, et sans qu'il soit nécessaire d'en rien conclure. D'ailleurs, cette supposition ne dépasse pas la portée d'une fiction homérique. L'âme survit, triste et pâle fantôme, errant aux bords stygiens, mais la vraie vie, *vita vitalis*, éternelle, immuable sanction de la vie présente, n'est pas là.

Au cinquième livre des Fastes, Ovide expose la fête des Mânes. Il y a dans ce culte de frappants souvenirs du dogme primitif, des circonstances confuses, mais qui ne sont pas étrangères à certains dogmes qui occupent une place importante dans la vraie religion. Ovide raconte qu'après

[1] *Amor.* lib. IV, él. 10.—« Pourtant si, après la mort, il reste quelque chose de plus qu'un nom, si l'ombre échappe au bûcher, ombres de mes parents, si ma renommée vous touche et si les crimes sont connus aux régions du Styx... »

[2] *Trist.* lib. III, él. 1. — « Et plût aux dieux que nos âmes périssent avec notre corps, et qu'aucune partie de nous-mêmes n'échappât aux flammes avides du bûcher! Car, s'il est vrai qu'exempt de la mort l'esprit s'envole dans les airs, et que les paroles du sage de Samos sont la vérité... »

avoir purifié ses mains dans l'eau d'une fontaine, le prêtre jette trois fois les fèves noires derrière lui en disant :

His inquit, redimo meque meos que fabis [1].

Ainsi les anciens avaient une notion de la solidarité, et croyaient que par certaines expiations on obtenait le rachat des fautes; ils croyaient que les sacrifices, les libations, les prières, adoucissaient les peines des défunts, en abrégeaient la durée. Oui, mais cette idée, vraie en soi et primordiale, est étrangement défigurée, puisqu'il ne s'agit pas dans ce passage de fléchir le maître suprême, mais bien de détourner les ombres malfaisantes, les démons qui environnent les vivants de mille périls.

Ailleurs aussi, au 2e livre des mêmes Fastes, le poète parle des honneurs à rendre aux tombeaux, et il a sur ce point des paroles touchantes.

Est honor et tumulis; animas placate paternas,
Parvaque in extinctas munera ferte pyras.
Parvapetunt manes, pietas pro divite grata est
Munere, non avidos Styx habet una deos [2].

Ici le fond est bien certainement la survivance de l'âme, mais tout cela est si étouffant, si sombre, les âmes des morts sont toutes si malheureuses, il y a dans le sentiment qui règne ici si peu de jour, que l'on ne saurait voir dans de tels passages la confession de la vraie immortalité, considérée comme récompense de l'âme juste.

Trouvera-t-on aussi l'immortalité, au livre 15 des Mé-

[1] V. 436. — « Avec ces fèves je me rachète, moi et les miens. »

[2] V 533. — « Il y a aussi des honneurs pour les tombeaux ; apaisez les mânes paternels et déposez de légers présents sur leurs cendres éteintes. Les mânes demandent peu, la piété plaît aux dieux et remplace les dons les plus riches ; seuls les dieux du Styx ne sont pas avides. »

tamorphoses, à l'endroit où Ovide nous expose la métempsycose pythagoricienne? C'est ce que nous allons chercher en interrogeant quelques textes.

Morte carent animæ, semperque priore relictâ,
Sede novis domibus vivunt habitantque receptæ [1].

Mais cela est dit dans le sens du panthéisme, qu'Ovide expose ici assez vivement. Tout change, rien ne meurt, tout esprit est capable d'habiter tout corps; ce n'est pas l'âme qui est immortelle, par sa vertu propre, c'est l'univers dont elle fait partie :

Omnia mutantur, nihil interit; errat, et illinc
Hinc venit, hinc illuc, et quos libet occupat artus
Spiritus, eque feris humana in corpora transit
Inque feras noster, nec tempore deserit ullo [2].

Fatal système et qui ne diffère pas du concours fortuit des atomes.

Cuncta fluunt, omnisque vagans formatur imago [3].

C'est le temps qui crée, le temps irrésistible qui entraîne tout dans ses flots comme dans ceux d'un fleuve :

Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu,
Non secus ac flumen [4].

C'est l'écoulement universel d'Hérodote :

Nec quod fuimusque sumusque

[1] *Met.* lib. xv, f. 3. — « Les âmes ne meurent pas, et toujours, abandonnant leur premier séjour, elles vivent, elles habitent reçues dans des maisons nouvelles. »

[2] *Ibid.* — « Tout change, rien ne meurt, tout est errant, tout va et vient d'un côté et de l'autre; l'esprit occupe les membres qu'il lui plaît; des bêtes, notre esprit passe dans des corps humains, puis retourne dans ceux des bêtes, et il ne cesse pas ses métamorphoses.

[3] *Ibid.* — « Tout s'écoule, tous les principes errants se forment et prennent figure. »

[4] *Ibid.* — « Le temps s'écoule par un mouvement continu, ainsi qu'un fleuve. »

Cras erimus [1].

Vaste système de panthéisme qui se complète et se clôt par ces vers souvent cités :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo ;
Impetus hic sacræ semina mentis habet [2].

Y a-t-il en cette abstruse sagesse un trait pour la véritable immortalité ?

Ces poètes qui, malgré les diversités d'une pensée errante, sont généralement épicuriens, connaissaient la douleur morale. Lucrèce en mourut. Ovide connut la plus cruelle infortune ; sept années il gémit, il pleura, il maudit le sort, il bénit timidement ses bourreaux. Parmi ses *Tristes* si monotones, il y en a de très-belles et très-touchantes, surtout la première à sa femme où sont les détails de la séparation ; mais, dans ses accents les plus désespérés, sa douleur ne va qu'à invoquer la mort. Quoi de plus navrant que ce passage où il se représente mort étendu sur le bûcher, heureux d'avoir échappé aux cruelles conditions de l'exil !

Tam procul ignotis igitur moriemur in oris,
Et fient ipso tristia fata loco !
Nec mea consueto languescent corpora lecto ;
Depositum non me qui fleat ullus erit.
Nec dominæ lacrymis in nostra cadentibus ora
Accedent animæ tempora parva meæ ;
Nec mandata dabo, nec cum clamore supremo,
Labentes oculos condet amica manus.
Sed sine funeribus caput hoc, sine honore sepulchri,

[1] *Ibid.* — « Ce que nous avons été hier, ce que nous sommes aujourd'hui, nous ne le serons pas demain. »

[2] *Fast.* lib. VI, v. 5. — « Un Dieu est en nous, il nous échauffe et nous agite, et c'est ce mouvement qui produit les germes sacrés de notre âme. »

Indeploratum barbara terra teget [1].

Et ailleurs :

Hic ego sollicitæ jaceo novus incola sedis,
Heu nimium fati tempora lenta mei !
Hei mihi, quod nostri toties pulsata sepulchri
Janua, sed nullo tempore aperta fuit [2].

Le poëte demande la mort, oui, mais comme délivrance. Pourtant ce n'est pas tout, poëte, le néant délivre des maux, mais il ne donne rien. Vous ne voyez donc rien par delà cette porte du sépulcre, rien, sinon le sinistre espoir du repos dans le néant ! Le vœu du poëte païen ne va pas outre tombe ; tout chez lui se borne à une sombre délectation aspirant après cette demeure permanente qui est le tombeau, et où il espère, l'infortuné, que la douleur va s'ensevelir pour jamais.

En réalité et à regarder au fond, Ovide ne croit pas à l'immortalité ; les textes à cet égard ne manquent pas. Quand Orphée, victime du destin, meurt déchiré par les bacchantes, qu'est-ce que sa mort? Un souffle dissipé par les vents.

In ventos anima exhalata recessit [3].

[1] *Trist.* lib. III, él. 3, v. 37. — « Ainsi donc, si loin je mourrai, sur des bords inconnus, et ma triste destinée le deviendra plus encore par les lieux qu'elle habite. Mon corps ne languira pas dans le lit accoutumé, il n'y aura personne pour me pleurer quand je serai placé sur la couche funèbre: Les larmes d'une amante ne tomberont pas sur mon visage. Quelques courts moments ne seront pas accordés à ma vie; je ne donnerai pas mes derniers ordres, je n'aurai pas le dernier adieu ; une main amie ne fermera pas mes yeux affaissés ; ma tête, sans funérailles, sans les honneurs du sépulcre, sans être pleurée, sera couverte par une terre barbare ! »

[2] *Ibid.* — « Nouvel habitant d'une demeure inquiète, hélas ! ils sont trop lents les jours qui me conduisent à mon destin ! Hélas ! La porte du sépulcre, tant de fois heurtée, ne s'est pas ouverte ! »

[3] *Ibid.* — « L'âme exhalée se dissipe parmi les vents. »

Enfin dans l'élégie sur la mort de Tibulle, voyez, il n'y a plus d'hésitation; Ovide nie et blasphème :

Quum rapiunt mala facta bonos, ignoscite fasso
Sollicitos nullos esse putare deos.
Vive pius, moriare pius, cole sacra, colentem
Mors gravis à templis in cava busta trahat[1].

Pour que ces poètes antiques eussent pu concevoir l'immortalité comme sanction pour la vertu souffrante et militante, il aurait fallu qu'ils comprissent la résignation, qu'ils acceptassent la vie et ses souffrances comme épreuve et comme moyen de purification. Or, ils ne la concevaient pas, cette vertu qui a été appelée la résignation, ils n'avaient que la patience, la dure patience, l'art de souffrir fermement ce que l'on ne peut empêcher, dans le seul but de ne pas se heurter en vain contre l'impossible. Quelques-uns, les stoïciens, avaient la force fastueuse, irritée au fond, s'admirant elle-même, s'enveloppant du manteau de Zénon, croyant s'amoindrir en cherchant hors d'elle-même sa récompense. D'autres, comme celui-ci, ne voyaient dans le trépas que la douleur qui s'éteint avec le souffle mortel. Poètes, âmes flottantes dans votre mélancolie, ainsi vous ignoriez le rayon qui éclaire, la pensée qui soutient, l'espérance qui enflamme, la récompense conquise au terme douloureux. Vous saviez l'amertume des pleurs, vous en ignoriez la vertu. Ovide, quand vous racontiez aux rocs glacés de la Scythie, votre désespoir sans issue, dans ce même temps, à l'autre extrémité du monde, il naissait, il croissait l'enfant de Judée, qui devait révéler l'ineffable secret aux

[1] *Amor.* lib. III, el. 9, v. 38. — « Quand le malheur ravit les bons, pardonnez, si j'avoue qu'il n'y a pas de dieux qui veillent; vis pieux, meurs pieux; pratique la religion, la cruelle mort t'arrachera du temple où tu sacrifies, et te conduira au tombeau sombre. »

âmes affligées. *Beati qui lugent ;* et pourquoi ? *Quia consolabuntur.* Un peu plus tard, l'apôtre des nations devait dire : *Cupio dissolvi.* Et encore : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Est-ce donc pour mourir qu'il veut mourir, et n'est-ce pas plutôt pour vivre, *et esse cum Christo ?* Auparavant, chez le prophète hébreu, il s'était dit un autre mot : *Beati mortui.* Comme vous, philosophe antique, un autre philosophe, un autre poète disait donc aussi: Heureux les morts ! Oui, mais quels morts? *Qui in Domino moriuntur*, ceux qui meurent au Seigneur. Ah ! voilà une folie, la folie des pleurs et celle de la mort, qui fut toujours inaccessible à votre sagesse !

CHAPITRE X.

TIBULLE.

(43 avant J.-C. — 17 après J.-C.)

I. ÉLÉGIES, 1er LIVRE. — II. 2e ET 3e LIVRES. — III. LIVRE 4e, LES DEUX AMOURS.

I

Tibulle était contemporain des grands poètes qu'on vient de voir; il fut riche, puis ruiné; il aima la retraite; les amours qu'il chanta furent chez lui des passions profondes et non pas seulement les vaines fantaisies d'un poète. Trahi tour à tour par Délie, par Némésis, par Néera, il ne supporta pas ses disgrâces, comme Horace, avec insouciance et légèreté; il chanta, il toucha une corde poétique vibrante, mélancolique comme son cœur blessé. C'est ce qui fait qu'on peut lire ce poète d'élégies amoureuses, qui chante bien moins les joies que les douleurs, et dont les vers, expression du cri que pousse ici-bas toute âme humaine, semblent dire que la vanité est partout, dans l'absence des joies et aussi dans leur imperfection. La tristesse qu'il porte en lui et qui s'exhale incessamment de sa lyre est pour son lecteur une philosophie, une déclaration de l'impuissance de l'âme, du vide que produisent ces passions imprudentes ou coupables, dont le cœur qui en est possédé ne saurait être ni satisfait ni rempli.

Les vers de Tibulle sont admirables de facture, de relief, de feu contenu, de douceur, d'harmonie. Sa muse, dans ses meilleures élégies, est chaste par l'expression, par

la pensée, par l'image. L'objet qu'il aime est placé par lui au milieu de circonstances qui l'idéalisent, et communiquent parfois au sentiment qu'il éprouve, une pureté qui n'est pas sans grandeur. Cet amour, où les troubles de l'âme ont plus de part que chez les autres poëtes érotiques, il le relève, il l'associe à la solitude, à l'amour des champs, à la piété envers les dieux. Voyez le début de la première élégie; Tibulle chante les douceurs de l'humble foyer, et célèbre l'amour des champs avec un charme intime, une sincérité qui ne se trouve pas au même degré chez le favori de Mécène.

Divitias alius fulvo sibi congerat auro,
  Et teneat culti jugera multa soli;
Me mea paupertas vitæ traducat inerti,
  Dum meus exiguâ luceat igne focus.
Ipse seram teneras maturo tempore vites,
  Rusticus, et facili grandia poma manu [1].

De là son cœur et sa lyre s'échappent en images mélancoliques et touchantes. Messala voulait l'emmener à la guerre, et les rêves de l'ambition auraient pu l'entraîner. Tibulle, qui avait alors perdu la plus grande partie d'un vaste patrimoine, résista longtemps; il voulait vivre ignoré, près de Délie dans les paisibles occupations de l'homme des champs; là aussi il veut mourir.

Te spectem, suprema mihi cùm venerit hora,
  Te teneam moriens deficiente manu [2].

[1] Lib. I, el. 1, v. 1. — « Qu'un autre entasse l'or et possède de nombreux arpents d'un sol bien cultivé. Pour moi, que la pauvreté me fasse passer des jours paisibles, pourvu qu'un peu de feu brille dans mon foyer. Simple habitant des champs, je planterai moi-même, dans la saison, la vigne délicate, ou, d'une main complaisante, je grefferai mes pommiers. »

[2] *Ibid.* v. 59. — « Puissé-je, quand sera venue ma dernière heure, te contempler, puis, mourant, te presser d'une main défaillante! »

Ses revers, la pauvreté qui le menace, ne sont pas ce qui le trouble, son imagination va au delà de sa vie, dont il voit les barrières prochaines; jeune, il mourra; et il se représente celle qu'il aime, lui survivant et lui rendant les devoirs funèbres.

Flebis arsuro positum me, Delia, lecto
  Tristibus et lacrymis oscula mixta dabis.
Flebis! non tua sunt duro præcordia ferro
  Vincta, nec in tenero stat tibi corde silex [1].

Puis il se reprend à l'espérance de vivre, de tromper l'avare mort, d'échapper à la froide vieillesse à qui les joies sont refusées, dont le cœur est mort et qui n'aime plus :

Interea, dum fata sinunt, jungamus amores,
  Jam veniet tenebris mors adoperta caput;
Jam subrepet iners ætas, nec amare decebit,
  Dicere nec cano blanditias capite [2].

Les élégies suivantes, adressées à Délie du théâtre de la guerre où, malgré ses protestations, il avait suivi Messala, contiennent les douleurs d'une passion malheureuse par l'éloignement, alarmée, inquiète et qui sent les pointes cruelles d'un cœur jaloux. Dans la troisième, nous trouvons un tableau d'où ne sont absents ni la haute moralité ni le sentiment religieux. Après des regrets sur le règne de Saturne, âge d'or des premières félicités, qui se sont enfuies à l'avénement de Jupiter, il pense avec tristesse qu'au

[1] *Ibid.* v. 61. — « Tu pleureras Délie, quand je serai placé sur le bûcher près de s'allumer; tu mêleras tes baisers à tes larmes, tu pleureras; tes entrailles ne sont pas de fer, tu n'as pas dans ton cœur un rocher. »

[2] *Ibid* v. 69. — « Cependant, tandis que le destin le permet, unissons nos cœurs. Bientôt viendra le trépas, le front couvert de ses ténèbres; bientôt se glissera la vieillesse languissante; alors il ne conviendra plus d'aimer et de tenir de doux propos avec une tête blanchie. »

temps de Saturne les guerres n'existaient pas et que lui, le pauvre soldat qui serait mieux au service des muses, n'aurait pas été obligé de suivre Messala dans les hasards de ses expéditions. Mais il ne veut pas se mettre mal avec Jupiter. O Dieu, dit-il, s'il doit mourir, vous n'oublierez pas que Tibulle fut votre adorateur !

Parce, Pater, timidum non me perjuria terrent,
Non dicta in sanctos impia verba deos.
Quod si fatales jam nunc explevimus annos,
Fac lapis hic scriptus stet super ossa notis:
Hic jacet immiti consumptus morte Tibullus,
Messalam terrâ dum sequiturque mari [1].

Celui qui ne connaît pas le parjure, qui n'a jamais blasphémé les dieux, peut mourir sans effroi. Alors luit une vive et poétique peinture des Champs-Élysées et du Tartare, imitée dans son ensemble de la 4e Olympique de Pindare. Ainsi proclame-t-il le bien et le mal, puisqu'il attribue à l'un et à l'autre leur sanction outre-tombe. Puis, après avoir assez pensé de mort, il évoque de plus paisibles images, il rêve doucement, il ne veut pas mourir; il veut revenir à Rome, revoir le cher objet d'une flamme qui ne s'éteint pas, et il se représente l'heureux instant du retour. C'est le soir; Délie, aux lueurs de la lampe, se fait lire, en travaillant, de vieilles histoires :

Te circa gravibus pensis affixa puella
Paulatim somno fessa remittat opus [2] !

[1] El. 3, v. 49. — « Epargne-moi, Père des dieux ! je ne crains pas la peine due au parjure ou de quelque parole outrageante pour la sainteté des dieux. Mais si j'ai rempli le nombre d'années que m'accordaient les destins, que l'on grave ces mots sur la pierre qui couvrira mes os : « Ici repose Tibulle, enlevé » par une mort cruelle, tandis qu'il suivait Messala sur la terre et sur la mer. »

[2] *Ibid.* v. 83. — « Attachée à un pénible travail, que la jeune fille cède peu à peu au sommeil et laisse tomber l'ouvrage interrompu. »

Et il accourt :

> Tunc veniam subito, nec quisquam nuntiet ante,
> Sed videar cœlo missus adesse tibi [1].

Il revint, le poète crédule, et il trouva qu'il était trahi.

Dans les pièces qui suivent, le poète reproche à Délie sa trahison. Il lui rappelle leurs meilleurs jours, leurs rêves de bonheur dans les champs où elle était la reine, et lui rien que l'esclave. Puis il essaie quelques imprécations, la colère l'inspire peu ; la muse de Tibulle n'est pas comme celle d'un autre poète, ce n'est pas l'indignation qui lui suggère les bons vers, la vraie corde de sa lyre, plus sincèrement et plus soudainement émue, c'est la corde qui répond à la tendresse, celle qui pleure.

La dernière élégie de ce premier livre est très-belle, c'est une éloquente sortie contre la soif de l'or, et contre la guerre qui en est la suite. Mais chez Tibulle ses plus vives invectives s'attendrissent toujours et se fondent en beaux vers. Comme Horace, Tibulle est un soldat qui n'est pas fait pour les armes. Il n'est pas dit qu'il ait rejeté son bouclier pour mieux fuir ; mais c'est aussi un soldat comme il en faudrait peu. Dans les camps il soupire après la patrie, le calme de la vie champêtre, le charme des amours, il appelle la paix, et s'il maudit quelque chose, c'est la guerre. Qu'il était beau l'âge de l'innocence, où il n'y avait ni forteresse ni rempart !

> Tunc mihi vita foret, vulgi nec tristia nossem
> Arma, nec audissem corde micante tubam [2].

[1] *Ibid.* v. 85. — « Alors j'arriverai tout à coup, sans que personne m'ait annoncé ; je t'apparaîtrai comme un envoyé du ciel. »

[2] El. x, v. 11. — « Que n'ai-je vécu alors ! je n'aurais point connu ces luttes sanglantes où se plaît le vulgaire, je n'aurais pas écouté avec un cœur palpitant les accents de la trompette. »

Il adresse des vers pénétrés d'une piété douce aux lares paternels :

Sed patrii servate lares, aluistis et idem,
Cursarem in vestros cùm tener ante pedes [1].

Il regrette ces temps où le culte était simple, et où les mortels offraient leurs sacrifices avec des mains pures et des cœurs pieux.

Tunc melius tenuere fidem, quum paupere cultu
Staret in exiguâ ligneus æde deus.
Hic placatus erat, seu quis libaverat uvam,
Seu dederat sanctæ spicea serta comæ;
Atque aliquis voti compos liba ipse ferebat,
Postque comes puerum filia parva favum [2].

Quand reviendront ces beaux jours du premier âge du monde ! Sans cesser d'être poète; il voudrait être le prêtre des dieux champêtres, leur porter des corbeilles de myrte, et, la tête ceinte de ces fleurs toujours vertes, environner leur autel. Combien, à la gloire des héros, il aurait préféré la vie de l'humble laboureur :

Quam potius laudandus hic est quem, prole paratâ,
Occupat in parvâ pigra senecta casâ;
Ipse suas sectatur oves, at filius agnos;
Et calidum fesso comparat uxor aquam.
Sic ego sim, liceatque caput candescere canis,

[1] *Ibid.* v. 15. — « Veillez sur moi, lare de mes pères ; c'est vous qui m'avez nourri, lorsque tout jeune je m'ébattais à vos pieds. »

[2] *Ibid.* v. 18. — « Alors ils gardaient mieux leur foi, quand le dieu, dans une étroite enceinte, était en simple bois Pour l'apaiser, c'était assez d'une grappe de raisin, ou de ceindre sa tête sacrée d'une couronne d'épis. Celui qui avait été exaucé faisait lui-même des gâteaux, et toute petite, sa fille marchait à côté portant le rayon de miel. »

Temporis et prisci facta referre senem[1] !

Et alors se succèdent, dans une description attendrie, une suite de scènes rurales, de tableaux champêtres, une soirée au retour de la moisson :

Rusticus è lucoque vehit, male sobrius, ipse
Uxorem plaustris progeniemque domum[2].

La guerre fait fuir toutes les joies. Qu'attendez-vous, guerriers, on récompense de tout votre sang répandu?

Quis furor est atram bellis arcessere mortem !
Imminet, et tacito clam venit illa pede.
Non seges est infra, non vinea culta ; sed audax
Cerberus, et stygiæ navita turpis aquæ.
Illuc, percussisque genis, usto que capillo,
Errat ad obscuros pallida turba lacus[3].

II

Au deuxième livre, Tibulle a passé sous les lois d'une nouvelle maîtresse, l'avare et fière Némésis, un joug cruel, qu'il subit, l'imprudent, quand rien ne l'y forçait, et dont il sentira tout le poids. Il est bien épris de cet amour, mais plus encore de la belle nature :

[1] *Ibid.* v. 39. — « Combien n'est-il pas plus digne d'envie, celui que la vieillesse paresseuse surprend dans une humble chaumière, entouré de ses enfants ! Il garde lui-même ses brebis, et son fils fait paître ses agneaux, et son épouse lui prépare l'eau chaude pour reposer ses membres fatigués. Puissé-je être ainsi ! Qu'il me soit permis de voir mes cheveux blanchis, et vieillard, de raconter les histoires du vieux temps ! »

[2] *Ibid.* v. 51. — « Le laboureur, dont la sobriété est en défaut, ramène du bois sacré, sur un chariot, sa femme et ses enfants à la chaumière. »

[3] *Ibid.* v. 33. — « Quelle fureur de courir sur les champs de bataille au-devant de la cruelle mort ! Elle menace, elle vient furtivement et sans bruit. Il n'y a dans l'empire souterrain ni moissons, ni riches vignobles ; on y voit le farouche cerbère et l'affreux nocher du Styx. C'est là que, les joues meurtries et les cheveux consumés par les flammes, la pâle troupe des ombres erre autour des lacs ténébreux. »

Rura canam rurisque deos [1].

Dans Tibulle, l'amour ne va pas sans les champs, et dans les champs il place toujours les dieux et les maîtres de la civilisation, les héros, les personnages sacrés qui ont enseigné à l'homme sauvage l'art de vivre. C'est pour célébrer de telles divinités que le poète a reçu le don de chanter :

Carmen ut ornatos diceret ante deos [2].

La corde triste résonne encore, et ce sera ainsi jusqu'à la fin. Voyez, dans la quatrième élégie, de quelle auréole il revêt la femme qui a été fidèle à ses devoirs, dont il a pu dire ailleurs, *casta placent superis* [3], un mot si élevé et si pur! Mais ici il la suppose morte et portée au tombeau, cette femme qui fut chaste et qui plut aux dieux :

At bona, quæ nec avara fuit, centum licet annos
 Vixerit, ardentem flebitur ante rogum;
Atque aliquis senior, veteres veneratus amores,
 Annua constructo serta dabit tumulo;
Et, bene, discedens dicet, placidèque quiescas,
 Terraque securæ sit super ossa levis [4].

Qu'entendaient-ils, ces anciens par cette terre légère à la cendre des morts? Ils n'ont jamais pu se faire une idée bien distincte de ce qui survit dans la tombe, et de ce qui n'y est pas, du corps insensible qui est confié à la terre

[1] Lib. II, el. 1, v. 37.—« Je chanterai les champs et les dieux des champs.»
[2] *Ibid.* v. 54. — « Pour chanter des vers devant les dieux ornés de fleurs. »
[3] El. I, v. 13. — « Les cœurs chastes plaisent aux dieux. »
[4] El. IV, v. 45. — « Mais celle qui se sera montrée bonne et point avare, eût-elle vécu cent ans, on la pleurera devant la flamme du bûcher. Quelque vieillard, honorant ses anciennes amours, viendra, chaque année, suspendre des guirlandes au tombeau qu'il lui aura dressé, et s'éloignant, il dira : Repose en paix, sois sans crainte, et que la terre soit légère à tes os. »

et de l'âme qui est partie. « Sois sans crainte », dit ce poète à l'infortuné, affronte le trépas ; la terre te sera légère ! comme si tout l'homme était enseveli dans ce tombeau où sa dépouille mortelle est descendue. Mais les anciens, surtout leurs poètes, ne franchissaient guère, dans leur contemplation sur la mort, ce redoutable seuil ; quand ils voulaient suivre l'âme dans une région moins sombre, bien rarement s'élevaient-ils, par quelque lueur soudaine et d'origine inconnue pour eux, au delà des vaines fictions de leur mythologie.

La 6e élégie de ce même livre offre des traits plus touchants. Elle renferme un hommage à une femme, sœur de Némésis, qu'un accident avait enlevée avant le temps. Tibulle, reconnaissant à l'égard de cette jeune fille, qui avait été douce envers lui sans être coupable, épanche sur sa cendre aimée des larmes et des fleurs :

Parce, per immatura tuæ, precor, ossa sororis;
 Sic bene sub tenerâ parva quiescat humo.
Illa mihi sancta est; illius dona sepulchro,
 Et madefacta meis serta feram lacrymis.
Illius ad tumulum fugiam, supplexque sedebo,
 Et mea cum muto fata querar cinere.
Non feret usque suum te propter flere clientem;
 Illius ut verbis sis mihi lenta veto,
Ne tibi neglecti mittant mala somnia manes;
 Mœstaque sopitæ stet soror ante torum;
Qualis, ab excessâ præceps delapsa fenestrâ,
 Venit ad infernos sanguinolenta lacus[1].

[1] El. vi, v. 29. — « Epargne-moi, je t'en conjure, par les os de ta sœur ravie par une mort prématurée. Puisse la pauvre enfant jouir d'un doux repos et trouver la terre légère ! Elle est sainte pour moi ; j'irai déposer sur son tombeau des dons funèbres et des bouquets de fleurs arrosés de mes larmes. Je me réfugierai près de sa tombe ; j'y resterai assis en suppliant ; je parlerai

Il faut relever *illa mihi sancta est*, une expression appelée à un si grand avenir dans la langue latine, quand elle sera devenue chrétienne. Un jour viendra où cette langue si fertile n'aura rien de plus grand que ce mot, pour élever jusqu'au ciel la vierge pure ou la coupable convertie.

Au troisième livre, c'est une autre beauté, Néère. Nous demandons pardon de nous arrêter à cette généalogie de passions déréglées; mais nous cherchons une instruction à recueillir avec ce poète. Ici encore, ce qui domine, c'est le nuage épais, le remords secret, implacable, la mort qui n'est pas loin et le sombre avenir.

Ergo quum tenuem fuero mutatus in umbram,
  Candidaque ossa super nigra favilla teget,
Ante meum veniat, longos incompta capillos,
  Et fleat ante meum mœsta Neæra rogum.
Sed veniat caræ matris comitata dolore,
  Mœreat hæc genero, mœreat illa viro,
Præfatæ ante meos manes, animamque precatæ,
  Perfusasque pias ante liquore manus;
Pars quæ sola mei superabit corporis, ossa
  Instinctæ nigrâ candida veste legant [1].

Voilà bien de la mélancolie dépensée pour Néère, après

de mes douleurs à sa cendre muette. Elle ne permettra pas que tu laisses pleurer celui qui se sera fait son client. Je ne veux pas que tu demeures inflexible à ses paroles. Autrement ses mânes offensés t'enverraient des songes funestes. Endormie, tu verrais ta sœur debout et triste devant ton lit telle qu'au jour où, tombée d'une fenêtre élevée, elle descendit, sanglante, sur les bords des lacs infernaux. »

[1] Lib. III, el. 2, v. 9. — « Quand je ne serai plus qu'une ombre légère, quand mes ossements seront couverts de noires étincelles, que Néère, triste et ses longs cheveux en désordre, vienne répandre des larmes au pied de mon bûcher. Que sa mère chérie l'accompagne, que l'une pleure son gendre, et l'autre son époux; que, s'adressant à mes mânes, elles appellent mon âme avec des prières, et plongent leurs mains pieuses dans une eau pure. Mes blancs ossements, la seule partie qui restera de mon corps, qu'elles les remettent dans leur robe noire. »

Némésis, après Délie. Hélas! où vont, où allaient dès lors, où sont allées toujours « les neiges d'antan? » Rien ne germe dans ce cœur de poète; aucun épi ne se lève et ne mûrit pour la bonne moisson. Dans ce cœur dévasté il y a toujours des larmes pour le jour qui passe, et plus rien jamais pour le jour d'hier. Néanmoins, il faut reconnaître dans ces vers, un sentiment de la survivance assez marqué. D'un côté il est parlé des os, sur lesquels la terre est plus ou moins légère ou pesante. Mais d'un autre côté, il y a les mânes, l'âme envolée, qui a cessé de vivre, de souffrir ici-bas, et qui est devenue ailleurs une puissance que l'on peut toucher et conjurer par des prières. On trouve donc ici une sorte de nécyomantie, comme chez les poètes épiques : les âmes pouvant remonter de la région des morts à celle des vivants. Oui, mais que sont-elles enfin ces âmes qui ont vécu, sinon des mânes qui épouvantent, des êtres sombres, funèbres, infernaux? Ce ne sont pas, comme dans une foi meilleure, des substances, des natures béatifiées, venues des hauteurs de l'empyrée, apparaissant ici-bas, et par une permission suprême, pour luire aux yeux mortels et venir en aide aux pèlerins de l'existence. Ce sont, si je puis le dire, des morts démonisés.

Dans une autre pièce de ce même livre, Tibulle s'adresse à Messala qu'il personnifie, qu'il poétise, qu'il évoque, qu'il érige en génie; en sa faveur, il veut brûler l'encens et consacrer le miel arcadien. Le *genius* antique est en effet comme une sorte d'ange gardien qui protège les États, les cités, les hommes. Dans une famille, chaque mort qui fut vertueux, peut demeurer le protecteur des siens. Mais voyez l'incohérence et la fin bornée de cette doctrine du bon génie, qui semblerait à quelques égards se rapprocher de la vérité. Quelle est l'origine, quel est l'emploi de ce

messager que le paganisme suppose attaché à l'homme, dans cette route obscure pour guider ses pas incertains? Cette mission est courte. Si elle aboutit à quelque chose, ce n'est qu'à protéger contre les infortunes et les revers de la vie courante, à donner pour prix de quelques vertus vaines, des récompenses plus vaines, bornées à cette vie et qui ne doivent pas la dépasser. Bien différente, la religion nous assigne nos génies gardiens, mais en vue de l'éternité. Le poète chrétien considère les morts vertueux et les anges dans un autre idéal; il ne s'enferme pas dans une tombe d'argile, il voit le ciel; il brise, s'il le faut, une coupe enchantée, il rompt avec les décevantes voluptés, et, tandis qu'ici-bas il lutte et chante les joies austères de la bataille, il ouvre son cœur à l'inspiration, non des mânes mais des saints, non des génies mais des anges qui lui tendent la main et lui disent : courage, guerrier, au combat de la vie, ne succombe pas dans l'épreuve, et sois plus intrépide que ne le fut en son temps le soldat de Messala.

Car enfin, dans ces douloureuses aspirations du poète romain, y a-t-il le véritable sentiment de l'immortalité? On peut en douter. Tibulle est tendre, il est pieux, il fatigue les dieux de ses sacrifices. Mais pourquoi? Il nous le dit :

Ut tecum longæ sociarem gaudia vitæ,
  Inque tuo caderet nostra senecta sinu,
Tunc cùm permensæ defunctus tempora lucis,
  Nudus lethæâ cogerer ire rate...
Me vocet in vastos amnes nigramque paludem
  Dives in ignotâ luridus Orcus aquâ [1].

[1] *Ibid.* v. 37. — « Mon seul désir était de passer une heureuse, une longue vie près de toi, et, chargé d'années, de tomber expirant sur ton sein, alors que, parvenu au terme de ma carrière, il me faudra entrer nu dans la barque fatale où l'on passe le Léthé... Qu'alors le sombre dieu de l'enfer, qui règne sur le Styx que j'ignore, m'appelle, s'il le veut, aux bords de ses grands fleuves et de son noir marais. »

Il prie, il sacrifie, il demande aux dieux l'accomplissement de vœux coupables; et après, il accepte les effroyables conditions que sa religion faisait aux morts, devenus des larves désolées. Être aimé, mourir, passer l'onde noire, voilà tout pour le présent, tout par l'avenir, tous les vœux, toute la destinée, tout ce qu'il y a en-deçà et au delà du tombeau. Termes étroits dans lesquels se clôt l'espérance de cette âme!

Une fois, ne pouvant supporter ses douleurs, il voudrait bien en finir avec la vie; mais le vice n'est pas brave, Tibulle est jeune, il est poète, l'espérance se glisse en lui encore une fois, et il a sur ce point des vers admirables, que voici :

Jam mala finissem letho, sed credula vitam
  Spes fovet, et melius cras fore semper ait.
Spes alit agricolas; spes sulcis credit aratis
  Semina, quæ magno fœnore reddat ager;
Hæc laqueo volucres, hæc captat arundine pisces,
  Cùm tenues hamos abdidit ante cibus.
Sæpe etiam validâ solatur compede vinctum;
  Crura sonant ferro, sed canit inter opus [1].

Et ailleurs, ce vers expressif, et qui console de tant de jours perdus :

Venit per multos una serena dies [2].

[1] L. II, él. 6, v. 21. — « Déjà j'aurais mis un terme à mes infortunes par la mort, mais voilà que la crédule espérance vient réchauffer ma vie et me montrer un meilleur lendemain. C'est l'espérance qui nourrit le laboureur, c'est elle qui confie la semence aux sillons, pour que la terre la rende avec usure. C'est l'espérance qui tend des lacets à l'oiseau; c'est elle qui prend les Poissons avec une ligne, après avoir caché l'hameçon léger sous la nourriture. C'est elle aussi qui console le captif chargé de fers; une chaîne est à ses pieds et retentit, mais il chante au milieu de son travail. »

[2] El. 2.— « Il est venu un seul jour serein parmi tant de tristes jours. » — Et Horace, l. I, ép. 4.

Un cœur plus fort ne se contenterait pas à si bon marché, il lui faudrait une autre espérance que celle de fléchir une maîtresse irritée, et de récolter quelques joies dans un champ qui dès l'abord a été mal ensemencé. Non, ce n'est pas assez pour détourner l'arme meurtrière entre les mains du suicide et rendre à la vie le but qui lui appartient. Pour cela il faut penser, sentir, aimer plus haut.

Je donne un certain développement à cette étude sur Tibulle, parce que l'autopsie de ce cœur m'a semblé intéressante, à le voir ainsi « traînant la longue chaîne de ses espérances brisées », reprenant incessamment les anneaux de cette chaîne, et les sentant toujours et de nouveau brisés et renoués. Qu'aurait-il fallu pour guérir cette âme errante et qui s'égarait à poursuivre l'impossible? Hélas! il lui fallait le rayon d'en haut, qui fond le nuage et intervient, parmi les ténèbres, pour toucher et convertir. Mais ce n'était pas encore l'heure.

III

La cinquième élégie du 3e livre est un pressentiment de sa mort prochaine. Il répète, comme la *Captive* du poète français : « Je ne veux pas mourir encore. »

At mihi Persephone nigram denuntiat horam,
    Immerito juveni parce nocere, dea.
Nec nos sacrilegos templis admovimus ignes,
    Nec cor sollicitant facta nefanda meum.
Nec nos insanæ meditantes jurgia linguæ,
    Impia in adversos solvimus ora deos.
Et nondum cani nigros lædere capillos,
    Nec venit tardo curva senecta pede.
Quid fraudare juvat vitem crescentibus uvis,
    Et modo nata malâ vellere poma manù?
Parcite, pallentes undas quicumque tenetis,

Duraque sortiti tertia regna dei [1].

Tibulle mourut jeune; toute sa vie il chanta sa mort. Chose surprenante que de tels pressentiments donnés parfois à ces poètes de peu de jours ! Le cygne, disait l'antiquité, pressent sa mort et il chante. Oui, mais les poètes reculent devant la mort. Le beau voyage est loin de sa fin, la nature est pleine de parfums qu'ils veulent respirer. La poésie est un champ de fleurs à récolter; ils ont commencé et ils voudraient bien terminer la moisson.

Abstineas, mors atra, precor, non hìc mihi mater,
Quæ tegat in mœstos ossa perusta sinus;
Nec soror Assyrios cineri quæ dedat odores,
Et fleat effusis ante sepulchra comis [2].

Il mourut enfin ce jeune poète, comme il l'avait désiré, dans les bras de sa mère et de sa sœur. Ovide a consacré à son ami une touchante élégie.

Hic certè madidos fugientis pressit ocellos,
Mater, et in cineres ultima dona tulit:
Huc soror in partem, miserâ cum parte doloris,
Venit inornatas dilaniata comas [3].

[1] L. III, él. 6. — « Pour moi, Proserpine m'annonce l'heure fatale : épargne-moi, ô déesse, je suis jeune et n'ai pas mérité ta rigueur. Je n'ai pas lancé sur des temples des feux sacriléges; le souvenir d'un crime ne trouble pas mon cœur. Je n'ai pas d'une langue insensée cherché querelle aux dieux contraires, ou prononcé contre eux des paroles impies. Les cheveux blancs sur ma tête ne font pas de tort aux noirs, et la vieillesse, lente et courbée, n'est pas encore venue. Pourquoi dérober à la vigne des raisins qui commencent à croître, et d'une main cruelle arracher le fruit à peine formé? Epargnez-moi, dieux qui régnez aux sombres bords et à qui le sort a donné en partage la troisième partie de l'héritage de Saturne, le royaume des douleurs. »

[2] Lib. III, v. 5. — « Rètiens tes mains cruelles, ô mort, je t'en supplie ! Je n'ai ici ni une mère qui recueille dans sa robe mes ossements consumés, ni une sœur qui verse sur ma cendre les parfums de l'Assyrie, et pleure, les cheveux épars, devant mon tombeau. »

[3] *Amor.* lib. III, él. 9, v. 47. — « C'est ici qu'une mère a pressé les yeux humides de son fils qui fuyait de la terre, et qu'elle a donné à une cendre chérie les derniers présents. Ici encore, sa sœur est venue, prenant sa part de la douleur maternelle, et arrachant ses cheveux épars. »

Des dons funèbres, des pleurs, des cheveux épars; antiquité, prodigue de ce rien qui t'appartenait, tu n'oubliais qu'une chose, des prières en vue de l'âme.

Pourtant nous trouvons bien dans l'œuvre de Tibulle une page où le langage est plus ferme que dans ces vagues aspirations d'un cœur blessé. Là il parle de philosophie, simplement en beaux vers comme toujours. Mais cette philosophie toute doctrinale a peu d'importance. On y enseigne la survivance de l'âme, mais par la métempsycose. Cela se trouve dans l'éloge de Messala, une épître d'ailleurs emphatique, ennuyeuse et sans but élevé.

Quin etiam mea cùm tumulus contexerit ossa,
Seu matura dies celerem properat mihi mortem,
Longa manet seu vita, tamen mutata figuram;
Seu me finget equum rigidos percurrere campos
Doctum, seu tardi pecoris sim gloria, taurus;
Sive ego per liquidum volucri vehar aera pennâ,
In quemcumque hominem me longa receperit ætas,
Incœptis quoque te subtexam carmine chartis [1].

Tibulle, qui du reste était très-jeune alors et tout à fait au début de sa carrière poétique, est ici pythagoricien; cela prouve, non pas qu'il eût une doctrine à lui, mais que jeune, il avait étudié et acquis une science qui ne lui donna aucune certitude pour plus tard. Le siècle d'Auguste fut en philosophie un reflet de l'éclectisme alexandrin, tout s'y rencontre, excepté la vérité, qui se levait à l'Orient.

[1] L. IV, *Paneq. Thess.*, v. 205. — « Eh bien ! quand le tombeau aura couvert mes débris, soit que ma vie, étant mûre, me prépare une prompte mort, soit qu'une longue existence m'attende encore après celle-ci, avec une forme nouvelle; que je devienne un coursier habile à parcourir les vastes plaines, ou que, taureau, je sois l'orgueil du bétail pesant; ou bien que, oiseau léger, je sois porté sur une aile rapide dans l'air pur, oui, quelque soit le sort qu'un long avenir me réserve, à moi qui suis homme aujourd'hui, j'achèverai, ô Messala, d'ourdir le poème que j'ai commencé pour toi. »

IV

Les onze élégies qui suivent l'éloge de Messala, sont attribuées à Sulpitia, qui possédait en talent poétique ce qui lui manquait en vertu. Parmi ces fragments, le treizième est certainement de Tibulle.

Tu mihi sola places; nec jam, te præter, in urbe
Formosa est oculis ulla puella meis.
Atque utinam possis uni mihi bella videri,
Displiceas aliis! Sic ego tutus ero.
Nil opus invidiâ est, procul absit gloria vulgi,
Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.
Sic ego secretis possim bene vivere sylvis,
Quâ nulla humano sit via trita pede.
Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atrâ
Lumen, et in solis tu mihi turba locis [1].

Si nous citons ces beaux vers qui, par le sentiment dont ils se sont inspirés, n'ont assurément rien de philosophique, c'est pour les détourner de leur sens profane et pour montrer comment les élans d'un amour mortel peuvent être relevés, agrandis et servir de formule à l'expression du plus haut amour. Voici comment Racine le fils, dans le poème de la *Religion*, a imité de très-près, et a même traduit les vers de l'élégiaque romain :

Ma seule ambition est d'être tout à toi;
Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.

[1] Lib. IV, él. 13, v. 3. — « Toi seule tu me plais, après toi il n'en est plus dans Rome qui soit belle à mes yeux. Ah ! puisses-tu paraître belle à moi seul et déplaire aux autres ! Alors je serai tranquille. Je n'ai pas besoin d'exciter l'envie ; loin de moi cette gloire que je laisse au vulgaire ! Celui qui est sage doit renfermer sa joie dans son cœur. Avec toi, je pourrai vivre heureux au fond des forêts écartées, où jamais l'homme n'a laissé la trace de ses pas. C'est toi qui es le repos de mes ennuis, toi qui es ma lumière dans la sombre nuit, toi qui, dans la solitude, es pour moi la foule. »

Je ne soupire point après la renommée ;
Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins,
Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde,
Au milieu des déserts tu me rends tout le monde.

Il n'y a qu'un seul amour, un seul; son objet seulement est divers; il suffit de purifier l'amour terrestre pour en faire l'amour céleste. C'est la doctrine de Platon, dans le *Phèdre;* elle est chrétienne aussi. Ici-bas l'homme croit aimer: illusion; il s'essaie à l'amour, il prélude, il n'aime que s'il se tourne aux régions élevées, s'il aspire aux fontaines, comme le cerf, si son amour, généreux et fort, s'élance en déployant ses ailes, au lieu où l'âme humaine atteint sa plénitude, où l'esprit comprend, où le cœur aime.

CHAPITRE XI.

PROPERCE.

(32 avant J.-C. — 15 après J.-C.)

I. L'IMMORTALITÉ DANS LA MORT. — II. DEUX FEMMES ; LEUR DESTINÉE OUTRE-TOMBE. — III. UN MOT SUR GALLUS ; CONCLUSION.

I

Celui-ci l'emporte sur Tibulle, son contemporain, par l'art de peindre la passion dans son ardeur insensée ; mais il lui cède pour la tendresse, pour la mélancolie habituelle dans l'amour. Tibulle s'abandonne, comme la barque qui dérive, à ses poétiques conceptions ; son rival procède avec plus d'art ; il est brillant, ambitieux, fertile en détails d'histoire et de mythologie, riche en figures éclatantes et dont la rhétorique peut éblouir. Le premier aime à placer l'objet de ses amours dans un centre plein de soleil, dans les campagnes verdoyantes et les profondes forêts ; le second place le sien dans un milieu plus convenu et plus froid, dans les mille détours d'une mythologie épuisée. L'ornement extérieur est pour beaucoup dans Properce ; le dehors s'y montre plus que le dedans, le *spiritus intus*, le souffle inspiré, attendri, qui vient des sources de l'âme, et ne demande pas à la muse d'autre triomphe que le secret d'émouvoir. Pourtant nous avons à faire sur Properce à peu près les mêmes observations que sur son rival. Moins triste habituellement, son cri est plus pénétrant et descend plus au fond, dans les idées de sépulcre et de mort. Nous continuerons de recueillir ces traits sombres dont la philosophie fait son profit, parce qu'ils montrent le peu

de fonds qu'on doit faire sur les voluptés, et quel vide elles ont laissé dans ces âmes choisies qui les ont imprudemment poursuivies et chantées. Il est instructif de voir à quel degré l'âme est troublée, comme elle souffre, sous le visage riant, sous la tête couronnée de fleurs.

Illic si qua meum sepelissent fata dolorem,
Ultimus et posito staret amore lapis,
Illa meo caros donasset funere crines,
Molliter et tenerâ poneret ossa rosâ;
Illa meum extremo clamasset pulvere nomen,
Ut mihi non ullo pondere terra foret [1].

Ces vers sont beaux, saisissants, ils respirent l'air glacé du sépulcre; les roses mêlées aux os, cela fait passer le frisson; mais quelle indigence d'idées! « Que la terre vous soit légère, » comme tout à l'heure chez l'autre élégiaque! Vous croyez peu à l'autre vie, poètes, vous en avez peur néanmoins; vous vous sentez là, sous cette tombe, oppressés et châtiés; vous craignez pour vos cendres froides; quelque chose vous fait croire à un avenir redoutable, et cet avenir, faute de lui ouvrir l'empyrée, vous l'éternisez dans votre tombeau.

Je passe beaucoup de traits fort touchants, et de cette même couleur sombre; mais je ne saurais oublier ceux-ci :

Non adeo leviter nostris puer hæsit ocellis,
Ut meus oblito pulvis amore vacet [2].

[1] L. I. el. 17, v. 20. — « Si les destins eussent enseveli dans la tombe mes douleurs, si le monument suprême s'élevait sur ce corps étendu avec mon amour, ah! du moins, elle eût sacrifié à mes restes ses cheveux tant aimés; mollement elle eût déposé mes os sur un lit de roses; une dernière fois elle aurait fait entendre mon nom et demandé que la terre ne fût d'aucun poids sur ma cendre. ». — Voir aussi: lib. III. el. 16 et toute l'el. 18 du même livre, sous ce titre: *Mors inevitabilis*.

[2] *Ibid.* — « Le fils de Vénus ne s'est point attaché si légèrement à mes yeux (n'a pas fait par les yeux une blessure si légère), que ma cendre ne puisse oublier et demeurer sans amour. »

Et un peu plus loin ce distique :

Illic quidquid ero, semper tua dicar imago,
Trajicit et fati littora magnus amor [1].

Et encore :

Quæ tu viva meâ possis sentire favillâ,
Tum mihi non ullo mors sit amara loco [2].

Et ailleurs :

Te solam, et lignis funeris ustus, amem [3] !

Et ce vers si expressif et si plein d'amour dans une pièce, d'ailleurs immorale :

Hujus ego vivus, mortuus hujus ero [4].

N'est-il pas vrai que tous ces traits sont autant de cris en faveur de la persistance de l'âme? le poëte se projette dans l'avenir, il s'en empare, il croit son amour éternel; vivant, il disait : je suis à toi; mort, il veut dire encore : à toi. Il vivra donc, car ce qui n'est rien ne saurait appartenir à personne; il attache l'idée de son immortalité à celle de son amour, il ne veut pas mourir puisqu'il veut aimer, et toujours. Quelle déviation, mais aussi quelle confirmation de cette parole qui a été dite : l'amour est plus fort que la mort! Mais ce n'est pas à l'amour périssable, tel qu'il est ici, qu'il faut attribuer un pareil triomphe. Ils le sentent trop bien, ces amants, ces poëtes; car, cet éclair passé, ils ne parlent plus d'aimer encore et de survivre;

[1] *Ibid.* — « Là, quel que puisse être mon destin, je serai à toi, je serai ton ombre ; un grand amour franchit le rivage fatal. »

[2] *Ibid.* — « Ah ! si vivante, tu pouvais ressentir quelque amour pour ma cendre éteinte, je ne trouverais pas d'amertume dans la mort. »

[3] L. III. el. 16, v. 47. — « Dévoré par le bûcher, c'est toi seule que je veux aimer. »

[4] L. II. el. 15, v. 36. — « Vivant, je suis à toi ; mort, à toi. »

ils aspirent à la mort, mais par un cri de désespoir :

O mors, tu mihi sera venis.[1].

D'autres fois ce sentiment de l'amour a perdu ses pointes acérées; il se glisse, il pénètre, il a sa douceur mélancolique, il est heureux, il craint la mort, et il a peur :

Ac veluti folia arentes liquêre corollas,
Quæ passim calathis strata natare vides;
Sic nobis, quâ nunc magnum speramus amorem,
Forsitan includet crastina fata dies [2].

Essayez de transporter ces beaux vers dans un autre ordre d'idées, donnez-leur une autre portée, et vous en ferez un conseil chrétien. Supposez qu'au lieu d'un grand amour, ce soit le grand amour, le seul, celui de Dieu; que nous respirons cet amour, *spiramus* [3], et que nous aspirons à la délivrance, pour en recevoir à la fois la plénitude et la sanction; alors, nous ne craindrons pas que le jour de demain soit le dernier; le vers de Properce ne nous apportera pas une crainte, mais un espoir.

II

Cynthie est morte, enlevée par un trépas prématuré et fortuit. Properce croit voir son ombre lui apparaître et lui adresser des paroles tendres et des reproches d'amour. La pièce commence par deux vers qui sont une déclaration d'immortalité :

Sunt aliquid manes, lethum non omnia finit

[1] L. II. el. 15, v. 36—« O mort que tu tardes à venir! »

[2] *Ibid.*, v. 51. — « Comme les feuilles qui tombent d'une couronne desséchée, et que tu vois surnager éparses dans les coupes, ainsi, tandis que nous espérons un long amour, peut-être la destinée demain nous amènera le jour suprême. »

[3] Une variante que l'on peut préférer, du moins un texte plus expressif est celui-ci : *Magnum spiramus amantes*. Il y a tant de rapport entre *spirare* et *sperare*, rapport de sens et de mot; *sperat dum spirat*, dit un proverbe antique.

Livida que evictos effugit umbra rogos [1].

C'est mieux que ce que les élégiaques ont dit jusqu'à ce moment. La vie ici n'est plus dans le tombeau, dans la poussière du mort; ce n'est pas pour cette cendre éteinte que la terre est légère ou pesante. L'âme triomphe du tombeau, elle le fuit: Cynthie fait connaître l'état des âmes par de là l'Achéron, elle décrit le Tartare et l'Élysée; l'adultère Clytemnestre ou l'odieuse Pasiphaé ont pris la route du Tartare, où elles expieront des forfaits irrémissibles. D'autres victimes de l'amour, et avec elles Cynthie, ont suivi un autre sentier, elles sont dans l'Élysée :

Ecce coronato pars altera vecta phaselo,
Mulcet ubi Elysias aura beata rosas [2].

Mais là, dans ce ciel sombre encore, région froide, elles ne sont pas heureuses, non plus; elles pleurent :

Sic mortis lacrymis nostros curamus amores [3].

Elles sont mânes, elles quittent l'Élysée dont les pâles douceurs ne les captivent pas; elles errent loin de leurs cendres; *nec sedeant cineri manes*, et voudraient s'en rapprocher. Elles sont assujetties aux lois des enchantements, libres seulement la nuit, à l'heure ou Cerbère lui-même n'est plus enchaîné, mais obligées de se retrouver aux bords du Léthé dès que le jour paraît :

Nocte vagæ ferimur, nox clausas liberat umbras;
Tum vehimur, vectum nauta recen et onus [4].

[1] L. IV. el. 7, v. 1. — « Les mânes sont quelque chose et tout ne finit pas avec la mort; l'ombre livide échappe au bûcher et en triomphe. »

[2] *Ibid.*, v. 45. — « Une autre partie, sur la barque couronnée de fleurs, est entraînée au séjour où le doux zéphir caresse les roses de l'Élysée. »

[3] *Ibid.*, v. 67. — « Mortes, nous pleurons, et ainsi nous guérissons les amours de notre vie mortelle. »

[4] *Ibid.*, v. 89. — « La nuit nous sommes errantes, la nuit ouvre les barrières aux ombres, puis nous sommes ramenées au séjour des morts, et le nocher compte son fardeau. »

Quelle tristesse chez cette morte, qui pourtant habite l'Élysée! Elle n'invite pas celui qu'elle a laissé sur la terre, à venir la trouver en vaquant au bon travail de l'âme, par l'exercice de la vertu; tout ce qui survit en elle après son dernier jour est un reste de sentiment terrestre, un désir, une joie de penser que ses cendres seront unies à celles de son amant; qu'ils reposeront dans le même tombeau :

Nunc te possideant aliæ; mox sola tenebo;
Mecum eris, et mixtis ossibus ossa teram. [1].

Voilà tout. Cynthie est peinte en cet endroit avec tous les caractères d'une âme en peine, d'une *Francesca* errante et vouée aux soupirs, flottant aux vents de l'abîme et sous les voûtes infernales, ou comme ces pauvres filles qu'un poëte moderne fait sortir de leur tombeau, la nuit, et danser la ronde funèbre dans le cimetière désert. Cette pauvre femme était de celles dont ce poëte d'aujourd'hui fait connaître la destinée.

Il a dit à la mortelle :
Brille, éblouis ton amant,
Sois un instant étincelle,
Puis cendre éternellement [2].

Pas d'heureux avenir, pas d'accès au séjour céleste pour la mortelle qui a abusé des présents du ciel et ne s'est pas repentie. Il y a donc là, dans Properce, un remarquable témoignage rendu à la vérité. Malgré son amour, malgré la liberté des mœurs romaines, il a bien compris que la courtisane ne pouvait obtenir la récompense des femmes vertueuses, telle que lui-même vient de l'attri-

[1] *Ibid.* — « Que maintenant d'autres te possèdent, bientôt je te tiendrai seule, tu seras avec moi, et mes os reposeront avec les tiens. »
[2] V. Hugo.

buer à une autre morte, à Hypermnestre, l'épouse sans tache, *sine fraude marita*. Une telle observation ne saurait être inutile; elle montre comment, étant admise la survivance, il est difficile de ne pas attribuer au vice et à la vertu leur sanction respective, à l'un le châtiment, à l'autre un bonheur, non pas fantastique et plein de larmes, mais vrai, éternel et sans trouble. Cette remarque est d'ailleurs confirmée par un passage dans lequel Properce glorifie la mort d'une autre femme, vertueuse celle-là.

C'est dans la très-belle héroïde consacrée à Cornélie. Cette illustre fille de Scipion, qui a vécu et qui est morte épouse chaste, apparaît à Paul Émile son époux, et lui parle de la mort avec une hauteur de pensée et de langage qui peut surprendre. Les morts sont insensibles aux prières, ils ne renaissent pas des sombres bords où ils sont retenus par des lois plus dures que le diamant. C'est aux dieux du ciel qu'il faut s'adresser pour revoir les êtres aimés: *vota movent superos*[1]. Cornélie raconte comment elle s'est présentée avec confiance devant le juge des enfers et a fait connaître sa vie. Elle a été pure entre le flambeau de l'hymen et celui du trépas:

Viximus insignes inter utramque facem[2].

Elle qui fut si grande par les sentiments, et qui maintenant est contenue dans une urne étroite,

En sum quod digitis quinque levatur onus[3].

Elle a obtenu sa récompense et cueilli sa moisson, elle triomphe du trépas, et, chose plus remarquable, le poete ne se contente pas de la faire entrer dans ce pâle Élysée des morts,

[1] L. IV. el. 2, v. 7. — « Les dieux s'émeuvent aux vœux des mortels. »
[2] *Ibid.*, v. 46. — « J'ai été pure entre l'un et l'autre flambeau. »
[3] *Ibid.*, v. 14. — « Je suis un léger fardeau que la main soulève. »

accessible à ceux qui vécurent sans crime et aussi sans vertu; Properce ouvre le *ciel* à Cornélie, elle a mérité, elle a conquis la palme divine, comme les grands hommes qui furent ses aïeux :

Moribus et *cœlum* patuit, sum digna merendo
Cujus honoratis ossa vehantur avis [1].

Ossa est évidemment ici pour le vers; ce n'est pas son corps qui a pris place dans le ciel, c'est son âme; *cœlo recepta mens*; dit Tacite, marquant ainsi l'apothéose d'Auguste [2].

Et cependant, tout cela était vain, lueur incertaine et vérité à l'état de soupçon; l'esprit qui s'élevait un jour à cette hauteur, flottait comme la feuille des bois, sans consistance, sans croyance sérieuse, sans rien qui fasse penser que les récompenses immortelles soient chez lui un dogme. Je vais le montrer par un passage de la 5e élégie au livre III. Après des considérations sur la nature imparfaite de l'homme, à qui Prométhée a donné un corps, mais qui a en partage si peu de raison, le poète se déchaîne contre la soif de l'or :

Haud ullas portabis opes Acherontis ad undas;
Nudus ad internas, stulte, vehere rates [3].

Pour lui, il sera plus sage, il ne poursuivra pas de fragiles trésors, il veut donner sa jeunesse à la dissipation :

Et caput in vernâ semper habere rosâ [4].

Mais, quand la vieillesse, qu'il décrit, sera venue, il pense qu'il sera temps alors de renoncer aux choses légères, et de commencer à penser :

[1] *Ibid.*, v. 101. — « Le ciel s'est ouvert à la vertu ; j'ai mérité, j'ai été digne d'aller où sont déjà mes illustres aïeux. »

[2] *Ann.* l. I, c. 43.

[3] *Ibid.*, v. 13. — « Tu ne porteras aucunes richesses sur les rives de l'Achéron ; insensé, tu seras traîné nu sur la barque infernale. »

[4] V. 22. — « Avoir toujours mon front couronné de roses du printemps. »

Tum mihi naturæ libeat perdiscere mores [1].

Et alors il passe en revue bon nombre de problèmes de physique, au fond la philosophie de Lucrèce. Puis, arrivé au premier de tous, au plus formidable du moins et au plus grand, le problème de Dieu, il trouve ce vers :

Quis Deus hanc mundi temperet arte domum [2] ?

Un très-beau vers, tout platonicien; le monde est la demeure de Dieu, c'est Dieu qui le gouverne par son art, par sa sagesse immortelle. Oui, mais suivons :

Sub terris si jura deûm et tormenta gigantum,
Tisiphones atro si furit angue caput;
Num tribus infernum custodit faucibus antrum
Cerberus, et Tityo jugera pauca novem;
An ficta ad miseras descendit fabula gentes,
Et timor haud ultra quam rogus esse potest.
Exitus hic vitæ superest mihi [3].

Il y a là certes un doute cruel, une profondeur de scepticisme où tout disparaît; la pensée du poëte, on le voit bien, c'est la seconde alternative. Il n'y a plus rien à craindre au delà du bûcher [4].

III

Nous ne parlons point de Cornelius Gallus, qui fut ministre d'Auguste, contemporain et ami des grands poëtes

[1] V. 25. — « Alors j'aimerai à pénétrer les lois de la nature. »
[2] V. 26. — « Quel dieu gouverne avec tant d'art l'édifice du monde. »
[3] V. 39. — « Si, dans le Tartare les dieux exercent la justice, et si ces géants souffrent leurs tourments; si Tisiphone agite sur sa tête les noirs serpents; si Cerbère avec sa triple gueule garde l'antre infernal; si Tityus couvre de son corps neuf arpents; ou si plutôt ces fables insensées sont descendues sur les races malheureuses et qu'il n'y ait rien à craindre par delà le bûcher. Qu'à de telles recherches soit employé tout ce qui me reste de vie. »
[4] C'est le *felix qui potuit...* de Virgile, au 3e livre des Géorg. »

de ce temps, celui dont Virgile et Tibulle ont célébré la passion pour Lycoris. Les poésies de Gallus, ou attribuées à ce personnage, sont ternes et sans grâce, peu dignes du siècle d'Auguste. On a pu les attribuer à un certain Maximianus Gallus, poète du sixième siècle. Je n'en citerai qu'un vers, sur un fonds d'idées auquel les anciens revenaient si volontiers ; le vers est beau, il est sérieux, sombre et il peut faire penser.

Dom loquimur nox est, mortis et umbra subit[1].

Le résultat de cette étude sur les élégiaques romains, le voici. Il n'y a pas de bonheur avec les passions ; ce fond de tristesse, que nous avons trouvé si permanent dans ces âmes flottantes, est une preuve assez convaincante de cette vérité. L'homme, considéré dans sa partie élevée, est fait pour penser plus encore que pour sentir. On ne saurait s'arrêter, prendre pied dans le sable mouvant; rien de solide que le roc, le devoir, sur lequel s'affermit la volonté et se repose le cœur. Point de paix qui soit possible ou durable pour celui qui s'est livré aux passions : « il la cherche, elle fuit. » Oh ! il y a là, si je ne me trompe, un enseignement sérieux. Nous pouvons en prendre pour témoins ces poètes de l'amour, qui n'ont pas fait entendre d'autre accent que le sien, qui ont sacrifié à la vie heureuse, abandonnant leur cœur à toutes voiles au souffle des voluptés. Insensés qui cherchaient la destinée de l'homme, non pas dans l'accomplissement du devoir et dans les meilleures tendances de la nature, mais dans le seul bien des sens, dans l'entraînement des passions, dans les joies rapides de l'existence, oubliant que ce n'est pas le coursier

[1] Gall. el. 10. — « Tandis que nous parlons, c'est la nuit; déjà se glisse l'ombre de la mort. »

impétueux, le coursier noir du *Philèbe*, qui doit diriger et conduire le char, mais plutôt le beau coursier blanc, image de la raison, obéissant au guide supérieur qui n'est autre que Dieu. Est-ce donc dans le royaume des passions qu'il faut chercher ce souverain bien tant cherché et en des routes si diverses par la race des hommes, et dont les écoles ont toujours retenti ? Demandez-le à ces plaintes inépuisables, à ces tristesses dont les poètes de la volupté n'ont cessé de faire entendre et de reproduire, en vers remplis de larmes, la douloureuse et vive expression.

CHAPITRE XII.

MANILIUS.

(Fleurit sous Auguste.)

Ce poète, dont il n'est pas parlé dans l'antiquité a vécu sous le premier empereur [1]. L'élégance et la dignité de son style le rendent tout à fait digne de la grande époque, et il n'y a pas lieu de l'écarter de la brillante pléiade dont Virgile conduit le chœur harmonieux. Manilius, d'ailleurs, ne manque pas d'importance comme philosophe. Il a de généreuses aspirations, et tend à monter; il ne s'arrête pas au ciel astronomique qu'il décrit, il pressent une cause divine sous ce visible infini qui l'enveloppe. Il ne bâtit pas, comme Lucrèce, un système d'athéisme, il réfute la doctrine des atomes, il admet une Providence et ne veut pas que le monde se soit formé et qu'il se gouverne par l'agrégation fortuite des molécules dont il est composé. Mais là encore, avec ce poète, ce philosophe de meilleure tendance, on trouve la contradiction, l'erreur. Promptement il renverse sa construction; en lui cherchant une base moins ruineuse que celle de Lucrèce, il ne rencontre plus, il est vrai, le matérialisme d'Épicure, mais il s'arrête éperdu dans les ténébreuses régions du panthéisme stoïcien. Avec Manilius, nous allons trouver des lueurs vives, et beaucoup d'ombre encore au milieu de ces clartés.

L'ordre constant des mouvements célestes réfute l'atomisme, et prouve l'ordonnateur du monde :

At mihi tam præsens ratio non ulla videtur

[1] C'est ce que Manilius déclare, l. IV, v 925.

Quâ pateat mundum divino numine verti,
Atque ipsum esse deum, nec sorte coïsse magistrâ;
Ut voluit credi qui primus mœnia mundi
Seminibus struxit minimis, inque illa resolvit.
Quis credat tantas operum sine numine moles
Ex minimis, cæcoque creatum fœdere mundum?
Si sors ipsa dedit nobis, sors ipsa gubernet [1].

Manilius vient de déclarer que le monde ne s'est pas formé par l'agrégation des atomes; très-bien, et nous ne saurions qu'applaudir. Mais pourquoi cette impossibilité; et pourquoi ce monde n'a-t-il pu se former ainsi d'atomes agrégés? Le poète nous répond par une parole étrange : c'est que ce monde lui-même est dieu, *ipsum esse deum* et que l'idée du monde, qui est dieu, ne saurait se concilier avec celle d'un monde divisible. Partant de ce principe confus, unissant Dieu au monde, et l'en séparant néanmoins (car au fond, dans ce système, Dieu n'est pas le monde, mais l'âme du monde), l'auteur est amené à démontrer la Providence par l'ordre de cet univers, par l'immutabilité des corps célestes, tandis que tout change et tout meurt :

Quot post excidium Trojæ sunt eruta regna,
Quot capti populi, quoties fortuna per orbem
Servitium imperiumque tulit varieque revertit!
Trajanos cineres in quantum oblita refovit
Imperium! fatis Asiæ jam Græcia pressa est;

[1] Astron. lib. I, v. 472. — « Je ne pense pas qu'il y ait une preuve meilleure que le monde est mû par une puissance divine; et que lui-même est Dieu; que ce n'est pas un hasard souverain qui l'a produit, comme a prétendu l'établir le philosophe qui, le premier, a construit avec le concours des atomes, l'édifice de ce monde destiné à se résoudre plus tard en ces mêmes atomes. Qui croira que ces masses immenses sont l'ouvrage de plus petits éléments, sans Dieu, et que le monde a été produit par un hasard aveugle? Si c'est le hasard qui l'a formé, que le hasard aussi le gouverne donc. »

Sæcula dinumerare piget, quotiesque recurrens
Lustravit mundum vario sol igneus orbe.
Omnia mortali mutantur lege creata,
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis.
At manet incolumis mundus suaque omnia servat;
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus;
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem,
Non alium vidêre patres, aliumve nepotes
Adspicient; Deus est, qui non mutatur in ævum [1].

Beaux vers, dont le sens serait irréprochable si tout ne venait pas se briser sur le dernier, radicale expression du panthéisme. Ce monde, le monde des cieux, ne saurait changer, il ne saurait mourir, donc il est Dieu, selon la conclusion du poète, car Dieu seul possède dans leur plénitude ces priviléges de l'infini. Puis, la vérité se redresse et reprend le terrain d'où le sophisme essaie de l'écarter. Après avoir émis, dans ce passage, le dogme panthéiste de l'âme du monde donnant à ce monde le mouvement, et se distinguant bien difficilement de ce corps qu'elle anime, Manilius quittant soudainement l'oblique rayon qui l'égare, se remet dans le vrai jour et il achève son développement par ce grand axiome :

[1] V. 484. — « Combien de royaumes, depuis la ruine de Troie, ont été renversés! Combien de peuples captifs! Combien de fois la fortune a-t-elle fait succéder l'un à l'autre l'empire et l'esclavage! Oubliant le passé, quel vaste empire n'a-t-elle pas fait sortir des cendres éteintes d'Ilion! La Grèce a subi à son tour les destins de l'Asie. Je ne puis parcourir ici tous les siècles, et dire combien de fois le soleil, en parcourant le monde, l'a renouvelé. Tout ce qui est créé pour finir est sujet au changement; avec le cours des années les nations ne se reconnaissent plus. La figure du monde passe et se renouvelle avec les siècles. Mais le monde (des cieux) demeure ce qu'il était, et garde tout ce qui est à lui; le temps, en s'écoulant, n'augmente pas sa substance, elle ne diminue pas en vieillissant Il sera toujours le même, parce qu'il a été toujours le même; tel que l'ont vu nos pères, tel le verront nos aïeux; il est Dieu, lui qui ne change pas avec le temps. »

Non casûs opus est, magni sed numinis ordo[1].

Avant d'entrer dans les questions astronomiques, le poëte nous ouvre un grand tableau, l'homme, au milieu de la nature qu'il renouvelle par l'industrie et qu'il s'assujettit par son intelligence. L'homme, s'élevant toujours à de nouveaux progrès, ne met aucun terme à ses efforts qu'après avoir pénétré jusqu'au ciel, surpris la nature dans ses plus profondes retraites, et compris tout ce qui est. Il sait pourquoi les nuages en se heurtant produisent le bruit effrayant de la foudre, pourquoi les neiges de l'hiver ont moins de consistance que les grêles de l'été; il connaît la cause des volcans et celle des tremblements de terre, la formation de la pluie, des orages et des vents impétueux. Oui, mais, possesseur de tels secrets, l'homme a-t-il su se défendre de l'orgueil? A-t-il vu la cause première des phénomènes qu'il a conquis? Il n'en fut pas ainsi. Le premier effort de la science a été d'ôter à Dieu sa part dans le gouvernement du monde, de lui ravir sa foudre, de le reléguer dans le vide, dans le désert de l'abstraction, de laisser enfin tout entier ce monde des phénomènes aux tentatives de l'homme pour l'expliquer.

Cur imbres ruerent, ventos quæ causa moveret
Pervidit, solvitque animus miracula circum;
Eripuitque Jovi fulmen viresque tonandi,
Et sonitum ventis concessit, nubibus ignem[2].

Le progrès des sciences, dans leur explication des phénomènes naturels, est ici très-bien décrit par Manilius; il

[1] V. 519. — « Ce n'est pas le travail du hasard, c'est l'ordre établi par le grand Dieu. »

[2] L. I, v. 100. — « Il sait pourquoi tombent les pluies, et quelle cause précipite les vents; et alors son esprit éclairé dissipa les prodiges; arrachant à Jupiter sa foudre et la puissance de tonner, il attribua le bruit du tonnerre aux vents et la flamme de l'éclair aux nuages. »

reconnaît les justes droits de la science, de l'intelligence, le droit de poursuivre les opérations de la nature et les secrets du monde matériel :

> Quid juvat in semet sua per convicia ferri,
> Et fraudare bonis quæ nec Deus invidet ipse,
> Quosque dedit natura oculos deponere mentis[1] ?

Mais aussi il sait que ces phénomènes ont une cause, qui est Dieu, et il entrevoit cette cause sacrée par delà l'ordre des faits, dans les profondeurs de l'infini. Et toutefois, l'incertitude, le doute, l'esprit flottant sur la mer des systèmes, tout cela demeure. Il aborde les origines du monde et les diverses opinions des hommes sur ce sujet obscur. Comment conclura-t-il?

> Quem (mundum) sive ex nullis repetentem semina rebus,
> Natali quoque egere placet, semperque fuisse,
> Et fore, principio partes fatoque carentem;
> Seu permixta cahos rerum primordia quondam
> Discrevit partes, mundumque enixa nitentem
> Fugit in infernas caligo pulsa tenebras;
> Sive ignis fabricavit opus, flammæque micantes
> Corpus, et in cœlo vibrantia fulmina fingunt;
> Seu liquor hoc peperit sine quo riget arida rerum
> Materies, ipsumque creat quo solvitur ignem,
> Aut neque terra patrem novit, nec flamma, nec aer,
> Aut humor, faciuntque deum per quatuor artus...
> Semper erit genus in pugnâ, dubiumque manebit;
> Quod latet, et tantum supra est hominemque Deumque[2].

[1] L. IV, v. 860. — « A quoi bon nous outrager nous-même, en quelque sorte, et nous priver des biens que Dieu ne nous refuse pas? Si la nature nous a donné les yeux de l'intelligence, pourquoi les tiendrions-nous fermés? »

[2] L. I, v. 120. — « Soit qu'il plaise que le monde ne reconnaît aucun principe de son existence, qu'il a toujours été et qu'il existera toujours; qu'il n'a pas commencé et qu'il ne finira pas; soit que l'on admette que le chaos l'a

Tous les procédés employés par les sophistes pour expliquer le monde en se passant de Dieu, se trouvent ici résumés et s'achèvent par une expression qui est le dernier degré du matérialisme. « Qui sait si Dieu ne serait pas un produit des quatre éléments? » Encore si le philosophe se bornait à exposer historiquement ces problèmes; mais il conclut et reconnaît l'impossibilité de les résoudre, plaçant sur ce point l'homme et Dieu dans une égale impuissance, Dieu lui-même ne saurait dire s'il existe. Étrange, vraiment!

Mais quels que soient les doutes et les conclusions sceptiques qu'on vient de voir, au fond Manilius enseigne l'âme du monde; pour lui, les astres sont le corps même de Dieu; c'est la personne divine qui se rend visible dans les globes célestes :

> Atque ideo faciem cœli non invidet orbi
> Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit,
> Semper volvendo, seque ipsum inculcat et offert,
> Ut bene cognosci possit doceatque videndus
> Qualis eat, cogatque suos attendere leges [1].

enfanté par la distinction des éléments d'abord confondus, et que les ténèbres, après avoir produit un monde de lumière, ont fui au plus profond de l'abîme; soit encore que ce monde ait été produit par le feu, par ces flammes brillantes qui habitent dans tous les corps et forment dans le ciel la foudre retentissante (a); soit que l'eau ait tout produit, et que sans elle la matière engourdie reste sans action, et qu'elle ait engendré ce feu par lequel elle est elle-même anéantie; ou qu'enfin la terre, l'air, le feu et l'eau n'aient pas connu de producteur; et que ces éléments soient les quatre membres de la divinité, toujours l'origine du monde sera un sujet de discussion et de doute éternel; la cause est cachée, elle est au-dessus de l'homme et de Dieu. »

(a) L'auteur suppose ici que la formation de toute chose serait due à l'électricité.

[1] L. IV, v. 907. — « Dieu ne refuse pas à notre globe de voir la face du ciel. En faisant rouler le ciel autour de nous, c'est son propre visage, c'est son corps, c'est lui-même que Dieu nous découvre, qu'il offre à nos regards et grave dans notre pensée. Et cela pour se faire bien connaître, pour nous apprendre qui il est et où il va, pour nous forcer à étudier ses lois. »

Le monde est donc le corps de Dieu, et, en pressant la formule comme le fait plus d'une fois Manilius, le monde est Dieu lui-même! Il en est de même de notre âme: issue des astres, du feu substantiel, et par conséquent partie de l'essence divine, elle anime le corps comme Dieu anime ce monde qu'il n'a pas créé, mais qu'il gouverne. Cette théorie se voit avec tout son jour dans le développement qu'on va lire :

Jam nusquam natura latet, pervidimus omnem;
Et capto potimur mundo, nostrumque parentem
Pars sua perspicimus, genitique accedimus astris.
In dubium est habitare Deum sub pectore nostro,
In cœlumque redire animas cœloque venire?
. . . . Quid mirum noscere mundum
Si possint homines, quibus est et mundus in ipsis,
Exemplumque Dei quisque est in imagine parvâ?
An quoquam genitos nisi cœlo credere fas est
Esse homnes? Projecta jacent animalia cuncta;
Unus in inspectus rerum, viresque loquendi,
Ingeniumque capax, variasque educitur artes.
Hic, partus qui cuncta regat, secessit in urbes,
Edomuit terram ad fruges, animalia cepit,
Imposuitque viam ponto, stetit unus in arcem,
Erectus capitus, victorque ad sidera mittit
Sidereos oculos, propiùsque aspectat Olympum,
Inquiritque Jovem [1].

[1] L. IV, v. 884. — « La nature ne nous est plus cachée, nous la connaissons tout entière. Nous sommes maîtres du monde, nous l'avons conquis; ce monde, qui est notre père, nous le connaissons; enfants des astres, nous nous en approchons. Douterons-nous que Dieu habite dans notre cœur, que nos âmes retournent au ciel et viennent du ciel? Pourquoi s'étonner que les hommes puissent connaître le monde, puisqu'ils ont un monde en eux-mêmes, et que chacun, dans une image finie, est un exemplaire de Dieu? Peut-on croire que les hommes soient nés d'une autre origine que du ciel? Tous les animaux sont répandus sur la face de la terre; seul l'homme con-

J'insiste sur Manilius et je cite beaucoup, parce que, malgré le vague qui est partout dans son système, nulle part, dans l'antiquité, un poète ne s'est approché plus près de la vérité sur Dieu et sur l'âme. En effet, faites disparaître ces images, ces rêves sur l'âme du monde qui en habite les parties, et sur l'homme issu des globes célestes, et vous aurez dans ces beaux vers une haute expression du Dieu éternel, absolu, vivant et subsistant par lui-même, et gouvernant le monde; puis de l'homme, image en petit du maître du monde, qui gouverne aussi un monde à lui et lève ses regards vers le ciel, où il va chercher, interroger Dieu, *inquiritque Jovem.* De même encore, et dans un autre passage, si vous substituez au destin le Dieu vivant et produisant celui qui est le maître de la destinée, à qui obéissent la vie et la mort, qui règne d'une manière absolue sur ce qui est et sur ce qui n'est pas, vous pourrez accepter les vers suivants :

Fata regunt orbem, certâ stant omnia lege,
Cunctaque per certos signantur tempora casus.
Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.
Hinc et opes et regna fluunt, et sœpius orta
Paupertas, artes que datæ, moresque creatis,
Et vitia et clades, damna et compendia rerum.
Nemo carere dato poterit, nec habere negatum,
Fortunamve suis invitam prendere votis,
Aut fugere instantem; fors est sua cuique ferendo [1].

temple les choses, seul il parle, il possède l'intelligence capable de comprendre tous les arts. Produit pour tout gouverner, il s'est retiré dans les villes, il a dompté la terre pour lui faire produire des fruits; il a pris les animaux, il s'est ouvert une route sur la mer; il s'est tenu debout comme une citadelle, la tête haute; vainqueur, il élève vers les astres des yeux brillants comme les astres, regarde de plus près l'Olympe, et cherche Jupiter. »

[1] L. IV, v. 14. — « Le destin règle l'univers, tout existe par sa loi immuable; les événements sont déterminés pour tous les instants. En naissant, nous

A quoi pensait ce philosophe, qui avait quelque conception de Dieu pourtant, de déifier ainsi l'abstraction folle et terrible, l'être fictif, sans raison et sans cœur, dont les anciens à leurs plus hautes époques, s'étaient formé une notion si confuse sous le nom de *fatum?* La sagesse antique, à l'époque dont nous nous occupons, avait fait peu de progrès. Dans un âge plus reculé, alors que l'écho des révélations premières n'était pas étouffé par la corruption du cœur et le sophisme de l'esprit, on ne disait pas : la vertu, comme le bonheur, est le produit du destin; on disait : La vertu, aussi bien que le bonheur, est de Dieu ; Τὰ δ' ἐκ Διός ἐστὶ, a dit Homère plus d'une fois. Sous la conception de l'implacable *fatum*, conception de Dieu au fond, mais étouffée, essayez de commander à l'esprit de monter et au cœur de respirer du côté du ciel !

Après avoir rappelé les divers sujets traités par les grands poëtes ses devanciers, Manilius s'applaudit d'être le premier qui ait entrepris de chanter les astres qui nous éclairent, de dire leurs propriétés, leur énergie, comment ils décident de l'existence des nations, de la destinée et des mœurs de chaque homme en particulier. Puis il déclare qu'il élèvera sa voix plus encore, qu'il chantera le Dieu qui anime la nature et lui donne la vie.

Namque canam tacitâ naturam mente potentem,
Infusumque Deum cœlo, terrisque, fretoque,
Ingentem æquali moderantem fœdere molem;

mourons; notre mort dépend de notre premier jour. De ce point de départ découlent pour les créatures humaines les richesses, les dignités, et souvent la pauvreté, l'aptitude aux arts, les mœurs, les vices, les malheurs, la perte et l'accroissement des biens; personne ne peut manquer d'avoir ce que la fortune lui donne, ni posséder ce qu'elle refuse. Nul ne peut saisir la fortune quand elle résiste aux vœux, ni la fuir quand elle menace : chacun doit supporter son propre sort. ».

Totumque alterno consensu vivere mundum,
Et rationis agi motu, cùm spiritus unus
Per cunctas habitat partes atque irrigat orbem,
Omnia pervolitans, corpusque animale figurat.
Quod nisi cognatis membris contexta maneret
Machina, et imposito pareret tota magistro,
Ac tantum mundi regeret prudentia censum,
Non esset statio terris, non ambitus astris,
Hæreretque vagus mundus, standoque rigeret [1].

Plus bas, il conclut :

Sic omnia toto
Dispensata manent mundo, dominumque sequuntur [2].

Il y a bien encore en tout ceci le *mens agitans molem;* mais avec un progrès marqué, car si Virgile nous montre comme Manilius l'intelligence *infusa per artus,* il ne nous fait pas voir cette intelligence modérant la masse de l'univers et le gouvernant par de sages lois. A ce point, Manilius entre dans le sujet de son poëme, sujet ingrat, et qui fait déplorer qu'un si beau talent se soit à ce point fourvoyé. Il dit comment ce maître, ce Dieu qui gouverne tout :

Hic igitur Deus et ratio quæ cuncta gubernat [3].

[1] L. II, v. 58. — « Je chanterai la nature douée d'une intelligence secrète, Dieu infus dans le ciel, dans la terre et les eaux, et gouvernant toute cette masse par des lois constantes; je dirai comment ce monde entier subsiste par le concours mutuel de ses parties, et comment il obéit au mouvement qui lui est imprimé par la raison; comment un même esprit, habitant toutes les parties de l'univers, le pénétrant, s'épanchant de toutes parts, circulant partout, donne aux animaux les corps avec leur forme. Si cette vaste machine n'était pas un tissu de membres assortis, soumis aux lois d'un maître qui la régit par sa providence, la terre ne serait pas stable, les astres ne circuleraient plus, le ciel s'arrêterait et cesserait de se mouvoir. »

[2] V. 79. — « Ainsi toutes les choses dans le monde entier sont distribuées avec sagesse et obéissent au maître. »

[3] V. 81. — « Ce Dieu, cette raison qui gouverne tout. »

a voulu que les animaux de la terre dépendissent des signes manifestés par l'ordre des cieux; et alors il explique les signes du Zodiaque, et les pronostics astrologiques qui remplissent le troisième et le quatrième livre. Le génie de Manilius était fait pour s'immortaliser en des voies meilleures, lui qui exprime avec une ardeur si vive le mouvement qui l'entraîne aux sources profondes du savoir :

> Omne genus rerum doctæ cecinere sorores,
> Omnis ad accessus Heliconis semita trita est;
> Et jam confusi magnis de fontibus amnes,
> Nec capiunt haustum, turbamque ad nota ruentem.
> Integra quæramus rorantes prata per herbas,
> Undamque occultis meditantem murmur in antris.
> Quam neque durato gustarint ore volucres,
> Ipse nec æthereo Phœbus labaverit igni;
> Nostra loquor, nulli vatum debebimus orsa;
> Nec furtum, sed opus, veniet, nostroque volamus
> In cœlum curru, propriâ rate pellimus undas[1].

La morale de Manilius est généreuse et de haut essor. Voici un beau passage, plein du sentiment de Dieu et de sa justice :

> Hinc mihi Salmoneus (qui, cœlum imitatus, in orbe
> Pontibus impositis, missisque per æra quadrigis,
> Expressisse sonum mundi sibi visus, et ipsum
> Admovisse Jovem terris, male fulmina fingi

[1] L. II, v. 150. — « Les doctes sœurs ont chanté sur tous les sujets; toutes les routes qui mènent à l'Hélicon ont été foulées Les sources qui en découlent ont donné naissance à des fleuves qui, réunissant leurs eaux, ne peuvent suffire à ceux qui veulent boire, à la foule qui se précipite vers les flots qui lui sont connus. Cherchons quelque prairie, dont l'herbe humectée par la rosée soit encore intacte; une fontaine qui fasse entendre son paisible murmure au fond d'un antre écarté, que le bec durci des habitants de l'air n'ait jamais effleurée, où le feu céleste de Phébus n'ait jamais pénétré. Ce que je dis est à moi, je n'emprunterai à aucun poète ce que j'entreprends; ce n'est pas un lambeau dérobé, c'est une œuvre à moi que je donnerai; je vole au but sur un char qui m'appartient; avec ma propre nacelle, je fends les flots. »

Sensit, et immissos ignem super ipse secutus,
Morte Jovem didicit) generatus possit haberi[1].

Il est curieux de rapprocher ces vers de ceux de Virgile sur le même sujet, et dont ceux-ci semblent être une imitation directe. Mais il y a ici un trait qui est bien dans le sentiment des vers de Virgile, mais qui n'est pas dans le texte, un trait sublime, vraiment, *morte Jovem didicit.* Au lieu de *Jovem*, mettez *Deum*, le plein jour alors se fait dans l'idée, elle devient chrétienne. Combien de fois l'impie a-t-il appris par sa mort le Dieu qu'il ignorait?

Après avoir étudié les planètes et les étoiles fixes, dissipé son talent et prodigué ses vers sur les fictions vides de l'astrologie, Manilius clôt son poëme par un tableau des étoiles sans nombre dont le chœur peuple le ciel et brille dans la nuit. Cela est si beau, que je ne résiste pas à rapporter ce passage. On lit peu Manilius, et avec assez de raison, car on ne saurait lire dans son entier un si long poëme didactique sur l'astrologie. C'est pourquoi nos lecteurs trouveront ici volontiers les vers qui vont suivre:

Maxima pars numero censu concluditur imo,
Quæ neque per cunctas noctes, neque tempore in omni
Resplendet, vasto cœli submota profundo;
Sed cùm clara suos avertit Delia currus
Cùmque vagæ stellæ terris sua lumina condunt,
Mersit et ardentes Orion aureus ignes,
Effulget tenebris et nocte accenditur atrâ
Tum conferta licet cœli fulgentia templa

[1] L. v, v. 95. — « Sous ce signe sans doute était né ce Salmonée qui, ayant imité avec un globe le vaste ciel, y faisait rouler son char à quatre chevaux sur un pont d'airain, croyant exprimer le bruit du ciel et faire croire que Jupiter s'approchait de la terre; il s'aperçut bientôt qu'il avait mal imité le tonnerre; et, renversé par les feux inévitables, il apprit par sa mort à connaître Jupiter. »

Cernere luminibus densis, totumque micare
Stipatum stellis mundum, nec cedere summâ
Floribus, aut siccâ curvum per littus arenâ.
Sed quot eant semper nascentes æquore fluctus,
Quot delapsa cadant foliorum millia silvis,
Amplius hoc ignes numero volitare per orbem.
Maximus est populus summo qui culmine fertur,
Cui, si pro numero vires natura dedisset,
Ipse suas æther flammas sufferre nequiret,
Totus et accenso mundus flagraret Olympo [1].

C'est ainsi, non plus pour des rêves astrologiques, mais avec un souffle meilleur et un essor plus haut, qu'un poète de notre temps a trouvé des vers d'une égale splendeur, pour contempler et chanter l'*infini dans les cieux* [2].

[1] L. v, v. 715. — « Le plus grand nombre des étoiles forme la dernière classe; celles-ci, reculées dans la plus haute région du ciel, ne brillent ni toutes les nuits ni en tout temps; mais, lorsque la déesse de Délos a détourné son char, que les astres errants cachent à la terre leurs clartés, qu'Orion a plongé dans les ténèbres ses rayons d'or, alors cette multitude brille et s'enflamme dans la sombre nuit. La céleste voûte apparaît semée de flambeaux sans nombre, et le ciel renvoie de toutes parts l'éclat des étoiles. Leur nombre n'est pas moindre que celui des fleurs, ou des grains de sable sur le rivage sinueux de l'Océan; quel que soit le nombre des flots qui se succèdent sur la surface de la mer, ou celui des feuilles qui tombent par milliers dans les forêts, bien plus nombreux sont les feux qui circulent dans l'espace. Il est grand le peuple des étoiles qui roule dans les hauteurs du ciel. Si la nature eût accordé à ces étoiles des forces en rapport avec leur nombre, la région éthérée ne pourrait supporter ses propres feux, et l'Olympe embrasé consumerait l'univers entier. »

[2] M. A. de Lamartine, *Harmonies.*

CHAPITRE XIII.

DÉCADENCE ROMAINE AU PREMIER SIÈCLE DE L'EMPIRE.

PARALLÉLISME DE LA LITTÉRATURE ET DES MŒURS; CORRUPTION A ROME A L'AVÈNEMENT DE L'EMPIRE. — I. DANS L'ESPRIT MILITAIRE. — II. DANS L'ESPRIT POLITIQUE. — III. DANS LA VIE PRIVÉE ; MŒURS DISSOLUES ET CRUELLES.

Un tableau qu'il ne faut jamais perdre de vue, quand on écrit sur la littérature, sur la poésie d'une époque, un parallélisme qu'on doit suivre, c'est l'ensemble des faits sociaux dont cette poésie est le reflet. Or, nous l'avons vu dans la suite des chapitres qui précèdent, le caractère général de la poésie sous le premier empereur, c'est un mouvement élevé et en même temps paisible, et sans beaucoup d'essor moral, caractère sous lequel se montre aussi avec clarté cette société assujettie au maître habile qui avait fondé dans sa personne la seconde monarchie de Rome. Tout est soumis, tout a fléchi; cette époque est glorieuse, mais il y avait des causes de dissolution sous cette surface paisible; la société romaine s'était préparée par des causes intimes et profondes de ruine à ce régime d'asservissement. Puisqu'aussi bien j'ai le dessein de présenter un tableau d'ensemble de la poésie sous l'empire, dans son rapport avec les mœurs de la société au même temps, je vais, faisant trêve à ces analyses de poëtes, et sortant pour un moment des faits littéraires, donner un aperçu de la situation politique et morale où se trouvait alors l'empire romain. Comme le point où nous sommes arrivé de notre étude littéraire touche à la décadence, j'en rappellerai ici

les symptômes, avant de la montrer plus loin, cette décadence, se précipitant et achevant son œuvre, se convertissant en ruine, alors qu'il n'y aura plus rien, ni poëtes, ni orateurs, ni vertus publiques et privées et que le monde se dissolvant, se préparera au jour nouveau qui doit le sauver.

Le souffle de la corruption, à l'avénement de l'empire et dans son premier siècle, se fit sentir dans les mœurs militaires, dans les mœurs politiques, dans les mœurs privées, trois points que j'entreprends de caractériser sommairement.

I

Nous ferons d'abord une rapide excursion sur les mœurs politiques; ici nos poëtes nous feront défaut un instant. Tout entiers à l'adulation, à l'adoration de ce qui était établi, ils ne pouvaient se répandre librement sur ce périlleux terrain. D'ailleurs ils avaient la sécurité, la protection souveraine, l'accueil amical, et ils pouvaient dire : *deus hæc fecit.* Nous les retrouverons un peu plus loin, à propos des mœurs privées, soit comme reflet eux-mêmes de ces mœurs, soit pour les témoignages qu'ils ont rendus à la corruption qui régnait au moment où l'empire fut institué.

Le règne du premier des empereurs fut long et tranquille. Cependant les légions romaines éprouvèrent un grand désastre. Varus, lieutenant d'Auguste, qui commandait en Germanie, étant tombé dans une embuscade que lui avait tendue Arminius, chef des Chérusques, périt avec ses légions. Auguste ressentit si vivement cette fatale nouvelle, que dans son désespoir il se frappait la tête contre la muraille, et s'écriait: « Varus, rends-moi mes légions. » Ce fut le seul revers de ce long règne. Ce prince mourut à 70 ans après un règne de 44. On dit que dans ses

derniers moments il répétait : « Applaudissez, amis, la pièce est jouée. » Auguste, il faut le dire, montra sur le trône des qualités qu'il n'avait pas fait espérer. Parvenu au pouvoir suprême, il s'y affermit par la clémence. La pièce est jouée, disait-il : serait-ce donc que ce prince artificieux aurait adopté la clémence comme une partie de ce rôle qu'il prétendait avoir joué? Quoi qu'il en soit, Auguste ne céda point au faste de la puissance; toujours il fut simple dans ses vêtements, dans ses mœurs, aucune magnificence ne distinguait sa demeure. On peut dire qu'il façonna son époque à sa propre manière, et qu'il en fit de même pour sa littérature. Le peuple romain rentra ses vices, comme le souverain avait rentré ses griffes ensanglantées. L'agitation tempêtueuse était au fond, dans les abîmes; la surface était brillante, dorée par le soleil des poëtes, tout subsista en bonne apparence durant un demi-siècle, mais cette corruption, si profonde en réalité, devait éclater, faire irruption plus tard, précisément à l'époque où nous sommes parvenus, Auguste mort.

Auguste avait trouvé dans l'affaissement tous les ressorts de la société de son temps; tout s'était porté naturellement à susciter sa domination et à l'affermir. La Providence avait tout préparé. Dès l'origine, le peuple romain, mélange de vice et de vertu, de lumière et d'ombre, avait été prédestiné à devenir le maître du monde, mais pour être ensuite, et cette mission achevée, assujetti, avec ce monde conquis, à un maître. C'est une chose admirable de voir avec quel art providentiel, avec quel concours de l'homme et de Dieu avait été construite cette puissance souveraine qui fut Rome :

Tantæ molis erat romanam condere gentem.

Voyons ce travail de la Providence et ce concours de l'homme; d'abord dans la guerre.

La plupart des guerres que les Romains eurent à soutenir dès l'origine furent successives ; les Albains, les Volsques. les Étrusques, les nations cisalpines avaient reçu le joug de proche en proche et à différentes époques. Alors seulement, leur puissance franchit les barrières de l'Italie, et prit son essor dans les guerres puniques. Déjà Carthage abattue voyait son port asservi, son Annibal fugitif, et n'attendait plus que la dernière vengeance des Romains, quand parurent à leur tour deux peuples redoutables, héritiers du vaste empire d'Alexandre. C'était le royaume de Syrie et le royaume de Macédoine. Mais bientôt Antiochus et Persée s'humilièrent devant l'aigle romaine ; la ruine de Corinthe proclama l'assujettissement de la Grèce. Rome victorieuse de tant de peuples, Rome qui s'était déjà familiarisée avec tant de triomphes, put voir sans étonnement un roi de Numidie suivre enchaîné le char d'un triomphateur, et le formidable roi de Pont, après une lutte de quarante années, faire tomber, en mourant, la dernière barrière qui s'opposait encore à la domination d'un seul peuple.

Mais si la fortune semblait avoir réservé les Romains à subjuguer l'univers, nul peuple aussi ne s'était montré plus digne de sa destinée. L'historien Polybe ne craint pas de dire aux Grecs, qu'ils ne devaient pas rougir d'accepter un joug que les Romains étaient dignes d'imposer au monde entier. C'est que dans les beaux temps de la république la vertu guerrière ne se séparait pas de la vertu patriotique. Ce peuple, toujours si divisé au forum et dans le sénat, montrait un accord unanime et se levait comme un seul homme dans les nécessités de la patrie. Quand le peuple, exaspéré par la dureté des nobles, s'abandonne aux témérités de la vengeance, si la voix connue, la voix

révérée d'un Cincinnatus, d'un Valérius, d'un Papirius, se fait entendre à une multitude égarée, tout cède à leur vertueuse éloquence; un peuple entier se presse sous les drapeaux, abandonnant sur la place publique d'imprudents orateurs, habiles à soulever les passions de la foule contre les vrais intérêts de la république.

Mais sitôt que Rome fut agrandie et corrompue, que les rivalités entre les ordres, qui dans un état libre entretiennent et supposent la vie, eurent fait place aux passions individuelles, dès lors la véritable vertu guerrière disparut avec le patriotisme; il ne resta plus, si je puis le dire, que la vertu conquérante. Les armées romaines continuèrent à être la terreur du monde; mais la gloire de la patrie cessa d'être leur espérance et leur but. Que pouvait-il arriver d'une république où l'on trouvait d'innombrables milices, et plus de citoyens? Au milieu de cette arène de corruption et de crimes, il n'était pas difficile à un ambitieux, doué de génie et d'audace, de tout asservir. Ainsi se rencontrèrent Marius, Sylla, Pompée, César; leur secret fut l'art de vaincre et d'enchaîner des soldats au char de leur victoire.

De cette époque à celle où l'empire romain fut vendu par les prétoriens, un siècle s'écoula; mais l'impulsion était inévitable. Sitôt que la puissance militaire a prévalu dans un état, il arrive que les soldats, ne connaissant plus que leurs chefs, s'arrogent le droit de décerner l'empire ou de le mettre à l'encan comme un héritage à qui manquent les héritiers. C'est l'histoire de l'empire romain et de toute monarchie militaire; elle commence avec les soldats de Jules César et se termine avec les prétoriens de Galba, alors que, suivant l'expression de Tacite, le secret de l'empire fut divulgué: *divulgatum imperii arcanum*, quand on apprit dans Rome que les soldats avaient pu proclamer un empereur.

Non-seulement les légions romaines s'étaient détachées et isolées de la république, les citoyens et les soldats étaient dans un état de flagrante hostilité. Il suffit de rappeler la loi qui dépouillait les citoyens de leurs terres pour en faire la récompense des soldats victorieux. « Sylla, dit Montesquieu, donna les terres des citoyens aux soldats, et il les rendit avides pour jamais, car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains. » Ainsi les victoires de la république pouvaient être une calamité pour les habitants de l'Italie. Des légions entières se répandaient dans toute la province et chassaient du domaine paternel le malheureux cultivateur. Rarement l'oreille de l'empereur était ouverte à ses plaintes; et si la flûte d'un heureux Tytire appelait sur ses champs la protection souveraine, que de Mélibées, traînant les débris de leur fortune rustique, s'exilaient en maudissant leurs oppresseurs : *Barbarus has segetes*. L'empereur Auguste fit quelques efforts pour arrêter cette cruelle injustice, en assignant des terres éloignées vers les frontières de l'empire aux soldats vétérans. Ceux-ci trouvèrent plus doux de vivre sous le beau ciel de l'Italie, investis des terres usurpées dont ils auraient dû protéger la propriété légitime; ils se plaignirent, et leur mécontentement fut une des causes qui firent éclater la double révolte des légions de Germanie et de Pannonie à l'avènement de Tibère.

Le Sénat conserva longtemps encore quelque étincelle du feu sacré de la vieille république. Quand l'insensé Caligula perdit le trône avec la vie, il y eut un moment, un dernier moment pour la république, le mot d'ordre fut « liberté. » Mais l'imbécile Claude, proclamé empereur par un petit nombre de prétoriens, rendit toutes les voix

muettes, et fit disparaître sans retour cette dernière trace du courage romain. Tous ces hommes d'une vertu si rare qui tentèrent de briser le glaive du parricide Néron, Helvidius, Soranus, Thraséa, pouvaient bien rappeler les souvenirs des premiers temps; l'armée, elle seule n'eut point cette vertu; aussitôt que la république fut morte, l'armée l'oublia; aucune image n'en resta plus dans les camps, pas même le lointain retentissement du vieux patriotisme des légions. Précédemment, dans les suprêmes convulsions de la république, quand Pompée traînait à sa suite la majesté du sénat et des magistratures, les auspices des dieux et la légitimité de la puissance publique, les soldats de Pompée ne suivaient que la fortune d'un général; la querelle de Pharsale pouvait être aux yeux de Caton celle de la liberté et de la tyrannie; les soldats y voyaient la lutte de deux intérêts opposés où la cause de la patrie était indifférente; tel est en effet le caractère des guerres civiles, et le poète Lucain, dans des vers mémorables, représente fidèlement l'égoïsme de ces temps odieux.

Le glaive de César fit pencher la balance; il régna sous le titre de dictateur; et quand le Sénat, lassé de sa tyrannie, jura d'abattre le monarque qu'il avait accepté, le Sénat ne releva point les drapeaux de Pompée, il ne rappela point aux soldats le nom oublié de la république, il ne conçut point l'inutile projet d'opérer un mouvement dans l'armée contre le dictateur. Après avoir endormi la victime parmi les flatteries et l'encens, les sénateurs eurent recours au poignard pour l'abattre. César disparut comme Romulus dans une tempête; et le second Brutus, après un dernier effort pour rétablir la liberté fondée par son aïeul, trouva à peine, dans les débris de Pharsale, quelques légions pour aller mourir avec lui à Philippes. Les soldats échappés à

cette journée se hâtèrent de prendre parti pour l'un des deux rivaux qui se disputaient l'empire du monde au Promontoire d'Actium. Dès lors l'esprit républicain disparut sans retour ; il y eut encore des armées invincibles, il y eut des armées impériales, mais plus d'armées romaines.

Et pourtant les armées de Rome sous l'empire ne laissèrent pas de demeurer invincibles. L'admirable tactique qui lui avait soumis le monde était toujours en vigueur ; à toutes les époques de l'empire il y eut contre les peuples les plus reculés, contre les Dèces, les Pannoniens, les Bretons, des expéditions dignes des beaux jours de la république. La vieille ardeur romaine était toujours nouvelle, quand il fallait porter la guerre aux extrémités de l'empire. Le règne même des plus mauvais princes ne manquait ni de généraux habiles, ni d'invincibles légions. Cecina, Corbulon, Agricola, représentèrent, sous une odieuse tyrannie, le génie comme la vertu antique, et les armées romaines qui, tout à la fois factieuses et serviles, s'agitaient et bouleversaient tout dans le cercle intérieur de l'empire, établissaient à ses extrémités des barrières contre lesquelles se brisa longtemps la double puissance de l'Orient et du Nord.

III

Mais cette décadence dans les mœurs militaires, ne fut pas moins marquée dans les mœurs politiques, qui avaient rendu le peuple romain indigne de lui-même, et dès longtemps déjà l'avaient mûri pour le despotisme.

Durant les cinq premiers siècles de Rome, quand on allait chercher les Cincinnatus à leur charrue pour les placer à la tête du gouvernement, ces grands hommes, après avoir dégagé le vaisseau de l'État, et fait triompher Rome

de ses ennemis, se hâtaient de déposer les faisceaux, et reprenaient avec joie leurs travaux rustiques. Ainsi, les charges de l'État, briguées seulement pour l'intérêt public, étaient glorieusement remplies, et l'admirable institution des censeurs, en corrigeant les mœurs publiques et privées, servit longtemps de frein à l'ambition. Les décemvirs, il est vrai, après avoir doté leur pays de lois sages, tournèrent en tyrannie la puissance qu'ils avaient reçue pour le bien; mais le poignard sanglant de Virginius fut un signal irrésistible qui les précipita de leur tribunal oppresseur. Le peuple apprit alors à redoubler de vigilance autour de ses magistrats, et des soupçons de tyrannie conduisirent Manlius, si longtemps aimé du peuple, à la roche Tarpéienne.

Plus tard, tout changea; les dignités, briguées par une ambition effrénée, furent ravies par l'intrigue. Le forum était un champ de bataille où des compétiteurs armés venaient s'arracher avec violence les lambeaux de la puissance publique. Les charges que l'on briguait plus que les autres n'étaient pas celles qui assuraient des droits honorables et de légitimes honneurs; bien plus heureux, plus favorisés de leurs clients et du sort, se trouvaient ceux à qui on décernait la préture des provinces conquises. Ces préteurs, qui, dans l'origine, avaient été les représentants du consul et les distributeurs de sa justice, étaient alors comme des rois ou des satrapes avec une autorité d'autant plus illimitée, que chaque parti dominateur, occupé successivement dans Rome à acquérir ou à conserver sa puissance, était plus indifférent aux provinces et plus intéressé à fermer les yeux sur ce qui se passait au dehors. Ainsi les préteurs, envoyés pour gouverner les provinces, s'y créaient des souverainetés éphémères, mais absolues.

En vain quelque paysan du Danube pouvait une fois faire admirer au Sénat son éloquence agreste; en vain, le génie de Cicéron, dans cinq immortelles harangues, dévoilait toute la scélératesse d'un Verrès, tant de crimes dignes du dernier supplice n'étaient punis que d'un simple exil; le malheureux peuple de Sicile respirait un moment, mais bientôt un nouveau proconsul lui apprenait que l'héritage de la tyrannie est toujours trop promptement recueilli.

Alors il restait bien peu de trace de l'antique probité. La corruption avait envahi tous les ordres. On voit dans les derniers temps de la république, la justice entièrement vénale; on en payait le prix sans scrupule et sans pudeur. La violence et l'or décidèrent de tous les jugements publics. Clodius, disposant à son gré du Sénat et du peuple, avait fait décréter l'exil de Cicéron et la confiscation des biens de ce grand homme; Marius, Cinna, Saturninus versaient des flots de sang en respectant les formes juridiques. La plupart de ces jugements odieux étaient rendus par plébiscites, et ce peuple romain, qui autrefois s'était fait une si forte violence pour condamner Manlius, ne faisait aucune difficulté de proscrire les plus vertueux citoyens, pour complaire aux tyrans qui l'opprimaient en l'avilissant.

Il n'y avait presque plus dans Rome ni désintéressement ni vertu. Le forum romain ressemblait assez à une place de commerce où les trésors du monde, versés comme un fleuve, refluaient ensuite et allaient accomplir le destin des nations. Les lois *de ambitu, de peculatu, de repetundis*, n'opposaient qu'une digue impuissante à ce honteux et universel trafic. Un seul proconsul et ce fut Cicéron, ne céda point au torrent corrupteur; dans son gouvernement de

Cilicie, ce grand homme fut une exception, un exemple presque unique de désintéressement et d'équité. Ainsi, les harangues contre le déprédateur de la Sicile, trouvaient dans la vertu de l'orateur une éloquente consécration.

Le Sénat romain, comme corps judiciaire, avait presque entièrement perdu le souvenir de sa gloire et le sentiment de sa dignité. Il suffit de rappeler les horribles vengeances de Sylla, ces tables de proscription que le Sénat approuvait sans résister, et, à force de plier, presque sans souffrir. Dans les causes solennelles, où des rois venaient plaider devant les sénateurs, celui qui était le plus habile à prodiguer l'or, était toujours assuré du triomphe. Ainsi Jugurtha, déjà souillé de crimes, ravissait la couronne et la vie à un jeune prince, allié fidèle et suppliant des Romains; et, fier de son triomphe sur un Sénat avili, le roi barbare s'écriait en courant accomplir son fratricide : « O ville vénale, qui n'attends qu'un acheteur! » A ce trait on ne peut rien ajoûter; il est clair qu'il n'y avait plus de tribunal d'équité dans un tel état de choses. Quatre siècles auparavant, le secrétaire d'un autre roi barbare, après avoir passé devant le Sénat romain avait dit à son maître : « J'ai vu une assemblée de rois. » La parole de Cinéas et celle de Jugurtha représentent fidèlement deux époques de la république romaine et de toute république. L'ambassadeur de Pyrrhus avait vu Rome, faible encore et près de son berceau, marcher grande et forte dans sa liberté irrésistible. Le roi de Numidie vit la capitale du monde se précipiter à force de corruption vers le despotisme, inévitable dénouement des républiques dégénérées.

Il fut irrésistible, en effet, ce mouvement qui précipita les Romains, surtout dans les hauts rangs, sous la tyrannie. Tacite caractérise cette révolution en traits admirables.

« Un nouvel esprit avait partout remplacé l'ancien, et chacun, renonçant à l'égalité, les yeux fixés vers le prince, attendait ses ordres. Tout se précipite dans la servitude, consuls, sénateurs, chevaliers, plus faux et plus empressés à proportion de la splendeur des rangs. » Puis, et plusieurs années après, nous voyons les sénateurs à l'œuvre: « Tous les consulaires, beaucoup d'anciens préteurs, des sénateurs obscurs se levaient à l'envi pour voter les flatteries les plus honteuses. On raconte que Tibère, chaque fois qu'il sortait du Sénat, s'écriait en grec : « O hommes prêts à tout esclavage ! » Ainsi, celui même qui ne voulait pas de la liberté publique ne voyait qu'avec dégoût leur servile et patiente abjection[1]. »

Le système des magistratures à Rome offrait la plus belle organisation. Tout était prévu, réglé par les lois. Pour opposer une digue aux exigences de la gloire et aux caprices de la faveur publique, on avait fixé l'âge auquel les charges pouvaient être obtenues. Des exceptions très-rares qui se rencontrent dans l'histoire romaine, étaient toujours motivées sur de grands services rendus ou à rendre à la république. Ainsi Publius Scipion fut nommé général avant l'âge, pour aller vaincre et mourir en Espagne; et le dernier Scipion, qui avait été créé consul lorsque la loi lui permettait à peine d'être édile, était réservé à détruire Carthage et Numance.

Après tant de siècles écoulés et tant d'essais de gouvernements dans toutes les parties du monde civilisé, le consulat romain est resté comme un type qui reproduit toujours à la pensée des souvenirs de dignité et de gloire. L'institution des consuls, en maintenant ce que la puissance royale a de tutélaire pour la prospérité des États,

[1] *Annal.* l. I. c. 4, 7; l. III. c. 65.

écartait le danger d'une puissance sans limites. La liberté ne pouvait rien redouter de deux magistrats élus par le peuple et pour une année seulement, après laquelle ils rentraient dans le droit public de citoyens, et pouvaient être accusés et poursuivis pour les actes de leur administration. Le système consulaire se perpétua dans toute la durée de la république. En vain des constitutions éphémères tentèrent, à différentes époques, de se substituer à l'ancienne constitution ; les décemvirs, les tribuns militaires ne firent que passer et disparaître. Rome revenait toujours au consulat, et cette grande magistrature, qui avait fondé la république, se relevait toujours triomphante avec ses faisceaux, ses prérogatives et sa majesté presque royale.

On conçoit qu'une telle magistrature, utile et forte tant que les Romains se gouvernèrent par les lois, devint impuissante sitôt que la révolution des mœurs eût précipité celle de l'État. Quand Rome fut corrompue, il arriva du consulat comme de toutes les souverainetés électives; les crises d'élection se renouvelant chaque année, ce fut une source perpétuelle de dissensions et de troubles. Tous les ans à une époque marquée et prévue, le forum se transformait en une arène de violence où les fureurs du peuple rivalisaient avec la bassesse de ceux qui aspiraient aux faisceaux. Quelles scènes déplorables se produisent à chaque page de l'histoire romaine quand le consulat est une fois avili! Les plus mauvais citoyens se l'arrachent à main armée, et fixent d'avance l'époque où la puissance consulaire sera utile à leurs projets pervers. Et ce n'est pas seulement le consulat, ce sont encore toutes les magistratures qui perdant tour à tour le noble caractère qu'elles avaient reçu de leur origine, deviennent une arme de violence entre les mains des factieux. Vainement on voit encore épars

çà et là sur cette vaste scène quelques grands hommes, que le seul ascendant du génie ou de la vertu a élevés aux honneurs. L'imagination éblouie par la lumière qu'ils répandent autour d'eux, se plaît à la prolonger sur toute leur époque, mais leur influence politique n'obtint jamais qu'une courte durée. Ainsi le consulat de Cicéron, qui occupe une si grande place dans l'histoire de son temps, n'acheva pas même le cours d'une année. Caton rendit à la censure les jours de son ancien éclat; mais sa voix puissante ne fut pas longtemps entendue par son siècle, et la plus belle magistrature de Rome perdit toute son autorité, jusqu'à ce que sous les lois des empereurs et entre les mains de l'hypocrite Tibère, elle devînt une arme nouvelle et la plus sanglante de la tyrannie.

Que dirai-je de la dictature, institution républicaine qui, dans les décrets de la Providence, devait être à la fin de la république et sous la tyrannie de Sylla, comme le prélude du long châtiment qu'elle réservait aux Romains? Ce fut en effet cette magistrature, établie au plus beau temps de Rome, où elle avait brillé par de si beaux modèles de désintéressement, qui se chargea de soumettre les Romains à une servitude régulière et durable. Que fallut-il à l'ambitieux Sylla pour se créer une domination souveraine sous une forme légale ou du moins usitée? Rien autre chose que d'être salué dictateur perpétuel. L'aversion que les Romains conservèrent toujours pour la royauté doit paraître bien étrange, quand on voit ces fiers républicains se courber dix ans sous la plus sanglante dictature; quand on voit le dictateur Sylla, au milieu d'une multitude à laquelle il devait compte de tant de sang répandu, oser abdiquer sans crainte après avoir gouverné sans peur, tant ce peuple s'était montré docile à subir le régime alors nouveau de la tyrannie.

Aussi quel enseignement pour Jules-César ! Second dictateur perpétuel, il eût régné sans obstacle, s'il n'eût manifesté un jour le désir de rehausser sa puissance par ce stérile contentement de ceindre le diadème.

Auguste recueillit cet héritage : tout était mûr ; le peuple avait été pour César, et Octave fut le juste successeur de César ; mais il monta à son héritage par le crime affreux des proscriptions, il arriva au pouvoir les mains souillées de sang. Puis, comme le monde romain, épuisé, corrompu, convergeait vers un maître, il fut ce maître, et il faut lui rendre cette justice, un maître intelligent ; il n'abusa pas du pouvoir, il ne le convertit pas en tyrannie ; son règne fut glorieux à force d'être pacifique et prudent, et il suscita autour de lui une littérature ; qui ne se fit pas signaler par l'austérité, mais par le désir de se plier, de se subordonner à l'esprit général de l'empire et à celui de l'empereur. — Après les mœurs publiques, considérons les mœurs privées.

III

Il est hors de doute que les mœurs des premiers temps à Rome avaient été aussi pures qu'elles devinrent dépravées dans la suite. On en peut juger par un seul fait. Quoique le divorce fût autorisé, le premier exemple que l'on rencontre est celui de Corvinus, qui répudia sa femme, vers l'an 450 de Rome, pour cause de stérilité. Mais dans ce temps, dont Virgile et Horace rappellent la mémoire dans les Géorgiques, la femme était l'ombre de son mari, docile à sa loi, la *pudica mulier*, prenant soin de sa maison et de ses chers enfants [1].

Mais sitôt que les femmes parurent à Rome dans le mou-

[1] Hor. *ép.* II, v. 39, et Virgile : *Casta pudicitiam servat domus*, Géorg. l II, v. 510.

vement de la vie commune, lorsque, lasses de veiller assidues dans le sanctuaire de la pudeur, elles voulurent éblouir par un éclat qui n'est jamais leur plus belle gloire, les mœurs du peuple romain furent changées. Alors les censeurs publièrent contre les excès de luxe de nombreux et vains réglements. Dès le temps de Scipion, déjà la révolution se préparait, et les dames de Rome, fières de leurs éblouissantes parures, comprenaient à peine l'illustre Cornélie, qui disait en leur montrant ses deux fils : Voilà ma richesse ! Les désordres de tout genre se multiplièrent peu de temps après cette époque; on voit établis ces mystères de la bonne déesse, si connus par leurs infamies nocturnes, et précédemment encore cette congrégation des Bacchanales qui enveloppa si longtemps Rome et l'Italie entière dans un réseau d'attentats mystérieux.

La corruption des mœurs romaines est assez manifestée par les poètes, soit qu'ils l'étalent sur la scène, soit que les satiriques la surprennent dans le détail de la vie et la dénoncent à la postérité. La licence du théâtre en particulier a toujours été en croissant. Elle est déjà bien effrénée dans Plaute. Quoi d'affreux comme *l'Asinaire*, où l'on voit le père et le fils achetant à frais communs, et par un odieux accord, une fille livrée par sa propre mère. Térence a quelque chose de plus dangereux, parce qu'il cherche à rendre aimable ce que Plaute du moins, comme Aristophane, livre au mépris et parfois à l'indignation. Quoi de plus indigne, sous ce rapport, que la comédie ayant pour titre *l'Eunuque*, chez le doux et élégant ami des Scipions? Plus tard, quand prévalurent les mimes et les pantomimes, sous l'empire, ce fut bien autre chose. Ce que l'on cherche au théâtre alors ce sont des nudités effrénées et des infamies qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer en fait

de tableaux scéniques. Le grand art des Sophocle et des Menandre disparaissait chaque jour pour faire place aux affreuses réalités de la débauche. Ovide, condamné et chassé par l'empereur, pour des causes inconnues, mais auxquelles ne furent pas étrangères la publication de coupables poésies et surtout de « l'*Art d'aimer* », essaie de s'excuser, en rappelant dans ses principaux traits la corruption du théâtre. « Quel aurait été mon sort, si j'eusse composé ces farces » obscènes, sous le nom de Mimes, qui contiennent tou- » jours une intrigue criminelle, qui mettent en scène un » séducteur, une épouse adultère, un mari stupide. A ce » spectacle pourtant on voit courir les filles à peine nubiles, » les hommes, les femmes, les enfants. Et ce n'est pas » assez que des paroles incestueuses viennent souiller les » oreilles, les yeux doivent supporter d'odieux tableaux[1]. »

Et pourtant Ovide, aussi bien que Catulle, aussi bien qu'Horace, avaient donné leur part à la corruption, par leurs propres vers, et tous les trois la dénoncent avec une juste énergie, et cela non-seulement en ce qui concerne la scène, mais en ce qui touche le fond même de la société, le vif des mœurs romaines, voyez Catulle : « Depuis que la » terre est souillée par des meurtres, que la justice a fui » du cœur des hommes, dès ce moment des frères ont » immolé des frères, le fils n'a pas pleuré la mort d'un père, » d'une mère ; le père a souhaité la mort d'un premier-né, » pour donner plus de liberté à un second hymen. Le bien » et le mal, confondus par la passion égarée, ont détourné » de nous la bienveillance des dieux, qui ne daignent plus » nous visiter, et répandre sur nous leur lumière[2]. »

[1] Sur les horribles libertés des spectacles à Rome et le degré où était poussée la réalité, voir Martial, Epig. 5, et Met., *Vie de Néron*, c. 12.

[2] Catul. *Epith., Pel. et Thet.; sub finem.*

Varron a plusieurs détails de mœurs qui font bien connaître la situation morale de Rome à son époque. Dans un fragment des *Ménippées*, il affirme que presque tous les fils de famille ne reculeraient pas devant la mort de leur père pour s'assurer son héritage.

Horace enfin, non pas seulement dans les satires où il cherche à se moquer des mœurs publiques plus qu'à les flétrir, mais dans la haute indignation de son essor lyrique, s'est-il assez vivement exprimé sur cette corruption : « Notre » siècle, fertile en crimes, a d'abord souillé le lit conjugal, » troublé la famille et le foyer domestique. D'une telle » source, le mal s'est répandu sur la patrie et sur le peuple. » La jeune romaine apprend avec avidité les danses d'Ionie. » Dès l'âge le plus tendre, elle médite de coupables amours... » Ce ne fut pas à de tels parents que durent le jour ces guer» riers qui rougirent la mer du sang des Carthaginois, » qui firent tomber Pyrrhus, le grand Antiochus et le ter» rible Annibal. Le temps de nos pères, pire que celui de » nos aïeux, nous a produits plus méchants, et nous laisse» rons après nous une race plus perverse encore[1]. » Horace disait la fatale vérité pour le moment, il semblait prophétiser pour l'avenir.

On voit que sous plus d'un rapport les poètes de Rome sont une expression sincère des mœurs du temps.

Un autre caractère par lequel se montre la dépravation des mœurs romaines, c'est la cruauté; nous nous arrêterons avec plus de détail sur cet objet sombre.

Quelle est, dans l'histoire de la société, cette disposition dénaturée qui ne s'émeut ni du sang ni des larmes; qui, dans les souffrances d'un semblable, ne voit qu'une sorte

[1] L. III, od. 6ᵉ.

de tribut payé par l'esclavage et la faiblesse à l'orgueil d'un vainqueur ou d'un maître ? Les mœurs farouches et barbares se rencontrent ordinairement dans les peuplades originelles, dans les nations qui n'ont jamais brisé les entraves du premier âge, qui n'ont point appelé les arts au soin d'adoucir et de polir la vie. Mais la férocité de ces peuples n'existe jamais sans quelque force native, comme une sève surabondante qui se transforme tôt ou tard en germes de vertu. Dans les traits barbares d'Ajax, de Diomède, d'Achille, le pinceau d'Homère montre encore la grandeur des demi-dieux. Mais l'aspect de la barbarie, dans une nation déjà vieillie, cause un dégoût que ne relève aucun mélange de dignité. Le sauvage de la nature ne demande que l'avenir pour entrer dans le cercle de la vie civilisée ; celui de la civilisation ressemble à un corps agité de mouvements convulsifs, quand la vie s'est retirée, quand le cœur demeure froid et immobile. Les yeux errent fatigués comme sur un désert sanglant, le cœur se resserre à la vue d'une barbarie qui n'est point ennoblie par le sentiment de la force. Ainsi parurent les Romains aux derniers temps de la république et durant les quatre siècles de leur empire.

Voyez l'esclavage. La législation sur ou plutôt contre les esclaves, fut horrible à Rome, et en cela parfaitement conforme aux mœurs. Tacite raconte que sous Néron quatre cents esclaves furent menés à la mort pour expier le meurtre d'un patron, et Tacite qui raconte ces faits ne s'en émeut aucunement [1]. Caton, au traité de l'*Agriculture*, avait, un siècle auparavant, recommandé au maître économe et vigilant de se défaire de tous les instruments hors de service, charrues usées, chevaux vieillis, *esclaves âgés*. Or, comment se défaire de ceux-ci, sinon comme des vieux

[1] Ann. l. XIV.

chevaux qu'on tue pour ne pas les nourrir, ou des meubles qu'on brûle parce qu'on ne peut plus les vendre?

Et maintenant il convient de se demander quelle cause a pu associer au règne de la civilisation la plus avancée dans les temps antiques celui d'une effroyable barbarie; il faut voir comment naquit et se transmit dans les âmes des Romains la soif dénaturée du sang, inconnue à leurs ancêtres, moins civilisés et moins barbares.

Il est vrai de dire que les vertus du peuple romain furent toujours accompagnées d'une certaine férocité. Le premier Brutus cimente la liberté par le meurtre de ses deux fils; le second immole son bienfaiteur aux pieds de la statue de Pompée. Germanicus, ce héros digne d'un autre âge, que ses mœurs, son caractère doux et affable, avaient rendu si cher aux Romains, ordonne l'extermination d'un peuple de la Germanie. Tacite raconte avec transport que soixante mille Barbares s'entr'égorgèrent sous les yeux d'une armée romaine, qui jouissait immobile de cet affreux spectacle. Là, du moins, la férocité se trouve associée à beaucoup de grandeur, comme l'ombre à un vaste et harmonieux tableau; mais le plus souvent ce sont des exemples d'une barbarie honteuse et froide. Que dire, en effet, d'un peuple qui, pendant une durée de près d'un demi-siècle, avait pu s'accoutumer à l'épouvantable régime des proscriptions? Aucun tableau ne peut exagérer l'horreur de cette sanglante époque, et les vers de Corneille, présents à tous les souvenirs, en reproduisent une image fidèle. Il faut surtout observer que les bras ne manquèrent jamais à l'exécution de tant de décrets sanguinaires. L'accomplissement des vengeances de Sylla et de Marius n'était pas réservé aux licteurs, exécuteurs ordinaires des sentences publiques. C'étaient les citoyens eux-mêmes qui couraient immoler les

victimes, et dont les mains ensanglantées attendaient et recueillaient un horrible salaire. Quand Sylla ordonnait le massacre de six mille Prénestins, dont les cris de mort frappaient, au milieu d'un banquet, les oreilles du monstre sans émouvoir son cœur, qui exécutait ce massacre? Les citoyens mêmes de Préneste et les soldats triomphateurs qui avaient subjugué l'Asie et brisé le trône de Mithridate. Quel spectacle que celui d'Octave et d'Antoine, assis autour de la table fatale pour échanger, par un odieux trafic, la vie d'un oncle et celle d'un bienfaiteur! Et cependant cet Auguste, qui abandonnait si lâchement le plus éloquent des Romains à la haine de son collègue, était destiné à rétablir l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable, le seul ordre qui fût possible au milieu de cette barbarie. Sous quels auspices s'annonçaient donc les nouvelles destinées de l'empire romain!

Si nous cherchons ce qui put entretenir dans les mœurs romaines cette férocité que rien ne fut capable d'adoucir, nous en trouverons la cause dans le goût effréné du peuple pour les spectacles, et en particulier pour les jeux sanglants du cirque.

Le goût des spectacles est inné dans toutes les nations. Les Romains, peuple sérieux et grave, se laissèrent néanmoins séduire à cet attrait universel qui captive surtout les peuples frivoles. Montesquieu fait la remarque que « presque toutes les révolutions de Rome furent déterminées par quelque spectacle imprévu qui s'emparait des esprits en frappant les regards [1]. » La vue de Lucrèce

[1] Qu'on nous permette de citer notre édition du livre de Montesquieu, avec un commentaire courant où sont recommandés les grands aperçus du célèbre publiciste, mais aussi où se trouvent relevées beaucoup d'erreurs (Ed. class. in-12, 1861; E. Belin.)

outragée causa l'expulsion des rois ; celle d'un débiteur couvert de plaies abolit la tyrannie patricienne et changea la forme de la république ; le corps sanglant de Virginie sous les yeux de la multitude brisa le joug des décemvirs ; pour faire condamner Manlius, il fallut ôter au peuple la vue du Capitole; la robe de César, déchirée de vingt-trois coups de poignard, rétablit pour jamais Rome sous la puissance d'un maître.

Comment donc un peuple, ainsi susceptible d'être ému par des spectacles de gloire et des souvenirs de patriostisme, montre-t-il en même temps un penchant aussi dénaturé pour les plaisirs de l'amphithéâtre, et comment concilier une telle passion avec ce que le peuple romain conservait encore de dignité et de vraie grandeur ? C'est le ténébreux mystère du cœur humain, et dont le dogme chrétien de la déchéance donne seul l'explication.

Le théâtre fut une arène où la cruauté de Rome put se rassasier. Cette scène romaine, si honteusement souillée par des jeux obscènes, fut plus d'une fois aussi ensanglantée par des représentations trop réelles. Le célèbre acteur Pylade, représentant Hercule furieux, lança des flèches sur le peuple, et on rapporte qu'ayant joué le même rôle dans un festin à la table d'Auguste, il tendit son arc et lança des traits dans la salle. Dans une pièce, il fallait mettre en croix un brigand. Au lieu d'un mannequin qu'on clouait, Domitien voulut qu'on y attachât un homme vivant et le fit dévorer par un ours. A la place du pantomime qui venait de jouer Hercule furieux, on plaçait sur le bûcher un criminel qu'on revêtait du même costume et que la flamme consumait vivant : « *Quæ fuerat fabula, pœna fuit,* » dit froidement Martial. « Ainsi, ajoute ici M. Magnin [1], ce qu'il

[1] Origines du théâtre moderne.

» y a de plus sérieux et de plus auguste au monde, la
» vindicte publique, ne fut plus que jeu de théâtre; on
» violait à la fois deux choses saintes, l'art et la justice. »

Après le théâtre, l'amphithéâtre, ces jeux du cirque devenus, comme tout le monde le sait, la passion en quelque sorte exclusive des Romains, une passion déjà ancienne, invétérée, et que Juvénal, un peu plus tard, caractérisait par un vers bien connu, véritable formule de ces temps, quand il dit que le peuple de l'empire ne formait plus qu'un vœu, ne poussait plus qu'un cri: *panem et circenses*, du pain et les combattants de l'amphithéâtre.

La coutume de faire combattre des hommes aux funérailles des Romains illustres, se rencontre aux premiers temps de la République. C'était, sans doute, un lointain souvenir des mœurs héroïques de la Grèce. Quand Achille veut tromper sa douleur irritée et apaiser les mânes d'un ami, Homère nous le représente souillant du sang des captifs le marbre d'un tombeau. Mais ce fut seulement vers la fin du cinquième siècle de Rome que les combats de gladiateurs furent donnés en spectacles publics; ils devinrent bientôt les jeux de prédilection des Romains, et, le goût s'en accroissant de plus en plus, les magistrats, avides des faveurs du Forum, ne crurent pas mieux faire leur cour au peuple qu'en lui prodiguant les plaisirs de l'amphithéâtre. Dès lors le sang versé fut le prélude de toutes les entreprises. Sous cet auspice se célébraient les dédicaces des temples et toutes les cérémonies religieuses. Bien plus, dans l'asile de la vie domestique, dans les banquets voluptueux, où étaient réunies toutes les jouissances du luxe, les gladiateurs venaient exciter, par des émotions sanglantes, le sentiment émoussé du plaisir. Ainsi les riches sénateurs de l'empire, héritiers des palais de Crassus et de Lucullus,

le front couronné de roses, étendus sur des lits somptueux, assoupis par les chants et les danses des courtisanes, se réveillaient au cliquetis des épées, pour compter les gouttes de sang des victimes. Car tel était le caractère de la corruption barbare des Romains, qu'ils unissaient les orgies de la cruauté à celles du plaisir. Néron chante un hymne de fête devant Rome incendiée, et, tandis qu'il s'enivre à ce dernier triomphe, il évoque des pensers d'une affreuse joie, mêlant des images voluptueuses aux souvenirs sanglants de l'amphithéâtre.

Le nombre des gladiateurs, qui était limité dans les commencements, ne tarda pas à devenir excessif. Jules César, durant son édilité, fit descendre dans l'arène jusqu'à six cents gladiateurs et, suivant Plutarque, ce fut une des causes de sa popularité. Il en faut dire de même de Marius et de Sylla, tyrans avant-coureurs de l'empire, qui, pendant un demi-siècle, s'arrachèrent les lambeaux de la république expirante. On lit dans Plutarque que, lorsque Sylla commença sa carrière politique, le peuple encourageait ses prétentions ambitieuses, parce que ce Romain, étant ami de Bocchus, roi de Numidie, promettait aux plaisirs populaires des tigres et des lions et de magnifiques combats. Mais il arriva à ce même Sylla que le peuple refusa de l'élever à la préture, non qu'il s'inquiétât de placer un si mauvais citoyen dans cette haute dignité, mais parce qu'il le réservait pour l'édilité, charge inférieure à la préture, et qui renfermait dans ses attributions le ministère des spectacles et des fêtes.

Sous l'empire, la passion des jeux du cirque fut sans frein. Il convenait aux dominateurs de l'univers de corrompre et d'avilir un peuple dans lequel ils voulaient effacer jusqu'aux dernières traces du sens moral. L'hypocrite Tibère, du fond de sa retraite de Caprée, rappelant au sénat par de

longues lettres le souvenir des mœurs antiques, insistait sur la nécessité de les faire revivre, et de réprimer quelques exemples d'impudicité donnés par les dames romaines. Mais ce tyran, qui pendant un espace de dix années ne parut jamais sous les remparts de Rome, faisait voir dans ses remontrances étudiées, non pas le désir de corriger et d'admirer les malheurs publics, mais le trouble d'une âme souillée qui se débat vainement pour dissimuler sa nudité à elle-même et au monde entier. Caligula et Néron furent encore plus pervers, bien que moins hypocrites. Sous leurs règnes, le crime et la démence avaient pris possession ouverte de l'empire, et s'étaient assis solennellement sur le trône. Ces princes donnèrent des spectacles d'une incroyable magnificence ; aussi ils étaient aimés du peuple, ou du moins ils en furent regrettés après leur mort. Néron avait fait plus que les autres pour charmer la foule, car il avait l'ambition de diviniser sa personne et sa voix sur un théâtre. N'était-ce pas un beau droit pour ce peuple, que les poètes avaient appelé roi de l'univers, de venir sur les degrés d'un amphithéâtre et sous les regards de son maître, exercer sa souveraineté, en ordonnant par un signe la vie ou la mort de ces victimes qui, afin de complaire aux Romains jusque dans leur dernier soupir, devaient tomber sans terreur et attendre la mort avec un sourire !

Ce ne furent pas seulement les mauvais princes qui encouragèrent les spectacles du cirque : Titus, qui a mérité d'être appelé les délices du genre humain, crut honorer la mémoire de son père Vespasien, en ordonnant que cinq mille gladiateurs s'égorgeassent sur le tombeau de cet empereur. Du lieu élevé où il était assis, un si bon prince put-il rester spectateur impassible de cette scène sanglante? Faudrait-il croire qu'il ne se sentit pas profondément troublé

quand trois mille victimes défilèrent devant lui, en lui disant : « César, ceux qui vont mourir te saluent ! » Mais telles étaient les mœurs de ce temps, les vertus de Titus n'auraient pas été acceptées, si la cruauté publique eût eu à souffrir de sa clémence.

Il est remarquable que la coutume des combats de gladiateurs, qui s'introduisit dans quelques villes de la Grèce, ne se rencontre pas à Athènes au temps de la République. Quelqu'un ayant un jour proposé dans l'assemblée d'en établir dans cette ville comme il en existait à Corinthe, un Athénien répondit : « Renversez donc auparavant l'autel que vos pères ont élevé à la pitié. » Cependant les Athéniens étaient passionnés pour les spectacles, mais chez eux le sentiment du plaisir ne s'égara point dans ces voies dénaturées. Heureux des merveilles de ses beaux-arts, dont il aspirait la suprême excellence, de ses représentations scéniques ennoblies par des chefs-d'œuvre dont il pressentait l'immortelle durée, l'Athénien aurait craint de profaner les nobles fêtes du génie et de la pensée en leur associant des joies moins pures dont s'indigne la nature humaine. Sur la surface poétique de son âme, l'empreinte du beau se réfléchissait avec un tel éclat, qu'il n'aurait pas permis à des émotions criminelles d'en troubler la pureté harmonieuse. Son beau ciel, ses grandes vertus, ses lettres, ses arts, réalisaient la beauté idéale dont il semblait porter le type dans son âme. A Rome, il n'en fut pas ainsi. Il fallait à ce peuple de plus fortes émotions, et il ne connaissait la force que dans le pouvoir et l'exercice du droit d'immoler.

Nous ne saurions regarder comme une digression hors de propos et étrangère à notre sujet, ce tableau d'ensemble de la société romaine, qui a été le milieu dans lequel s'est exercée

la poésie, et dont elle a reçu l'influence sous le régime impérial. La littérature du siècle d'Auguste, paisible, variée, peu morale, peu chaste, mais contenue, nullement politique, du moins au sens de la liberté et du vieil esprit de Rome, résignée enfin à la domination qu'elle accepte et qu'elle glorifie, est un reflet assez fidèle de cette société, telle qu'elle subsista sous la main énergique de l'empereur qui sut si bien exploiter les éléments de la corruption de son temps et en même temps les comprimer. Après lui, les écluses furent levées et il se fit un entier débordement. Or, la poésie, soit par les œuvres mêmes de ses poètes, soit par l'indignation de ses satiriques, porte une empreinte assez vive de cette corruption romaine dont, après tant d'écrivains, nous venons de reproduire quelques traits. C'est pourquoi aussi nous aurons lieu de poursuivre ce parallélisme et de reprendre cet ordre de considérations. Plus loin, après avoir étudié les poètes du second âge, nous trouvant arrivé, non plus seulement aux commencements de la décadence, mais au penchant de la ruine, nous marquerons les caractères de cette dernière phase, et l'influence exercée par le christianisme pour triompher, pour renouveler les mœurs, et substituer une littérature nouvelle à la littérature épuisée de Rome païenne. Toutefois, ici encore, et avant de reprendre le fil de nos poètes, nous voulons nous arrêter sur un grand prosateur, que nous regardons aussi, sous un aspect du moins, comme un poète, lui qui fut le peintre *pictura poesis*, le peintre admirable des mœurs romaines sous les premiers Césars. C'est dire que je vais parler de Tacite.

CHAPITRE XIV.

UN PROSATEUR POÈTE.

I. TACITE VRAIMENT POÈTE. — II. SA PHILOSOPHIE.

Le grand historien de l'empire fut, dans son génie même de prosateur, un grand poète, et ce poète eut, comme les autres, une philosophie; double considération qui sera l'objet de ce chapitre.

I

Tacite a écrit les événements de l'empire romain depuis la mort d'Auguste jusqu'à Domitien. Il avait commencé par raconter, sous le nom d'*Histoires*, les faits dont la mémoire était plus récente. Plus tard, ayant résolu de former un corps suivi et complet de l'histoire des douze premiers Césars, ou plutôt de l'empire romain sous ces princes, il écrivit les règnes des premiers empereurs et il donna à ce second ouvrage, qui est le premier pour l'ordre historique, le nom d'*Annales*. Le premier ouvrage de ce grand historien fut la *vie d'Agricola*, qu'il composa à l'âge de quarante ans. Son âme et son génie d'historien se font également admirer dans ce premier écrit. Citoyen, il éclate en généreuses invectives contre le bourreau de sa patrie ; ami dévoué, il déplore la perte prématurée d'un beau-père, digne d'avoir excité la tendre affection d'un Tacite et la haine meurtrière d'un Domitien. Les *mœurs des Germains* ont pour nous un mérite particulier, celui de nous présenter

le tableau fidèle des mœurs de nos ancêtres, alors qu'ils erraient et combattaient dans les forêts de la Germanie. Tacite, en reculant de trois siècles l'horizon de notre histoire, en ce qui regarde les peuples francs, nous permet de considérer les peuples modernes à leur berceau même, et d'y surprendre la physionomie primitive dont nous avons pu garder quelques traits. Telles sont les œuvres authentiques du plus grand des historiens, mine abondante et variée, fertile en récits qui ne sont pas toujours étrangers au souffle poétique, au drame ou à l'épopée.

Il y a peu de choses à dire sur la vie de Tacite. On sait qu'il occupa des charges importantes sous Trajan. Pline se glorifie d'être son ami, et lui adresse plusieurs de ces lettres que la postérité a recueillies. Tous deux purent se féliciter de voir l'aurore d'un beau siècle; tous deux l'ont salué ce siècle en louant ouvertement l'empereur Trajan. Mais Pline fut moins heureux dans la manière de louer; celui-ci a été plaint justement d'avoir dû prodiguer, même à un Trajan, les éloges prétentieux qui surabondent dans sa harangue; Tacite, en louant Trajan, n'a point parlé à l'empereur, mais à la postérité, et, chose bien remarquable, il le loue d'avoir réalisé ce qui a été le plus haut effort de la politique de nos temps, d'avoir fondé l'alliance et la combinaison des deux forces qui constituent le mouvement régulier et font l'équilibre des meilleures sociétés modernes : *Primus libertatem et principatum miscuit.*

La muse de Tacite, puisqu'ici je veux le considérer comme poëte, est surtout celle de l'indignation : *facit indignatio versum.* Mais ce n'est pas la muse échevelée de Juvénal; au contraire, c'est une muse noble, calme encore et maîtresse d'elle-même, quoique passionnée et turbulente au dedans, qui conduit son burin redoutable. Il s'indigne, mais aussi

il admire et sait communiquer son admiration. Nul écrivain n'a possédé des paroles plus touchantes pour peindre les victimes de la tyrannie. Il les agrandit de toute la supériorité réelle de la vertu sur le crime; il veut que l'on n'oublie pas que partout où il y a des tyrans à flétrir il y a, pour l'honneur de l'humanité, des victimes à glorifier. Dès le commencement de ses Histoires, et, comme pour s'encourager lui-même, avant d'entrer dans une carrière si sombre, il se hâte de déclarer que ces temps si affreux ne furent point stériles en vertus; que des femmes, des vieillards, des esclaves firent briller des exemples de dévoûment qui furent admirables, car toujours la Providence, lorsqu'elle livre les hommes à la verge de fer qui les frappe, permet que la vertu des victimes s'élève, comme une éloquente protestation, contre la cruauté des bourreaux et la faiblesse de ceux qui sont présents et immobiles.

On a reproché à Tacite de s'être laissé égarer par ce sentiment de généreuse indignation qui le précipite; non pas, sans doute, d'avoir exagéré ou faussé les faits qui d'ailleurs étaient de notoriété contemporaine, mais de s'être fait un jeu d'humilier la nature par la mise à nu d'une époque effrénée. Il est bien vrai que Tacite ne s'enveloppe point de cette fausse impartialité qui ne serait qu'une coupable indifférence entre le crime et la vertu, entre l'erreur et la vérité; mais cette plume d'historien, qui certes n'est point douce au crime triomphant, au vice sans pudeur, n'abdique jamais son caractère de modération et de dignité. Soit qu'il développe les sombres replis de l'âme d'un Tibère, qu'il retrace les fureurs de Néron et de Domitien, qu'il flétrisse les femmes de Claude ou prenne pitié de ce vieillard insensé, partout on reconnaît qu'il s'émeut, qu'il se dégoûte lui-même de tant de scènes affreuses, qu'il aspire à des

16

temps meilleurs, où il puisse se réfugier sous des images plus consolantes. Aussi quel reflet harmonieux de vertu n'a-t-il pas répandu sur les dernières pages du règne de Néron, époque funeste où l'histoire ne présente plus rien qu'une scène de mort, sur laquelle tombent, intrépides et sans reculer, tant d'illustres vies, Silanus, Sénèque, Thraséas, que Tacite appelle la vertu même, et Soranus, qui paraît avec sa fille au pied du tribunal, tous deux enchaînés, se défendant par l'énergie de leur dévoûment mutuel, contre l'accusation d'un client qui s'est fait leur délateur! Que l'on relise ces merveilleuses histoires les unes après les autres, et l'on sera frappé d'une juste admiration; on reconnaîtra le souffle du poète en même temps que la plume de l'historien. J'ai dessein d'en rappeler ici quelques exemples, de ceux où je trouve surtout l'art d'émouvoir et celui de peindre.

Transportons-nous à la cour de Claude et demandons à Tacite comment il raconte la catastrophe de palais dans laquelle succomba la première femme de cet empereur.

« Cependant Messaline, retirée dans les jardins de Lu-
» cullus, cherchait à prolonger sa vie et adressait une re-
» quête suppliante à l'empereur, espérant, mais avec des
» retours de colère et toujours pleine d'orgueil en cet ex-
» trême danger. Si Narcisse n'eût hâté sa mort, le coup
» retombait sur l'accusateur. Sortant brusquement, il si-
» gnifie aux centurions et au tribun de garde d'aller tuer
» Messaline, que tel est l'ordre de l'empereur. L'affranchi
» Evodus, chargé de les surveiller et de presser l'exécution,
» court aux jardins. Arrivé le premier, il trouve l'impéra-
» trice étendue par terre, et Lépida, sa mère, assise auprès
» d'elle. Le cœur de Lépida, fermé à sa fille aux jours de
» prospérité, avait été vaincu par la pitié en ces moments

» suprêmes. Elle lui conseillait de ne pas attendre le fer d'un » meurtrier; la vie avait passé pour elle, et il ne lui res» tait plus qu'à honorer sa mort. Mais cette âme corrom» pue était incapable d'un effort généreux. Elle s'aban» donnait aux larmes et à des plaintes inutiles, quand les » satellites forcèrent tout à coup la porte. Le tribun se pré» sente en silence; l'affranchi, avec toute la bassesse d'un » esclave, se répand en injures. Pour la première fois alors » la malheureuse comprit sa destinée. Elle s'arma d'un » poignard, et, pendant que sa main tremblante l'appro» chait vainement de sa gorge et de son sein, le tribun la » perça d'un coup d'épée. Sa mère obtint que son corps lui » fût remis. Claude était encore à table quand on lui an» nonça que Messaline était morte, sans dire si c'était de » sa main ou de celle d'un autre. Le prince, au lieu de » s'en informer, demande à boire et achève tranquillement » son repas. Même insensibilité les jours qui suivirent; il » vit, sans donner un signe de haine ni de contentement, de » colère ni de tristesse, et la joie des accusateurs et les » larmes de ses enfants. Le sénat lui-même vint en aide à » son oubli[1]. » Admirable récit, où tout est peint, aux yeux de l'âme en même temps qu'à ceux du corps.

Celui de la mort d'Agrippine, avec toutes les circonstances qui la précèdent et qui la suivent, est encore d'un idéal supérieur, et possède les plus hauts caractères du récit épique. « Une foule immense était accourue avec des flam» beaux; on sut Agrippine vivante, et déjà on se disposait » à la féliciter, quand la vue d'une troupe armée et mena» çante dissipa ce concours. Anicetus investit la maison, » brise la porte, saisit les esclaves qu'il rencontre et par» vient à l'entrée de l'appartement. Il y trouva peu de

[1] Annal., l. XI, c. 37.

» monde; presque tous, à son approche, avaient fui épou-
» vantés. Dans la chambre il n'y avait qu'une faible lu-
» mière, une seule esclave, et Agrippine, de plus en plus
» inquiète de ne voir personne de chez son fils. La face
» des lieux subitement changée, cette solitude, ce tumulte
» soudain, tout lui présage le dernier des malheurs. Comme
» la suivante elle-même s'éloignait: « Et toi aussi, tu m'a-
» bandonnes, » lui dit-elle; puis elle se retourne et voit
» Anicetus avec sa troupe. Les assassins environnent son
» lit et l'un d'eux lui décharge un coup de bâton sur la
» tête. Le centurion tirait son glaive pour lui donner la
» mort. « Frappe ici, » s'écria-t-elle en lui montrant son
» ventre, et elle expira percée de plusieurs coups. Elle fut
» brûlée la nuit même, sans la moindre pompe, et, tant
» que Néron fut maître de l'empire, aucun tertre, aucune
» enceinte ne protégea sa cendre.

» Néron passa le reste de la nuit dans un affreux délire;
» tantôt morne et silencieux, tantôt se relevant avec effroi,
» il attendait le retour de la lumière comme son dernier
» moment. L'adulation des centurions et des tribuns, par
» le conseil de Burrhus, apporta le premier soulagement
» à son désespoir. Ils lui prenaient la main, le félicitaient
» d'avoir échappé au plus imprévu des dangers, aux com-
» plots d'une mère. Bientôt ses amis courent aux temples
» des dieux, et, l'exemple une fois donné, les villes de Cam-
» panie témoignent leur allégresse par des sacrifices et des
» députations. Néron, par une dissimulation contraire, af-
» fectait la douleur; il semblait haïr des jours conservés à ce
» prix et pleurer la mort de sa mère. Mais les lieux ne
» changent pas d'aspect comme l'homme de visage, et cette
» mer, ces rivages toujours présents, importunaient ses
» regards. L'on crut même alors que le son d'une trompette

» avait retenti sur les coteaux voisins, et que des gémissements furent entendus au tombeau d'Agrippine [1]. » Quel poëte aurait retracé, avec cette admirable précision, toutes les circonstances de ce drame, les suprêmes angoisses de la victime et son mot terrible, la cruelle obéissance des meurtriers, la lâcheté des courtisans qui s'empressent, et le cercle de l'adulation qui s'élargit jusqu'aux limites de l'Italie; mais aussi et par-delà, la vengeance divine qui réserve ses droits et retentit au cœur du parricide?

Le génie de Tacite est l'expression de la vertu. Nul écrivain ne sait mieux peindre ce sentiment du remords qui a été mis dans l'âme du coupable, comme un témoin incorruptible de la moralité des actions humaines; nul n'a mieux dévoilé ce premier châtiment du crime, commencé dès ici-bas dans les retraites de la conscience. Il jette dans l'âme criminelle une lumière plus effrayante que ce jour dont parle Milton, qui rend visibles les ténèbres de l'enfer. C'est ce supplice de la conscience qui chasse Tibère devant sa propre pudeur, et le pousse dans sa retraite de Caprée; c'est lui qui fait entendre au parricide Néron une voix accusatrice dans le désordre des éléments. Tacite peint si bien cet énivrement de l'âme coupable, dont parle Virgile, *mala mentis gaudia*, ces joies funestes trempées de remords, qui poursuivent et fascinent la victime jusqu'à sa chute, jusqu'à sa mort, dernière et inévitable catastrophe qui, dans ces admirables drames, achève comme une justice poétique le règne éphémère des tyrans!

Voici encore une femme, une héroïne celle-là, l'autre Agrippine, la veuve de Germanicus. Son noble époux est mort, on sait dans quelles circonstances, et quel récit en est fait par l'historien poëte. Rome, en apprenant la mort du

[1] Annal., l. XIV, c. 8. — Traduction de Burnouf.

plus grand des Romains, est plongée dans la douleur. Le sénat, rassemblé sur-le-champ, décrète les plus grands honneurs à sa mémoire; son image est placée dans les temples parmi celles des grands hommes et des dieux. Le pinceau de Tacite répand sur toute cette histoire un intérêt inexprimable; rien n'est beau, touchant et poétique comme les détails de cette mort et de ces funérailles; rien de dramatique comme l'apparition d'Agrippine, sa veuve, portant en main les cendres d'un époux et venant lui susciter des vengeurs, parmi les complices ou même les auteurs de sa mort. « Agrippine, dont l'hiver n'avait pas interrompu la navigation, arrive à l'île de Corcyre, vis-à-vis de la Calabre. Elle y » resta quelques jours, afin de calmer les emportements d'une » âme qui ne savait pas endurer son malheur. Cependant, » au premier bruit de son retour, les amis les plus dévoués » de sa famille, tous ceux qui avaient fait la guerre sous » Germanicus, beaucoup d'ennemis même, accourus des cités » voisines, les uns parce qu'ils croyaient plaire au prince, » les autres par esprit d'imitation, se précipitèrent dans » Brindes, le point le plus rapproché et le plus sûr où elle » pût aborder. Aussitôt que la flotte fut aperçue dans le lointain, le port, le rivage, les remparts de la ville, les toits des » maisons, tous les lieux d'où la vue s'étendait sur la mer, se » couvrirent de spectateurs éplorés, qui se demandaient si » l'on recevrait Agrippine en silence ou avec des acclamations. On doutait encore, lorsqu'insensiblement la » flotte toucha le port; au lieu de l'allégresse ordinaire des » rameurs, tout, dans l'appareil des navires, annonçait la » la tristesse et le deuil. Au moment où, sortie du vaisseau » avec deux de ses enfants, Agrippine parut, l'urne sépulchrale dans les mains, les yeux baissés vers la terre, il » s'éleva un gémissement universel. Dans cette confusion,

» on n'eût pas distingué les parents des étrangers, les regrets » des hommes de la désolation des femmes ; seulement le » cortége d'Agrippine semblait abattu par une longue afflic- » tion, et la douleur du peuple, étant plus récente, éclatait » plus vivement [1]. » La poésie aurait-elle mieux reproduit toutes les circonstances morales et pittoresques de ce grand tableau ? L'artifice des vers aurait-il trouvé un nombre plus lugubre et plus épique que la prose de Tacite, au moment où la sublime veuve descend du navire, armée d'une douleur implacable, tenant en main l'urne vengeresse, et fixant sur la terre ses yeux irrités : grande image imitée par Corneille, quand il introduit la veuve de Pompée portant l'urne qui contient les restes de son époux ?

Plus d'une fois Tacite s'est trouvé en présence de la poésie en vers, et les plus grands poètes ne l'ont pas emporté sur lui. Tout le drame de Britannicus dans Racine, j'entends ce que le poète a emprunté à Tacite, est-il épique et dramatique comme l'expression même de l'historien ? Quand, après le récit du meurtre, le poète français veut peindre la situation des spectateurs, et qu'il écrit ces vers élégants,

Mais ceux qui de la cour ont un plus grand usage,
Sur les yeux de César composent leur visage,

Racine a-t-il rendu l'énergie de la pensée, de l'image, et même l'harmonie de l'expression antique : « Tout se trouble, » les moins prudents s'enfuient, ceux dont la vue pénètrent » plus avant demeurent immobiles, les yeux attachés sur » Néron. » *Trepidatur à circumsedentibus ; diffugiunt imprudentes ; sed quibus altior est intellectus resistunt defixi et Neronem intuentes.* Et tout le reste du tableau : après la physionomie des convives, l'attitude du meurtrier. « Le

[1] Annal., l. III, c. 1.

» prince, toujours penché sur son lit, et feignant de ne rien
» savoir, dit que c'était une maladie ordinaire à Britannicus,
» et que la vie et le sentiment lui reviendraient. Ainsi,
» après un moment de silence, on retrouva la gaieté du
» festin. » *Ita post breve silentium repetita convivii lætitia*[1].

Rien n'est grandiose comme toutes ces morts qui, après la conspiration de Pison, passent successivement sous les yeux du lecteur. Je rapporterai les derniers moments de Thraséas : « Il était alors dans ses jardins, où le questeur du
» consul lui fut envoyé sur le déclin du jour. Un cercle
» nombreux d'hommes et de femmes distinguées l'entourait,
» et il s'entretenait, en particulier, avec Démétrius, philo-
» sophe de l'école cynique. A en juger par l'expression de
» sa figure et quelques mots prononcés un peu plus haut
» que le reste, il s'occupait de questions sur la nature de
» l'âme et sa séparation d'avec le corps. Domitius Cecilianus,
» un de ses intimes amis, arrive et lui fait connaître le
» décret du sénat. A cette nouvelle, tous pleurent, tous gé-
» missent ; Thraséas les presse de s'éloigner au plus tôt et
» de ne pas lier imprudemment leur fortune à celle d'un
» condamné. Arria voulait, à l'exemple de sa mère, par-
» tager le sort de son époux ; il la conjura de vivre et de
» ne pas enlever à leur fille son unique soutien. Puis, il
» s'avança sous le portique de sa maison. Quand le questeur
» fut entré et lui eut remis l'arrêt, il fit entrer Helvidius et
» Démétrius dans sa chambre, et présenta au fer ses deux
» bras à la fois. Aussitôt que le sang coula, il en répandit
» sur la terre, et, priant le questeur d'approcher : « Fai-
» sons, dit-il, cette libation à Jupiter-Libérateur. Regarde,
» jeune homme, et puissent les dieux détourner ce présage !
» Mais tu es né dans des temps où il convient de fortifier

[1] Annal., l. XIII, c. 16.

» son âme par des exemples de fermeté. » La mort était » lente à venir, et Thraséas souffrait de cruelles douleurs; » se tournant alors vers Démétrius...[1] »

On éprouve une émotion singulière lorsque, dans ce récit de Tacite, on se trouve arrêté soudainement, au moment solennel où le sage, tenant en main la coupe fatale, tourne les yeux vers son ami... Ici est une ruine; mais comme l'imagination, montée au souffle poétique de l'historien, s'élance rapide, jusqu'à la fin du récit, et rétablit elle-même l'ouvrage interrompu et brisé par le temps!

Le temps en effet a fait éprouver aux ouvrages de Tacite des pertes irréparables. Quelles richesses n'aurions-nous pas dans la partie des annales qui nous manque! Qu'il eût été beau de voir, retracée par ce peintre, la chute de Séjan, la plus grande partie du règne de Caïus, et surtout la catastrophe qui enleva le trône et la vie à cet insensé furieux, puis la révolution qui précipita Néron, et les dernières terreurs, et les moments suprêmes du monstre, expiant par les pitoyables lâchetés de sa mort les lâchetés sanglantes de sa vie! Mais assez de trésors restent encore pour nous consoler de ce que nous n'avons plus. Les productions de la littérature antique ont eu un meilleur destin que les monuments dont les grandes ruines sont encore debout dans les plaines désertes de l'Orient. Le plus grand nombre des immortels écrits de l'antiquité est intact, et, quant à ceux qui subsistent à l'état de débris, ils semblent encore s'agrandir par la consécration du temps qui les a mutilés.

Le génie épique (j'ai risqué le mot et je crois pouvoir le maintenir), qui me paraît briller dans Tacite, se montre

[1] Annal., l. XVI. — *Libemus inquit Jovi Liberatori. Specta, Juvenis, et omen quidem dii prohibeant; cæterum in ea tempora natus es, quibus firmare animum expediat constantibus exemplis. Post, lentitudine exitûs graves cruciatus afferente, obversis in Demetrium....*

avec un grand éclat dans le récit des batailles et des lointaines expéditions. De ce genre, sont les guerres de Germanie, de Bretagne et de Syrie, les révoltes si accidentées des légions de Germanie et de Pannonie, et celle de Civilis. La plus grande scène qui puisse se rencontrer dans les histoires épiques, est assurément le magnifique récit des guerres civiles dont fut remplie l'année qui suivit la mort de Néron. Le peintre des *Histoires* nous montre toutes les armées de l'empire rivalisant à qui élèverait et renverserait plus vite trois règnes successifs, trois princes qui tombent tour à tour sous le fer, à mesure que de terribles batailles, et surtout celle de Bédriac, remuent le monde entier. Quels épisodes pour cette partie de l'histoire que le sac de Crémone et l'incendie du Capitole, double avantage remporté par ce Vitellius, dont quelques pages plus loin Tacite lui-même raconte la mort ignominieuse, avec un sentiment si mélancolique de la fragilité des grandeurs, et du court intervalle qui sépare le jour du triomphe et celui des gémonies [1] !

Faut-il comparer (j'entends toujours au point de vue de l'art de l'historien se rapprochant de celui du poète), l'historien de la république et celui de l'empire, Tite-Live avec Tacite, le fleuve radieux et paisible qui arrose et fertilise les grandes vallées, et le fleuve agité qui court en torrent à travers les rocs et se perd sous les vastes horizons ? Tite-Live est de la pléiade du siècle d'Auguste ; il a des affinités avec Virgile ; tous les deux ont la *lactea ubertas* que leur attribue Quintilien ; on dirait qu'ils se sont fait mutuelle communication des qualités spéciales à leur genre. Le poète raconte, l'historien décrit ; tous les deux ont la sagesse et le choix des ornements, la noble simplicité du récit, la clarté limpide de l'exposition. Tacite n'a pas, certes, les qualités

[1] Hist., l. III, c. 85.

virgiliennes; il en a d'autres, supérieures sous certains rapports, et, même en matière de guerre, il a un art de décrire qui est à lui et que l'on peut appeler incomparable.

Nous pouvons néanmoins citer de Tacite un épisode d'épopée très-poétique, et qui n'est pas sans ressemblance avec la manière descriptive de Tite-Live. C'est le moment où Germanicus est arrivé avec les siens au lieu où se trouvent les débris des légions de Varus, dont il s'apprête à venger la mort. Quel effet ce cruel spectacle ne produit-il pas sur l'armée? Demandez à l'historien, au poète.

« César éprouva le désir de rendre les derniers honneurs » au chef et aux soldats, et tous les guerriers présents furent saisis d'une douloureuse émotion en songeant à leurs » proches, à leurs amis, aux chances de la guerre et à la » destinée des humains. On pénètre dans ces lieux pleins » d'images sinistres et de lugubres souvenirs. Le premier » camp de Varus, à sa vaste enceinte, aux dimensions de » sa place d'armes, annonçait l'ouvrage des trois légions. » Plus loin un retranchement à demi-ruiné, un fossé peu » profond indiquaient l'endroit où s'étaient ralliés leurs faibles débris. Au milieu de la plaine, des ossements blanchis, épars ou amoncelés, suivant qu'on avait fui ou » combattu, jonchaient la terre pêle-mêle, avec des membres de chevaux et des armes brisées. Des têtes humaines » pendaient au tronc des arbres, et l'on voyait dans les bois » voisins les autels barbares où furent immolés les tribuns » et les principaux centurions. Quelques soldats échappés » à ce carnage, ou qui depuis avaient brisé leurs fers, » montraient la place où périrent les lieutenants, où les » aigles furent enlevées. Ici, disait-on, Varus reçut une » première blessure ; là son bras malheureux, tourné contre lui-même, le délivra de la vie. Ils disaient sur quel

» tribunal Arminius harangua son armée, combien il » dressa de gibets, fit creuser de fosses pour les prisonniers, par quelles insultes son orgueil outragea les enseignes et les aigles romaines. Ainsi les soldats, présents » sur le théâtre du désastre, recueillaient après six ans les » ossements des trois légions, et, sans savoir s'ils couvraient de terre la dépouille d'un proche ou d'un étranger, animés contre l'ennemi d'une colère nouvelle, la » vengeance dans le cœur, aussi bien que la tristesse, ils » ensevelissaient tous ces restes comme ceux d'un parent » ou d'un frère[1]. » Est-ce assez vivant pour les yeux, assez palpitant pour le cœur! Pour les yeux, ce sol désolé et couvert d'ossements blanchis; pour le cœur, ces soldats romains, ces hommes qui pleurent en recueillant avec piété les cendres fraternelles qu'ils s'apprêtent à venger!

II

Puisque nous avons considéré l'historien de l'empire comme poete, ne suivrons-nous pas à son égard le même procédé qu'avec les autres, en lui demandant sa philosophie? Oui, mais ce serait ici comme ailleurs. La grandeur morale est dans le cœur plus que dans l'intelligence; le sentiment de la vertu surabonde, mais la doctrine fait défaut. Dans ce champ de la sagesse romaine, dont l'œuvre de Tacite offre le meilleur terrain, peu d'épis mûrs à recueillir.

Ce sage, qui porte en lui un si haut sentiment de la vertu, qui reconnaît le pouvoir des dieux pour châtier le crime par le remords, n'admet point la Providence et lui retire toute intervention dans le gouvernement des choses humaines. On le voit dans la belle préface des *Histoires*, lorsque, après avoir exposé les sujets qui occuperont son œuvre, il

[1] Annal., l. I, c. 61.

s'effraie des forfaits qu'il devra raconter, et se demande comment, s'il y a des dieux justes, le monde a pu appartenir à de tels monstres. Il semble adopter une doctrine de milieu, de compromis, étrange vraiment: « A ce concours inouï d'évé» nements humains, se joignirent des prodiges dans le ciel » et sur la terre, et les voix prophétiques de la foudre, et mille » signes de l'avenir, heureux ou sinistres, certains ou équi» voques. Non, jamais plus horribles calamités du peuple » romain, ni plus justes arrêts de la puissance divine ne » prouvèrent au monde que si les dieux ne veillent pas à notre » sécurité, ils prennent soin de notre vengeance [1]. » On ne saurait se méprendre sur ce doute. C'est une affirmation négative; c'est le plus mauvais dogme du stoïcisme, celui par lequel cette philosophie se rapporte à celle d'Épicure. Il affirme une Providence vengeresse des crimes, et dans le fait il nie la Providence. Chose absurde ! Il n'admet point que les dieux veillent à la sécurité des hommes; seulement ils arrangent les choses, non pour empêcher le crime, mais pour le venger.

Et comment le venger? Est-ce par les châtiments de la vie future? On ne peut guère le supposer; au moins, ne cherche-t-il pas à en établir le dogme. Il se renferme dans la terre, et c'est au remords de la conscience qu'il attribue l'unique sanction, le droit de punir le coupable, de lui faire payer ses crimes et le triomphe rapide qui a pu les suivre. Pourtant, il n'ignorait pas, ce profond observateur de la nature pervertie, que pour le plus grand nombre de ces criminels qu'il décrit et qu'il fait agir, pour ces âmes endurcies, le remords avait perdu la plus grande partie de sa vertu, et que son aiguillon était émoussé par l'habitude du crime.

Quand on considère avec un esprit attentif le mobile ta-

[1] Hist., l. I, c. 3.

bleau de l'empire romain ; ces princes qui passent, comme des fantômes, sur un trône toujours sanglant et jamais vide; ces générations qui s'écoulent sous le *securum servitium* dont ces tyrans, malgré leurs crimes et malgré les émeutes prétoriennes, gratifiaient le peuple avili de l'antique république, on regrette que l'éloquent historien plie sous le malheur et la honte de son pays, et que dans l'amertume qu'il éprouve, il aille jusqu'à révoquer en doute l'existence de Dieu. On ne peut s'empêcher de concevoir que le génie de Bossuet aurait trouvé une inspiration plus haute. Éclairé par une autre lumière, celui-ci aurait reconnu l'intervention perpétuelle de la Providence, qui avait résolu de châtier les vices des Romains et les excès de leur longue anarchie, par les excès du despotisme, et qui punissait les tyrans par eux-mêmes, en leur faisant trouver dans leur propre ambition le secret de tant de chutes rapides.

Il y a toutefois un passage, qu'il convient de rappeler, dans lequel Tacite semble reconnaître la survivance de l'âme, et un lieu de récompense pour les justes. Dans l'éloquente péroraison de la vie d'Agricola, après avoir rappelé les vertus de ce personnage, et venant à penser que de telles vertus ont dû recevoir leur récompense, il s'exprime ainsi : « S'il est un lieu destiné aux mânes de l'homme vertueux; si, comme il plaît aux sages, les grandes âmes ne s'éteignent pas avec les corps[1]. » Cette proposition, on n'en saurait douter, emporte un véritable scepticisme quant à la croyance à la vie à venir. *Si ut sapientibus placet*, dit Tacite ; il ne se charge donc pas de l'affirmer. Il paraît croire que les grandes âmes, les âmes héroïques sont seules prédestinées à la vie, et non pas la foule du peuple, les esclaves, les pauvres, les vertueux sans gloire. De plus, quant aux criminels, pour

[1] Agr. vit., c. 46.

qui Tacite semble admettre une Providence vengeresse, il est à remarquer qu'il ne leur attribue aucun châtiment effectif; que toute la sentence pour ceux-là est comprise dans ce mot : *extinguuntur*. D'où il suit que les tyrans, contre lesquels il s'indigne, peuvent se bercer au vain bruit de l'avare Achéron, des *fabulæ manes*, et des supplices réservés par les poètes aux habitants du Tartare.

Allons plus loin. Tacite, dans ce même passage, croit-il vraiment à la survivance d'Agricola ? Oh ! non, car enfin, que lui dit-il? « Repose en paix » (comme disaient tous les poètes, n'appliquant ce vœu du repos qu'à la cendre ensevelie)[1], « mais, ô mon père, tu as mérité que les vivants » s'attachent à ta renommée, à la contemplation de tes » vertus; qu'ils reproduisent en eux l'image de ton âme et » non celle de ton corps; qu'ils aiment à se retracer dans » ses mœurs l'homme qu'ils ont perdu. A ce titre, tout ce » que nous avons aimé et admiré dans Agricola, demeure » et demeurera pendant tous les siècles dans l'esprit des » hommes, avec le souvenir de ses faits glorieux. Beaucoup » parmi les anciens dormiront sans honneur et sans gloire » dans le néant de l'oubli, Agricola, transmis par l'histoire » à la postérité, vivra éternellement. »

Quoi, Tacite, rien de plus que cette triste immortalité, celle de la gloire, attribuée en récompense d'une vie, objet de si légitimes regrets ! Bien des siècles après, Bossuet, célébrant la mort d'un célèbre guerrier, mais mort chrétienne d'un guerrier chrétien, tenait un autre langage : « Prince, le dernier sujet de nos louanges et de nos regrets, » vous vivrez éternellement dans notre mémoire. » Cela est aussi la parole de Tacite, mais Tacite s'arrête à ce point, et l'orateur chrétien ajoute ce qui suit : « Là, votre image

[1] *Placidâ in morte quiescam*, dit Virgile.

» sera tracée, non pas avec cette audace qui promettait la » victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la » mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits im» mortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier » jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire semble » commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai » plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy, et, ravi d'un » si beau triomphe, je dirai en action de grâce ces belles » paroles du bien-aimé disciple: *Et hæc est victoria quæ* » *vincit mundum, fides nostra.* » Certes, il n'y a pas de comparaison à établir entre ces deux langages. Mais Tacite ne pouvait pas comprendre celui-ci; il ne savait pas la doctrine du « roi de gloire qui récompense un verre d'eau donné en » son nom plus que tous les autres ne feraient de tout notre » sang répandu. » Pourtant, il y avait alors des hommes qui la possédaient dans sa plénitude cette sagesse, et qui déjà mouraient pour l'affirmer; mais le moment n'était pas encore venu où elle serait enseignée aux sages, et professée par les forts. Le stoïcien Tacite n'était pas à la mesure de cette nouveauté; sa tête était trop haute et son esprit trop rebelle; et c'est pourquoi, témoin des luttes des premiers martyrs, il raconte leurs supplices sous Néron, et il les calomnie; il n'avait pas mérité d'être éclairé de la lumière des humbles, et il ne pouvait savoir que ces mêmes chrétiens que, par une odieuse indifférence, il déclare innocents, et pourtant dignes des dernières rigueurs[1], étaient précisément ceux qui posséderaient un jour le monde romain.

Maintenant, et après cette étude sur le prosateur si poète de l'époque impériale, j'arrive aux poètes du second âge, aux poètes en vers.

[1] *Novissima exempla meritos.* Annal., l. XV, c. 44.

CHAPITRE XV.

SÉNÈQUE.

(13 avant J.-C. — 65 après J.-C.)

I. SÉNÈQUE AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE. — II. MAUVAISE PHILOSOPHIE ; SUR DIEU ET SES ATTRIBUTS. — III. L'AME, DANS SÉNÈQUE, EST-ELLE SPIRITUELLE, LIBRE ET IMMORTELLE ? — IV. BEAU CHOIX DE MAXIMES. — V. QUESTION DE L'IDENTITÉ DES DEUX SÉNÈQUES.

I

Les jugements qui ont été portés, au point de vue littéraire, sur Sénèque le tragique, ont peu varié. Ces pièces n'étaient pas faites pour le théâtre ; simples récréations poétiques, elles sont empreintes de tous les défauts qui avaient alors prévalu, le faux goût, l'imagination sans règle, l'absence du naturel, l'oubli de toutes les traditions sur l'art d'émouvoir par la reproduction d'une scène attachante et vive ; elles offrent en place de ces qualités la déclamation, l'abus de la rhétorique, les sentences hors de tout propos, et enfin la volonté arrêtée de tout sacrifier au désir de briller par l'abus des descriptions, par la prodigalité des ornements.

La Harpe, qu'il faut citer avec précaution dans ses jugements sur les anciens, a néanmoins résumé avec goût l'opinion de la critique sur le théâtre de Sénèque ; il tient la balance avec une juste impartialité entre les qualités et les défauts de ce célèbre écrivain.

« On trouve en général, dans Sénèque, peu de connaissance du théâtre et du style qui convient à la tragédie. Ce sont les plus beaux sujets d'Euripide et de Sophocle, traduits

en quelques endroits, mais le plus souvent transformés en longues déclamations du style le plus boursoufflé. La sécheresse, l'enflure, la monotonie, l'amas des descriptions gigantesques, le cliquetis des antithèses recherchées, dans les phrases une concision entortillée, une insupportable diffusion dans les pensées, sont les caractères de ces imitations maladroites qui ont laissé leur auteur si loin de ses modèles.

» Il ne faut pas pourtant croire que les pièces de Sénèque soient absolument sans mérite; il y a des beautés, et les bons esprits qui savent tirer parti de tout, ont bien su les apercevoir. On y remarque des pensées ingénieuses et fortes, des traits brillants et même des morceaux éloquents et bien des idées théâtrales. Racine a su profiter de l'*Hippolyte*, qui est ce qu'il y a de mieux dans Sénèque. Les heureux larcins qu'on lui a fait font voir que, comme poète, il n'est pas indigne d'attention et de louange; mais le peu de réputation qu'il a obtenu en ce genre, et le peu de lecteurs qu'il s'est acquis prouvent assez que ce n'est pas le mérite de quelques traits semés de loin en loin qui peut faire vivre les ouvrages, et qu'il faut élever des monuments durables pour attirer les regards de la postérité. »

Il est certain que Sénèque est à peu près dépourvu de génie dramatique; son drame est loin de représenter l'idéal du genre, dans ce qu'il a d'animé, de vif, de saisissant, dans le mouvement des caractères et de la vie. Mais nous ne posons pas ici un principe sans exception. Il y a de beaux passages dans Sénèque, par exemple la scène de la déclaration de Phèdre, imitée par Racine, et, dans les *Troyennes*, la scène où Andromaque cache son fils Astyanax dans le tombeau d'Hector. Cette dernière situation, bien qu'altérée par des circonstances de mauvais goût, est belle, et les

paroles d'Andromaque pour fléchir l'orgueil de son enfant, peuvent être admirées. Plus d'une fois il lui arrive d'être tour à tour poète épique et poète lyrique. Le récit de la mort d'Hippolyte, la description du Tartare dans l'*Hercule furieux*, l'apparition du spectre de Laïus dans *Œdipe*, sont des morceaux épiques non dépourvus de beautés. Sa versification est presque toujours pure, élégante et choisie. Dans les chœurs, quoique trop souvent il paye tribut à l'affectation du style et au faux goût, il a assez souvent le souffle et le mouvement lyrique. Plusieurs de ses chœurs sont d'une grande beauté, dignes de la muse grecque, et les infortunes d'Ilion, sujets alors bien épuisés, lui ont arraché des accents pleins d'émotion aussi bien que d'harmonie.

II

Mais nous n'oublions point que nous avons à considérer le théâtre de Sénèque au point de vue de la philosophie qu'il contient. Il y a, en effet, beaucoup de philosophie, ou du moins de prétention à la philosophie, dans Sénèque. Nous y verrons une empreinte assez fidèle de l'esprit romain sous les règnes de Claude et de Néron. Fluctuation des idées, mobilité des sentiments, intelligence sans règles, assertions téméraires, le naturel sacrifié à l'étrange, de bons conseils, mais sans conviction et tels que les suggère le hasard des situations, ajoutez les doctrines parfois contradictoires et le plus souvent impies, tels sont les éléments de triste philosophie que le théâtre de Sénèque doit nous offrir. Revenons donc à notre étude et poursuivons notre méthode, épineuse peut-être, mais instructive et grave, en procédant par citations de textes, avec les réflexions qu'ils comportent. — *Ab Jove principium.* Voici d'abord la

théodicée; suivons de près. Au premier regard on peut s'y tromper; mais avec un peu d'attention on voit le fond et ce fond est sombre.

Vos (reges) quibus rector maris atque terræ
Jus necis magnum dedit atque vitæ,
Ponite inflatos tumidosque vultus;
Quidquid a vobis minor extimescit,
Major hoc vobis dominus minatur;
Omne sub regno graviore regnum est.
Quem dies vidit veniens superbum
Hinc dies vidit fugiens facentem.
Nemo confidat nimium secundis,
Nemo desperet meliora lapsis;
Miscet hæc illis, prohibetque Clotho
Stare fortunam; rotat omne fatum;
Res Deus nostras celeri citatus
Turbine versat[1].

Le sophisme se cache dans ces vers sous un faux air d'orthodoxie. Dieu, dit le poète, gouverne les choses du monde; mais non, il ne les gouverne pas, il les entraîne dans son tourbillon, et un tourbillon, produit de la fatalité, et qui ne saurait contenir la Providence. Et d'ailleurs, ce Dieu (*Deus*), qui ne gouverne pas et dans lequel roule toute chose, quel est-il? quel est son nom? Ah! son nom est bien célèbre dans l'antiquité entière, vous le reconnaissez

[1] *Thiest.* act. III, sc. 3. — « O vous, à qui le roi de la terre et des mers a donné ce grand droit de la vie et de la mort, abaissez vos fronts orgueilleux. Tout ce que plus petit que vous peut redouter de votre puissance, vous devez le redouter d'un maître plus grand que vous. Toute puissance relève d'une puissance supérieure. Celui que le matin a vu dans son orgueil, le soir l'a vu renversé. Que personne ne se confie trop dans sa prospérité, et ne désespère non plus dans le malheur. Clotho mêle ces deux conditions, et elle défend à la fortune de se tenir en repos. Le destin mène tout au branle de sa roue. Dieu, dans un tourbillon rapide, roule les choses humaines. »

ici, il n'est jamais éloigné dans Sénèque, c'est le *fatum*, le dieu sans volonté, sans intelligence et sans cœur. Voyez en effet :

O magna parens, natura, Deûm
Tuque igniferi rector Olympi,
Qui tanta regis, sub quo vasti
Pondera mundi librata suos
Ducunt orbes, hominum nimium
Securus abes, non sollicitus
Prodesse bonis, nocuisse malis.
Res humanas ordine nullo
Fortuna regit, spargitque manu
Munera cæcâ, pejora fovens.
Tristis virtus perversa tulit
Præmia recti ; custos sequitur
Mala paupertas....
O vane pudor, falsumque decus[1].

Jupiter (ou plutôt la nature qui est sa mère) régit l'univers ; mais il n'exerce aucune influence sur les événements humains. Le philosophe fait entendre à ce sujet un cri désespéré, il blasphème la Providence. Cet équilibre, si admirable dans le gouvernement du ciel, il n'existe pas dans l'ordre de la terre, dans l'administration des biens mortels. De là un tableau éloquent et navrant de l'apparente injustice qui semble présider à la répartition des biens et des maux. Ce philosophe ne connaît pas le secret, le nœud de

[1] *Hippol.* act. III, sc. 4. — « O nature, puissante mère des dieux, et toi qui gouvernes l'Olympe enflammé, qui gouvernes de si grandes choses, sous lequel le vaste monde conduit ses globes, par la loi de l'équilibre, ah ! tu es trop absent du gouvernement des hommes, tu ne t'inquiètes pas d'être utile aux bons et nuisible aux méchants. L'aveugle fortune dirige les choses humaines ; elle répand ses bienfaits d'une main aveugle et réchauffe les pervers. La vertu gémit et le malheur est le prix de la justice. La cruelle indigence est sa gardienne et la suit. O pudeur trop vaine, ô vertu qui n'es que mensonge ! »

cette énigme; ce n'est pas lui qui peut confondre le sphynx, il ne comprend ni l'épreuve ni l'expiation, ce dogme lumineux qui explique si clairement les contradictions du bien et du mal physique, avec le bien et le mal moral ici-bas. O vertu, tu n'es qu'un nom! dit le sophiste en cet endroit. Brutus, mourant sur le champ de bataille de Philippes, avait proféré le même blasphème. Pourtant ce stoïcisme, qui fait pousser de tels cris à la vertu, c'était la sagesse païenne dans ce qu'elle avait de plus élevé alors. Mais peut-être vous pensez que, niant la providence des dieux, Sénèque admet du moins, et avec certitude, leur existence? Ecoutez ce doute insolent que fait entendre Thieste entrant en scène:

Tactum soli natalis, et patrios deos
(Si sunt tamen Dii), cerno [1].

L'athéisme se montre sans voile dans un chœur de l'*Hercule sur l'Œta*. Orphée, qui cherche des consolations sur sa lyre, fait entendre aux Gètes des paroles lamentables. Les dieux mêmes doivent mourir; les parques avides, rompant la trame des destinées, le jour suprême viendra où les lois de l'harmonie du monde se briseront; le soleil tremblant se détachera du ciel, il éteindra sa lumière; le ciel lui-même tombera, en entraînant du couchant à l'aurore la ruine de l'univers. A ces peintures, le poète ajoute ce qui suit:

Atque omnes pariter deos
Perdet mors aliqua, et chaos.
Et mors fata novissima
In se constituet sibi [2].

[1] *Thiest.* act. III, sc. 1. — « Je vois, je touche le sol natal et les dieux paternels (s'il y a des dieux).

[2] *Herc. œt.* act. III, sc. 3. — « Une mort frappera également tous les dieux, et ils entreront dans le chaos; la mort enfin se détruira (elle se fera à elle-même ses dernières destinées). » — Cf. S Paul, Cor. I, v. 26, 44.

Puis il se demande ce que deviendront les débris du monde :

Quis mundum capiet locus ?
Discedet via Tartari
Fractis ut pateat polis?
An quod dividit æthera
A terris spatium sat est,
Et mundi nimium malis ?
Quis tantum capiet nefas
Fati ? quis superus locus
Pontum, sidera, Tartara,
Regna unus capiet tria[1]?

Le chaos avant le monde, le chaos après le monde, voilà la sagesse génésiaque qui résulte de tels passages. Pas de Dieu pour créer, pas de Dieu pour conserver, les dieux comme le monde lui-même, éternels dans leurs atomes, et promis, non pas précisément au néant, mais à son frère, à l'éternel chaos, les dieux enfin (s'ils existent), ensevelis dans les ruines d'un monde qu'ils n'ont pas produit, est-ce assez d'extravagance, et se peut-il concevoir une imagination de poète plus follement égarée?

III

Il est aisé de comprendre, d'après de tels éléments de théodicée, quelle psychologie se rencontre chez Sénèque et quel rôle y joue la conception de l'âme humaine et l'espérance de l'immortalité.

Verum est, an timidos fabula decipit,

[1] *Ibid.* — « Mais quel lieu contiendra ce monde? La route du Tartare s'ouvrira-t-elle pour recevoir les cieux brisés? L'espace qui sépare le ciel de la terre, est-ce assez, est-ce trop pour contenir les ruines du monde? Quel lieu renfermera un si grand crime du destin? Quel lieu au-dessus de nos têtes, lieu unique, renfermera les mers, les astres, le Tartare, trois royaumes confondus? »

Umbras corporibus vivere conditis?
Quum conjux oculis imposuit manum,
Et tristis cineres urna coercuit,
An restat miseris vivere longius?
Aut toti morimur, nullaque pars manet
Nostri, cùm profugo spiritus halitu,
Inmixtus nebulis, cessit in aera,
Et nudum tetigit subdita fax latus[1]?

Le problème est posé de la manière la plus nette, la plus didactique et même avec une singulière élégance d'expression. A la question d'être ou n'être pas, voici la réponse :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil;
Velocis spatii meta novissima.
Spem ponant avidi, solliciti metum.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent.
Tempus nos avidum devorat et cahos.
Mors individua est, noxia corpori,
Nec parcens animæ. Tænara, et aspero
Regnum sub domino, limen et obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio[2].

[1] *Troad.* act II, sc. 3. — « Est-il vrai, ou n'est-ce que fable pour tromper les timides, que les âmes survivent à nos corps ensevelis? Quand les mains d'une épouse ont fermé nos yeux, et que l'urne fatale s'est refermée sur nos cendres, reste-t-il aux malheureux mortels à vivre plus longtemps? Ou bien mourons-nous tout entiers, et ne demeure-t-il rien de nous quand le souffle qui nous anime s'est enfui, exhalé dans l'air et mêlé aux nuages, et que la torche funéraire a touché nos flancs inanimés? »

[2] *Ibid.* — Act. XI, sc. 3. — « Après la mort, il n'y a rien, et elle-même n'est rien que la dernière borne d'une route rapidement parcourue. Que les ambitieux fassent trève à l'espérance, les inquiets à la crainte. Tu demandes en quels lieux tu seras après la mort? Où sont toutes choses avant de naître. Le

De cette philosophie de l'âme mortelle, sagesse commune aux stoïciens et aux épicuriens, il sortait une tristesse sans bornes, un ennui profond, comme nous l'avons vu dans Lucrèce, une aspiration vers le néant, qui a dans Sénèque aussi des accents douloureux. Dans un chœur d'ailleurs fort poétique de l'Hercule furieux, après une belle peinture du réveil de la nature matinale, aux soins inquiets et aux tristes alarmes qui agitent au sein des villes leurs noirs tourbillons, le poète oppose la tranquillité de la vie des champs, puis il dit :

Dum fata sinunt,
Vivite læti, properat cursu
Vita citato, volucrique die
Rota præcipitis vertitur anni;
Duræ peragunt pensa sorores
Nec sua retro fila revolvunt.
At genus hominum fertur rapidis
Obvia fatis, incerta sui [1].

Voilà donc encore une fois ce que promet le matérialisme. La douce vie en effet que l'homme doit mener ici-bas, en perspective de l'éternel tombeau vers lequel il se précipite! Vivez donc heureux si vous le pouvez, comme le poète vous le recommande, avec cet avenir. Plus loin, dans un chœur d'ailleurs très-beau, il nous dit : Considérez la foule qui chemine sur la route silencieuse des enfers. Les uns se traînent

temps avide nous dévore, et le chaos avec lui. La mort est liée étroitement au corps pour le détruire, et elle n'épargne pas l'âme. Le Ténare, le sombre royaume assujetti à un maître cruel, le chien des enfers qui en garde les portes inaccessibles, ne sont que de vaines rumeurs, des mots vides, des fables pareilles à un rêve agité. »

[1] *Herc. fur.* act. I, sc 2, v. 178. — « Pendant que les destins le permettent, vivez en joie; la vie passe d'un cours précipité, et chaque jour envolé fait tourner la roue de l'année qui se précipite. Les cruelles sœurs poursuivent leur tâche, et ne ramènent pas en arrière leurs fuseaux. Mais la race des hommes se porte d'elle-même, incertaine de soi, au devant des destins rapides. »

à pas lents sous le poids des années, tristes et rassasiés de jours; d'autres, plus jeunes, marchent plus vite, les vierges, les adolescents et les enfants qui commencent à peine à bégayer le nom de leurs mères. Ils marchent aux enfers; arrivés, qu'y trouvent-ils? Suivons le texte:

Stat chaos densum, tenebræque turpes,
Et color noctis malus, ac silentis
Otium mundi, vacuæque nubes [1].

Quoi! vertueux et coupables, sans distinction ils meurent, et ils s'acheminent au royaume souterrain, et ils trouvent également les ténèbres et les nuages! C'est dire que la crainte et l'espérance sont une égale chimère, et qu'il n'y a rien par-delà le jour sombre que nous vivons en attendant la nuit! Est-il étonnant qu'il n'y ait rien que ténèbres et mort dans la mort, puisque même dans la vie nous commençons à mourir.

Prima quæ vitam dedit hora carpit [2].

Les poètes ont un génie étrange pour exprimer, pour peindre l'aspiration de leur cœur au néant.

Quand une mélancolie de cette nature, en présence des douleurs ou des déceptions de l'existence, s'est emparée d'une âme dénuée de toute espérance d'une région meilleure, une seule chose reste, c'est de mourir; alors le suicide est logique, il est le dernier et le juste asile, il est le port, il ouvre la demeure permanente du néant à celui qui a foulé au pied le bruit de l'Acheron; il fait entrer dans la paix profonde, dans la *pax alta*, que nulle terreur ne vient plus trou-

[1] *Ibid.*, act. III, sc. 3, v. 870 — « Là règnent les vapeurs épaisses du chaos, d'affreuses ténèbres, la nuit et son ombre malfaisante, le repos, le silence du monde entier, et des nuages vides. »

[2] *Ibid.*, v 840. — « La première heure, en donnant la vie, commence à la ravir. » — « Nous mourons tous les jours » BOSSUET.

bler. Celui-là est heureux, parce qu'il a brisé toutes ses chaînes; soit que sa mort soit volontaire, soit qu'il se résigne à l'attendre, il va au-devant avec confiance, il est fier, car il a résisté aux outrages du sort, il a porté devant lui un regard sans trouble, il a appris à s'affranchir du caprice des dieux. Il ne craint ni l'orage soulevé par l'aveugle fortune, ni la foudre injuste de Jupiter.

Qui vultus acherontis atri,
Qui styga tristem non tristis invidet,
Audetque vitæ ponere finem,
Par ille regi, par superis erit.
O quam miserum est nescire mori[1]!

Et tout cela se complète par le dogme de la fatalité, qui détruit d'abord Dieu comme Providence, puis l'homme comme puissance libre, maître de ses actions, capable de mérite et de démérite, de vice et de vertu.

Fatis agimur, cedite fatis;
Quidquid patimur, mortale genus,
Quidquid facimus venit ex alto.
Omnia certo tramite vadunt,
Primusque dies dedit extremum.
Non illa Deo vertisse licet
Quæ nexa suis currunt causis.
It, cuique ratus, prece non ullâ
Mobilis ordo[2].

[1] *Agam.* act. III, sc. 2, v. 606. — « Celui qui voit sans effroi l'aspect du noir Acheron, le marais effrayant du Styx, et qui ose mettre fin à sa vie, celui-là est l'égal d'un roi, l'égal des dieux. Oh! malheureux qui ne sait pas mourir! »

[2] *Œdip.* act. V, sc. 2. — « Nous sommes poussés par les destins; cédez aux destins. Tout ce que nous souffrons ici-bas, race mortelle, tout ce que nous faisons vient d'en-haut. Tout marche dans une voie déterminée. Le premier de nos jours nous donne le dernier; il n'est pas permis à Dieu de changer l'ordre des effets liés à leur cause et dont la course est irrésistible. L'ordre général est déterminé pour chacun; pas de prière qui le fasse changer. »

Vous venez pourtant de dire une vérité, poète, éclairé dans ce moment d'un oblique rayon tombé dans vos ténèbres. Oui, tout ce qui est de l'homme, ses actions et ses souffrances, tout vient d'en haut, *ex alto*. Une seule chose vous manque, c'est que vous ignorez ce qui est en haut; ce n'est pas, certes, l'aveugle destin, c'est le Dieu vivant, celui qui compte vos cheveux et les feuilles des arbres, qui sait ce qui se passe dans les cœurs, qui s'incline à qui le prie, et qui ne craint pas, comme vous le dites, de déranger, quand il lui plaît, l'ordre de sa création.

Ainsi l'on trouve dans Sénèque le tragique le système assez complet d'une détestable philosophie. Tous ces passages sont si formels, développés d'une manière si didactique et si ferme, qu'on y sent l'enseignement direct du sophiste. Il y avait de cela dans Euripide, mais avec une volonté bien moins arrêtée; et, dans le poète grec, ces coupables erreurs sont le plus souvent rachetées par les plus beaux traits d'une sagesse qui fut un peu plus tard celle de Platon. Dans Sénèque, il y a parti pris, idée faite; sauf quelques lueurs soudaines et que nous allons voir, c'est l'athéisme érigé en dogme.

IV

Malgré tout ce qui précède, il y a dans l'œuvre entière attribuée à Sénèque, des passages qui sont dans cette œuvre une heureuse contradiction, des sentences qu'il est bon de recueillir et que la mémoire peut ajouter utilement à son trésor. Et d'abord, un beau vers sur la justice de Dieu poursuivant les coupables :

Sequitur superbos ultor à tergo Deus[1].

[1] *Herc. fur.* act. 2, sc. 3. — « Un Dieu vengeur est sur les traces du superbe. »

La vertu n'est pas assujettie au destin; il est toujours possible d'être vertueux.

Nunquam potest non esse virtuti locus.
Non fato, sed moribus scelera imputes[1].

Le remords, seconde innocence :

Scelus aliqua (res) tutum nulla securum tollit.
Quem pœnitet peccasse, penè est innocens.
Sera nunquam ad bonos mores venit via[2].

Force de l'âme :

Haud est virile fortunæ terga dare.
Fortuna opes auferre, non animum, potest,
Virtutis est domare quæ cuncti pavent.
Imperia dura tolle, quid virtus erit[3] ?

Dans la douleur :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.
Fletus ærumnas levat[4].

Hypocrisie :

O vita fallax! abditos sensus gerunt,
Animisque pulchram turpibus faciem induunt.
Pudor impudentem celat, audacem quies,

[1] *Médée*, act. II, sc. 2. — *Hippol.* act. I, sc. 1. — « Il est toujours possible d'exercer la vertu. — Impute tes crimes non pas au destin, mais à tes mœurs »

[2] *Hippol* act. II, sc. 2. — *Agam.* act II, sc. 1. — *Ibid.*, sc. 2. — « Le crime peut être en sûreté, jamais tranquille. — Celui qui se repent de sa faute est presque innocent. — Le retour à la vertu ne vient jamais trop tard. »

[3] *Œdip.* act II, sc. 2. — *Herc. fur.* act. II, sc. 3. — « Ce n'est pas d'un homme de tourner le dos à la fortune. — La fortune peut enlever les richesses, non le cœur. — Le propre de la vertu est de dompter ce qui fait peur à tous. — Otez les durs commandements, que sera la vertu? »

[4] *Hippol* act II, sc. 3. — *Troad.* ac. III, sc. 3. — Les peines légères se répandent en discours, les grandes sont consternées. — Pleurer adoucit le chagrin. »

Pietas nefandum[1].

Et des maximes de bon usage, justement et finement exprimées:

Qui non vetat peccare, cùm posset, jubet.
Quod non vetat lex, hoc vetat fieri pudor.
Quo plura possis, plura patienter feras;
Ferre quam sortem patiuntur, nemo recusat.
Est miser nemo, nisi comparatus.
Redire, cùm perit, nescit pudor,
Det illis veniam facilè, cui veniâ opus est[1].

En général, ces formules sont stoïciennes. Celui-là, dit-il ailleurs, est vraiment roi qui se met au-dessus de la crainte des orages et des passions, puis il ajoute comme Horace:

Quem non concutiet cadens
Obliqui via fulminis;
Qui, tuto positus loco,
Infrà se videt omnia,
Occurritque suo, libens,
Fato, nec queritur mori[2]?

Cette destinée, elle est cruelle, inflexible; que n'est-il donné au poète de la fuir!

Utinam misero mihi fata darent!

[1] *Hippol.* act. III, sc. 2. — « O vie trompeuse! ils cachent leurs pensées et revêtent de beaux dehors, des sentiments honteux. La pudeur dissimule l'impudique; le calme apparent, l'audacieux; la piété, le criminel. »

[2] *Troad. Agam. Passim.* — « Celui qui ne défend pas de pécher, lorsqu'il le peut, le conseille. — Ce que la loi ne défend pas, la vertu le défend. — Plus vous êtes puissant, plus vous supporterez avec patience. Le sort que tous ont à souffrir, personne n'en refuse sa part. — Personne n'est malheureux que par comparaison. — La pudeur une fois perdue ne revient pas. — Que celui-là soit indulgent, qui a besoin d'indulgence. »

[3] *Thiest.*, act. III, sc. 2. — « Quel est celui que la foudre en tombant n'ébranlera pas, qui, placé dans un lieu sûr, voit au-dessus de lui toutes choses, s'offre d'un cœur libre à sa destinée, et ne se plaint pas de mourir? »

Fugerem, luctus oblita meos,
Pennâ volans[1]!

Le psalmiste aussi a dit: *Quis mihi dabit pennas, ut volem.* C'est le même tour; mais qui pourrait confondre les deux pensées qui font parler et sentir ici les deux poètes? Tous les deux voudraient l'aîle de l'oiseau, pour fuir ce monde de misères et pour s'envoler. Et en quel lieu s'envoler? Au néant, dit le poète profane; auprès de Dieu, dit le poète inspiré.

V

Abordons, sans trop la discuter, la question tant controversée et si peu résolue, de l'identité ou de la différence des deux Sénèques. Commençons par le philosophe. Le gouverneur de Néron représente assez bien, dans la sagesse antique, le stoïcisme de l'époque romaine, stoïcisme raffiné et drapé, dans lequel se retrouve le sentiment exagéré des Romains sur leur propre grandeur. Néanmoins, dans beaucoup de ses pages, Sénèque sort du stoïcisme et il entre à pleines voiles dans les doctrines à la fois plus élevées et plus consolantes du divin Platon. Même il peut arriver qu'on y respire un souffle d'enthousiasme moral qui ressemble à la religion, et qui a fait demander si ce même Sénèque n'aurait pas rencontré l'apôtre des nations sur sa route et écouté ses entretiens. Il y a par exemple un endroit de ses lettres où, voulant montrer quelle dignité l'homme retire de la loi du devoir, cette loi qu'il caractérise n'est plus la formule inflexible et si peu humaine des premiers stoïciens, mais bien, comme on doit le dire, la volonté même

[1] *Oct.* act. V, sc. 2. — « Si les destins me le permettaient, ah! comme, oubliant mes douleurs, je fuirais, m'envolant d'une aile rapide! »

de Dieu ; et cette volonté suprême il l'appelle au secours de la faiblesse de l'homme, *non potest res tanta sine adjumento numinis stare.* Ce n'est pas un stoïcien qui parle de cette façon et proclame l'impuissance de l'homme à se maintenir dans la vertu, sans la grâce, sans le concours de Dieu.

Mais bientôt l'orgueil stoïcien reparaît et son philosophe ne tarde pas à rentrer dans le cercle inflexible. Dans le traité de la « vie heureuse » son platonisme est superbe, lorsque, s'adressant au mortel qu'il voit luttant sur la terre contre l'infortune ou brisé sous la tyrannie des passions, *sequere Deum*, lui crie-t-il, suis un Dieu. Mais aussitôt, et au lieu de s'arrêter à ce point vraiment sublime, il ajoute que l'homme qui souffre ici-bas avec courage est supérieur à Dieu, parce que Dieu, être parfait par lui-même, est incapable de souffrir. C'est bien là la témérité du Portique, oubliant la faiblesse de l'homme et déifiant la créature au dessus même de son auteur. Le sage suffit à sa vertu et sa vertu suffit à son culte; il se dresse un autel au fond de lui-même, et, s'adorant dans sa solitude, il se salue Dieu.

Vous trouverez bien encore chez ce philosophe quelques beaux traits sur l'immortalité de l'âme. Quelquefois son stoïcisme fléchit jusqu'à concevoir une vie heureuse après les épreuves de celle-ci. Mais ce ne sont que des éclairs rapides; ce n'est pas, comme dans Cicéron après Platon, cet ardent amour qui monte vers Dieu, à la pensée de l'avenir immortel, qui ne fait pas de la vertu une loi abstraite et sans âme, mais qui la revêt de ces traits ineffables dont s'enivrait l'orateur, le sage de Tusculum, et qui lui faisaient dire: *Ea est virtutis forma, quæ si oculis cerneretur, mirabiles de se amores excitaret.* Là, comme en divers endroits, Sénèque est platonicien.

En définitive, et s'il faut exprimer une opinion sur la

question de savoir si Sénèque le tragique est le même que Sénèque le philosophe, nous inclinons pour l'affirmative. A la prendre dans le fait, cette question d'histoire littéraire n'a pas été, ne sera pas éclairée, et il est à croire qu'elle sera toujours à l'état de problème. Aucun écrivain contemporain de Sénèque, ou de la génération qui le suivit, ne le cite comme auteur des tragédies. Quintilien, énumérant les poëtes dramatiques, parmi lesquels il cite des noms restés fort inconnus, ne mentionne en aucune façon les tragédies de Sénèque, bien que, d'accord en cela avec Tacite, il ait constaté que Sénèque composait des vers. Malgré cela, et fondé sur les traits généraux de la sagesse du philosophe tels que nous venons de les indiquer, nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de le distinguer de celui qui nous occupe en ce moment. Trop de rapports dans la pensée rapprochent en effet le poëte et le prosateur. Cette ressemblance est plus sensible encore pour le style, où l'on trouve la même élégance habituelle, jointe aux mêmes traces de faux goût. C'est pourquoi je croirais volontiers que les tragédies sont une œuvre de la jeunesse du philosophe, alors qu'il sortit de la discipline de Sénèque le rhéteur, son père, avec toutes les mauvaises doctrines qu'il avait puisées aux sources mêmes du sophisme. Plus tard, ayant abandonné la poésie, il s'éleva et s'affermit dans une pensée plus haute, et il fut un philosophe spiritualiste. Le bon levain, dont nous avons trouvé quelques traces, s'augmenta et devint le fond de sa substance. Sénèque, en admettant qu'il n'y en ait qu'un, se sera en grande partie séparé des égarements de sa jeunesse, *l'insanientis sapientiæ*, comme Horace avait dit. Plus heureux si, non content de s'élever à quelque stoïcisme platonicien, il se fût tourné vers la lumière, qui était entrée jusque dans le palais

de l'empereur, et que celui-ci cherchait vainement à éteindre dans le sang des premiers martyrs. Mais il était dit que la parole serait d'abord enseignée aux simples et que les sages n'y viendraient qu'après la foule [1].

Quoi qu'il en soit de cette question, on trouvera ici volontiers des vers qui certainement appartiennent à Sénèque le philosophe, et qui sont irréprochables de tout point. C'est un passage traduit d'un hymne de Cléanthe, des iambes remarquables et tout à fait dans la facture du tragique :

> Duc me, parens, celsique dominator poli,
> Quocumque placuit; nulla parendi mora est.
> Adsum, impiger fui; non te comitabor gemens,
> Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.
> Malusque patiar quod pati licuit bono [2] ?

Evidemment *fata* est ici dans le sens de la Providence, et le fond de ce passage c'est encore le *sequere Deum*. Et pourtant il y a tout à côté de ces beaux vers un mélange d'erreur, car, dans le passage qui a amené l'imitation de Cléanthe, il est dit qu'un grand cœur doit s'abandonner à la Providence et ne pas lutter, s'épuiser dans une lutte impossible contre la nature. C'est bien; mais l'auteur trouve le moyen d'enseigner le fatalisme par cette observation, que tout ce que nous souffrons est entré dès l'origine dans le grand ouvrage de Dieu : *Nec deseramus hinc operis*

[1] Voir, dans le livre de M. D. Nisard (t. I, p. 57-90), la question de l'identité des deux Sénèque parfaitement discutée, surtout en ce qui regarde la conformité des doctrines.

[2] Epist. 90. — « Conduis-moi, ô Père, toi qui règnes sur les hauteurs du monde, conduis-moi, partout où il te plaît. Sans retard, je t'obéirai. Me voici; j'ai été inactif jusqu'à ce moment; désormais, je t'accompagnerai sans gémir. Les destins conduisent l'homme avec son consentement; s'il résiste, ils le traînent. Ce que bon je dois souffrir, est-il mieux de le souffrir méchant ? »

pulchri cursum, cui quidquid patimur intextum est. Les biens et les maux ne sont pas, comme Sénèque ici semble le vouloir, un résultat passif, absolu du plan de l'univers; il y a la volonté de Dieu, puis la loi de l'épreuve, qui est celle de l'homme et sa liberté d'agir ou de ne pas agir. De cet enchaînement prétendu de toutes choses, du tissu dans lequel tout ce que nous faisons, tout ce que nous souffrons est enfermé, Dieu et l'homme lui-même se jouent, l'un par sa puissance, l'autre par sa liberté. Or, ce passage du philosophe se rapporte à plus d'une formule qui pourrait, si l'on voulait se donner la peine de chercher, se recueillir chez le poète.

CHAPITRE XVI.

LUCAIN.

(39-65 après J.-C.)

I. LUCAIN, PHILOSOPHE STOÏCIEN.—II. PANTHÉISTE.—III. SA DOCTRINE SUR LE MONDE SURNATUREL ; MAGIE NOIRE.

La moitié du premier siècle de notre ère était à peine achevée, et déjà c'était la décadence. D'abord un silence de cinquante années ; puis, sous Néron, un grand mouvement de lettres et d'art ; mais ce mouvement n'avait pas lieu sans une tendance vers la ruine. Le génie de l'homme croît et monte jusqu'au point qui lui a été assigné. Là, sur ce faîte, « il aspire à descendre, » il faut qu'il descende, c'est le destin. Toutefois il descend, non sans quelque majesté, dans un ciel moins pur, mais où demeurent les feux d'un soleil qui a passé son midi. Après Périclès, après Auguste, après Louis XIV, le génie ne se maintient pas à la même hauteur, les traditions ne sont pas évanouies, et il s'en faut bien que la scène littéraire soit déserte ; elle n'est pas vide encore d'écrivains supérieurs.

Parmi les victimes que l'empereur Néron sacrifia à sa vengeance après la conspiration de Pison, l'une des plus illustres fut le jeune Annæus Lucain, de Cordoue, neveu de Sénèque le philosophe et disciple du stoïcien Cornutus. Ce poète, d'un beau et précoce génie, s'était attiré d'abord la faveur, puis la jalousie de l'histrion couronné qu'il effaçait par la supériorité de son talent. Après avoir vanté Néron avec excès, il conspira contre lui ; mais, faible stoïcien

dans la pratique de la vie, il mourut sans courage ; il alla même jusqu'à dénoncer sa mère, qui lui avait donné des leçons de force romaine et de conspiration.

Ce poëte, enlevé si jeune à tant d'espérances, est le second poëte épique de Rome. Il est auteur de la *Pharsale,* poëme en dix livres, dans lequel il raconte la rivalité de Pompée et de César, et la guerre civile qui en fut la suite, jusqu'au siége d'Alexandrie. Ce poëme historique manifeste toutes les qualités d'un génie original et tous les défauts d'une époque de décadence. On y reconnaît un souffle poétique si élevé, de si riches descriptions, tant d'éloquence dans les discours, tant de force dans les caractères, une pensée si mâle, un si vif amour de la patrie et de la liberté, une grandeur si romaine, que son auteur a conservé un rang éminent parmi les poëtes, et que les plus grands hommes, surtout Corneille, en France, lui ont payé un juste tribut d'admiration.

Considéré comme philosophe, Lucain aussi donne lieu à de curieuses études. On reconnaît dans son œuvre les éléments les plus divers de la pensée à Rome, au second siècle de l'empire ; on y trouve surtout le stoïcien, avec toutes les extrémités de cette célèbre discipline dans l'ordre philosophique et dans l'ordre moral.

I

Pour se représenter le stoïcien romain dans ses traits les plus accusés, il suffirait d'étudier le grand épisode du premier livre de la *Pharsale*, l'entretien de Caton avec Brutus. On sait très-bien que le stoïcisme, vers le temps où nous sommes, n'était plus le même que celui de Néron ; un peu plus tard, Epictète et Marc-Aurèle le forcèrent à platoniser ; Sénèque, le philosophe, déjà est sur cette pente, ou

plutôt dans cet essor; mais le stoïcisme chez Lucain a conservé sa sève première, l'âpreté sourcilleuse de ses formules, sa morale inaccessible et sa métaphysique sans issue, l'étoffe rude et sans plis du manteau dont il est drapé.

César est au moment d'entrer dans Rome; Brutus, indécis sur le parti qu'il doit prendre, vient consulter Caton, le plus vertueux citoyen de la république. Les deux discours sont des modèles de cette éloquence vive et sophistique, qui signale le temps où écrivait Lucain. Jamais l'idéal stoïcien ne s'est montré plus impérieux et plus fort.

Otia solus ages, sicut cœlestia semper
Inconcussa suo volvuntur sidera lapsu?
Fulminibus propior terræ succenditur aer,
Imaque telluris ventos, tractusque coruscos
Flammarum accipiunt; nubes excedit Olympus,
Lege deûm; minimas rerum discordia turbat,
Pacem summa tenent[1].

A l'emphase des éloges dont il est l'objet, Caton répond dans les termes que voici:

Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur;
Sed quæ fata trahant virtus secura sequetur.
Crimen erit superis et me fecisse nocentem[2].

C'est bien le stoïcisme, dans l'exagération qu'il avait prise en s'associant au génie hautain de Rome. La sagesse du Portique est au-dessus de tout. Les dieux sont respon-

[1] *Phars.* l. II, v. 269.—« Seul, resteras tu dans ton repos, comme les astres, sans être ébranlés dans leur cours, roulent à travers l'espace du ciel? L'air, plus près de nous, est embrasé par la foudre; au-dessous, la terre reçoit l'effort des vents et les sillons étincelants de la foudre; mais l'Olympe s'élève au-dessus des nuages. Télle est la loi des dieux. La discorde agite les petites choses, les grandes demeurent en paix. »

[2] V. 288. — « Brutus, la guerre civile est, je l'avoue, le plus grand des crimes, mais ma vertu suivra d'un pas assuré le destin qui m'entraîne. Ce sera le crime des dieux de m'avoir fait criminel. »

sables envers l'homme, et non pas l'homme envers les dieux. Si je suis coupable, c'est que les dieux l'ont ainsi voulu; eux seuls auront mis le crime dans ma pensée, dans mon cœur.—Est-ce impiété, est-ce folie?

Après de très-beaux vers, empreints du plus vif amour de la patrie,

Non ante revellar
Exanimem quam te complectar, Roma, tuumque
Nomen, libertas, et inanem persequar umbram [1].

le poète trace ce que la rhétorique appellerait la prosopographie du stoïcien, dans la personne de Caton.

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit: servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti
In commune bonus; nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit, sibi nata, voluptas [2].

Ce tableau est complet, la plus pure vertu stoïque s'y trouve marquée en traits nobles, généreux. Il faut remarquer, en particulier, ce trait d'une excellente morale: *sibi nata voluptas*, la volupté est née pour elle-même, elle n'a pas de but, pas de loi, au dehors et au delà d'elle. Elle est intéressée, elle ne saurait être la loi. Les stoïciens avaient parfaitement vu et compris cette vérité; ils avaient aussi

[1] V. 205. — « Non, Rome, je ne m'arracherai à toi qu'après t'avoir embrassée mourante; liberté, je suivrai ton nom quand tu ne serais plus qu'une ombre. »

[2] V. 381. — « Telles furent les mœurs de Caton, telle fut cette secte que rien n'ébranle: garder la mesure, marcher au but, suivre la nature, mourir pour sa patrie, se croire né, non pour soi-même, mais pour le monde entier. Adorateur de la justice, rigide observateur de l'honnête, faisant le bien dans l'intérêt de tous, Caton ne laissa jamais la volupté, née pour elle-même, se glisser dans sa vie, et prendre part à ses actions. »

l'idéal de la vertu. Il faut bien accepter cette vertu hautaine des stoïciens, imparfaite, fastueuse, mais vraie et solide dans sa base, ayant à un certain degré *l'inconcussum quid*, en attendant la révolution morale qui se préparait alors, l'avénement de la vertu chrétienne.

Voici encore un passage dans lequel le stoïcisme se montre dans sa dignité, où il y a quelque chose de factice et d'incomplet, mais qui n'est pas sans grandeur; ce sont les paroles de Labiénus à Caton, au moment où ils vont consulter l'oracle d'Ammon.

Nam cui crediderim superos arcana daturos,
Dicturosque magis quam sancto vera Catoni?
Certe vita tibi semper directa supernas
Ad leges, sequerisque Deum. Datur ecce loquendi
Cum Jove libertas, inquire in fata nefandi
Cæsaris, et patriæ venturos excute mores:
Jure suo populis uti, legumque licebit,
An bellum civile perit. Tua pectora sacrâ
Voce reple; duræ saltem virtutis amator,
Quære quid est virtus, et posce exemplar honesti [1].

La règle, ou plutôt l'exemplaire, le type de l'honnête, belle formule assurément; ils avaient, ces stoïciens, admirablement surpris dans son fond le principe moral, la vertu existant par elle-même et obligatoire, la vie humaine réglée d'après les lois éternelles et à l'imitation de Dieu. L'homme

[1] L. IX, v. 554. — « A qui puis-je croire que les dieux confieraient plus volontiers leurs secrets, diraient plutôt la vérité qu'au vertueux Caton? Ta vie a toujours eu pour règle les lois célestes. Tu suis un Dieu. Voici que tu peux librement parler avec Jupiter; demande-lui quel sera le sort du coupable César; cherche à connaître l'état futur de la patrie; s'il sera permis aux peuples d'user de leurs droits et de voir leurs lois rétablies, ou si le fruit de la guerre civile sera perdu; remplis ton cœur de la parole sacrée; ami de l'austère vertu, demande aux dieux en quoi elle consiste, demande-leur de t'expliquer la règle de l'honnête. »

vertueux, dit Lucain, s'approche du ciel, il lui appartient de s'entretenir avec Dieu, il remplit son cœur de la parole sacrée, car les dieux l'inspirent et s'empressent de lui découvrir leur vérité. On sent qu'ici le stoïcisme se trempe de platonisme, et Lucain a ici quelque chose du ton et du style de Sénèque, son oncle. Un peu davantage, et il trouverait la vraie doctrine morale qui est de donner au principe stoïcien vrai en soi, la base qui lui manque. Il aurait appelé loi de Dieu cette loi morale, dont la formule stoïcienne ne faisait qu'une abstraction sublime, abstraction que le mot que je viens de dire pouvait seul vivifier.

Aussi, quelle erreur n'est-ce pas, malgré la solidité de son principe, que ce stoïcisme, qui croit à une loi abstraite, sans base, sans autorité, dépourvue de sanction, à une loi qui n'est pas la loi de Dieu, et qui n'attend d'autre récompense qu'elle-même! Car enfin cette vertu idéale, dans son plus haut essor, qu'est-elle, sinon la vertu humaine divinisée? Aussi ces hautes doctrines de moralité sont-elles impuissantes, elles se perdent dans l'excès, dans l'impossible. Trouvant la barrière immédiatement en dehors d'elle, elles se brisent et disparaissent. Ces stoïciens antiques, dont plusieurs furent de grands hommes, ont-ils été des sages? Que de choses à dire à l'égard de Sénèque, de Lucain mourant, de Caton même que le poète vient d'appeler *sanctus Cato!* Pardonnez, vrais saints de la vraie foi! Quelle sainteté que celle de ce Romain si fier, qui prête sa femme à Hortensius et qui se tue à Utique, après avoir lu le *Phédon*, comme pour donner un démenti aux arguments de Socrate sur l'immortalité de son âme!

Bien qu'on puisse attribuer à la doctrine stoïcienne une certaine autorité dans la formule morale, comme son impuissance était réelle, et quelle indigence était la

sienne, si l'on pense quels étaient les autres dogmes métaphysiques, de cette sagesse, qui croyait à la vertu, au mérite, et ne cherchait pas en dehors d'elle-même sa récompense !

II

L'ontologie stoïcienne n'était pas autre que le panthéisme. Lucain est un panthéiste violent, effréné; on va le voir.

C'est au cinquième livre. Appius, qui commande dans l'Achaïe, se fait ouvrir le sanctuaire de Delphes, depuis longtemps fermé à la curiosité des mortels. Il veut interroger Apollon. Après avoir décrit le Parnasse, placé au milieu du monde, selon l'antique tradition, on vous raconte comment Apollon, voyant un jour les cavernes profondes exhaler un souffle prophétique, s'y renferma lui-même, et, caché dans le sanctuaire, y devint l'organe du destin. Que signifie cette légende? Lucain l'explique. Le destin roule le sort des mortels; inflexible, inerte, avant tous les temps, il n'est pas soumis à la loi de l'espace; néanmoins il a sa manifestation spéciale dans la caverne du Parnasse. Un souffle divin habite cette retraite; mais pour que le souffle devienne une réalité vive, une voix parlante, et qui se produise au dehors, il faut qu'un immortel remplisse le ministère, que le dieu lui-même, se servant d'une bouche mortelle, fasse entendre l'avenir. Apollon est le prophète; c'est dire qu'il est l'expression fatidique du destin et il habite l'âme de la prêtresse. Au fond, il n'y a que le destin; Apollon est sa personnification, la prêtresse, son instrument. C'est donc d'abord, le fatalisme; mais, la pensée hors des voies ne s'arrête pas à ce degré; du fatalisme au panthéisme, il n'y a qu'un pas à faire; dans le royaume des folies les provinces se touchent, et prompte, immédiate est la communication. Les vers suivants découvrent le panthéiste :

Quis latet hic superûm, quod numen ab æthere pressum

Dignatur cæcas inclusum habitare cavernas ?
Quis terram cœli patitur deus, omnia cursûs
Æterni secreta tenens, mundique futuri
Conscius, ad populum sese proferre paratus,
Contactusque ferens hominis ? magnusque, potensque,
Sive canit fatum, seu quod jubet ipse canendo
Fit fatum? Forsan, terris inserta regendis,
Aere libratum vacuo quæ sustinet orbem,
Totius pars magna Jovis Cyrrhæa per antra
Exit, et æthcrio trahitur connexa tonanti [1].

Lucain est ici tout à fait sorti de la mythologie ordinaire. Après avoir parlé d'Apollon, qui est l'interprète du destin, il abandonne le mythe pythien, et se demande quel Dieu peut consentir à s'enfermer dans les flancs de la caverne et livrer ainsi les oracles du *Fatum*. La réponse qu'il se fait, c'est que cet esprit immortel, dont l'antre est pénétré, n'est pas vraiment le dieu mythologique de Délos, mais bien le dieu inconnu, le dieu suprême, universel dont la volonté crée le destin. A ce point, notre poète semble toucher à l'orthodoxie. Erreur. Ce dieu qu'il entrevoit, et qui gouverne le destin, ne pensez pas qu'il soit le vrai Dieu, le Dieu vivant. Le poète a bien pu quitter la mythologie, mais il n'est pas entré dans la vérité. Ce dieu qui habite l'antre de Délos, est celui qui remplit l'univers, *mens agitans molem,* dit Virgile ; *terris inserta*, dit Lucain. Une émanation de

[1] V. 82. — « Lequel des dieux est caché ici? Quelle divinité descendue du ciel, daigne se renfermer dans ces cavernes obscures? quel dieu du ciel, possédant les secrets de l'éternité, ayant conscience du monde futur, et disposé à se produire devant le peuple, à se communiquer à la foule, consent à habiter ainsi notre terre? Il est grand, il est puissant, soit qu'il annonce le destin, soit que sa volonté elle-même devienne le destin. Peut-être introduite dans la terre qu'elle régit, et dont elle soutient et balance le globe dans le vide de l'air, est-ce une grande partie de Jupiter tout entier qui s'exhale ainsi à travers les antres de Cyrrha, et s'étend, inséparable de celui qui tonne dans l'éther. »

Jupiter, inséparable de son être, a pénétré l'antre auguste, et cette partie de Dieu tend à se dégager de ses liens et à remonter vers sa source, lorsque, par le ministère d'Apollon, elle manifeste l'avenir. Il y a là, si l'on accepte ces explications assez claires d'un texte de Lucain, un pressentiment très-marqué de tous les égarements panthéistes, qu'un peu plus tard l'école néoplatonicienne devait répandre à loisir parmi les penseurs non chrétiens de Rome.—Suivons :

Le tableau de la prêtresse en proie au dieu qui l'obsède, est effrayant; il a l'énergie, sans en avoir la sobriété, du tableau analogue dans Virgile. Mais la pensée panthéiste continue à se faire jour, et pleinement, dans cette description. La prêtresse, possédée par un dieu, est si bien plongée dans la substance infinie, que c'est l'infini lui-même qui se dévoile à cette âme passive sous le dieu, et dont la personnalité alors est anéantie.

Hoc ubi virgineo conceptum est pectore numen,
Humanam feriens animam sonat, oraque ventis
Solvit [1].

Et plus bas :

Venit ætas omnis in unam
Congeriem, miserumque premunt tot sæcula pectus;
Tanta patet rerum series, atque omne futurum
Nititur in lucem; vocemque petentia fata
Luctantur; non prima dies, non ultima mundi
Non modus Oceani, numerus non deerat arenæ [2].

[1] L. 5, v. 97. — « Dès que l'esprit divin est entré dans ce sein virginal, il ébranle cette âme humaine; il se fait entendre, il livre aux vents ces paroles prophétiques. »

[2] L v, v. 177. — « Les âges se présentent amoncelés, les siècles accablent son faible cœur, tant est grande la chaîne des événements. Tout l'avenir fait effort pour venir à la lumière, les destins luttent contre elle pour s'emparer de sa voix. Rien n'échappe à sa vue, ni le premier jour du monde ni le dernier, ni l'étendue de l'Océan ni le nombre de ses grains de sable. »

Si ce n'est pas là le panthéisme absolu, on ne sait guère où le rencontrer. Absorption de l'âme dans l'infini, de l'individuel dans l'un; puis, cet infini, cette unité qui est dieu, ce dieu qui est le tout, ce tout enfin qui est l'âme, l'âme universelle, formule suprême !

Dans un autre épisode, au neuvième livre, Lucain a tiré le dernier voile, et le sens panthéiste est encore plus clair.

Caton s'est décidé à se rendre au pays des Maures, dans les états de Juba. Forcé par une tempête de renoncer au voyage par mer, il se résout à faire le tour des Syrtes, à travers les sables de la Lybie. Après une description longue, diffuse et chargée de fausses couleurs, des Syrtes lybiennes, des hordes qui les peuplent, de la tempête émue dans les sables où l'armée court risque de s'ensevelir, puis des reptiles qui infestent la plaine, il arrive enfin au temple d'Ammon, où son lieutenant Labienus l'engage à consulter les dieux. Voici la réponse de Caton :

Ille deo plenus tacitâ quem mente gerebat,
Effudit dignas adytis è pectore voces :
Quid quæri, Labiene, jubes? An liber in armis
Occubuisse velim potius quàm regna videre?
An sit vita nihil, sed longam differat ætas?
An noceat vis ulla bono, fortunaque perdat
Oppositâ virtute minas, laudandaque velle
Sit satis, et nunquam successu crescat honestum?
Scimus, et hoc nobis non amplius inseret Ammon [1].

[1] L. IX, v. 563. — « Lui, plein du dieu qu'il possédait dans son âme silencieuse, prononça ces paroles dignes du sanctuaire : Que veux-tu, Labienus, que je demande? Si j'aime mieux mourir libre, les armes à la main, que de vivre sous un roi ; si cette vie n'est rien que le temps qui retarde la longue vie ; s'il y a quelque puissance capable de nuire à l'homme de bien ; si la fortune perd ses menaces quand elle s'attaque à la vertu ; s'il suffit de vouloir ce qui est louable, et si le succès n'ajoute jamais rien à l'honnête? Nous savons tout cela ; Ammon ne se gravera pas davantage au fond de nos cœurs. »

C'est pourquoi il ne veut pas consulter le Dieu ; il sait tout ce qu'il peut lui dire ; il sait là-dessus ce que lui ont enseigné les formules stoïciennes, grandes maximes, mais fières et d'un essor borné, faites pour la vie que nous vivons et ne réservant rien pour ce qui est au delà.

Hæremus cuncti nos superis; temploque tacente,
Nil facimus non sponte Dei; nec vocibus ullis
Numen eget, dixitque semel nascentibus auctor
Quidquid scire libet; steriles nec legit arenas
Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.
Est ne Dei sedes, nisi terra, et pontus, et aer,
Et cœlum et virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris[1].

Le voilà bien, j'espère, le panthéisme, et dans sa plus radicale expression, non pas le dieu personnel et rémunérateur, mais le Dieu qui est tout à la fois tout ce qui respire et s'agite, tout ce que nous voyons, enfin cet espace infini dans lequel est mû tout ce qui existe.

Dans ce même temps où Lucain écrivait, il y avait un autre sage, achevant dans Rome même sa divine prédication ; celui-là n'était ni un philosophe ni un poète, mais un apôtre, un envoyé de la vérité nouvelle qui venait luire sur le monde et dissiper toutes ces ténèbres. Or, voici ce que disait l'apôtre des nations : « *In Deo vivimus et movemur et sumus.* » Cette parole, émanée de la sagesse éter-

[1] L. IX, v. 572.— « Nous sommes tous attachés, adhérents aux dieux; si le temple se tait, ce n'est pas moins par leur volonté que nous agissons, la divinité n'a pas besoin de paroles ; l'auteur de notre être a dit une fois, quand nous naissons, tout ce que nous pouvons savoir ; il n'a pas choisi des sables stériles, pour s'y communiquer à un petit nombre d'hommes; ce n'est point dans cette poussière qu'il a caché la vérité. Dieu a-t-il d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel, et le cœur de l'homme vertueux? Pourquoi chercher les dieux au delà ? Jupiter est tout ce que tu vois, tout cet espace dans lequel tu es mû. »

nelle, est le plus haut sommet où l'on puisse s'arrêter, quand il s'agit d'expliquer la coexistence du fini et de l'infini. Nous sommes en Dieu, dit l'apôtre; nous sommes Dieu, dit le poète. L'apôtre, dans cette auguste formule, a déterminé à la fois la grandeur et la limite. Cette nature, dans laquelle nos corps s'agitent, n'est pas Dieu. Ce n'est pas, comme chez le poète stoïcien, l'espace infini qui est Dieu. Le vrai Dieu, est celui qui nous a tirés du néant, distincts de lui, et qui pourtant nous fait subsister en lui, voir dans sa lumière, comprendre, médiatement toutefois et à travers nos ombres corporelles, dans sa vérité. Mais comment concilier cette coexistence du fini et de l'infini? Oh! là est le mystère, l'éternel mystère. La philosophie n'en veut pas, c'est pourquoi elle est panthéiste et n'accepte que l'unité. Elle aime mieux l'absurdité que le mystère. Une sagesse plus sûre, parce qu'elle ne s'appuie pas sur elle-même, mais sur un principe supérieur, voit le mystère et elle passe outre. Le chrétien s'incline, il voit le mystère et ne craint pas de se jeter dans ses profondeurs; ce n'est pas lui qui se confondra, lui qui adore, avec le maître éternel vers qui monte l'adoration.

Car enfin, si Dieu est tout ce qui se voit, tout ce qui existe, pourquoi l'adorer alors? pourquoi lever les yeux vers le ciel désert? pourquoi des temples, si nous sommes identifiés avec la divinité par le seul fait de notre existence, *hæremus superis*? Et remarquez comme cette expression est la véritable formule du panthéisme. En effet, l'homme, par là seulement qu'il conçoit Dieu, est logiquement divinisé; en effet, si Dieu n'est que l'infini abstrait, l'homme, qui conçoit cet infini abstrait, le crée, on peut le dire, en le concevant. Aussi Lucain a divinisé l'homme dans la personne de Caton. Voyez: « Pour moi, dit-il, je serais plus fier de marcher

» en triomphe à travers les Syrtes et les déserts lointains de » la Lybie, que de monter au Capitole sur le char de » Pompée, et, tel que Marius, d'abattre la tête de Jugurtha »; puis il ajoute:

Ecce parens verus patriæ, dignissimus aris,
Roma, tuis, per quem unquam jurare pudebit,
Et quem, si steteris nunquam, cervice solutâ,
Tunc olim factura Deum[1].

C'est l'apothéose de Caton; un peu plus tard les empereurs, les Césars étaient l'un après l'autre divinisés. Ce fut la plus haute puissance du paganisme. Quand la témérité de la pensée est arrivée à ce point de déifier l'univers, aucun excès ne saurait plus surprendre; le plus haut sommet de la vie universelle étant l'humanité, et le plus haut sommet de l'humanité étant le maître qui lui commande, le vrai Dieu pour le monde panthéiste d'alors, c'était vraiment l'empereur.

Parvenu à ce point extrême de l'erreur panthéiste, il arrive (car j'ai plus d'une fois fait remarquer par quelle irrésistible pente les doctrines extrêmes et désolantes s'attirent et se complètent) que l'esprit du penseur, du poète, ne peut plus se soutenir, que le vertige le prend, qu'il est dupe de sa pensée, de lui-même, qu'il s'égare dans l'illusion; et alors, en désespoir de cause, où va-t-il se précipiter, sinon dans l'abîme commun, dans le scepticisme? A cet excès de la pensée, au panthéisme, où toute détermination s'évanouit et disparaît, ne croyez pas que l'esprit puisse se reposer. Non, tous ceux qui ne professent pas la vérité ne

[1] *Ibid.*, v. 601. — « Le voici, Rome, le vrai père de la patrie, le plus digne de tes autels; celui par qui, dans aucun temps, tu n'auras honte de jurer; celui dont un jour, si jamais tu te tiens ferme, la tête délivrée du joug, tu feras sûrement un dieu. »

sauraient, quoiqu'ils en disent, échapper au doute, dernier fond de l'abîme, où ils retombent quand leur aile s'est fatiguée à gravir dans le vide ténébreux des systèmes. Or le scepticisme, en ce qui regarde la Providence, le voici, sous sa formule suprême, dans Lucain.

Aut huc errat, ait, nullâ sub lege per ævum
Mundus, et incerto discurrunt sidera motu;
Aut, si fata movent, urbi generique paratur
Humano matura lues[1].

Au fond de toutes les divagations de ces sages, de ces poètes, le dernier mot c'est le destin, ou, pour parler plus clairement en français, le hasard, le monde sans providence et sans loi. Cela est clair dans ce passage et le dilemme est bien posé. Ou le monde est sans loi, ou il est gouverné: alternative, qui n'est ni plus ni moins que le *to be or not to be*, être ou n'être pas. Lucain doute si le monde est sans loi, ou s'il est réglé par le destin. Or, en admettant qu'il échappe à ce doute affreux, et penche pour le second parti, pour le monde gouverné par quelque force supérieure, il restera à déterminer quelle est cette force. Certes ce n'est pas celle de Dieu, c'est-à-dire la Providence. Non, cette force c'est le destin, l'éternel *fatum*, le Dieu sans cœur et sans entrailles, le véritable dieu, ou du moins le plus ordinaire dans les sagesses antiques, malgré leurs éclairs et leurs rapides aperceptions d'une vérité plus haute.

II

Ces extrémités de la sagesse antique, que nous trouvons dans Lucain, sont toutes stoïciennes, et c'est ce qui peut

[1] L. I, v. 642. — « Ou le monde se meut au hasard à travers le temps, et les astres sillonnent le ciel par un mouvement sans règle; ou, si c'est le destin qui les meut, un fléau prochain menace la ville et le genre humain. »

donner quelque intérêt historique à notre étude sur ce poète. Voici maintenant une autre question, qui n'est pas non plus étrangère au stoïcisme, et sur laquelle nous trouvons aussi dans le même poète un très-curieux développement. Je veux parler des rapports de l'homme avec le monde invisible et plus particulièrement avec le monde infernal, le monde du Tartare. En d'autres termes, il s'agit de l'évocation des esprits et des opérations magiques, si connues, si pratiquées chez les anciens peuples.

Il ne faut pas confondre les nécyomanties, ou descriptions des mondes surnaturels dans Homère et dans Virgile, avec ce qu'on a appelé la nécromancie, l'art d'évoquer les morts, de participer au monde invisible par les opérations noires de la théurgie. Dans leurs descriptions, les grands poètes nous ouvrent le monde inférieur sans doute; mais, dans leur pensée du moins, leurs prêtres, leurs sibylles sont revêtus d'une force divine et tiennent leur puissance des dieux supérieurs. Ce monde qu'ils nous ouvrent, c'est celui où les récompenses et les châtiments sont répartis par la justice des dieux. Dans l'opération magique, au contraire, le prêtre ou la prêtresse se cache dans d'affreuses retraites; les objets de ses sacrifices sont immondes, et ses moyens sont cruels, c'est le meurtre; ils tiennent leur pouvoir des divinités, des puissances malfaisantes qui habitent le Tartare.

Nous pouvons suivre dans la poésie des Grecs et dans celle des Romains des traces sensibles de cet ordre funeste d'opérations. Les magiciennes de Thessalie exerçaient une profession odieuse, mais réelle, tolérée même, pourvu qu'elles ne sortissent pas de l'ombre à laquelle elles se condamnaient. Théocrite en donne un exemple remarquable dans la *Pharmaceutrie;* plus tard, dans l'abominable *Ca-*

nidie des *Épodes* et dans les affreux rites qui président à ses évocations, Horace ne nous a pas donné une fiction, sans réalité. Lucain a sur ce même objet deux épisodes sur lesquels je vais m'arrêter, afin d'en retirer la solution de deux problèmes. En premier lieu, nous nous demanderons ce que, dans la pensée de l'antiquité, il se recélait de métaphysique ténébreuse au fond de l'opération théurgique; puis ce qui, dans ces pratiques de l'antiquité, attestait la permanence d'une doctrine première, qui est fondamentale dans notre foi.

Le premier de ces deux épisodes est au 6e livre. César a passé le Rubicon; à son approche, la terreur s'est répandue dans Rome, Pompée et le sénat ont pris la fuite; des prodiges étranges redoublent encore l'alarme publique; des devins étrusques sont consultés. Déjà deux symptômes funestes avaient signalé l'approche de la guerre civile. On avait vu l'ombre de Sylla sortir de terre et rendre d'effrayants oracles; les laboureurs épouvantés avaient aussi reconnu, au bord de l'Anio, Marius brisant sa tombe et soulevant sa tête du sein des morts. Le poète poursuit ces sombres récits en nous conduisant dans les sanctuaires, dans les retraites des devins d'Étrurie. Arons, le plus vieux de ces devins, ordonne des expiations, et prédit vaguement d'affreux malheurs. Qu'a-t-il vu dans son opération? Chose étrange! Le pieux prêtre a invoqué le ciel, et c'est l'enfer qui a répondu par l'horreur des signes manifestés par la victime :

> Exclamat : vix fas, superi, quæcumque movetis
> Prodere me populis; neque enim tibi, summe, litavi,
> Jupiter, hoc sacrum; cæsique in viscera tauri
> Inferni venêre Dei[1].

[1] *Ibid.*, v. 631. — « O dieux, s'écrie-t-il, dois-je manifester aux peuples ce que vous préparez? Non, grand Jupiter, ce n'est pas à toi que je suis venu sacrifier; dans les flancs de ce taureau sont venus les dieux de l'enfer. »

Chose étrange, en effet, et qui montre bien dans la religion antique la coexistence rivale des deux puissances du ciel et de l'enfer. Voici un prêtre qui prie le maître du ciel de lui faire connaître la vérité cherchée; mais sans doute, dans la pensée du poète, la puissance du ciel n'est qu'une ombre, dépourvue de toute réalité, car l'enfer, qui lui-même n'est pas invoqué, se substitue à la puissance céleste; c'est l'enfer qui répond à la voix du prêtre.

Toutefois ceci n'est qu'un prélude, et pour montrer comment la puissance infernale était voisine de l'homme, de ses opérations, de ses vœux. Voyez : dans Lucain, qui est sans doute ici l'interprète d'une pensée plus générale, c'est l'enfer qui se substitue à ces dieux auxquels l'antiquité croyait, qu'elle adorait et qu'elle invoquait, et si ces prêtres obtenaient parfois une réponse, cette réponse était émanée des véritables dieux des sanctuaires antiques, j'entends des puissances mêmes du Tartare. Mais voici un autre épisode, et que nous allons développer davantage, qui nous fait pénétrer plus profondément dans ces mystères, et nous montre directement le ministre de l'enfer, la réponse directe de l'enfer.

Le fils de Pompée, Sextus, veut connaître les secrets de l'avenir dont il est menacé; il n'a recours ni aux aruspices, ni au vol des oiseaux, ni au mouvement des astres, ni au trépied de Delphes. C'est à un art abhorré du ciel, c'est directement au Tartare, c'est à la magie noire qu'il veut s'adresser.

Ille, supernis
Detestanda deis, sævorum arcana magorum
Noverat, et tristes sacris feralibus aras.
Umbrarum, ditisque fidem; miseroque liquebat
Scire parum superos[1].

[1] L. VI, v. 430. — « Il connaissait l'art abhorré des dieux, les secrets des magiciens impies, il savait les tristes autels où s'opèrent les cérémonies sépulcrales, il évoquait les ombres et le dieu des enfers : malheureux, qui était persuadé que les dieux du ciel savent peu de chose. »

Sextus croit donc plus volontiers aux dieux de l'enfer qu'à ceux du ciel. C'est en Thessalie que vivent les devineresses qu'il veut consulter; elles font usage des poisons et, cachant leurs affreux mystères dans les rochers de la contrée, forcent les dieux, par le charme des plantes empoisonnées, à obéir à leurs accents, à se rendre à l'appel de leur magicienne. Le poète fait voir les effets merveilleux du sortilége sur la nature, qu'il lui est permis de bouleverser; la terre est ébranlée sur son axe incliné; sa masse pesante est poussée hors du centre de son repos, et laisse à découvert le ciel qui l'environne; les étoiles se détachent de la voûte céleste; la lune se colore d'un rouge obscur; elle descend du ciel et vient écumer sur la terre; le charme opère sur les animaux féroces: les tigres entourent l'enchanteresse; ils savent que son souffle les tuerait. L'air terrestre que respire l'Émonide, la clarté du ciel dont elle jouit, ne l'empêche pas d'entendre ce qui se passe chez les mânes et dans le conseil infernal. Puis le poète trace une hideuse prosopographie de la sorcière, jetant, comme Canidie chez Horace, d'horribles ingrédients dans la chaudière magique; elle ensevelit des vivants pour leur arracher le cœur; elle fouille des tombeaux et en dérobe la cendre; elle étouffe des mourants, elle ressuscite des morts.

Les envoyés de Sextus trouvent l'horrible femme assise dans le creux d'un rocher, du côté où le mont Hémus s'abaisse et va se joindre aux plaines de Pharsale. Elle essayait des paroles inconnues aux magiciens et aux dieux même de la magie, et composait de nouveaux chants pour des sortiléges nouveaux.

La réponse de la magicienne à la prière de Sextus respire l'orgueil de la puissance infernale, qui cède seulement au destin. Dans cette caverne habitée par les mânes,

dont une lumière magique coupe l'éternelle nuit, un cadavre est étendu ; elle verse dans les veines de ce mort un sang nouveau et chaud, des flots d'écume lunaire, la rage de son cœur avec d'horribles poisons, et elle entonne le chant magique que voici :

Eumenides, stygiumque nefas, pœnæque nocentûm,
Et chaos, innumeros avidum confundere mundos,
Et rector terræ, quem longa in sæcula torquet
Mors dilata deum; Styx, et quos nulla meretur
Thessalis Elysios; cœlum matremque perosa
Persephone, nostræque Hecates pars ultima, per quam
Manibus et mihi sunt tacitæ commercia linguæ;
Janitor et sedis laxæ, qui viscera sævo
Spargis nostra cani; repetitaque fila sorores
Fracturæ; tuque o flagrantis portitor undæ,
Jam lassate senex ad me redeuntibus umbris,
Exaudite preces; si vos satis ore nefando
Pollutoque voco, si nunquam hæc carmina fibris
Humanis jejuna cano, parete precanti[1].

Une circonstance est à remarquer dans cette évocation, à l'avantage de la conscience humaine qui garde ses droits au milieu même du crime. L'odieuse prêtresse sait très-bien l'état moral de son âme criminelle, elle sait qu'elle est abhorrée des dieux et des hommes, qu'elle est réprouvée,

[1] L. VI, v. 695. — « Euménides, flots terribles du Styx, châtiments des coupables, et toi, chaos, avide d'engloutir la multitude des mondes ; et toi, roi du monde souterrain, dieu que tourmente la mort, éternellement différée ; vous, Champs Élysées, où nulle magicienne ne méritera jamais d'entrer ; toi, Proserpine, qui as quitté le ciel et ta mère, toi qui es la dernière partie d'Hécate, notre divinité, par qui les mânes et moi nous communiquons en secret; portier de la demeure infernale, qui va s'ouvrir, toi qui jettes au chien dévorant nos entrailles pour l'apaiser, et vous, Parques, qui reprenez le fil pour le briser encore; toi, nocher de l'onde enflammée, vieillard lassé de me ramener tes ombres, tous, écoutez mes prières, et si ma bouche est assez impure, assez criminelle pour vous appeler, si jamais je n'ai accompli mes enchantements à jeun des entrailles humaines, je vous évoque, obéissez. »

qu'elle ne connaîtra pas les prairies de l'Élysée, qu'elle est dévouée aux supplices, elle qui fait gloire de ses crimes et à qui le Tartare obéit; mais elle est sous un joug qu'elle ne peut briser. Elle est possédée; elle appartient au démon, cela est clair. La Thessalienne de Lucain est possédée, comme l'avait été Canidie; ce sont les mêmes forfaits préparatoires de l'évocation; ce sont aussi les mêmes divinités adorées, le Styx et le chaos, les forces diaboliques, les dieux primitifs. La première conclusion de tout ceci, c'est que le démon existait dans la pensée antique; qu'il était adoré dans l'ombre, qu'il avait ses prêtres et ses prêtresses, c'est-à-dire ses possédés, et, chose trop vraisemblable, qu'il était donné parfois à cet esprit de l'abîme d'obéir à l'ordre des sorcières, et de faire des prodiges. En voici :

Par la vertu des paroles magiques de la pythonisse, l'âme revient habiter le cadavre. Le poète a connu les effets du galvanisme et il les exprime avec une facture de vers que l'on pourrait admirer. Les organes du mort ont repris leur vigueur, les nerfs ont leur ressort, mais non pas leur souplesse. Le cadavre ne se lève point peu à peu et en se ployant sous lui-même; il est repoussé par la terre et il se dresse tout à la fois; ses yeux ouverts sont immobiles, ce n'est plus un mort, ce n'est pas un vivant, c'est un moribond. Néanmoins, il y a un trait mélancolique et profond, quand on voit l'ombre, frémissant de rentrer dans ce cadavre, son antique prison, et s'affligeant à l'idée d'être obligée de mourir deux fois, tandis que les autres morts ont l'avantage de ne plus mourir.

> Ah! miser, extremum cui mortis munus iniquè
> Eripitur, non posse mori [1].

[1] L. VI, v. 723. — « Ah! malheureux, on lui enlève injustement le plus grand bienfait de la mort, celui de ne plus mourir. »

Quand donc le mort a obéi à la Thessalienne et qu'il a témoigné de l'avenir, il se tient muet, immobile, il redemande à mourir. Mais pour lui rendre la mort, il fallait un nouvel enchantement. L'infâme compose un bûcher magique où le corps va se placer lui-même ; elle y met le feu, et laisse mourir sa victime pour ne plus revivre.

Quelle philosophie était recélée dans ces œuvres infernales, à l'efficacité desquelles avait foi toute l'antiquité? Pour résoudre ce problème obscur, Lucain s'égare dans une philosophie abstraite et pleine de doute. Comme stoïcien, il croit à la divination, à l'efficacité des opérations théurgiques ; mais il s'effraie d'une difficulté, il est vrai, bien insoluble. Comment les dieux peuvent-ils se placer ainsi aux ordres d'un devin ?

Quis labor his superis cantus herbasque sequendi,
Spernendique timor? Cujus commercia pacti
Obstrictos habuere deos ? Parere necesse est,
An juvat ? Ignotâ tantum pietate merentur,
An tacitis meruêre minis ? Hoc juris in omnes
Est illis superos, an habent hæc carmina certum
Imperiosa deum qui mundum cogere, quidquid
Cogitur ipse, potest[1] ?

Au lieu de toutes ces conjectures, Lucain aurait dû établir une distinction qu'il ne fait pas, celle des dieux du ciel et des dieux de l'enfer. Il aurait dû voir qu'en effet Dieu et les bons génies ne sauraient se mettre ainsi aux ordres de

[1] *Ibid.*, v. 492. — « Quel travail pour les dieux que d'obéir à ces enchantements, à ces herbes magiques Qu'ont-ils à craindre, s'ils les méprisent? Quelle est la loi, le pacte, qui les tient enchaînés? Sont-ils contraints d'obéir, ou le veulent-ils? Est-ce par un culte qui nous est inconnu, ou bien est-ce par des menaces secrètes que les devins obtiennent ce qu'ils veulent? Ont-ils ce droit sur tous les dieux, ou ces charmes impérieux ne soumettent-ils qu'un dieu déterminé, lequel peut contraindre le monde comme lui-même est contraint à obéir? »

l'homme ; mais qu'il n'en est pas de même des esprits infernaux; que ceux-là aussi ont des prêtres, des autels, des victimes; qu'ils sont dociles au vœu, à l'appel de leurs adorateurs. Lucain semble, dans les vers qui précèdent, rendre toutes les divinités du ciel et de l'enfer indifféremment complices de ces noires opérations. Ailleurs, il regarde que les dieux célestes sont subordonnés, assujettis à ceux du ciel; que les enchantements font violence aux dieux, *vim factura diis* [1]; que la foudre est ravie à Jupiter, et que le ciel, à l'insu du dieu, peut obéir aux ordres d'une Thessalienne, *et tonat ignaro cœlum Jove* [2]. Et enfin ces deux vers si étranges :

Impia tot populis, tot surdas gentibus aures
Cœlicolûm diræ convertunt carmina gentis [3].

Ainsi, il croit les dieux du ciel impuissants et il les blasphême. Voyez que dans cette doctrine il y a à la fois une vérité obscurcie et une erreur de fond. La vérité, c'est l'existence du génie du mal en lutte avec Dieu, ayant dans toute l'antiquité son culte particulier, traditionnel, ses serviteurs, ses rites infâmes, ses possédés. Dieu veut que parfois le bien soit vaincu par le mal, le ciel par l'enfer. C'est la condition de l'épreuve de l'homme, à qui il est permis de se révolter, de lutter et, s'appuyant sur le mal, de triompher parfois pour un moment. C'est pourquoi Dieu a permis que l'antique ennemi se fît adorer directement, qu'il eût dans les œuvres de la magie ses sacrificateurs et ses prêtres, et que les magiciens fussent en réalité et directement les ministres de Satan et de ses anges. Dieu, par

[1] V. 440.
[2] V. 467.
[3] L. vi, v. 443. — « Ces dieux, dont les oreilles sont sourdes à tant de nations, à tant de peuples, ils sont attentifs aux enchantements impies d'une odieuse race. »

un effet de sa volonté suprême, a permis au dragon de tenter les hommes, jusqu'à ce qu'il rive ses fers, et le plonge à jamais, impuissant et vaincu, dans les cavernes de l'abîme. Il y a donc ici, dans ces profondeurs ténébreuses, une vérité primordiale et révélée, obscurcie par la chute, et la vraie religion peut seule expliquer ce qui se passe dans l'œuvre évocatoire et ce qui fait sa vertu. Le démon a, dès l'origine, sa puissance dressée contre celle de Dieu. Chacun de leur côté, Dieu et le démon consentent à obéir à l'homme; oui, mais comment, et avec quelle différence, Seigneur? Dieu écoute la prière de l'humble qui monte jusqu'à lui; le démon obéit au vœu de l'impie qui descend vers son abîme: il obéit, mais pour faire de celui qui l'évoque son bien et sa victime, *parent ut regnent*. Voilà la réponse que cherchait Lucain et qu'il ne pouvait trouver; son erreur, c'est l'impuissance absolue où il était de donner à la vérité entrevue sa pleine manifestation.

Ainsi, le culte du démon a toujours existé, et non-seulement dans ce sens que le culte de l'erreur, en particulier chez les païens, est, selon plusieurs pères de l'Église, le culte réel de Satan; mais en ce sens que le démon, comme tel, a toujours eu ses adorateurs directs. C'est pourquoi, quand la foi chrétienne est venue, elle a enseigné tout un culte nouveau; elle a enseigné comment Dieu veut être adoré. Quant au démon, il n'y avait rien à changer. Chez les Grecs, chez les Romains, au moyen-âge, dans les temps modernes; dans l'Émonide de Sextus, dans les sorcières de Macbeth, on trouve une évidente perpétuité, les mêmes rites, les mêmes procédés d'évocation, et dans ces procédés comme dans leurs résultats, toujours les mêmes phénomènes, toujours l'horrible.

La pythonisse d'Endor n'est pas morte, ou du moins

l'esprit qui l'animait est voué à l'immortalité du crime et du châtiment.

Et, pour en finir sur ce curieux épisode de la *Pharsale,* qu'il nous soit permis d'émettre à cet égard une conjecture historique. Il nous semble voir dans ces rites cruels un souvenir du premier culte pélasgique, du matérialisme premier, dont les symboles n'avaient pas été tellement vaincus par le culte plus adouci de Jupiter, qu'il n'en restât certains éléments dans la mythologie grecque, dans les mystères, dans les souterrains de Thrace, dans les forêts de la Thessalie. Cet ancien culte vaincu, resta avili et sans gloire; il se cacha dans l'ombre, tandis que sa partie meilleure entra dans les mystères; ce qu'il y avait de plus matériel et de plus brutal, l'adoration du chaos, du Styx, des dieux de l'enfer, comme on vient de le voir, persista, devint la magie noire, et s'est ainsi transmis de race en race dans les mystères de certains rites ténébreux, auxquels l'enfer participe certainement. C'est le culte de Typhon, le culte d'Ahriman; plus tard, et avec une vérité plus entière, dans les sorcelleries thessaliennes et romaines, c'est le culte direct de Satan. Evidemment cette sorcellerie, quelle que pût être d'ailleurs sa parenté d'origine avec la religion officielle, s'en distinguait par les traits les plus marqués; elle était tout à fait étrangère à l'esprit élégant et manifeste à tous de la mythologie grecque. Pluton, frère de Jupiter, n'est pas considéré comme l'ennemi du dieu suprême. Gardien des mânes, comme le pensait l'hellénisme, il ne les aurait pas laissées échapper au gré des enchantements d'une Thessalienne. Non, la sorcellerie antique était en dehors de la religion publique; on peut dire aussi qu'elle lui était parallèle. C'étaient les plus mauvais éléments parmi les débris des cultes pervers des premiers âges de l'idolâtrie, restés clandestine-

ment dans les forêts de l'ancienne terre des Pélasges. Depuis ce temps, ce culte direct de Satan s'est propagé, il ne s'est pas éteint, croyez-le, il persistera, il visitera le monde, il aura des ministres pour l'évoquer et des ténèbres pour cacher ses rites, tant que vivra, non, tant que sera déchaîné l'antique ennemi.

Si maintenant, descendu de ces considérations d'un ordre très-abstrait, on désire étudier plus particulièrement le poète dans Lucain, connaître le secret de sa composition et la limite de ses efforts, les défauts inhérents à la nature de son esprit et à celle de son temps, les qualités dont il a donné les preuves et celles qui lui font défaut, on lira chez M. D. Nisard l'étude développée dans laquelle le savant et ingénieux critique, comparant Lucain avec Horace et Virgile, a si bien montré la différence qui existe entre la poésie de décadence et celle des époques lumineuses, faites pour éclairer les générations et consacrer à la postérité la plus reculée les types immortels du vrai beau.

CHAPITRE XVII.

STACE.

(61—96 après J.-C.)

I. THÉODICÉE DU POÈTE EN DIVERS ÉPISODES DE LA *Thébaïde*, ET D'ABORD AU 3e LIVRE.— II. AU 4e. — III. AU 8e ; IDÉE CONFUSE DE LA SURVIVANCE. —IV. UN VERS DE L'*Achilléide.* —V. LES *Sylves ;* MEILLEURES PAROLES SUR L'IMMORTALITÉ.

Stace se présente dans l'histoire littéraire des Romains comme un poëte simple, aimable, sans prétention, chaste et moral, exempt de l'affectation stoïcienne dont Lucain et Sénèque le tragique portent l'empreinte. Son imagination est abondante, sa facilité extrême et il n'abandonne jamais le ton qui convient à la poésie élevée. Quoique d'un ordre secondaire et très-inférieur à Virgile, il est fort supérieur, pour l'intelligence et la pratique de l'épopée, à un poëte tout politique comme Lucain, ou bien à un annaliste en vers comme Silius.

Le principal ouvrage de Stace est la *Thébaïde*, poëme en douze chants, ayant pour objet la haine qui divisa les deux fils d'Œdipe, la guerre qu'ils soutinrent et la suprême catastrophe qui les immola l'un par l'autre. Le sujet était vaste, intéressant, fertile en épisodes et en ressources épiques. Stace l'aborda avec sincérité sans trop chercher à le rehausser d'épisodes étrangers aux données antiques. Son espérance était de produire une œuvre virgilienne, et c'est la recommandation que, dans son épilogue, élevant aussi lui son *monumentum,* il adresse à son poëme :

Vive, precor, nec tu divinam Æneida tenta,

Sed longe sequere, et vestigia semper adora[1].

Cette œuvre, toute littéraire, ne présente guère de philosophie à recueillir ; on n'y trouve que les faits mythologiques qui surabondent, et au-dessus, le destin, qui porte le trouble et la mort dans la famille de Labdacus. Je me bornerai à analyser quelques épisodes d'une importance réelle, même sous le rapport qui nous occupe, et dans lesquels nous trouverons une théodicée. Le premier est au 3e livre; en voici l'objet :

I

Les devins Amphiaraüs et Mélampe, voulant connaître l'avenir réservé aux Thébains, interrogent le vol des oiseaux et le cœur des victimes. Les interprètes sacrés se rendent ensemble sur la montagne; le paisible olivier orne leurs têtes vénérables, et des bandelettes, blanches comme la neige, descendent le long de leurs tuniques sur leurs épaules. Amphiaraüs entonne l'hymne solennel, afin de rendre les dieux propices.

Cet hymne, qui est d'un beau mouvement lyrique, nous offre un trait remarquable sur l'unité de Dieu. Après avoir dit que Jupiter est de tous les dieux celui qui connaît le mieux les oracles, et qu'il manifeste sa volonté suprême par le vol des oiseaux, l'auteur se demande pourquoi Jupiter connaît ainsi l'avenir et le révèle par les augures, et il répond par ces vers :

Superæ seu conditor aulæ
Sic dedit, effusum chaos in nova semina texens;
Seu quia mutatæ, nostrâque sub origine, versis
Corporibus subière notos; seu purior aer,

[1] *Theb.* l. XII, v. 816. — « Vis, c'est ma prière, mais n'essaie pas de rivaliser avec la divine Enéide; suis-la de loin et marche en l'adorant sur ses traces. » — Voir aussi les beaux vers, imités de ceux-ci, et que Dante met dans la bouche de Stace, *Purgat.*, c. 21.

Amotumque nefas et rarum insistere terris
Vera docent, tibi, summe sator terræque deûmque,
Scire licet[1].

Il y a deux choses à remarquer sur ce passage : une vérité entrevue et un rêve. D'abord le poète reconnaît le Dieu suprême, le créateur de l'univers, le *conditor*, le Dieu de Platon, penché sur le chaos et donnant les formes de la vie aux substances élémentaires. Mais, comme je viens de le dire, ce n'est encore qu'une vérité entrevue, car, pas plus ici qu'ailleurs, le dieu païen n'est créateur, dans la dernière puissance de l'expression ; simplement est-il l'organisateur des éléments renfermés dans le chaos ; or, il ne faut pas confondre le chaos avec le néant : celui-ci est le rien et l'autre est l'assemblage éternel des éléments désordonnés et confus. Du reste, et cela réservé, l'image est belle et a un côté de vérité. Jupiter est le *conditor*, l'architecte de l'univers, *superæ aulæ*, du palais habité par les dieux. En effet, comme l'architecte bâtit avec des pierres, ainsi Dieu a construit le monde, il l'a tissé, selon l'expression de Stace, avec des éléments qu'il n'a pas créés. Dieu a créé le monde : vérité ; il l'a tiré du chaos, non du néant : à ce point la vérité s'obscurcit et se perd.

De plus, il y a dans les vers que nous venons de citer, un rêve ; ce rêve c'est la métempsycose. Le poète se demande si les oiseaux ne sont pas des hommes qui, ayant autrefois participé à l'intelligence, la possèdent encore et la

[1] *Theb*. l. III, v 483. — « Soit que le fondateur du palais céleste l'ait ainsi ordonné lorsque, agissant sur le chaos, il convertit en nouveaux corps ses éléments épars ; soit que les oiseaux, ayant avec nous une commune origine, et après avoir changé de corps, aient été emportés par les vents ; soit enfin parce que, vivant dans un air plus pur, loin de la corruption, et se posant rarement sur la terre, ils nous apprennent la vérité : à toi, créateur des dieux et des hommes, il est donné de le savoir. »

transmettent quand les rites sacrés les y convient. Je ne parle pas de la physique singulière qui attribue à l'air, substance plus pure, une influence souveraine pour dévoiler l'avenir. — Un peu plus loin, le poète (car c'est lui-même qui, laissant le récit, intervient), se livre à des doutes sceptiques sur la vérité des oracles ; il veut savoir d'où vient cette curiosité qui agite les malheureux mortels, quel désir inquiet les porte à franchir les bornes de l'avenir au lieu de jouir du présent :

Unde iste per orbem
Primus venturi miseris animantibus æger
Crevit amor ! Divûmne feras hoc munus, an ipsi,
Gens avida, et parto non unquam stare quiete [1] ?

Malheureux, ajoute le poète, nous nous tourmentons pour savoir quel astre a présidé à notre naissance, quel autre éclairera notre dernier jour, quels biens le père des dieux nous a destinés et quels maux nous réserve la Parque au cœur de fer. Nous fouillons dans les entrailles des victimes, nous consultons le vol et le chant des oiseaux, la marche des étoiles et jusqu'aux enchantements sacriléges des Thessaliens. Vœux téméraires, efforts coupables, dernier sceau d'infortune pour les mortels ignorants de leurs destinées !

At non prior aureus ille
Sanguis avum, scopulisque satæ vel robore gentes
Mentibus hoc ausæ. Sylvas amor unus, humumque
Edomuisse manu ; quid crastina volveret ætas
Scire nefas homini. Nos, pravum ac debile vulgus,
Scrutati penitùs superos ; hinc pallor et iræ,

[1] L. III, v. 551. — « D'où est venu pour la première fois aux malheureux mortels ce désir croissant de savoir ? Est-ce un présent des dieux, ou bien, race avide que nous sommes, sommes-nous incapables de jouir en repos de ce que nous avons acquis ? »

Hinc scelus, insidiæque et nulla modestia voti [1].

Le mouvement de ces vers est beau, leur sens irréprochable. Stace ne veut pas que le faible mortel s'aventure dans les profondeurs divines, sous peine de tomber d'une chute formidable; il ne veut pas que d'un essor téméraire on aille ravir les mystères du ciel. cela est bien jusqu'ici; mais heureux s'il lui suffisait de vouloir qu'on respecte les secrets des dieux, et si, dans une parole fatale, il ne venait pas nous dire comment ces dieux, auxquels les devins, les aruspices veulent enlever leurs secrets, il ne faut ni les prier ni les craindre, et pourquoi? par un motif bien simple: c'est qu'ils n'existent pas. Le poète a mis cette conclusion dans la bouche de Capanée, audacieux guerrier qui s'indignait des délais que ces vaines cérémonies apportent à la guerre, et de ces devins dont les prédictions n'ont d'autre résultat que de glacer les cœurs et d'enchaîner les courages.

Hæc pacem tibi serta dabunt? Tua prorsus inani
Verba polo causas, abstrusaque semina rerum
Eliciunt? miseret superûm, si carmina curæ
Humanæque preces. Quid inertia pectora terres?
Primus in orbe Deos fecit timor [2].

Est-ce assez clair? Le ciel est désert, il est vide, *inani polo;* c'est la crainte qui l'a peuplé. Et n'est-ce pas là une

[1] V. 559. — « Tel n'était pas le sang qui coulait dans les veines de nos ancêtres au temps de l'âge d'or. Sortis qu'ils étaient du rocher ou du chêne, ils ne se livraient pas à ces pensées téméraires. Dompter la terre et les forêts était leur seul désir; ils regardaient comme interdit de savoir ce que cachait le lendemain. Et maintenant, race rebelle et perverse, nous voulons pénétrer les secrets des dieux. De là nous viennent la pâleur, la colère, les attentats, les perfidies et l'ambition sans bornes. »

[2] V. 657. — « Est-ce que les guirlandes te donneront la paix? Tes paroles feront-elles jaillir du ciel les causes que tu recherches, et les sources cachées des choses? Je plains les dieux, s'il faut qu'ils s'occupent des invocations et des prières des mortels? Pourquoi viens-tu, prêtre, épouvanter les cœurs faibles? C'est la crainte qui la première a fait les dieux. »

des formules d'athéisme les plus avancées, les plus perverses qui se soient jamais produites. Amphiaraüs croit au Dieu créateur dans certaines limites; Capanée nie Dieu. Le poète ici est assurément des deux partis, il croit et il nie; il doute enfin et c'est là le dernier mot de sa théodicée. Le scepticisme est donc la fin de toute pensée qui cherche la vérité et s'est trompée de route au point de départ. Ils veulent monter, ces nobles esprits, ils essayent; mais hélas ! qui peut se fier au vol du poète? Son aile trempée de vapeur voudrait en vain se soutenir dans l'éther; dès qu'ils ont reconnu, senti le grand soleil, ils se troublent, ils redescendent, c'est la chute d'Icare, c'est l'essor brisé.

II

Un second épisode de la Thébaïde, où l'on peut trouver quelque doctrine sur le monde immatériel, sur Dieu encore et sur les régions extra-terrestres, est au 4e livre. Comme dans Lucain, c'est encore une scène de magie, une scène d'évocation, toutefois avec des circonstances très-curieuses et qui ne se trouvent pas dans la *Pharsale.* Stace décrit les préludes de l'évocation. « Le jour, la terre retentit de bruits tumultueux; la nuit, elle fait entendre d'affreux gémissements. Le laboureur abandonne en tremblant l'ouvrage commencé, il fuit, et les taureaux, saisis d'une frayeur soudaine, se précipitent vers l'étable. » Les paroles de l'appel funèbre surtout doivent être rapportées et expliquées.

Tartareæ sedes, et formidabile regnum
Mortis inexpletæ, tuque ô sævissime fratrum,
Cui servire dati manes, æternaque sontûm
Supplicia, atque imi famulatur regio mundi,
Solvite pulsanti loca muta, et inane severæ

Persephones, vulgusque cavâ sub nocte repostum
Elicite, et plenâ redeat styga portitor alno.
Ferte simul gressus; nec simplex manibus esto
In lucem remeare modus; tu, separe cætu
Elysios, Persea, pios, virgâque potenti
Nubilus Arcas agat; contra per crimina functis,
Qui plures Erebo, pluresque è sanguine Cadmi,
Angue ter excusso, et flagranti prævia taxo,
Tisiphone dux, pande diem; nec lucis egentes
Cerberus, occursu capitum, detorqueat umbras [1].

Quel que soit le rapport de cet épisode avec celui de Lucain, il en diffère aussi beaucoup. En premier lieu, ce n'est pas, comme dans la *Pharsale*, une évocation directe de l'enfer. Ce n'est plus une thessalienne sous la puissance des dieux infernaux, non, c'est Tirésias, un prêtre vénéré, qui est le ministre du mystère. S'il évoque les morts, ce n'est pas directement, c'est par la puissance des dieux célestes. « Je ne confonds point, dit-il, les dieux du ciel et les dieux » de l'Érèbe. » V. 509. Si Tirésias appelle les morts, il le fait au nom des dieux du ciel, au nom d'Apollon, dont Manto, qui seconde le devin, est la prêtresse. D'autre part, on voit ici parfaitement déterminées les deux régions subterrestres, les Champs-Élysées, pour les âmes heureuses, et le Tartare,

[1] L. IV, v. 473. — « Séjour du Tartare, redoutable royaume de l'insatiable mort! et toi, le plus cruel des trois frères, à qui obéissent les mânes, qui présides à l'éternel châtiment des coupables, et qui sers en esclave la cour entière du monde souterrain, vous tous, ouvrez à ma voix vos régions muettes, le vide où règne la sévère Perséphone; rendez à la lumière une foule plongée dans la profonde nuit; que le nautonnier revienne avec sa barque chargée d'ombres. Accourez ensemble, ô mânes; mais ne revenez pas à la lumière par un même procédé. Toi, Hécate, rassemble à part les pieux habitants de l'Élysée, et que le dieu de l'Arcadie me les amène en les touchant de sa verge puissante. D'un autre côté, conduis du fond de l'Érèbe, ô Tisiphone, la foule des criminels, sortis du sang de Cadmus; secouant trois fois tes serpents, et marchant devant eux la torche enflammée à la main, ouvre-leur le jour; et que Cerbère, en leur opposant ses têtes mençantes, ne détourne pas les ombres qui aspirent à revoir la lumière. »

pour les criminels éternellement soumis au fouet sanglant de Tisiphone. Il y a donc ici quelque sentiment de la vérité sur la récompense et le châtiment. De plus, voici, et je prie qu'on veuille bien le considérer, quelque chose de bien étrange, des paroles à travers lesquelles Dieu, le vrai Dieu, éclate et rayonne. Comme les ombres ne se rendent pas directement à la voix de Tirésias, il insiste et les gourmande. « Obéissez, » dit-il, et il ajoute ce qui suit :

Scimus enim, et quidquid dici noscique timetis;
Et turbare Hecaten, ni te, Thymbræe, vererer,
Et triplicis mundi summum, quem scire nefastum est.
Illum sed taceo[1].

Quel est donc ce nom ineffable dont la connaissance est interdite au vulgaire et qui donnerait la toute-puissance au prêtre qui saurait le prononcer, le nom qui ferait tomber de leur trône mythologique Hécate et Jupiter lui-même? Quel est ce nom, si ce n'est pas celui du dieu inconnu, qui avait son temple à Athènes, le Dieu qui avait alors son épiphanie dans le monde romain et que Stace, sans oser le proclamer, confesse sous son voile en cet endroit? Poursuivons :

Dans la crainte d'entendre le nom redoutable que sait Tirésias, la foule des ombres obéit à la voix du prophète, s'avance, le chaos s'ouvre, la lumière pénètre et l'enfer apparaît, tableau plein d'énergie et où se trouvent de grandes beautés, par exemple ces deux vers :

In speculis mors atra sedet, dominisque silentes
Annumerat populos[2].

[1] L. IV, v. 503. — « Je connais les paroles que vous craignez que l'on sache et que l'on prononce. Avec ces paroles, je pourrais, sans le respect que j'ai pour toi, dieu de Thymbrée, faire trembler Hécate elle-même et troubler le maître souverain du triple monde, en nommant celui qu'il est défendu de connaître. Mais, ce nom, je le tais. »

[2] V. 527. — « A la porte veille la sombre mort; elle énumère devant ses maîtres les races silencieuses qu'elle a frappées. »

Mais ces grands frais d'évocation étaient un luxe assez inutile; le prêtre, qui n'a d'autre objet que de consulter Cadmus et Laius, revient aux pauvretés homériques des mânes remontant de l'abîme et s'abreuvant du sang qui leur est offert. On y apprend que Laius, mort de mort violente, devait, bien qu'innocent, errer cent ans sur les bords du Styx. Tirésias promet au roi thébain que, s'il veut se rendre à ses vœux et lui dire l'avenir, il le protégera auprès des dieux infernaux, et le fera entrer dans le jour paisible qu'arrose le Léthé.

Tunc ego te optatâ vetitam transmittere Lethen
Puppe dabo, placidumque piâ tellure reponam,
Et stygiis mandabo diis [1].

Quel mélange! et qui peut le comprendre? Nous avons vu chez Stace une soudaine conception du Dieu suprême, devant lequel s'inclinent le ciel et la terre, et dont le nom est trop ineffable pour lui donner celui des dieux des nations, et voilà cette conception sublime, qui après avoir sillonné cette âme comme un éclair, s'évanouit soudainement parmi les vaines images de cette absurde mythologie, dans laquelle la sagesse païenne se débat et se perd depuis les siècles homériques, et qu'alors même elle ne voulait pas délaisser pour la pleine lumière qui commençait à luire sur les sept collines!

III

Enfin un autre épisode, à la fin du livre 7e, et qui se prolonge au livre 8e, fait voir sous de nouveaux aspects la manière dont Stace a compris les rapports de l'homme avec le monde surnaturel.

[1] V 622. — « Alors, je t'accorderai d'entrer dans la nacelle tant désirée et de passer sur la rive interdite du Léthé, je te ferai reposer sur une terre sacrée et je te confierai aux dieux du Styx. »

Il raconte en beaux vers comment le guerrier-prêtre Amphiaraüs est englouti dans le sein de la terre :

Ecce altè præceps humus ore profundo
Dissilit, inque vicem tremuerunt sidera et umbræ.
Illum ingens haurit specus, et transire parantes
Mergit equos ; non arma manu, non fræna remisit.
Sicut erat, rectos defert in Tartara currus,
Respexitque cadens cœlum, campumque coïre
Ingemuit, donec levior distantia rursus
Miscuit arva tremor, lucemque exclusit Averno [1].

Remarquons, par occasion, la beauté pittoresque de ces vers, Amphiaraüs englouti et qui descend avec son char, debout et fier au fond du Tartare. Et avec quelle solennité, quel sourd retentissemeut se rejoignent les deux parties du sol entr'ouvert ! Ensuite le poète nous représente en traits non moins saisissants la venue du devin dans les demeures de la mort, et le trouble qui se répand parmi les mânes, à la vue de ce corps vivant et armé, dans les contrées souterraines qu'arrose le Styx. Pluton, le dieu sans cœur, s'en émeut.

Forte sedens mediâ regni infelicis in arce,
Dux Erebi, populos poscebat crimina vitæ,
Nil hominum miserans, iratusque omnibus umbris ;
Stant furiæ circum, variæque ex ordine mortes,
Sævaque multisonas exercet Pæna catenas [2].

[1] L. VII, V. 816. — « La terre se fend, elle ouvre un gouffre immense ; les astres du ciel, les ombres infernales se rencontrent et frémissent. L'abîme engloutit le prophète et les coursiers qui s'élancent pour le franchir. Amphiaraüs n'abandonne ni ses armes ni les rênes. Debout sur son char, il descend aux enfers. En tombant, il tourne ses regards vers le ciel ; il soupire en voyant le gouffre se fermer; enfin une légère secousse confond de nouveau les terres qui s'étaient disjointes, et la lumière est désormais séparée de l'Averne. »

[2] L. VIII, v. 21. — « Le roi de l'Erèbe, assis sur un trône dans la citadelle de son empire fatal, interrogeait les peuples sur les crimes de leur vie. Nul mortel n'excite sa pitié, il est également courroucé contre toutes les ombres. Autour de lui se tiennent les furies Mille genres de morts sont là rangés par ordre. Le cruel châtiment agite ses chaînes retentissantes. »

Le sombre dieu du Tartare est représenté ici comme chez Homère. Irrité de voir le jour, il s'épouvante à l'aspect des astres du ciel, et il menace Jupiter. Mais ici sa colère est sans trouble; impassible, il continue son œuvre de juger les morts, ou plutôt de les punir tous; innocents et coupables ont un égal droit à sa haine, *nil hominum miserans*. Amphiaraüs, qui n'est déjà plus qu'une ombre, que l'œil peut à peine saisir, le front couronné d'une pâle bandelette, tenant dans sa main une branche d'olivier, essaye de calmer le dieu et d'obtenir sa clémence; il lui donne une épithète de sens philosophique et abstrait.

O cunctis finitor maxime rerum [1].

Amphiaraüs, ce prêtre malheureux, n'avait commis aucun crime qui pût forcer les dieux à le précipiter vivant dans les enfers. « J'en atteste, dit-il, l'urne de Minos, je » n'avais pas mérité d'être ainsi enlevé à la clarté des cieux. » Et il se plaint amèrement, et non sans raison, de son sort, plus douloureux que celui des autres mortels que les lois de la nature ont amenés aux sombres bords.

Subito me turbine mundi,
(Horret adhuc animus), mediis è millibus hausit
Nox tua. Quæ mihi mens, dum per cava viscera terræ
Vado diu pendens et in aere volvor aperto?
Hei mihi nil ex me sociis patriæque relictum,
Vel captum, Thebis; non jam Lernæa videbo
Tecta, nec attonito saltem cinis ibo parenti;
Non tumulo, non igne miser, lacrymisque meorum
Productus, toto pariter tibi funere veni [2].

[1]. V. 90. — « O toi qui es le grand terme où aboutissent toutes les choses. »

[2] L. VII, v. 107. — « Soudain, j'en frissonne encore d'horreur, la terre a tournoyé, un gouffre s'est ouvert, et seul de tant de combattants la nuit m'a enveloppé. Quelles étaient mes pensées, quand, suspendu dans le vide, j'allais

Il y a un sentiment et des vers virgiliens dans les plaintes de ce mort, pleurant la patrie qu'il ne reverra plus, gémissant à la pensée que même sa cendre ne sera pas rendue à son père désespéré. Pluton lui-même accueille sa prière, la pitié se glisse malgré lui dans le cœur du dieu des morts; mais le poète ne dit pas quelle demeure est assignée à Amphiaraüs. Quel heureux sort pouvait donner à un mortel, même le plus vertueux, ce dieu barbare que l'on conjure en attestant le chaos, *testor inane chaos?* On sent comme tout cela est incohérent, sans jour, sans fonds d'équité, sans croyance claire sur la sanction, sans philosophie..

Cependant la bataille se poursuit, les escadrons se détournent, le soldat ne touche qu'avec crainte l'endroit redoutable où le sol s'est entr'ouvert; il recule et s'éloigne d'un champ qui peut engloutir de nouvelles victimes, il craint de profaner un lieu consacré aux dieux infernaux; il chante aussi la gloire d'Amphiaraüs dans un hymne très-poétique et que j'aimerais à rapporter; puis, on lui élève un cénotaphe, et il reçoit le simulacre d'une sépulture. Alors le poète ajoute :

Talia fatidico peragunt solemnia regi,
Ceu flammas, ac dona rogo, tristesque rependant
Exsequias, mollique animam tellure reponant [1].

Il y a ici une incohérence nouvelle et curieuse à relever. Il est dit que dans ces honneurs funèbres rendus à Am-

lentement dans les profondes entrailles de la terre, et que je roulais dans cet air qui venait de s'ouvrir. Hélas! rien de moi ne reste à mes compagnons, à ma patrie; je ne verrai plus mon toit dans les campagnes de Lerne; mon père, consumé de douleur, ne recueillera pas mes cendres. Pour moi, point de tombeau, point de bûcher, point de larmes versées; je suis venu à toi mort tout entier.»

[1] V. 208. — «Ainsi les Grecs rendent aux mânes du devin les derniers devoirs. Comme à de véritables funérailles, ils allument le feu d'un bûcher, ils offrent les dons, ils célèbrent les rites accoutumés, comme s'ils déposaient dans une terre légère l'âme d'Amphiaraüs.»

phiaraüs, on dépose son « âme » dans la terre hospitalière. Ne pouvant pas confier à la terre la dépouille corporelle du prêtre, ils lui confient son âme. On voit en cela qu'il y avait chez les anciens un manque absolu de doctrine sérieuse sur l'avenir. Dans Homère (*Iliade*, l. I, v. 7), ce sont les âmes des morts qui sont envoyées à Pluton. Mais qu'en fait-il, Pluton, de ces âmes? Si nous en croyons la mythologie développée par Stace, Pluton s'inquiétait fort peu des âmes vertueuses ; tout dépendait de son caprice et qu'on eût eu le secret de l'émouvoir; alors seulement on pouvait voir s'ouvrir le pâle et triste Élysée. Il n'est donc pas étonnant que le poète Stace, sans trop s'inquiéter de chercher l'Élysée pour Amphiaraüs, dérobe le devin à l'enfer et renferme son âme dans la terre du sépulcre. Les anciens couvraient de terre les os et la cendre des morts; ils croyaient confusément que dans le même tombeau l'âme et le corps demeuraient ensevelis. Dans les funérailles d'Amphiaraüs, il n'y avait pas de corps à enterrer, l'âme seule pouvait être mise au tombeau. L'idée de l'âme ensevelie avec le corps était assez généralement répandue; elle se trouvait implicitement renfermée dans le vœu fait pour les morts, *sit tibi terra levis*, et ici, dans Stace, *molli tellure*. Dans le fait, les anciens étaient très-embarrassés sur le lieu où ils devaient placer l'âme après la mort; ils hésitaient entre le ciel, l'Élysée et le tombeau lui-même. Une croyance assez générale était celle que Pythagore et Platon ont formulée sous le nom du *char de l'âme*, substance intermédiaire, participant de l'âme et du corps, n'étant ni l'un ni l'autre, habitant les sombres bords et pouvant être évoquée; mais pour ce qui regarde le corps et l'âme, on ne saurait dire ce qu'en font les anciens; parfois ils l'ensevelissent dans la terre; d'autres fois ils ont un meilleur sentiment, comme

nous l'avons vu plus haut dans Properce : ils font monter les âmes vertueuses dans le ciel, au séjour des dieux.

Quoi qu'il en soit, la survivance de l'âme est singulièrement compromise dans ce passage de Stace, car elle est ensevelie dans le tombeau. Voilà que le fossoyeur couvre l'âme de la terre du sépulcre ; là elle vit sans doute quelque temps, puisqu'on lui souhaite une terre légère; puis elle doit s'évanouir; et en réalité il ne reste plus rien de tout ce qui était l'homme, rien qu'un vain souvenir dans la mémoire des générations, un vain retentissement dans les vers des poètes.

Par le vœu du peuple et par l'élection des chefs, Théodamas est choisi pour remplacer Amphiaraüs. Il vient, le front ceint de bandelettes blanches, et il offre un sacrifice, à quel dieu? A la Terre, divinité cosmogonique et matérielle, avec une prière dont le texte est curieux et dont voici quelques traits :

O hominum divumque æterna creatrix,
Quæ fluvios sylvasque, animarum et semina mundi
Gignis, et impastis quæ prima alimenta dedisti,
Mutandasque vices; quæ pontum ambisque vehisque :
Te penes est pecudum gens mitis, et ira ferarum
Et volucrum requies, firmum atque immobile mundi
Robur et occidui[1] !

Cet hymne à la terre, nourricière et créatrice des dieux, invoquée ici en tant que matière primordiale, offre une évidente expression de l'adoration des forces de la nature, du naturalisme primitif, tel que nous avons pu le voir caracté-

[1] V. 300. — « Mère éternelle des dieux et des hommes, qui engendres les fleuves et les forêts, principe des êtres vivants et du monde, toi qui donnas aux mortels affamés leur nourriture, condition première et qui devait changer, toi qui environnes la mer et qui l'entraînes, la race des animaux paisibles et celle des bêtes féroces, et les oiseaux, sont en ton pouvoir; tu es la force solide et immuable du monde à son déclin. »

risé dans les hymnes d'Orphée. Et alors qu'y a-t-il en tous ces égarements, sinon le vide infini, l'athéisme et le dogme de la Providence anéanti, et celui même de l'existence de Dieu. Toutes les doctrines étaient professées à Rome pêle-mêle et sans préférence; seule, la vérité chrétienne trouvait devant elle un obstacle sanglant: à elle seule on interdisait l'eau et le feu. Tout était admissible comme vérité, excepté la vérité.

Dégageons de ce même passage, et parmi tant d'égarements, un trait meilleur. Cette terre, invoquée ici, c'est après tout une bonne déesse, et le devin Théodamas lui rend ce témoignage. C'est elle qui crée les hommes, qui les nourrit, qui les porte et les berce sur son sein maternel, qui les entretient par l'alternative des saisons, qui leur donne enfin cette grande chose, la paix; et ici:

Omne homini natale solum; ne te, optima, sævo
Tanquam humiles populos deceat distinguere fine,
Undique et ubique tuos; maneas communis, et arma
Hinc atque inde feras[1].

Voilà, certes, un beau sentiment exprimé par un beau vers; la terre est la patrie commune, tous en sont nés; les hommes, fils de la terre, sont donc unis d'un lien fraternel. Oui, sans doute, les hommes sont fils de la terre et frères; mais qui donc les a créés frères? Doivent-ils déifier la matière terrestre, qui n'est que leur corps, et croire qu'ils en sont émanés par une vertu qui est en elle? Ou plutôt le créateur, n'est-ce pas Celui qui a créé la terre d'abord et avec cette terre a créé non pas l'homme, mais

[1] V. 320. — « Toute la terre est la patrie de l'homme; ô bonne déesse, ne resserre pas les peuples dans des limites cruelles. Partout, de tout côté, ils sont à toi; demeure commune à tous, supporte les bataillons de toutes les contrées. »

son corps? Ils sont frères, non pas seulement par la communauté du même limon, mais par une origine plus sainte et plus haute, par le souffle divin qui a créé leur âme. Mais dissipez donc cette fantasmagorie, pauvres sages! au lieu de la terre, créature de Dieu, élevez-vous à ce Dieu lui-même qui seul vous a appelés à l'être, à la fraternité, à la perfection.

IV

Un autre poëme épique, entrepris par notre poëte, est l'*Achilléide* Il ne paraît avoir composé que les deux premiers chants de ce poëme qui devait être considérable et contenir toute l'histoire d'Achille, depuis sa naissance jusqu'à sa mort devant Ilion. Les deux livres que nous avons contiennent l'éducation d'Achille et l'épisode de ses amours avec Déidamie, lorsqu'il évitait à Scyros et sous un déguisement, les périls de la guerre. C'est un tableau mythologique, où il y a du relief, de l'éclat, une versification riche et généralement pure, comme celle d'Ovide.

Comme philosophie, il y a peu de chose à glaner. Un trait seulement nous a paru plus particulièrement de nature à être relevé. Il se trouve à la fin du second livre. Achille raconte aux héros grecs l'éducation mâle et vigoureuse, savante aussi, qu'il a reçue du centaure Chiron. « Il m'apprit à connaître les vertus des plantes qui guérissent les douleurs; il me fit distinguer celles qui ont la propriété d'étancher le sang, celles qui procurent le sommeil, qui cicatrisent les blessures; il m'apprit ensuite dans quelles maladies il faut avoir recours au fer, et quelles autres cèdent à la vertu des plantes. » Chiron fit mieux que cela, il enseigna à son élève les préceptes de la morale :

Quæ ferro et subigenda lues, quæ cederet herbis

Edocuit, monitusque sacræ sub pectore fixit
Justitiæ[1].

Ce vers caractérise la justice, la justice éternelle, sainte et sacrée, antérieure aux lois et aux conventions humaines (telle qu'elle est souvent exprimée chez les anciens, et particulièrement dans un chœur célèbre de Sophocle), reçue dans le cœur de l'homme après les premières révélations, mais singulièrement altérée depuis, comme nous le reconnaissons par la multitude des crimes chez les peuples, et par les égarements des philosophes.

V

Une partie qui fait assez de figure dans l'œuvre de Stace, les Sylves (*Sylvæ*), sont un recueil de pièces fort diverses, que l'auteur, par son titre, semble assimiler à un assemblage d'arbres de toute venue et de toute grandeur. « Des sentiments généreux, dit M. Rinn[2], une teinte de mélancolie affectueuse et entraînante, une versification douce et facile, excepté dans certains endroits où le poète a trop sacrifié au goût de son siècle, caractérisent cette production. » Malgré cela, il faut reconnaître que le mérite des Sylves dépasse rarement celui de la versification, et que le fond des idées y est pauvre et de peu d'intérêt. C'est ainsi qu'il lui arrive de chanter le perroquet favori de l'empereur, et de quel empereur? de Domitien. Louer le prince était, il est vrai, depuis Virgile et Horace, le privilége des poètes. Lucain, avant de conspirer contre Néron, l'avait glorifié. Stace suit la même pente. Les cinq livres des

[1] *Achill.* l. II, v. 448. — « Il m'apprit quelles maladies il faut combattre par le fer, et celles qui obéissent à l'action des plantes. Il fixa dans mon cœur les enseignements de l'éternelle justice. »

[2] Préface de sa traduction (coll. Panckouke.)

Sylves abondent en louanges qui seraient outrées même sous un bon prince. Son excuse est qu'il ne loue jamais les actions dont le prince devait rougir. C'est aussi ce qui peut faire l'excuse de Quintilien, excellent homme et grand critique, à ce auquel on a pu reprocher des éloges excessifs donnés au même tyran.

« L'excuse de Stace, à l'endroit des louanges qu'il prodigue à Domitien, dit encore M. Rinn, si toutefois la basse flatterie était excusable, serait dans la conduite équivoque de Domitien qui, à des vices honteux, à une tyrannie profonde et réfléchie, joignait un grand amour pour la prospérité de l'État. Des victoires éclatantes remportées sur les Barbares, des temples et des édifices utiles élevés ou réparés par ses soins, une protection constante accordée aux lettres et à ceux qui les cultivaient, lui attirèrent les hommages et la reconnaissance des savants et des poètes, principalement de Stace qui, ainsi que son père, avait eu part à ses bienfaits. » C'est ainsi que dans la 3e Sylve du livre 4e, Stace fait de l'empereur un éloge mérité. Domitien, en continuant, en réparant la voie Appienne, à la prolongation de laquelle il donna le nom de *Via Domitia*, avait rendu un service signalé à une vaste contrée. Quoiqu'il en soit, et que ces raisons soient acceptées ou non comme excuse, il faut regarder comme un malheur pour la mémoire d'un poete, qu'il ait pu se résigner à faire tant d'éloges d'un prince cruel, le meurtrier de Titus son frère, le rival de Caligula, dont il se rapprocha par ses caprices furieux.

Il y a dans les Sylves deux passages relatifs à la vie future, dans lesquels le poète considère ce dogme avec quelque fermeté, et d'un regard plus sûr que tout ce que nous venons d'extraire de ses poèmes.

Le premier est dans le *Genethliacum Lucani*, jour de nais-

sance de Lucain. Le poète suppose que Lucain, au moment où il venait de naître et faisait entendre ses premiers cris, est reçu dans les bras caressants de Calliope et que la muse, oubliant pour la première fois la perte de son Orphée, chante l'horoscope du nouveau-né. C'est une déclamation, comme on avait coutume d'en faire, poésie élégante mais triste, mythologique et de nulle portée. Mais quand la muse a terminé, Stace intervient à son tour, il interpelle Lucain, non pas une ombre attristée et regrettant cette vie, où l'attachaient des liens si chers, mais Lucain heureux et jouissant de l'immortalité.

At tu, seu rapidum poli per axem
Famæ curribus arduis levatus,
Quâ surgunt animæ potentiores,
Terras despicis, et sepulchra rides;
Seu pacis meritò nemus reclusæ
Felix Elysiis tenes in oris,
Quo pharsalica turba congregatur,
Et te nobile carmen insonantem
Pompeii comitantur et Catones;
Seu magnâ sacer et superbus umbrâ
Nescis Tartaron, et procul nocentûm
Audis verbera, pallidumque visâ
Matris lampade respicis Neronem:
Adsis lucidus, et, vocante Pollâ
Unum, quæso, diem deos silentûm
Exores; sina hoc patere limen
Ad nuptas redeuntibus maritis.
Cedat luctus atrox, genisque manent
Jam dulces lacrymæ; dolorque festus;
Quidquid fleverat ante, nunc adoret[1].

[1] L. III, Sylv. 7, v. 115.— « Mais toi, soit qu'à travers le mouvement rapide des cieux, porté sur le char ailé de la renommée, dans ces lieux où s'élèvent les âmes puissantes, tu voies sous tes pieds la terre et prennes en pitié ses

Il y a dans ces vers le sentiment, la pensée, l'expression de l'avenir. On y voit proposés deux systèmes sur la survivance de l'âme. D'une part l'âme généreuse est enlevée dans des lieux supérieurs, dans les cieux, où elle voit de loin la terre, et les troubles auxquels elle vient d'échapper. Ce point de vue est très-supérieur à la donnée mythologique. L'âme vertueuse réside au séjour des dieux; on dirait l'âme du juste, élevée au ciel où elle trouve le Dieu qu'elle a servi par la vertu et qui la couronne. D'un autre côté, c'est tout simplement l'Élysée mythologique que Stace, après tant d'autres, ouvre à l'âme sanctifiée de son poète. Ici c'est la conception ordinaire, relevée toutefois; car on y voit clairement les deux séjours bien distincts; celui de la vertu et celui du crime, de la victime et du meurtrier. Puis, c'est une grande idée entrevue que ce changement du deuil en fête, ce qui se passe quand la sainteté est proclamée; jusqu'ici, dit Stace, il fallait pleurer; maintenant on adore, ou du moins on glorifie.

Cette bonne pensée du poète sur la vie à venir est plus explicite dans la Sylve 3e du 5e livre, sur la mort de son père, qui est regardée comme la plus belle de toutes.

Le père du père, né en Epire, vers la fin du règne de Tibère, était venu jeune encore, à Naples, pour y enseigner

tombeaux; soit que, justement admis dans ces bois où la paix se tient renfermée, tu résides aux bords heureux de l'Élysée, entouré des guerriers de Pharsale, tandis que les Pompées et les Catons t'accompagnent, tandis que tu fais retentir les nobles accents de ta muse; soit que ta grande ombre, ô poète glorieux et sacré, ignore le Tartare, et que tu entendes de loin les fouets vengeurs du crime, et voies aux bords opposés Néron pâlir à la vue de sa mère qui lui présente la torche: viens, rayonnant de ta gloire; à la voix de Polla, obtiens des divinités silencieuses un seul jour, et que le seuil de ces régions ne refuse pas de s'ouvrir aux époux qui veulent rejoindre leurs épouses... Loin d'ici le deuil cruel; que de douces larmes coulent désormais sur ses joues, que sa douleur devienne une fête, et que tout ce qu'elle a pleuré jusqu'ici, en ce moment elle l'adore. » — Voir aussi l. v, *Sylv.* 3, v. 19.

les lettres grecques. Appelé à Rome par Vespasien, et chargé de l'éducation littéraire de Domitien, il mourut à soixante-cinq ans, laissant son fils, déjà connu dans le monde des lettres, plusieurs fois vainqueur dans les concours, et qui avait reçu de Domitien une couronne d'or. La mort d'un père si digne de ses regrets frappa vivement Stace, et il représente dans une longue pièce le vide que lui a causé une cruelle séparation. Il le loue comme homme, comme père, comme littérateur initiant la jeunesse romaine à la beauté des poètes grecs, excellant surtout dans l'art de former les cœurs à la vertu : *juvenilia fingere corda*. Une telle vertu a dû être récompensée; elle l'a été par la mort. Les grands poètes ont salué leur interprète, leur ami; ils l'ont reçu au milieu d'eux et lui ont ouvert les portes du sacré séjour :

Ite, pii manes, græcûmque examina vatum
Illustremque animam Lethæis spargite sertis,
Et monstrate nemus quo nulla irrupit Erynnis,
In quo falsa dies, cœloque simillimus aer.
Inde tamen venias melior quâ porta malignum
Cornea vincit ebur, somnique in imagine, monstra
Quæ solitus.

Il pense que son père peut venir le visiter, le diriger encore, lui donner ses conseils, non pas en passant par la porte d'ivoire, qui est celle des illusions, mais par celle de corne qui ouvre passage à la réalité. Cette allégorie est

Ibid., Sylv. 3, v. 285. — « Allez, mânes pieux, essaim de poètes de la Grèce; enchaînez des guirlandes du Léthé cette ombre illustre; montrez-lui vos bosquets impénétrables aux furies, où l'on est éclairé, environné d'un air pareil à notre ciel, trompeuse image de celui de la terre. Viens, ô mon père, montre-toi plus grand à mes yeux; sors, non par la porte d'ivoire, mais par celle de corne; viens, dans l'apparence d'un songe, me montrer comme autrefois le chemin de la vertu. »

connue. Le poète conçoit l'espérance qu'appelé par les vœux de son fils, le généreux mort viendra, non pas vain fantôme, mais vivant, comme il vit dans l'éternité et purifié par la mort. Toutefois le même Stace se soutient peu, et il retombe promptement dans la mythologie. La forêt de l'Elysée n'est pas exprimée en traits plus vifs que dans Virgile. La lumière qu'on y respire n'est encore que l'image de celle dont nous vivons sous le ciel d'ici-bas. Encore ne trouve-t-on pas dans les vers de Stace le *largior æther*, le *purpureum lumen*, qui environne les âmes heureuses chez son grand devancier. Ce *falsa dies* est le jour d'Homère où Achille respirait si péniblement. Du reste, j'ai peine à comprendre le *falsa dies*, cette image trompeuse du jour terrestre. Il y aurait donc déception dans la mort, même pour les vertueux. Pourtant la pensée de Stace va, sous certain rapport, plus loin que celle de Virgile; mais le poète fléchit sous la formule païenne, et les habitudes de l'imagination poétique le forcent à captiver son essor.

Il y a progrès dans l'appel mystique: *venias*, et dans ce mot vague, mais d'un sens presque chrétien : *melior*.

CHAPITRE XVIII.

SILIUS ITALICUS.—VALÉRIUS FLACCUS.

(25-100) — (...-88 après J.-C.)

I. SILIUS ITALICUS, POÈTE; SA PHILOSOPHIE; ÉPISODES DES 2e, 6e ET 13e LIVRES; SA NÉCYOMANTIE. — II. ALLÉGORIE DE LA VOLUPTÉ ET DE LA VERTU AU 15e LIVRE.

Nous avons rapproché Lucain et Stace, deux poètes épiques de haute valeur, bien que, en suivant strictement la date, les deux auteurs d'épopées dont nous avons à parler dans ce chapitre soient quelque peu antérieurs. Mais, comme en réalité tous les quatre furent contemporains, nous avons cru pouvoir les placer dans leur ordre de mérite ou de célébrité.

I

Silius naquit sous Tibère, et il fleurit sous les règnes de Néron et de Vespasien. Il ne paraît pas avoir traversé sans tache la période sanglante de Néron; la délation aurait été pour ce poète un moyen d'arriver aux premiers honneurs. Retiré des affaires publiques sous Vespasien, il vécut dans une opulence intelligente, cultivant les arts et composant son grand poème, les *Punica*, un poème épique en 17 chants, ayant pour objet la seconde guerre punique jusqu'au triomphe de Scipion l'Africain. Il avait acheté la campagne de Cicéron, à Tusculum, et la villa de Virgile, près de Naples, où reposaient les cendres du grand poète. Ce dernier fait donna à Martial, son ami et un peu son adulateur, l'oc-

casion d'établir un rapprochement entre Silius, possesseur du domaine de Virgile, et le même Silius héritier du génie du chantre de l'*Énéide*. Il est impossible de comparer sérieusement Virgile et Silius, l'*Énéide* et les *Guerres puniques*, l'œuvre du plus beau génie de l'antiquité romaine et celle de l'un des plus téméraires parmi ceux qui ont entrepris d'emboucher la trompette héroïque.

« Il y a, dit Ficker, dans le poème de Silius, plus d'érudition que de génie, il a plus de mérite comme historien que comme poète; il a peu d'unité, peu d'action, peu de mouvement, l'invention surtout lui fait entièrement défaut. L'expression de Silius est, à la vérité, plus naturelle et plus vraie que celle de Lucain; mais sa langue est inégale, et il se borne trop souvent à copier, à reproduire ses devanciers. Bien que Silius, par le défaut de force, soit plus voisin de la disette que de l'abondance, souvent on retrouve chez lui les défauts de son temps, un certain luxe d'imagination, une dépense d'esprit déplacée, des ornements qui sentent la rhétorique des expressions néologiques et affectées. Les caractères sont tracés avec beaucoup de vérité historique, et, sous ce rapport, son poème excite l'intérêt de l'historien et de l'antiquaire. » En résultat, et malgré ces éloges, Silius est un de ces poètes qu'on peut appeler *infelix*, lui dont le style est sans verve et sans couleur, et qui n'a pas craint d'affronter un prosateur tel que Tite-Live.

Dans cette vaste production d'un talent sans génie, œuvre d'un consulaire dont la vertu ne fut pas éminente, composée, comme dit Pline, *majore curâ quam ingenio*, que pouvons-nous espérer en faveur de la philosophie? Quelques

[1] L. III, epist. 7.

traits seulement, que je vais recueillir, cette fois sans disposition systématique et en suivant l'ordre des livres.

Au second, après avoir raconté le sublime dévoûment des habitants de Sagonte, le poète s'interrompt, il entre en scène; ce génie si froid s'échauffe et se ranime à l'aspect de tant de vertus; s'adressant aux mânes des victimes, il écrit ces beaux vers:

At vos, sidereæ, quas nulla æquaverit ætas,
Ite, decus terrarum, animæ, venerabile vulgus,
Elysium et castas sedes decorate piorum.
Cui verò non æqua dedit victoria nomen
(Audite ô gentes, nec rumpite fœdera pacis,
Nec regnis postferte fidem), vagus exsul in orbe
Errabit toto, patriis projectus ab oris [1].

Ce mouvement est noble et beau; les vers sont d'un grand style. On peut admirer ces expressions *animæ sidereæ*, âmes étoilées, émanées du ciel et destinées à y revenir; puis cette riche alliance de mots: *venerabile vulgus*, ainsi que le *castas sedes*, le séjour des heureux, où pénètrent seulement ceux qui ont eu sur la terre le cœur chaste. *Audite, ô gentes* est un mouvement vif qui rappellerait assez celui du psaume *Et nunc, reges, intelligite.*

Il y a de belles choses au 6[e] livre, dans l'épisode de Régulus, quand cet illustre Romain, après avoir déclaré au Sénat sa résolution héroïque, refuse de porter la toge et de recevoir les embrassements des siens. Il ne s'assied pas parmi les sénateurs et il engage les Romains à rejeter les

[1] L. II, v. 696. — « Allez, célestes âmes, que nul siècle n'a égalées; gloire de l'univers, foule vénérable, allez embellir l'Elysée et les chastes demeures des justes. Mais celui qu'illustra cette injuste victoire (Écoutez, nations, et gardez-vous de rompre les traités de paix et de sacrifier à l'ambition de régner la foi des serments), celui-là, exilé, vagabond, sera errant par tout l'univers, repoussé des rivages de sa patrie. »

propositions de Carthage. Pour lui, il va partir, il n'ignore pas le sort qui l'attend et il saura bien se livrer au bourreau. Il prend le ciel à témoin de ses paroles :

> Justitiæ rectique dator, qui cuncta gubernas,
> Nec levior mihi, diva fides, Sarranaque Juno,
> Quos reditûs testes juratâ mente vocavi[1]....

Le premier vers est grand et solennel ; celui qu'il prend à témoin, c'est le vrai Dieu, source de la justice et du droit, celui qui gouverne l'univers. Mais ce grand mouvement, ce vif rayon, se trouve aussitôt diminué par l'adjonction de la divinité mythologique, de Junon, qui ramène le Dieu suprême, qu'entrevoit la grande âme de Régulus, aux proportions du Jupiter national, du dieu qui règne au Capitole.

Ailleurs, dans un passage du 15e livre, ce n'est plus le Dieu personnel et vivant, le Dieu des traditions premières qui est invoqué ; ce n'est pas non plus le Jupiter mythologique avec les autres dieux de l'Olympe ; ce sont les divinités cosmogoniques des vieux âges, les forces de la nature déifiées ; c'est la religion, l'adoration de ce que l'homme voit de ses yeux, du monde matériel.

> At supplex, geminas tendens ad sidera palmas,
> Tellurem Noctemque et cœlo sparsa precatur
> Astra, ducemque viæ tacito sub lumine Phœben[2].

Au 13e livre, on trouve un essai de nécyomantie, pâle

[1] L. VI, v. 467. — « Toi qui donnes la justice et la vertu, qui gouvernes le monde, et toi divinité non moins puissante, ô foi ; toi aussi, Junon Sarranienne, vous tous que j'ai pris à témoin de mon serment de retourner à Carthage .. »

[2] L. V, v. 560. — « Tendant vers le ciel ses mains suppliantes, il invoque la Terre et la Nuit, tous les astres épars sous la voûte du ciel, la Lune, dont la lumière silencieuse guide les pas du voyageur. »

contr'épreuve de Virgile et d'Homère. Le jeune Scipion vient invoquer les mânes de son père et de son aïeul. Il visite tour à tour les régions de l'Averne, du Tartare, de l'Élysée, le séjour des mânes et de Pluton. Comme dans Homère, les âmes sortent de l'Érèbe, boivent le sang de la brebis noire immolée, cessent d'être errantes et passent le Styx. Il évoque pêle-mêle tous les hommes célèbres et l'on ne sait trop si, fidèles à cette voix puissante, ils sortent du Tartare ou de l'Élysée. Néanmoins, parmi tout ce *farrago*, il y a quelques traits à recueillir. Tel est celui-ci, la métempsycose au point de vue platonicien :

Hàc animæ cœlum repetunt ; ac mille peractis
Oblitæ Ditem, redeunt in corpora, lustris [1].

Et ce vers sur les eaux du Léthé, dont s'abreuvent les justes :

Lethæos potat latices, oblivia mentis [2].

Beaucoup de poètes ont dit à peu près la même chose. Horace a le *longa oblivia vitæ*, et Voltaire :

Lui fait boire l'oubli des peines qu'il endure ;

Mais *oblivia mentis* est plus beau, c'est un trait intime et profond : l'oubli de l'âme, oubli absolu. — Puis un trait plein d'énergie sur la multitude des morts qui descendent aux enfers :

Nullo non tempore abundans
Umbrarum hic agitur torrens [3].

[1] L. XIII, v. 558. — « C'est par là que les âmes retournent au ciel, pour revenir, après mille lustres, oubliant Pluton, habiter de nouveaux corps. »

[2] *Ibid.*, v. 555. — Il boit à longs traits les ondes du Léthé, où l'âme puise l'oubli. »

[3] V. 760. — « Le torrent des ombres est poussé, coule et ne tarit jamais. »

Et la sentence d'éternelle damnation.

Sed, luce remotâ,
Si nulla est venia, et meritò mors ipsa laborat [1].

II

Le morceau de philosophie morale le plus remarquable du poëme, et l'un des meilleurs de la poésie latine, se trouve au 15e livre: la volupté et la vertu s'offrant au jeune Scipion, et chacune d'elles essayant de l'engager sous ses lois. Ce n'est autre chose que l'allégorie d'Hercule entre la volupté et la vertu, une des plus belles et des plus pures inspirations de l'antiquité. Silius l'a empruntée à Xénophon, qui lui-même l'attribue à Prodicus. On peut comparer utilement le morceau de Xénophon et celui de Silius. Le grec a l'avantage pour l'élégance du style, pour l'atticisme; mais il y a plus de philosophie dans le poète romain. Dans Xénophon, la vertu se recommande surtout comme moyen d'être heureux, comme un calcul plus sûr que celui de la volupté: « Mes amis font sans nul apprêt d'agréables repas, » parce qu'ils attendent la faim et la soif; le sommeil leur » est doux, ils se réveillent sans chagrin, et ne sacrifient » jamais les affaires au repos. Jeunes, ils sont loués des vieil» lards; vieux, ils jouissent des respects de la jeunesse. Par » moi seul ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, » honorés de leurs concitoyens. En moi l'artisan laborieux » voit sa compagne chérie, le bon père de famille la gar» dienne fidèle de sa maison, le serviteur sa bienveillante » protectrice. »

Tout cela est très-persuasif, et donnerait sûrement l'ap-

[1] V. 868. — « Mais si, après la vie, il n'est plus de pardon, et que la mort elle-même travaille justement à leur supplice. »

pétit d'être vertueux. Mais aussi cela n'ést pas fort de principe; car tout s'y réduit à la vie heureuse, et à ce fait que la vertu offre les meilleures chances pour l'obtenir. En effet, après ces bons et sages conseils, quelle promesse définitive ajoute la vertu pour couronner une vie ainsi toute passée sous ses lois? Voyez : « Quand arrive le » terme fatal, loin de descendre oubliés et sans honneur chez » les morts, leurs noms fleurissent d'âge en âge jusqu'à » la dernière postérité. » Un peu de gloire terrestre est donc ici toute la récompense que la vertu promet à ses amis, à ses victimes !

Il y a, je le répète, plus de philosophie dans Silius, un langage plus digne, plus ferme, plus élevé. On dirait qu'il a voulu, dans le double langage de la volupté et de la vertu, mettre en scène, en opposition, les deux grandes sectes antiques, épicuriens et stoïciens. On cite peu Silius; nous ne nous interdirons pas de reproduire ici les principaux traits de sa discussion. D'abord l'épicurisme par la bouche de la volupté :

Currit mortalibus ævum,
Nec nasci bis posse datur; fugit hora, rapitque
Tartareus torrens, ac secum ferre sub umbras,
Si qua animo placuere, negat. Quis luce supremâ
Dimisisse meas serò non ingemit horas[1]?...
Sed current albusque dies, horæque serenæ;
Et molli dabitur victu sperare senectam,
Quantas ipse Deus lætos generavit in usus
Res homini, plenâque dedit bona gaudia dextrâ !
Atque idem, exemplar lenis mortalibus ævi

[1] L. XV, v. 63. — « La vie de l'homme s'enfuit, et il ne lui est pas donné de renaître; le temps fuit, et tout se perd dans le gouffre du Tartare; s'il plaît d'emporter avec soi chez les morts ce que l'on aime: impossible. Et alors, quel homme, à son jour suprême, pourrait ne pas gémir, mais trop tard, d'avoir rejeté les heures de joie que je lui apportais?... »

Imperturbatâ placidus tenet otia mente [1].

Cet épicurisme, du moins dans les premiers vers, est de la sombre espèce ; c'est celui de Lucrèce et de Pline, un jour sombre jeté sur l'existence humaine, si souffrante et si dénuée, et sur laquelle il n'y a rien qu'à gémir, si l'on refuse les joies furtives qu'apporte avec elle la volupté. C'est de plus une étrange confession mise dans la bouche de la volupté que cet aveu de la bonté de Dieu qui a semé de tant de biens la terre des mortels. Les deux vers qui rendent cette pensée (le 8e et le 9e de la citation), sont d'une parfaite orthodoxie; mais ils servent de prélude à la suprême formule de l'épicurisme. Dieu, selon le poëte, laisse tomber les biens sans s'inquiéter de leur distribution ; il se repose et il dort : doctrine fatale que Silius exprime par le dernier trait, un vers qui serait admiré même chez Lucrèce.

Maintenant, au stoïcisme !

Quas non juvenem florentibus, inquit,
Pellicis in fraudes annis, vitæque tenebras,
Cui ratio, et magnæ cœlestia semina mentis
Munere sunt concessa Deûm ? Mortalibus alti
Quantum cœlicolæ, tantumdem animalibus isti
Præcellunt cunctis ; tribuit namque ipse minores
Hos terris natura Deo ; sed fœdere certo
Degeneres tenebris animas damnavit avernis.
At quîs ætherei servatur seminis ortus
Cœli porta patet [2].

Tout cela est beau, et serait irréprochable s'il ne s'y trou-

[1] L. xv, v. 53.— « Mais tous tes jours seront marqués à la craie blanche, et toutes tes heures sereines. Dans une douce vie, tu espéreras la vieillesse. Que de choses Dieu a préparées pour les plaisirs de l'homme, que de bonnes joies il lui a données à pleines mains ! Ce Dieu lui-même, pour donner à l'homme l'exemple d'une douce existence, vit paisible, et, le cœur sans trouble, il garde un loisir éternel. »

[2] V. 69.— « Dans quels piéges de courtisane veux-tu faire tomber ce héros, à la fleur de ses années? Dans quelles voies ténébreuses prétends-tu l'égarer,

vait quelque obscurité. Le Dieu suprême est ici clairement nommé. Mais quelle est alors cette Nature qui a donné l'homme à la terre, voulant qu'il n'eût d'autre supérieur que Dieu. D'un autre côté, la double sanction, l'enfer et le ciel, est bien clairement marquée, et sous ce rapport ce stoïcisme incline plutôt vers Platon. Mais qui la donne, cette sanction? Est-ce Dieu? Non, c'est la nature, stérile personification; le sujet de *damnavit* est *natura;* remarquons aussi que les auteurs latins, Virgile, Ovide, et deux fois Silius en cet endroit, tiennent à cette expression, *semen cœleste*, *æthereum*, pour indiquer l'âme. Toujours l'âme, chez les anciens, est regardée comme un élément, un atome, une matière ignée, un germe subtil. Mais suivons :

Nonne vides hominum ut celsos ad sidera vultus
Sustulerit Deus, ac sublimia finxerit ora;
Quum pecudes, volucrumque genus, formasque ferarum,
Segnem atque obscœnam passim stravisset in alvum?
Ad laudes genitum, capiat si munera divûm,
Felix, ad laudes hominum genus...
Casta mihi domus, et celso stant colle penates,
Ardua saxoso perducit semita clivo.
Asper principio (nec enim mihi fallere mos est)
Prosequitur labor; adnitendum intrare volenti;
Nec bona censendum quæ fors infida dedisse,
Atque eadem rapuisse valet; mox celsus ab alto
Infra te cernes hominum genus. Omnia contra
Experienda manent, quam spondet blanda voluptas[1].

lui qui, par un présent des dieux, a reçu les célestes éléments d'une grande âme. Autant les habitants de l'Olympe s'élèvent au-dessus des mortels, autant ceux-ci l'emportent sur le reste des êtres animés; car la nature, en les donnant à la terre, n'a mis au-dessus d'eux que Dieu seul. Une inflexible loi condamne aux ténèbres infernales les âmes dégénérées; mais, pour celles qui ont gardé les germes célestes dans leur pureté première, à de telles âmes est ouverte la porte du ciel. »

[1] Nous ne donnons pas cette tirade pour de forts bons vers.

.Stramine projectus duro, patiere sub astris
Insomnes noctes, frigusque famemque domabis.
Idem justitiæ cultor, quæcumque capesses,
Testes factorum stare arbitrabere divos [1].

C'est là une belle, une pieuse morale, fermeté stoïque, vol platonicien, pressentiment de la vertu chrétienne. Mais Silius sut-il s'y conformer? sut-il accepter la vie comme l'ordre de Dieu? Étrange moraliste! Silius Italicus, âgé de 74 ans, se laisse mourir de faim pour échapper à l'ennui d'une maladie de langueur dont il ne pouvait ni guérir ni mourir. Lucrèce aussi avait prévenu et cherché la mort. Ces sages possédaient toutes les joies, toutes les fortunes de la vie. Lucrèce était jeune et fortuné, il possédait le génie ; aucun frein religieux ne l'arrêtait dans les convoitises qui s'ouvraient tout entières, et c'est la mort qu'il appela à l'œuvre de sa délivrance. Le riche et l'heureux Silius a fourni une vaste carrière, pleine d'années, de gloire et de grandeurs humaines ; mais les infirmités de la vieillesse l'ont vaincu ; lui qui avait si bien dit, *adnitendum ;* il est au seuil du tombeau, et il ne sait pas l'attendre.

[1] V. 84. — « Ne vois-tu pas que Dieu a donné à l'homme un front qui monte vers les astres, un visage droit et élevé (*a*), tandis que les troupeaux, les oiseaux et les bêtes sauvages sont courbés vers la terre, où ils rampent au gré des appétits de leur ventre. L'homme est né pour la gloire. Heureux s'il comprend les dons qu'il a reçus du ciel .. Ma demeure est chaste et s'élève au sommet d'une haute colline, où l'on ne monte que par un sentier rude et hérissé de rocs. Les premiers pas sont difficiles, je l'avoue (car je ne sais pas mentir) ; celui qui veut entrer, doit faire de longs efforts, et ne pas regarder comme des biens ce qu'une fortune infidèle peut donner ou ravir au gré de son caprice. Bientôt, du haut de la colline, tu verras la race des hommes au dessous de toi. Là, tu éprouveras que tout est contraire aux flatteuses promesses que te fait la volupté. Sur un lit de feuillages, tu auras des nuits sans sommeil sous la voûte éthérée. Adorateur de la justice, quelles que soient tes entreprises, tu croiras toujours que les dieux, debout près de toi, sont témoins de tes actions. »

(*a*) Cf. Ovide, *Métam.*, l. I, v. 101.

III

Un autre poète épique, disons mieux, auteur d'épopée, a marqué pour sa part la décadence du génie romain dans cette carrière, glorifiée par un seul, celui de Mantoue. Valérius Flaccus, d'une famille très-illustre, et qu'il faisait remonter jusqu'à Valérius Publicola, publia son poème sous Vespasien, après la prise de Jérusalem par Titus, événement mémorable au plus haut degré, qui eut lieu l'an 70 de Rome, et auquel Valérius fait allusion dans de beaux vers dès son début. Il paraît être mort sous Nerva. Un seul mot a été dit de lui chez les anciens, par Quintilien : *Multum in V. Flacco nuper amisimus.* Il n'y a pas lieu de nous arrêter sur le mérite poétique, bien restreint, du poème des *Argonautiques;* nous n'avons autre chose à faire qu'à nous répandre un peu dans ce champ peu fertile, lui demandant quelques épis de substance morale, dont nous puissions grossir notre corbeille. Voyons.

Nous sommes au livre 3. Le devin Mopsus, dans le dessein de connaître la cause des maux qui affligent les Argonautes, veut consulter les mânes, dans l'antre profond qui conduit au séjour infernal. Là, il récite les prières rituelles et remplit toutes les cérémonies de l'expiation. On entend comme un chœur des ombres, lesquelles, amenées à la voix du devin, viennent exposer une théorie généralement pythagoricienne sur la nature des âmes et sur leur survivance. Toujours le matérialisme subtil. L'âme est une émanation du feu céleste, une semence éternelle, rendue par la terre au ciel enflammé d'où elle est descendue. Toutes les origines sont bonnes au paganisme pour expliquer l'homme ; il n'y a qu'une formule qu'il n'a pas trouvée : Dieu fit l'homme *ad*

imaginem sui. Voici les vers de Valérius ; ils sont fort beaux :

Dicam, ait, ac penitùs causas labemque docebo,
Mopsus, et astra tuens. Non, si mortalia membra
Sortitusque breves et parvi tempora fati
Perpetimur, socius superi quondam ignis Olympi,
Fas ideo miscere neces, ferroque morantes
Exigere hinc animas, redituraque semina cœlo.
Quippe nec in ventos, nec in ultima solvimur ossa.
Ira manet, duratque dolor quum deinde tremendi
Ad solium venere Jovis quæstuque nefandam
Edocuere necem, patet illis janua lethi,
Atque iterum remeare licet ; comes una sororum
Additur, et pariter terras atque æquora lustrant.
Quisque suos sontes, inimicaque pectora pœnis
Implicat, et variâ meritos formidine pulsant [1].

Au premier abord, on trouverait dans ces vers un juste sentiment de l'immortalité et aussi l'idée de la sanction. Mais si on analyse un peu, on trouve une chose étrange. Un homme, d'ailleurs innocent, a été victime d'un meurtre. Quel est, dès lors, l'emploi de ce mort sur les bords sombres

[1] *Argonaut.* l. III, v. 379. — « Je vais, dit Mopsus, en regardant le ciel, vous faire connaître la cause, l'origine fatale de nos maux. Non, quoique nous ayons à supporter des membres mortels, et que notre âme, flamme émanée du haut Olympe où elle vivait jadis, soit unie à ces membres pour de courts instants, pour accomplir une étroite destinée, il n'est pas permis de se donner la mort, et de chasser ainsi de nos corps ces âmes ici-bas retardées, ces semences qui doivent retourner au ciel. En effet, nous ne sommes pas dissipés dans les airs, nous ne sommes pas réduits tout entiers en cendres. La colère demeure, le ressentiment persiste, et, lorsque ces âmes sont arrivées au pied du trône redoutable de Jupiter, et qu'elles se plaignent du meurtrier dont elles furent les victimes, la porte de l'enfer s'ouvre de nouveau pour elles, et il leur est permis d'en sortir. Une des Euménides leur est donnée pour compagne ; chacune de leur côté, elles poursuivent, sur les terres et sur les mers, leurs meurtriers ; elles jettent les tourments dans ces cœurs odieux, et les frappent d'une épouvante méritée. »

où il a été précipité? Elle subit, cette pauvre âme, le châtiment de son malheur à elle et du crime d'autrui; haletante et sans repos, toujours accompagnée d'une Euménide, elle consume son éternité à poursuivre sa vengeance sur les vivants et sur les morts. Quant aux meurtriers, ils sont divisés en deux classes. Pour ceux qui ont tué par une volonté arrêtée, leur crime est inexpiable; si le meurtre s'est opéré sans la volonté du coupable par imprudence ou par malheur, alors seulement l'expiation est possible. Dans la suite de ce passage, on voit les rites employés par Mopsus pour purifier un meurtrier dont le crime appartient à la classe des expiables. Je vais, dit-il, réciter pendant la nuit des prières expiatoires, *donec lustralia pernox vota fero.* Les anciens avaient donc l'idée de l'expiation des crimes par le moyen des prières, des cérémonies de la religion? Oui; mais comme ce dogme, fondamental, primitif, est altéré dès son origine! comme il est borné, restreint, avec des limites qui ne permettent aucune espérance au criminel! Même le dogme de l'expiation était allé s'obscurcissant à travers les siècles; Oreste, parricide et dont le crime est expié, est, dans Eschyle, la preuve qu'il n'y avait pas de crime irrémissible dans ces temps reculés. De plus, il se trouve ici, sur ces matières, une autre erreur profonde. Au nom de qui le prêtre purifie-t-il? Est-ce au nom de Dieu, seul offensé par le crime, de Dieu qui seul pardonne aussi bien qu'il châtie? Non, ce qu'il faut désarmer, c'est la puissance infernale; ce qui est châtié, ce sont ces âmes irritées, vengeresses, ces larves, ces lémures, qui ne verront calmer leurs souffrances qu'en voyant accomplir leur ressentiment.

Atque ità lustrifico cantu vocat; ite, perempti
Ac memores abolete animas; sint otia vobis,
Sit stygiæ jam sedis amor; procul agmine nostro,

Et procul este mari, cunctisque absistite bellis,
Nec populi nostrive luant ea fata nepotes[1].

Peut-on, après avoir reconnu de telles incohérences parmi les meilleurs soupçons de la sagesse antique, ne pas croire que le monde avait besoin de recevoir la vraie doctrine sur le Dieu qui appelle le pécheur, qui le sollicite, qui ordonne à la victime de prier pour celui qui l'immole, pour qui il n'y a pas de forfait inexpiable, et qui dès lors avait dit à la multitude de ceux qui pèchent et qui souffrent,... *venite ad me !*

[1] *Ibid.*, v. 448 — « Et il prononce ce chant d'expiation : « Allez, dit-il, mânes de ceux qui furent immolés, ne soyez plus des âmes qui se souviennent. Reposez-vous, aimez votre demeure dans les régions du Styx. Éloignez-vous de nous et de la mer que nous allons parcourir. Plus de guerre, et ne faites pas payer à nos peuples et à nos descendants ce qui a été fait par le destin. »

CHAPITRE XIX.

PERSE.

(34-62.)

I. PRINCIPES DE LA MORALE STOÏCIENNE DANS PERSE. — II. LA VRAIE SAGESSE ENTRE DEUX SAGESSES FOLLES.

On est parfaitement d'accord sur les défauts et sur les qualités de ce poète. Il est obscur; son style est tendu, hérissé de métaphores; il a peu de naturel; sa gaîté est forcée et triste; il manque de grâce, de facilité; il ne sait pas les limites de la décence et du bon goût; en défendant les lois de la vertu, il oublie trop celles de la pudeur. D'un autre côté, ses qualités sont grandes. Sévère et méthodique dans ses plans, serrée dans ses raisonnements, son expression est soudaine, énergique, saisissante, pleine d'éloquence et d'entraînement. Perse enfin est le plus grave, le plus austère, le plus moral des philosophes antiques, parmi ceux qui ont pris pour expression de leur enseignement la forme poétique.

I

Philosophe avant tout et disciple chéri du stoïcien Cornutus, Perse tient très-haut le drapeau du stoïcisme; il est le poète de cette sagesse hautaine, comme Lucrèce avait été celui de la secte opposée. Chez ce poète, dont la vie fut si courte et qui n'a laissé que six satires, toute la philosophie du Portique semble se réfléchir. Il en exprime la physionomie, lors même qu'il n'en reproduit pas explicitement le dogme. Dans sa forme abstraite, vive, dialectique, on

reconnaît le dogmatisme de ces stoïciens qui faisaient reposer toute la connaissance sur des axiômes, sur des catégories, et aussi, pour une grande part, sur l'autorité de la conscience:

Ne te quæsiveris extra[1].

D'autres poètes ont expliqué divers points de la métaphysique stoïcienne. Virgile, au 6e livre de l'*Énéïde*, associe cette discipline au platonisme; il décrit les âmes humaines, matière subtile et fractions de l'âme universelle. Perse s'est attaché, en même temps que Lucain, à ce qu'il y avait d'essentiel, de vivant dans le stoïcisme, j'entends à la morale, et nul, parmi les poètes du moins, n'en a posé les axiômes avec une pareille grandeur. Il suffira de quelques vers, disposés d'une manière systématique, pour voir se dérouler l'un après l'autre et dans leur ordre tous les axiômes dont l'ensemble peut constituer assez complétement la morale du Portique.

Voici d'abord le premier problème, la question du but à atteindre:

Est aliquid quo tendis, et in quo dirigis arcum[2] ?

Problème fondamental et qui ne varie pas. Celui qui vient immédiatement ensuite est la question du souverain bien. Si l'homme a un but, le souverain bien est d'y parvenir:

Quæ tibi summa boni est[3] ?

Aussi toute l'œuvre du stoïcien est-elle consacrée à résoudre ce double problème, qui n'en est qu'un, le but de l'existence et son souverain bien. Ce principe bien établi,

[1] Sat. I, v. 7. — « Ne te cherche pas en dehors de toi. »
[2] Sat. II, v. 60. — « Existe-t-il un but auquel tu tendes, vers lequel tu diriges ton arc ? »
[3] Sat IV, v. 17. — « Quel est pour toi le souverain bien ? »

toute la doctrine s'enchaînera. Or, le but de l'existence, le voici déterminé en très-beaux vers :

Discite, o miseri, et causas cognoscite rerum,
Quid sumus, et quidnam victuri gignimur ; ordo
Quis datus, aut metæ quam mollis flexus, et undè ;
Quis modus argento ; quid fas optare ; quid asper
Utile nummus habet ; patriæ carisque propinquis
Quantum elargiri deceat ; quem te Deus esse
Jussit, et humanâ quâ parte locatus es in re[1].

Avoir compris ces vers, c'est connaître quel est le but, la loi, et par suite le souverain bien de l'homme dans cette vie. La loi de l'homme consiste à vivre conformément à sa nature ; or, la nature de l'homme, c'est la moralité ; il remplira sa loi, il possédera le souverain bien, à une seule condition : c'est qu'il sera vertueux. Cette doctrine a son côté vrai, mais on entrevoit l'excès. Cet idéal stoïcien est une sorte de panthéisme social, où l'individu est subordonné à l'ensemble, obligé d'obéir à cette loi de l'ensemble, à laquelle Dieu ou l'ordre général des choses l'a condamné ; dont il est une pièce, grande ou petite, puissante ou faible, plus ou moins utile, essentielle, mais toujours ayant son but déterminé, par une force qui n'est pas la sienne, puisqu'il a reçu sa place et qu'il ne saurait plus la quitter, *locatus est*. Ces stoïciens avaient la véritable doctrine morale, j'entends en principe ; ils péchaient, ils se brisaient dans l'excès de leur formule.

[1] Sat. III, v. 67. — « Apprenez, ô malheureux, à connaître les principes des choses, ce que nous sommes, et pourquoi nous avons reçu le jour, quel est l'ordre établi, comment il faut tourner autour de la borne, et d'où il faut partir, dans quelle mesure il faut rechercher l'or, quels désirs sont légitimes, quelle est l'utilité de l'argent si difficile à acquérir, combien il faut en donner à sa patrie et à sa famille, ce que Dieu a voulu que vous fussiez sur la terre, et à quel poste il vous a placé. »

Maintenant, et le principe du bien étant établi, reste à énumérer, à caractériser les devoirs. Là se succèdent les beaux, les grands préceptes :

Tibi recto vivere talo
Ars dedit, et veri speciem dignoscere calles?
Quæque sequenda forent, quæque evitanda vicissim?
Es modicus voti, presso lare, dulcis amicis?
Jam nunc astringas, jam nunc granaria laxes,
Inque luto fixum possis transcendere nummum?
Hæc mea sunt, teneo, quum verè dixeris, esto
Liberque ac sapiens, prætoribus ac Jove dextro[1].

Ne cachez pas dans votre cœur quelque chose dont vous ayez à rougir; c'est là une noble pensée, et le poète l'exprime par un trait d'une admirable concision :

Et aperto vivere voto[2].

Habiter en soi et sentir son indigence :

Tecum habita, et nôris quam sit tibi curta supellex[3].

Le regret d'une vie perdue dans la dissipation :

Et sibi jam seri vitam ingemuêre relictam[4].

La sagesse est de tous les âges :

Petite hinc, juvenesque senesque,

[1] Sat. v, v. 104.— « La sagesse (l'art de vivre) t'a-t-elle instruit à marcher d'un pas ferme? Sais-tu discerner le vrai d'avec l'apparence? Ce qu'il faut faire d'avec ce qu'il faut fuir? Es-tu modéré dans tes vœux, content d'un étroit foyer, doux pour tes amis? Sais-tu ouvrir et fermer à propos tes greniers? Passerais-tu, sans te baisser, sur un écu enfoncé dans la boue? Si tu peux dire avec vérité : « tels sont mes biens, c'est à moi, » eh bien ! alors tu es libre, tu es sage, tu as pour toi les préteurs, et Jupiter t'est favorable. »

[2] Sat. II, v. 7. — « Vivre à vœux découverts. »

[3] Sat. v, v. 54. — « Habite avec ton âme, et vois qu'elle est purement meublée. »

[4] Sat. v, v. 60. — « Trop tardifs, ils gémissent sur cette triste vie qui leur est laissée. »

Finem animo certum miserisque viatica canis [1].

La justice divine donne du temps au criminel, et ne l'oublie pas :

Ignovisse putas quia, cùm tonat ocyus, ilex
Sulfure discutitur sacro, quam tuque domusque [2]?

Vanité :

O curas! hominum! o quantum est in rebus inane [3]!

La vertu seule est libre :

Liber ego. — Unde datum hoc sumis tot subdite rebus [4]?

Qu'on lise cette cinquième satire en entier : on jugera qu'aucun moraliste ancien n'avait établi comme celui-ci la théorie de la liberté morale. Avec quelle verve le poète se joue de la liberté qui est octroyée à un esclave par l'affranchissement ! Comme il distingue la liberté d'agir dans la puissance de ses organes, d'avec cette autre liberté, meilleure et plus haute, liberté de la conscience, qui, même dans les fers, est encore la liberté, quand le cœur, ayant brisé la chaîne du mal, n'a rien qui l'empêche de penser, vouloir, aimer selon la loi !

La satire deuxième, contre les vœux criminels, offre une magnifique théorie de la prière, à peu près empruntée au second Alcibiade de Platon, et de nobles maximes de morale stoïque :

Quin damus id Superis, de magnâ quod dare lance,

[1] Sat. v, v. 64. — « Jeunes gens et vieillards, demandez à la sagesse le but auquel vous devez tendre ; demandez-lui des ressources contre les douleurs attachées aux cheveux blancs. »

[2] Sat. II, v. 24. — « Penses-tu qu'il l'ait pardonné, parce que son tonnerre a renversé un chêne, et non pas toi et ta maison? »

[3] Sat. I, v. I. — « O vains soucis des hommes, ô quel vide dans les choses de la vie! »

[4] Sat. v., v. 124. — « Je suis libre, dis-tu. En quoi es-tu libre, toi qui es l'esclave de tant de choses ? »

Non posset magni Messalæ lippa propago ?
Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto ?
Hæc cedo, ut admoveam templis, et farre litabo [1].

La troisième, qui a pour objet de combattre la paresse du cœur qui ne se décide pas à la vertu, établit cette vertu sur des bases très-hautes. Comme il peint le profond abîme où est plongé l'homme vicieux, lorsque, ayant éteint le flambeau de sa raison, il ne saurait plus remonter à la clarté du jour !

Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ ?
Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum,
Pingue ; caret culpâ, nescit quid perdat, et alto
Demersus, summâ rursus non bullit in undâ [2].

Dans ce cas, dit Perse, il ne pèche pas, car il a perdu le sens moral. Cet axiôme, si on ne le prend pas dans un sens absolu, ne manque pas de vérité ; l'excès du crime est égarement, est folie ; on est, en lui, plongé, abîmé, noyé comme dans les flots. Toutefois, est-ce à dire qu'un tel criminel soit devenu impeccable par l'effet même de son péché ? Oh ! non ; telle ne pouvait être la pensée du moraliste qui a laissé dans les vers suivants, sur les remords de la conscience, le plus effrayant tableau qui ait jamais été tracé par une plume de poète :

Magne Pater divûm, sævos punire tyrannos

[1] Sat. II, v. 71. — « Que n'offrons-nous aux Immortels ce qu'avec tous ses grands plats le fils chassieux de l'illustre Messala ne saurait leur offrir, le droit, le juste établi dans les sentiments, la sainteté dans les retraites de l'âme, un cœur généreux, imbu de ce qui est honnête ? Que j'aie cela, et je m'approcherai des autels, et j'y sacrifierai avec un simple gâteau. »

[2] Sat. III, v. 30. — « Ne rougis-tu pas d'avoir les mœurs du débauché Natta ? Mais cet homme est abruti, ses vices ont grandi dans ses fibres, ils l'ont enrichi, engraissé. Il n'est pas coupable, après tout ; il ignore le prix de ce qu'il perd ; plongé dans un gouffre, il ne voit même pas l'eau bouillonner au-dessus de sa tête. »

Haud aliâ ratione velis, cùm dira libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno;
Virtutem videant intabescantque relictâ.
Anne magis siculi gemuerunt æra juvenci?
Aut magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit, « imus,
» Imus præcipites, » quam si sibi dicat, et intus
Palleat infelix quod proxima nesciet uxor [1]?

Plus loin, dans la même pièce, le poète met à nu l'extravagance des passions qui aiment mieux s'exposer à la mort que d'arrêter leurs convoitises:

Heus, bone, tu palles; — nihil est; — videas tamen istud,
Quidquid id est; surgit tacitè tibi lutea pellis;
— At tu, deteriùs palles; ne sis mihi tutor;
Jam pridem hunc sepeli, tu restas. — Perge, tacebo.
Turgidus hic epulis atque albo ventre lavatur;
Sed tremor intra vina subit, calidumque triental
Excutit è manibus; dentes crepuere retecti.
Hinc tuba, candelæ, tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In calcem rigidos calces extendit [2].

[1] Sat. III, v. 35. — « Puissant père des dieux, n'emploie pas d'autre supplice que celui-ci pour punir les tyrans, quand leur passion, abreuvée d'un poison brûlant, tournera leur pensée vers le crime. Qu'ils voient la vertu et qu'ils sèchent de regret de l'avoir délaissée! Les malheureux enfermés dans l'airain du taureau sicilien ont-ils poussé plus de gémissements? L'épée suspendue à des lambris dorés sur la tête d'un courtisan revêtu de la pourpre était-elle plus terrible que ces paroles que se dit un coupable: « Ah! je cours, je cours à ma ruine. » Frappé au fond de son âme, l'infortuné se sent pâlir et ressent des terreurs qu'ignore même son épouse, dormànt auprès de lui. »

[2] *Ibid.*, v. 94. — « Eh! mon cher, tu es pâle. — Ce n'est rien. — Mais quoi que » ce soit, prends-y garde, ta peau s'enfle peu à peu et devient livide. — Mais » toi, qui parles, tu es plus pâle que moi, ne fais pas le tuteur; j'en ai déjà » enterré un, et tu le remplaces. — Soit, continue, je ne dirai plus rien. » — Qu'arrive-t-il? Il continue en effet son train de vie; plein de viande et le ventre blanc, il va au bain. Mais bientôt le tremblement le saisit au milieu des

Ce tableau du débauché, qui se rit des remontrances et que rien n'arrête, est d'une beauté saisissante. On sait l'imitation de Boileau qui se termine par ces deux vers :

Et la fièvre demain, se rendant la plus forte,
Un bénitier au pied, va l'étendre à sa porte.

Boileau a atténué les couleurs. Son malade n'est qu'un imprudent qui ne veut pas entendre les conseils et refuse d'être soigné; chez Perse, le mourant se précipite lui-même dans l'orgie et il y expire.

Eh bien! et malgré ce noble essor, il faut le reconnaître, promptement on rencontre la limite. Nous venons de voir la doctrine stoïcienne dans ses meilleurs axiômes; le stoïcisme en morale est-il donc toute la vérité? Non certes; et d'abord quelle morale sérieuse, pratique, réalisable, peut sortir d'une école qui établit comme l'un de ses premiers dogmes, l'égalité des fautes?

Digitum exere, peccas.
— Et quid tam parvum est? — Sed nullo thure litabis,
Hæreat in stultis brevis ut semiuncia recti.
Hæc miscere nefas [1].

Est-ce assez absurde? Le stoïcisme ne voyait-il pas que proclamer l'égalité des fautes, c'était réduire la vertu à une abstraction, à un idéal, inaccessible à l'homme ici-bas? Horace, stoïcien avec sobriété, critique cette extravagance

coupes; il renverse de ses mains le vase rempli de vin chaud; ses dents à découvert s'entrechoquent. Alors viennent les trompettes funèbres, les flambeaux, et enfin notre heureux homme, couché sur un lit de parade et embaumé, étend à la porte ses pieds raidis. »

[1] Sat. v, v. 119. — « Remue seulement un doigt et tu pèches. — Mais, diras-» tu, est-il rien de plus indifférent? — Oui, mais quand tu sacrifierais avec » tout l'encens de l'Arabie, tu ne ferais pas entrer dans l'esprit d'un insensé une » demi-once de sagesse. Impossible d'allier ce qui est contraire. » — C'est-à-dire le bien et le mal; une action est droite (*rectum*) ou ne l'est pas. C'était là le sophisme stoïcien.

et reconnaît les degrés de la vertu. Mais Horace ne saurait guère compter comme stoïcien. En général, la sagesse antique, dans Perse comme dans les autres, est courte et ne saurait aboutir; *curta supellex;* on a froid à son indigence, malgré ses efforts pour se draper dans son étroit manteau. Perse est en particulier le juste représentant de l'essor et en même temps de l'orgueil stoïcien; il enseigne le remords, la vertu, la prière à Dieu; mais la sanction, la récompense de la vertu, la vie à venir, voilà ce que je cherche en vain dans ses vers. Pourtant il y a dans la satire des Vœux un vers admirable, on dirait une céleste inspiration vers l'invisible :

O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes[1]!

Rayon soudain, pressentiment plein de mystère! O poète, avec un peu d'effort, vous abordez, vous entrez. Mais hélas! en écrivant ce vers, vous ne compreniez pas ce qu'une foule nouvelle, inconnue de votre orgueil, savait si bien dès lors.

II

Nous avons beaucoup parlé du stoïcisme et de la morale stoïcienne dans ces études sur les poètes romains. Perse est le chef, le sommet le plus élevé, la parole la plus avancée; il est pour le stoïcisme ce que Lucrèce s'était montré comme représentant d'Épicure. Qu'il nous soit permis de conclure ici par des considérations rapides et générales sur ces deux sectes qui occupent tant de place dans la pensée antique, qui se sont approprié chacune leur part du problème, l'une ne voyant dans l'homme que le devoir, l'autre que le plaisir. Puis, nous dirons comment une meilleure sagesse, s'élevant dans une région haute, mais sereine, dis-

[1] Sat. II, v. 62.— « O âmes courbées vers la terre, et vides des choses célestes ! »

sipe des ténèbres amoncelées, s'impose à la pratique comme à la spéculation, oppose enfin sa vérité lumineuse aux deux philosophies ennemies qui se sont incessamment disputé les esprits et les cœurs, à la doctrine de Lucrèce, à celle de Perse.

Ces deux sectes, également célèbres et si différentes dans leurs résultats, se sont, disions-nous, posé d'une manière identique le problème moral. L'une, la philosophie d'Epicure, a reconnu la sensibilité, rien qu'elle, et a fait reposer sur cette base toute la destinée de l'homme. Elle a ramené la morale à la loi d'être heureux, parce que telle est l'expression unique de la sensibilité; et encore dans cette grande partie de l'âme, la philosophie d'Épicure n'a guère voulu voir que l'élément le plus vulgaire, la sensation et le plaisir qui en résulte, l'amour par conséquent, mais seulement l'amour des choses sensibles. Le stoïcisme, au contraire, a fait de la vertu une fiction lamentable, et de l'homme un être de raison, une triste victime immolée à la loi aveugle du devoir. Ces deux sectes représentant les deux points extrêmes de la doctrine de l'amour, dans les temps antiques, et tous nos poètes latins ayant successivement pris parti pour l'une ou pour l'autre, il est bon de les considérer ici avec quelque attention.

L'épicurisme se dresse un trône sur la force matérielle, et il proclame à l'univers ses maximes. L'homme, ce roi de la nature, qui roule inaperçu dans le tourbillon des êtres, n'est rien qu'une nature un peu meilleure que la brute, bien inférieur aux astres qui gravitent sur sa tête. Perdu dans le vaste océan des choses, légère goutte d'eau n'ayant aucune raison de son origine ni de sa fin, un moment il brille au soleil de la vie, puis se fond et disparaît.

Qu'importe à l'ordre général, dans lequel l'homme occupe

sa place sous le gouvernement passif de la nature, qu'importe qu'il y ait des soupirs, des larmes, des douleurs étouffées? Celui qui souffre est un arbuste qui n'a point verdi, une fleur qui n'est point éclose, et la nature ne doit pas s'inquiéter si quelques-unes de ces productions n'ont pas atteint la maturité qui leur semblait promise.

Cet homme, ce singulier sage, sacrifie à l'exclusive recherche du bonheur. Il sait que ce bonheur est rare et réservé à quelques-uns; malgré cela, il en fait sa loi et ne connaît que lui. Or, comme il sait très-bien que tout bonheur est amour, c'est l'amour aussi qu'il déifie; mais quel amour? Vous le savez. De même que le coursier a reçu la vitesse, le lion l'intrépidité, le lynx la vue perçante, ainsi l'homme, au plus haut degré de l'échelle zoologique, a reçu dans son sein un feu qui s'éteint et se rallume, qui brûle avec plus ou moins d'ardeur, qui constitue l'homme, sa moralité, sa vertu; ce feu, pareil à celui qui est récélé dans les veines de la pierre, c'est la passion; la passion est mère de la vertu comme elle est celle de la vie. Heureux qui veille à l'entretien de la passion, comme la vestale au feu du sanctuaire! gardez qu'elle ne s'éteigne; la passion, c'est l'homme moral tout entier.

Voilà donc la doctrine de l'amour établie comme base de la morale; mais c'est l'amour mondain dans sa plus vulgaire région, ne sortant pas de la sphère sensible, du bien-être personnel, de la vie matérielle enfin. Aussi, dans ce système, tout est humble et frappé de misère, en tant que système moral. Que veut l'épicurien? Le bonheur. Quelle est la loi qui oblige? Le bonheur. Quelle est sa vertu? Le bonheur ou plutôt le bien-être, car ce mot, bonheur, est bien grand et bien réel pour exprimer une si étroite félicité. Et, pour réaliser en lui-même cette vertu-

bonheur, ce qu'il trouve dans les autres hommes, ce sont des instruments; car, avec ce principe, il se fait une doctrine sociale. Or, ces instruments flexibles, il s'en saisit, il les aime; indociles, il les haît, il les brise.

Au contraire, le stoïcien, se jetant à l'autre extrémité, veut la vie sans l'amour. Infatigable ouvrier de la vertu, le sage du Portique conçoit avec une étrange austérité le caractère de l'éternelle loi. Sombre penseur, drapé dans son manteau de fermeté, attentif à savoir si le monde s'écroule pour affronter ses ruines et les subir immobile, il ne connaît ni la douceur des larmes ni la vertu du sourire. Il dit: la loi est; elle est l'homme, elle est le ciel, elle est Dieu, et elle n'a pas d'autre demeure que la conscience de l'homme. Courbe-toi sous la fatalité. Pourquoi soulever tes regards au Ciel? Veux-tu prier la loi, prier l'inexorable, et te faut-il le sentiment d'une Providence pour soutenir ou endormir ta faiblesse? Non; la Providence est chimère, la loi seule est réalité; elle ne te dit pas d'adorer, mais d'obéir.

Que parlez-vous au stoïcien de ce que contient le cœur de l'homme, de ses joies fugitives, de ses longues angoisses, des émotions qui le sillonnent en tous sens, de tous ces amours pour lesquels l'âme se prend, laissant quelque chose d'elle-même à tous les objets qui ont pu le charmer? Le stoïcien est heureux, dit-il; il ne souffre pas malgré les glaives qui déchirent les entrailles et ceux qui déchirent le cœur. Pour lui aussi, point de belles journées, de fleurs à cueillir et à tresser en couronnes, pour en former une vie humaine; dans ce désert, il ne germe qu'un épi, l'inflexible épi qui recèle la loi du devoir.

Ainsi l'épicurisme avait absorbé l'homme dans l'amour des choses sensibles, sans tenir compte de ce qui, dans l'homme, est supérieur à cette partie de la nature; la secte

rivale, infidèle à la réalité des faits, supprimant ce qu'elle osait regarder comme le luxe de l'existence morale, avait créé l'homme à son image, avec la pensée et sans l'amour. Double impossibilité, double fiction.

Bien différent, dès qu'il parut dans le monde, s'est montré le christianisme. Il fut la religion du peuple, il conserva la dignité de l'homme, affranchit l'esclave, humilia le superbe, appela heureux ceux qui étaient pauvres, se fit sentir au cœur non moins qu'à l'intelligence. Aussi fut-il loin de se borner à la formule stoïcienne, ἀνέχου καὶ ἀπέχου soutiens, abstiens-toi; il allait autrement loin dans la voie de la perfection, car il disait : Aime et agis. La foule accourut, la moisson fut nombreuse, le progrès fut immense. Il rejeta l'épicurisme dans l'abjecte misère de son amour sensible; au stoïcisme il ajouta l'espérance et le grand amour; il prit pitié de ce sage qui, parmi les hontes de l'empire, s'asseyait, noble et fier, sous l'impassible loi, contemplant la vie dans sa nudité désastreuse, les yeux ramenés sur lui-même; intrépide, sans sourire et sans pleurs.

A l'épicurisme le christianisme dit : « Impur », et il lui montra le miroir dans lequel se réfléchit la dignité morale, la splendeur de l'âme et l'aile croissante de l'amour. Puis, se tournant vers le stoïcisme, il dit : « Cruel », et il le fit frémir de sa vertu sans récompense, de son orgueil sans espoir, de sa terre sans Ciel, de son obstination à méconnaître le droit des soupirs dans le cœur de l'homme. Je suis venu, dit-il, non pour étouffer les sentiments, mais pour les épurer et les consacrer. Ne dites pas que la loi seule existe, et que tout amour est erreur. Seulement allez plus loin pour aimer; ne vous arrêtez pas avec les fils d'Épicure, à la terre, qui est le parvis de la création.

Allez, montez, et sachez que moi seul je suis la bonne nouvelle, que j'embrasse l'homme tout entier, dans tous les éléments de sa nature; je possède la philosophie de la vie, j'enseigne que l'amour est saint et réel, qu'il a sa dernière fin en moi, et que l'on ne saurait expliquer, sans l'amour, sans la chaîne d'or qui relie la terre au Ciel, la destinée religieuse et morale de l'humanité.

CHAPITRE XX.

JUVÉNAL.

(42—128 après Jésus-Christ.)

I. JUVÉNAL A QUELQUE IDÉE DE DIEU ET DE LA PROVIDENCE. — II. PRÉCEPTES MORAUX. — III. ÉTROITES LIMITES DE CETTE MORALE.

Ce poète, mort, dans un âge fort avancé, en 128, et dans l'exil, paraît avoir publié ses satires sous le règne d'Adrien. Il serait le moraliste ancien par excellence, s'il ne peignait le vice avec une nudité qui doit faire reculer les imaginations chastes, et avec une liberté de langage pareille à celle de ce vice effréné qu'il poursuit et qu'il flétrit. Mais aussi il enseigne la vertu avec une force, une autorité sans égale dans l'antiquité profane; ses meilleurs vers, comme il l'a dit, sont dus à son indignation. Il s'attaque surtout au vice, au crime triomphant. Ce n'est pas de simples lanières qu'il est armé, ce poète formidable, mais bien d'un fer brûlant pour marquer à jamais ceux que leur puissance ou la corruption des temps semble avoir mis à l'abri des lois. C'est Horace qui portait dans ses vers cette arme légère que l'on a appelé le fouet de la satire; Juvénal est un justicier d'une autre portée; assis sur le tribunal, il parle à la postérité: il arrache le masque des hypocrites, et il traîne aux gémonies la mémoire de ces puissants contre lesquels il s'élève comme témoin, comme accusateur et comme juge.

Deux choses sont à remarquer dans l'œuvre de Juvénal. C'est d'abord l'invective contre les vices en général, et plus particulièrement contre ceux de son siècle; c'est là « qu'il

pousse jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole. » En second lieu, il y a l'enseignement du moraliste, parfois admirable chez ce poète. La 2e satire, sur les hypocrites; la 10e, sur les vœux; la 14e, sur l'exemple; la 15e, sur la superstition, sont de vrais traités de morale, qui rappellent Sénèque et Marc-Aurèle, mais avec autrement d'énergie, de force pénétrante et d'ardeur. Les autres pièces abondent aussi en traits moraux; mais on y voit avant tout la passion, la colère du satirique, plus occupée de décrier les vicieux que de recommander la vertu.

Étudions, dans ses textes mêmes, ce qu'il peut y avoir de doctrine dans Juvénal sur Dieu et sur l'âme; puis, ce que sa morale offre d'honnête et d'acceptable; à ce point on reconnaîtra l'imperfection de cette morale, par rapport à la pleine vérité qui alors était en voie de conquérir le monde.

I

Et d'abord, Juvénal veut que nous sachions que, comme penseur, il s'est formé lui-même; qu'il ne s'est mis à la suite d'aucun sage, qu'enfin il n'a pas appris la philosophie :

Accipe, quæ contra valeat solatia ferre
Et qui nec cynicos, nec stoïca dogmata legit
A cynicis tunicâ distantia, non Epicurum
Suspicit exigui lætum plantaribus horti [1].

On doit lui donner acte de cette déclaration; car voilà un poète et un solide penseur qui, s'il faut l'en croire, n'a jamais fréquenté les écoles de philosophie, jamais lu les livres des chefs de secte, et qui n'a puisé qu'en lui-même

[1] Sat. XIII, v. 120. — « Écoute quelles consolations peut t'apporter un homme qui n'étudia jamais les cyniques, ni les dogmes des stoïciens, distingués des premiers uniquement par la robe, et qui n'adore pas Épicure, si content des légumes de son petit jardin. »

toute sa sagesse. Cet ignorant a pourtant d'assez belles doctrines sur la morale, sur la destination de l'homme. En premier lieu, il croit en Dieu, rémunérateur et vengeur. Voyez les vers qui vont suivre, une terrible accusation contre le parjure et contre ceux qui se croient criminels impunément. Il commence par exposer la diversité des sentiments sur l'existence de Dieu, sur sa providence, sur le plus ou moins de crainte que les hommes ont de ses jugements, et il ajoute :

Sunt in fortunæ qui casibus omnia ponunt,
Et nullo credunt mundum rectore moveri,
Naturâ volvente vices et lucis et anni;
Atque ideò intrepidi quæcumque altaria tangunt;
Est alius metuens ne crimen pæna sequatur;
Hic putat esse deos et pejerat [1].

Juvénal ne croit pas que le hasard tienne la place des dieux; il croit aux dieux, il pense qu'ils vivent et qu'ils gouvernent les cœurs, et il menace les parjures. Les dieux sont clairvoyants, ils poursuivent, ils punissent jusqu'à la simple pensée du mal :

Patitur pænas peccandi sola voluntas [2].

Dans un passage admirable, Juvénal rend hommage au Dieu créateur; selon lui l'âme de l'homme est descendue du ciel; Dieu l'a enrichie de tous les dons par lesquels elle est une âme, qui font sa grandeur et la distinguent de la brute :

Separat hoc nos
A grege mutorum; atque ideò venerabile soli

[1] Sat. XIII, v. 155. — « Il y en a qui attribuent tout au hasard, et pensent que le monde n'est point mû par un maître; que la nature seule fait se succéder les phases du jour et de l'année; c'est pourquoi ceux-là s'approchent sans crainte de tous les autels; d'autres craignent que le châtiment suive le crime; un troisième pense qu'il y a des dieux, et il se parjure. »

[2] Sat. XIII, v. 208. — « La simple volonté de faire le mal encourt le châtiment. »

Sortiti ingenium, divinorumque capaces,
Atque exercendis capiendisque artibus apti,
Sensum à cœlesti demissum traximus arce,
Cujus egent prona et terram spectantia... Mundi
Principio indulsit communis conditor illis
Tantum animas, nobis animum quoque [1].

De telles idées sont grandes ; malheureusement Juvénal se fixe peu sur ces hauteurs, sa théodicée s'arrête à ce point ; s'il a des menaces pour les coupables, il possède peu la doctrine de l'avenir, et ne semble pas soupçonner l'éternelle récompense pour les hommes vertueux. Quoiqu'il en soit, comme je l'ai dit, c'est un moraliste très-élevé, et, sous ce rapport, je m'attache volontiers à recueillir les trésors poétiques de sa sagesse.

II

C'est d'abord le grand axiôme stoïcien : la vertu est le chemin du bonheur :

Semita certè
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ [2].

Le sacrifice de la vie, le dévouement à la vérité jusqu'au martyre :

Verba animi proferre, et vitam impendere vero [3].

[1] Sat. xv, v. 142. — « C'est elle (la pitié) qui nous distingue des animaux, et c'est pour cela que nous avons reçu ce noble esprit, capable de participer aux choses divines, d'inventer les arts et de les perfectionner ; c'est pour cela que nous avons le sentiment, descendu pour nous de la voûte céleste, et refusé à la brute dont la tête est courbée et regarde la terre. Dès l'origine des choses, le Créateur de tout ce qui existe n'accorda aux animaux que la vie, et à nous il a donné une âme. »

[2] Sat. x, v. 363. — « C'est par la vertu seule que s'ouvre le sentier de la vie heureuse. »

[3] Sat. iv, v. 91. — « Produire en liberté la parole qui est dans le cœur, et sacrifier sa vie à la vérité. »

Et cet axiôme admirable :

Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas[1].

Donner sa vie pour vivre ! Juvénal aurait pu apprendre cette vérité de la bouche de ceux qui, de son temps, mouraient dans les supplices pour confesser la vérité ; ceux-là, seuls, avaient appris qu'il faut savoir perdre sa vie, si l'on veut la gagner. Ailleurs, le moraliste décrit très-vivement le remords, unique sanction pour ces stoïciens à qui manquait la possibilité du *sursùm corda :*

Prima est ultio, quod se
Judice nemo nocens absolvitur, improba quamvis
Gratia fallaci prætoris vicerit urnâ[2].

Et d'autres vers encore plus beaux :

Quos diri conscia facti
Mens habet attonitos, et surdo verbere cædit[3].

Cependant, tout rigide stoïcien qu'il est dans sa théorie morale, Juvénal n'est point exclusif; il joint la sensibilité à l'impératif de la loi : il croit à la vertu des larmes, un don de la nature qui a voulu que l'on compatît au malheur d'autrui pour le soulager :

Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur

[1] Sat. VIII, v. 83. — « Regarde comme un grand crime de préférer l'existence à l'honneur, et de renoncer, pour garder sa vie, à ce qui est le vrai motif de vivre. » — Nous avons, par erreur de mémoire, attribué à Horace, p. 127, le second de ces deux vers.

[2] Sat. XIII, v 3; v. 220. — « Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne pourrait s'absoudre à son propre jugement, lors même qu'il eût été acquitté par l'indulgence d'un préteur corrompu. »

[3] Sat. XIII, v. 193. — « La conscience de leur crime les tient épouvantés et les frappe en secret d'un fouet vengeur. »

Quæ lacymas dedit: hœc mihi pars optima sensûs [1].

Parfois même, il donne l'exemple, et ce sombre moraliste rassérène ses vers et s'attendrit. Comme il peint la tristesse du jeune esclave soupirant après son village !

Suspirat longo non visam tempore matrem,
Et casulam et notos tristis desiderat hædos [2].

Ce n'est pas seulement un vague sentiment de mélancolie; c'est la compassion de l'homme sur les douleurs de l'homme :

Quis enim bonus, et face dignus
Ulla aliena sibi credat mala [3] ?

C'est la pensée de Virgile, *non ignara mali*, mais agrandie ; ce n'est pas précisément parce qu'on a connu l'infortune qu'il faut compatir aux maux d'autrui; c'est parce que l'on est vertueux, *bonus*, homme de bien. Faire du bien à ses semblables ne saurait être le résultat d'un sentiment; c'est avant tout l'obéissance à une loi: c'est ainsi, du reste, que l'entend Juvénal. Pour soulager l'infortune d'autrui, il faut employer ses services, tous les moyens qui sont en soi; il faut, par exemple, ouvrir sa bourse aussi bien que son cœur :

Quum dicis juveni, stultum, qui donet amico,
Qui paupertatem levet attollatque propinqui,

[1] Sat. 15, v. 13.— « La nature, en nous donnant les larmes, déclare qu'elle a donné au genre humain un cœur prêt à s'attendrir; c'est là la meilleure partie de nous-même. » — Et les mêmes idées, v. 240.—Selon Sénèque (*Traité de la Clémence*, l. II, c. 5) : « le sage n'a pas de pitié, parce que la folie est une peine, et que le sage est heureux. » Juvénal est loin de ce sophisme cruel »

[2] Sat. XI, v. 152. — « Il soupire après sa mère qu'il n'a pas vue depuis longtemps; triste, il regrette sa cabane et ses chevreaux aimés. »

[3] Sat. XV, v. 140. — « Quel homme de bien, digne de porter la torche devant les dieux, regarde comme étrangers les maux d'autrui ? »

Et spoliare doces et circumscribere, et omni
Crimine divitias acquirere [1].

Ailleurs, il s'approche de la plus haute doctrine en morale, et semble franchir les dernières limites de la vertu païenne, quand il ordonne de réprimer sa colère, et caractérise la vengeance comme une lâcheté :

Quippe minuti
Semper et infirmi est animi exiguique voluptas
Ultio. Continuò sic collige, quod vindictâ
Nemo magis gaudet quam femina [2].

Dans la satire suivante, Juvénal juge et flétrit l'esclavage ; il efface toute différence d'origine entre l'esclave et le maître :

Mitem animum et mores modicis erroribus æquos
Prœcipit, atque animas servorum et corpora nostrâ
Materiâ constare putat paribusque elementis [3].

Par ce seul sentiment du respect de l'homme, il veut que les juges balancent longtemps avant de condamner :

Nulla unquam de morte animi cunctatio longa est [4].

Enfin, dans un passage dont nous avons cité plus haut les premiers vers, Juvénal voulant expliquer les origines de la société, se défend des fausses doctrines de Lucrèce, et il ne

[1] Sat. XIV, v. 235 — « Quand tu dis à ce jeune homme : « il est fou de donner à son ami, de soulager la pauvreté d'un proche », c'est comme si tu lui enseignais à piller, à tromper, à acquérir des richesses aux prix de tous les crimes. »

[2] Sat. XIII, v. 189. — « La vengeance est le plaisir d'une âme faible, étroite et vulgaire. Tu peux reconnaître qu'elle ne plaît à personne plus qu'aux femmes. »

[3] Sat XIV, v. 15. — « Le sage enseigne à ses enfants la douceur et la disposition qui fait pardonner les fautes légères ; il leur dit que l'âme et le corps d'un esclave sont formés des mêmes substances que les nôtres, des mêmes éléments. »

[4] Sat. VI, v. 221. — « On ne saurait trop longtemps hésiter, lorsqu'il s'agit de la mort d'un homme. »

veut pas que l'intérêt seul ait chassé les hommes des forêts et les ait forcés de se réunir en tribus. Suivant lui, c'est un sentiment sacré, mis dans le cœur de l'homme par Dieu même; c'est la pitié, la bonté naturelle du cœur qui, nous portant les uns vers les autres par le sentiment de la mutuelle affection, nous a fait trouver les moyens d'améliorer notre condition mortelle :

Mutuus ut nos
Affectus petere auxilium et præstare juberet,
Dispersos trahere in populum, migrare vetusto
De nemore, et proavis habitatas linquere sylvas[1].

Le progrès est grand ici, de Lucrèce à Juvénal. Dans le *Contrat social*, rêvé par J.-J. Rousseau, sur les traces de Lucrèce, doctrine de matérialisme, ce n'est pas l'instinct divin, la bienveillance innée, l'*affectus*, qui a réuni les hommes; c'est plutôt la haine, la crainte mutuelle, la nécessité, pour vivre, de se faire des concessions, de renoncer à son prétendu droit de rapine et de meurtre, à son droit de tous sur tous.

Bien que Juvénal soit un austère penseur et atrabilaire, il a des vers aimables, des traits de bonne et simple morale, ou même de fine observation. Horace ne caractérise pas mieux les résultats, souvent trop stériles ici-bas, de la vertu :

Probitas laudatur et alget[2].

Ou bien :

Haud facilè emergunt quorum virtutibus obstat
Res angusta domi[3].

[1] Sat. xv, v. 149. — « Afin qu'une bienveillance mutuelle nous fît chercher tour à tour et prêter un appui, réunît en peuple les hommes dispersés, les fît sortir de l'antique forêt, et quitter ces bois habités par leurs pères... »

[2] Sat. v, v. 74. — « On loue la probité, mais elle gèle »

[3] Sat. III, v. 164. — « Difficilement sort de l'obscurité le mérite qui a l'indigence au logis. »

Et toute la septième satire, sur la pauvreté des gens de lettres, une œuvre si piquante, si vraie, si bien de tout temps, et du nôtre en particulier. Combien disent en soupirant:

Nos tamen hoc agimus, tenuique in pulvere sulcos
Ducimus, et littus sterili versamus aratro [1].

Un trait fort spirituel, plus dans le goût d'Horace que dans celui de Juvénal, est celui-ci :

Ploratur lacrymis amissa pecunia veris [2].

N'oublions pas une sentence, noble et grave, et souvent répétée :

Maxima debetur puero reverentia [3].

Juvénal aurait dû se souvenir, en écrivant les vers obscènes qui souillent trop souvent ses ardentes et justes invectives, qu'il ne faut pas seulement respecter les enfants, mais aussi les grands lecteurs. Pour la chasteté, comme pour les autres vertus, il n'y a pas toujours loin de l'accès des oreilles à celui du cœur.

III

Il me reste à produire quelques passages d'une portée d'ailleurs élevée, mais dans lesquels se retrouve l'imperfection de la morale antique jusque dans ses meilleurs efforts. Il y a, par exemple, un profond sentiment de la fragilité des biens de la vie et de ses vaines grandeurs, dans ces beaux vers :

Nunc mihi quid suades post damnum temporis, et spes
Deceptas? Festinat enim decurrere, velox
Flosculus, angustæ miseræque brevissima vitæ

[1] Sat. VII, v. 48. — « Pourtant nous écrivons, nous traçons nos sillons sur un maigre terrain; nous conduisons notre charrue sur un rivage stérile. »
[2] Sat. XII, v. 154. — « L'argent perdu se pleure avec des larmes vraies. »
[3] Sat. XIV, v. 47. — « On doit à l'enfant le plus grand respect. »

Portio; dum bibimus, dum serta, unguenta, puellas
Poscimus, obrepit non intellecta senectus [1].

C'est un débauché qui s'exprime ainsi, qui parle de sa vie courte et misérable. Que faire, dit-il, maintenant que la vieillesse est si proche ? Eh ! malheureux, disait alors même, dans Rome, une autre voix : « Il faut que le pécheur se convertisse et qu'il vive... » Il est vrai que cet autre langage, entendu de ses initiés, de ses fidèles, les conduisait dans l'arène, à l'amphithéâtre. Mais que leur importait à ceux-là, puisque là, dans l'arène sanglante, était le point de départ de la vraie vie !

Un profond sentiment de mélancolie a inspiré à Juvénal cette admirable satire des Vœux, où il sait si bien réduire au néant la plupart des souhaits, montrer en particulier la vanité de la gloire, puisque tout meurt dans les choses humaines, même les tombeaux :

Et data sunt ipsis quoque fata sepulchris [2].

Cette contemplation de ce qu'il y a de vain dans la gloire, dans les grandeurs, dans la puissance suprême, est portée jusqu'au sublime de l'expression dans ce passage si connu sur Annibal :

Expende Annibalem: quot libros in duce summo
Invenies? Hic est quem non capit Africa Mauro
Perfusa Oceano, Niloque admota tepenti...
Exitus ergo qui est ? O gloria ! vincitur idem

[1] Sat. IX, v. 125. — « Que veux-tu que je fasse maintenant, après tant de temps perdu, et tant d'espérances déçues? Fleur qui disparaît à peine ouverte, la vie, si courte et si pleine de misères, s'enfuit d'un cours rapide. Tandis que nous buvons et que nous demandons des couronnes, des parfums, des femmes, la vieillesse s'est glissée sans se faire voir. » — Cf. Virg. *Géorg.* l. III, v. 284.

[2] Sat. X, v. 146. — « Les tombeaux eux-mêmes ont reçu leurs destins. »

Nempe, et in exsilium præceps fugit [1].

Plus loin, c'est Alexandre, chez qui le contraste est encore plus grand :

Unus Pellæo juveni non sufficit orbis ;
Æstuat infelix anguste limite mundi...
Sarcophago contentus erit [2].

Cela est très-beau; mais ce n'est après tout que le vestibule de la vérité, ce que nous avons vu plus d'une fois chez les poètes grecs, ce que Pindare et les tragiques ont chanté sur tous les modes de leur lyre. Qu'importe de sentir la vanité de tout, si l'on ne sait pas les causes de cette vanité ? Alexandre étouffe dans ce monde dont il est le maître; Juvénal le voit, il le dit; mais saint Augustin en donne l'explication : « Notre cœur est plus grand que le monde; « Dieu seul le dépasse. » Voilà ce qu'ignore Alexandre, Juvénal et tout le paganisme. Les chrétiens étaient aussi des Alexandres qui étouffaient dans ce monde trop étroit; ils prenaient l'aile du martyr pour monter à l'unique séjour où le cœur, né pour comprendre l'infini, ne saurait se trouver à l'étroit.

Enfin, je prie que l'on fasse attention à ce passage, qui contient plusieurs préceptes de haute morale, des vœux que certes il est permis d'adresser à Dieu :

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.
Fortem posce animum, mortis terrore carentem,
Qui spatium vitæ extremum inter munera ponat

[1] Sat. x, v. 147. — « Pèse la cendre d'Annibal; quel poids trouveras-tu à ce grand capitaine ? Il est donc là, celui que ne pouvait contenir l'Afrique, baignée par l'Océan de Mauritanie, et la terre que fertilise les flots paisibles du Nil... Mais enfin, quel est son terme ? O Gloire ! il est vaincu, il tombe, l'exil est son partage, il fuit.

[2] Sat. x, v. 168. — « Un seul univers ne suffit pas au jeune homme de Pella ; le malheureux, il étouffe dans l'étroite limite du monde... Il faudra bien qu'il se contente d'un cercueil. »

Naturæ, qui ferre queat quoscumque labores,
Nesciat irasci, cupiat nihil[1].

Oui, voilà de bonnes et sages prières et que le ciel peut écouter. Toutefois il faut admettre ici encore une restriction. Le moraliste veut que vous demandiez de ne pas craindre la mort. Pourquoi ? Est-ce parce que la mort est une délivrance, parce qu'elle est le seuil de l'éternel repos, de la récompense méritée par la vertu ? Non, il faut mépriser la mort, parce qu'elle est un terme inévitable de la nature, parce que c'est pour tous une nécessité de mourir, qu'on ne saurait détourner par des larmes ou de faibles terreurs. Juvénal, quoiqu'il en dise, a bien peur de la mort; il suffit, pour s'en convaincre, de lire son effroyable tableau de la vieillesse, tableau cruel et prolongé, qui n'est autre chose, dans son dernier mot, que l'homme mortel qui, lorsqu'il meurt, se dissout tout entier[2].

Que fait donc, après tout, à celui qui possède dans sa plénitude la sagesse chrétienne, tout ce *tintinnabulum* de la philosophie antique, dont nous avons d'ailleurs rapporté de beaux accents ? Notions généreuses, heureux souvenirs des révélations premières, mais lumières flottantes, incertaines, et au fond, l'incertitude de tout, la terreur de la mort, un résultat sombre, qui agite l'âme, qui l'inquiète, parfois l'épouvante, et qui ressemble au néant.

Nous terminerons par quelques observations purement littéraires, et empruntées à Ficker, cette étude philosophique sur Juvénal. « Ce poète se distingue d'Horace, non-

[1] Sat. x, v. 356. — « Il faut prier, pour avoir une âme saine dans un corps sain. Demande un cœur intrépide, exempt des terreurs de la mort, qui regarde le dernier terme de la vie comme un bienfait de la nature, qui supporte toutes les peines, qui comporte cette vie, qui ait appris à ne pas s'irriter, et qui ne désire rien. »

[2] Sat. x, v. 190-272.

seulement par le choix des sujets, mais encore par la manière de les traiter. La satire de Juvénal s'élance avec passion ; chez lui aucune trace de la raison calme et de l'humeur bienveillante du poëte de Venuse. Horace nous entretient dans les détours d'une agréable promenade ; souvent il s'égare dans un colloque avec lui-même, mêle à l'entretien une fable d'Ésope, et se livre, dans l'occasion, à des considérations générales. Juvénal poursuit sans s'écarter la route qu'il a d'abord choisie ; il a hâte de passer d'une peinture à une autre ; il donne des exemples au lieu d'exhorter, et remplace les maximes abstraites par des preuves empruntées au monde réel. Dans Juvénal, comme dans Perse, l'esprit d'emphase, puisé à l'école des rhéteurs, est très-prononcé ; il règne dans tout son langage un ton déclamatoire et profane. Mais ce qu'il peint, il le peint brièvement et par les traits les plus énergiques. Il dit beaucoup en peu de mots ; il a une concision pleine de sens ; ses vers sont pleins, nombreux, arrondis. Il n'est pas orignal et nouveau, plein de pensées comme Horace ; cependant ses peintures sont riches et les traits de détail y sont si fortement tracés que ses vers restent gravés dans la mémoire, et ne sont pas moins cités que les maximes du favori de Mécène [1]. »

Ajoutons, pour notre part, que ce ne sont pas des poëtes tels que Juvénal que nous aimons surtout à fréquenter, quand il s'agit de reposer, dans les charmes de l'étude et dans le rayonnement de la beauté antique, un esprit que la vie a lassé, que le travail a épuisé, et qui, bien qu'ayant appris, sous l'énergique discipline des années, à se tourner vers les choses éternelles, se plaît encore à cultiver ces douces fleurs de la vie littéraire, à contempler ces étoiles

[1] *Hist abrégée de la littér. anc., tr. fr.*, t. II, p 131.

d'or semées, à travers les âges, dans le ciel de l'intelligence. Non; comme attrait et comme repos, comme amusement permis et comme culture récréative de l'esprit, ce n'est pas Juvénal, Perse, Sénèque, et d'autres également de décadence, que nous voulons préférer. Nos poètes plus aimés sont des écrivains d'une autre sève, grands et purs, forts et pénétrés de douceur. C'est Virgile, le maître de l'épopée latine; dans l'ode, dans la satire et l'épître, c'est Horace, aimable entre tous. Avec ceux-là, la route est riante, accessible; le jour dans lequel on marche avec eux n'est pas sans lumière; eux seuls, et ceux qui, dans les autres littératures profanes, leur ressemblent, ont le privilége, alors que les années de la jeunesse ont fui bien loin, d'orner pour leur part la surface légère de ce fond solide qui est la vie, et de demeurer jusqu'à la fin les délassements de la retraite et les familiers du souvenir.

CHAPITRE XXI.

RUINE DU MONDE ANTIQUE ET RÉPARATION.

I. PLUS DE POÉSIE A ROME AVANT LA MUSE CHRÉTIENNE. — II. LE CHRISTIANISME EN FACE DE LA CORRUPTION PAÏENNE. — III. CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN; DESSEINS DE DIEU DANS LA LONGUE DURÉE DE CET EMPIRE.

I

Nous avons étudié les deux époques de la poésie romaine. La première, époque de splendeur pure, embrasse le règne d'Auguste seulement; la seconde, époque de décadence, mais belle encore, après un intervalle de trois règnes, se montre avec éclat, et s'arrête brusquement sous Adrien, après la mort de Juvénal en 119. A partir de ce moment, tout semble terminé pour la littérature de Rome sous l'empire. Celle du même temps, en langue grecque, avait de meilleures et plus durables destinées. Sous les Antonins, et plus tard, elle eut des historiens et des poëtes auxquels ne manquèrent ni le talent ni la célébrité. Mais, quant à ce qui regarde le génie proprement romain, et la poésie en particulier, le flambeau, s'il n'est pas éteint, s'il persiste dans la foule cultivée, il ne se transmet plus désormais de génie en génie, de poëtes en poëtes, j'entends vraiment illustres et dignes de ce nom. De ceux-là il n'y en a plus, pas un seul, et cela durant deux siècles entiers. Oui, dans tout ce grand espace, depuis la mort de Juvénal jusqu'en 323, année qui vit Constantin devenir maître de l'empire par la bataille de Bythinie, il n'y eut sur le Parnasse romain aucun poëte d'une valeur réelle, de ceux qui, des-

tinés à survivre à leur moment, forcent la postérité de les classer, de les étudier, de leur fixer un rang élevé dans les fastes de l'art et ceux de la pensée. Sans doute, dans un temps de civilisation, il y a toujours des artistes, des poètes ; à chaque époque il faut quelque nouveau, et c'est pourquoi il ne manque pas d'y avoir l'artiste du jour, qui a sa vogue à défaut de solide renommée, mais qui promptement aussi, après avoir un peu brillé, fait un peu de bruit. vécu peut-être une vie entière entouré des hommages de la foule, a subi enfin le délaissement d'une gloire éphémère, l'effacement de son étoile et l'oubli de la postérité. Ainsi, durant ces deux siècles, trouve-t-on quelques poètes latins de divers genres, élégiaques, bucoliques, didactiques ; leurs écrits peuvent exciter encore l'intérêt de la philologie, parce que aucun des monuments de l'antiquité n'est à négliger, et ils tiendraient leur juste place dans une histoire des lettres romaines. Mais pour nous, qui cherchons dans les poètes ce qu'ils ont pensé, leur morale, leur religion, leur vertu, ou plutôt la pensée des époques dont ils sont les reflets les plus vifs, nous n'avons rien à voir à ces poètes de par delà la décadence, appartenant à des siècles de ruine, dont la plupart d'ailleurs ne sont venus à nous que par fragments, et qui surtout, ayant peu d'importance comme poètes, n'en possèdent d'aucune façon comme penseurs.

Néanmoins, dans ces temps qui semblent déserts en matière littéraire, si les poètes font défaut, les prosateurs se succèdent, mais des prosateurs dont le champ à exploiter n'est plus le même, les interprètes d'un principe qui va tout réparer, les docteurs de ce christianisme persécuté, qni ne se borne pas à lutter en mourant dans les amphithéâtres, mais qui possède le génie, et revendique son droit avec une éloquence supérieure à leur siècle. De grands apo-

logistes chrétiens, Tertullien, Lactance, Cyprien, Arnobe, appartiennent au troisième siècle; ils illustrent la scène littéraire que le paganisme avait laissée vide; ils suscitent, concurremment avec les premiers Pères de l'Église grecque, le nouveau jour qui allait tout éclairer, tout enflammer. A la suite des orateurs chrétiens, les poètes sont venus, et nous en passerons la revue au chapitre suivant. Mais puisque nous sommes arrivés à ce temps d'arrêt où la suite des vrais poètes latins est terminée, je veux, avant l'éveil de la poésie chrétienne, offrir ici quelque aperçu de l'état de la société romaine durant le troisième et le quatrième siècle, des causes qui précipitèrent non plus sa décadence, mais sa ruine, et des motifs providentiels qui ont rendu inévitable le triomphe de la religion chrétienne, en d'autres termes la reconstruction d'un ordre social tout nouveau. J'ai dit, au sixième chapitre de ce volume, la décadence de Rome dans la politique et dans les mœurs, telle que les poètes même du grand siècle en offrent une empreinte assez fidèle; maintenant, j'ai à reprendre cette étude, à marquer les diverses stations de cette époque si longue et si sanglante, qui va des Antonins à Constantin; à opposer enfin aux misères, aux ignominies de la société païenne, qui se débattait dans le sang avant d'expirer, le tableau de la vérité religieuse, dont le rayon était de plus en plus vif, qui s'accroissait et devait bientôt triompher dans le monde moral. C'est dire qu'à côté de la ruine, j'ai à montrer la réparation.

De là, et pour terminer, nous chercherons si, dans les poètes chrétiens latins des derniers temps de l'empire, il y a une trace du changement que la religion opérait alors dans l'ordre politique.

II

Nous avons dit comment, dès la première époque de l'empire et vers la fin de la république, les mœurs de Rome étaient corrompues et cruelles. Ces mœurs, elles ont leur empreinte assez marquée dans les poètes, chez les satiriques, et en particulier dans l'œuvre de Juvénal. Les tableaux de la corruption romaine, tracés par ce dernier poète, sont affreux et de nature à souiller l'imagination, sinon le cœur; il poursuit les dérèglements de son siècle avec une haine implacable ; il flagelle sans pitié cette effrayante dépravation ; on ne saurait l'approuver, certes, sur la liberté effrénée de son pinceau; toutefois il y a quelque chose de providentiel dans l'œuvre de Juvénal, en ce qu'elle atteste pour sa grande part l'abîme de corruption dans lequel était tombée la société romaine :

Omne in præcipiti vitium stetit[1].

Et ailleurs :

Sævior armis,
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem[2].

C'était donc une grande nécessité qu'il vînt, Celui qui devait réparer au prix de son sang cette société souillée. Nous venons de le voir, en présence de tant de vices les moralistes protestaient; mais leur langage s'était lui-même trempé dans l'immondice.

Rien ne peut surpasser les expressions par lesquelles Juvénal nous peint la corruption de Rome au IIe siècle de l'empire; mais combien cette corruption n'avait-elle pas dû

[1] Sat. I, v. 149. — « Tous les vices se précipitent. »
[2] Sat. VI, v. 292. — « Plus cruelle que les armes, la débauche nous a envahis, et elle venge l'univers vaincu. »

s'accroître dans les deux siècles qui suivirent ! Or, c'est un spectacle bien digne assurément des regards du moraliste, que cette société corrompue, et qui demandait à mourir pour revivre, tandis que le principe nouveau était là, au cœur, à l'œuvre du renouvellement, sûr de la victoire, mais à la condition de l'attendre sous le glaive des persécuteurs.

Dans ces temps où tout s'écroulait, où les empereurs se précipitaient et passaient comme de pâles fantômes sur un trône jamais vide et toujours sanglant, ombres fugitives qui, surtout vers la fin, dans ces temps de complète dissolution, parvenaient un jour au trône impérial, et sur la tête desquelles l'épée de Damoclès tombait infailliblement avant l'ivresse du banquet : c'est alors qu'il faut se donner le spectacle de la religion luttant seule contre cette corruption et finissant par la vaincre, à force de sacrifices d'elle-même et de flots de son sang répandu.

Elle a triomphé. Est-ce par le fer, par l'intrigue, par la manière ordinaire dont s'opèrent les révolutions? Non ; c'est par la vertu de ses martyrs, c'est par l'influence des mœurs, c'est en enseignant aux hommes la fraternité, en leur disant qu'ils sont frères par la commune Rédemption, tous appelés à la sanctification et au sacerdoce royal des enfants de Dieu ; c'est en exerçant une lutte continue, victorieuse des obstacles et des crimes ; en substituant la foi, l'obéissance raisonnable à la superstition, les mœurs chastes à la licence effrénée, le respect de l'homme au régime de l'esclavage, la douceur à la cruauté, les fêtes pacifiques de la piété aux joies sanglantes de l'amphithéâtre.

Il faut le dire : le christianisme, en apparaissant, a relevé l'homme partout il l'a trouvé courbé, avili ; il a fait fermer les amphithéâtres, il a repoussé des jeux obscènes ou cruels,

il a aboli l'esclavage; il s'est mis du côté du faible contre le puissant, de l'orphelin contre le ravisseur, du pauvre contre le riche insensible; il a pris parti pour l'homme contre les hommes; indépendamment de sa mission surnaturelle, il est venu apporter un principe de vrai progrès qui s'est déployé à travers les siècles, et dont les derniers résultats ne sont pas encore accomplis. Ici, après avoir fatigué notre imagination par le spectacle de la sanglante corruption de la vieille société romaine, il doit donc être intéressant de nous représenter quelques traits de la grande régénération qui s'accomplissait alors dans ce vaste empire. Lumière inconnue, qui renfermait pour les peuples une vérité universelle, on ne la vit pas, semblable à quelques vertus stoïques qui brillèrent encore dans cette arène, se montrer vainement et disparaître. La religion chrétienne lutta: elle confondit les sophistes et fatigua les bourreaux. Culte de pureté, d'intelligence et d'amour, il lui fallut s'emparer à la fois des sens, de l'esprit et du cœur des hommes, afin d'accomplir sa double mission de purifier le monde après l'avoir sauvé.

La religion chrétienne a renouvelé le monde; elle est venue du ciel pour être la compagne de l'homme, pour le soutenir et l'agrandir, pour être gardienne de son intelligence et de sa volonté; elle embrasse l'homme tout entier, sous tous ses aspects, dans lui-même, dans la famille, dans la société. L'Évangile n'est point une loi spéciale accordée comme la précédente à une nation choisie; il est la bonne nouvelle portée aux quatre coins de l'univers, et qui un jour sera la base de toutes les lois, de toutes les institutions libres qui attendent les peuples et que les peuples espèrent. Ne cherchez pas dans Jésus le caractère des législateurs ordinaires; vous ne trouvez rien en lui de ce qui

fait les hommes habiles et prudents. Ce n'est point un conquérant prophète, scellant ses lois par le glaive ; ce n'est point ce roi, législateur de Rome, donnant de sages lois à sa patrie, et appelant sur elles une sanction superstitieuse ; ce n'est point même ce divin Moïse, législateur vraiment inspiré pourtant, qui, tout couvert des splendeurs du Très-Haut, apportait au peuple hébreu des tables écrites par Dieu même. Bien plus haute, bien plus sainte est la mission du fils de Marie. Il paraît dans le monde, et le monde ne le connaît pas; pauvre et méprisé sur la terre, il passe sans gloire à travers un peuple charnel et grossier. Le charme de ses discours est grand et simple à la fois; il a des paroles de douceur pour les hommes touchés de repentir, des paroles de compassion pour ceux qui gémissent sous les peines de la vie, des paroles de menace et d'épouvante pour les coupables au cœur fermé et pour ceux qui tournent en tyrannie l'autorité qu'ils ont reçue du Ciel pour le bien.

Une foule innombrable s'attache à ses pas, attirée par le charme de ses discours, de ses doctrines et l'autorité de ses miracles. Mais à peine trouve-t-il quelques hommes sans lettres, sans lumières, quelques femmes pauvres et pieuses, pour l'accompagner dans son pèlerinage et le servir jusqu'à la fin de sa vie mortelle. Enfin, trahi, renié par ceux qu'il a choisis, il succombe, comme il l'a voulu, dans les piéges du fanatisme; du haut de la Croix, il lègue à l'univers la vérité évangélique, il meurt, et de son tombeau s'élance sa victoire immortelle.

Comment cette doctrine, si faible dans ses origines et dans ses principes, se fera-t-elle entendre à l'oreille des peuples? Voilà ceux qui ont entrepris d'imposer silence aux préjugés des nations, de faire refluer le débordement des

vices, de retremper le genre humain tout entier! Où donc ces faibles amis du Sauveur trouveront-ils après sa mort l'esprit de science et de force qu'ils n'eurent pas durant sa vie? Il sera donné à ces roseaux de prévaloir contre les cèdres; et les rois après les peuples, les sages après la foule, viendront rendre hommage à la religion qui anéantit l'orgueil humain, à la religion du Christ qui a jeté dans le monde, comme un germe indestructible, la première idée d'une liberté bien entendue, l'abolition progressive de tous les esclavages, à commencer par celui du vice.

L'histoire de l'établissement du christianisme est de beaucoup la principale et la plus intéressante partie des annales de l'empire romain. Tandis que cet immense empire se précipitait vers sa ruine, la religion chrétienne s'avançait dans sa majesté vers le but qui lui était promis. Marchant d'un pas sûr à travers tant de sang et tant de boue, elle payait son passage par les flots du sang de ses martyrs. Toujours persécutée, toujours triomphante, comptant ses victoires par le nombre de ses persécutions, nous la voyons, après la dernière et la plus sanglante de ces étonnantes victoires, s'asseoir sur le trône des Césars, et placer son auguste symbole sur le diadème impérial.

Ici, tout est solennel, tout porte une empreinte mystérieuse. L'écrivain qui veut méditer sur ce grand événement, se sent emporté loin de lui; et, tandis qu'épuisant sa raison, il cherche des causes naturelles et philosophiques, l'horizon recule à ses yeux, il lui semble qu'une puissance miraculeuse l'environne de toutes parts; et, ravi d'une admiration secrète, il se redit à lui-même : L'homme n'invente pas ainsi.

Et d'abord, l'influence du christianisme, pour civiliser, pour gouverner les mœurs avant même son triomphe poli-

tique, et quand il luttait lui-même dans l'arène de ses douze persécutions, se montra dans ses efforts pour l'abandon progressif des jeux sanglants auxquels la société romaine était trop bien accoutumée. Les proscriptions de la république, les cruautés des premiers empereurs, et plus tard, les persécutions exercées même par les bons princes, n'ont rien qui étonne chez un peuple dont la jeunesse s'était formée dans les fêtes de l'amphithéâtre. Aussi, pour déraciner de telles habitudes, ne fallait-il rien moins que le renouvellement de la société romaine. Il fallait le triomphe et le plein établissement du christianisme pour que l'humanité, si longtemps voilée, reparût aux regards surpris. L'influence croissante de la religion détruisit les amphithéâtres des païens par la même autorité qui avait brisé leurs idoles. La lumière de l'Évangile, en démontrant à l'intelligence les absurdités du polythéisme, avait encore éclairé les âmes d'un jour régénérateur. Le genre humain fut attentif à ce signal inattendu, et les peuples relevèrent leur tête humiliée; la noble humilité chrétienne les fit remonter au sentiment de la véritable et seule égalité, et ils reconnurent dans l'universelle misère le sceau de la dignité et de la fraternité universelles. Ému par la douceur de l'Évangile, attiré par cette voix divine qui convie tous les hommes à d'égales espérances, à une destinée finale qui n'aura d'autre inégalité que celle de leur vertu, le chrétien néophyte se détournait, en frémissant, des spectacles profanes ou cruels. Ce gladiateur, qui, au milieu de clameurs forcenées, était jeté vivant dans l'arène, sous la dent d'une bête féroce, ou sous le glaive d'un rival plus habile, lui rappelait de précieux et saints souvenirs. Le Juste par excellence, dans les longues scènes de son supplice, dans les agonies de sa Croix, avait aussi, lui, excité les joies effrénées de tout un peuple complice.

A ces pensées, le chrétien se troublait, et la charité, jusqu'alors inouïe, succédait au barbare instinct que l'éducation chrétienne avait entretenu dans cette âme réparée. Ainsi, la société devenue chrétienne, déserta peu à peu les amphithéâtres dont les spectacles cruels furent définitivement abolis par les édits des empereurs chrétiens.

Qu'elle est belle et glorieuse, cette lutte établie durant ces longs siècles, entre les deux puissances qui se partageaient le monde! La vieille société, ruineuse et achevant de vivre, essayait de se ranimer par le sang versé dans les arènes, où les chrétiens étaient jetés à la foule par la libéralité toujours renaissante de l'édit impérial, comme un spectacle de plus haut prix que la lutte des gladiateurs. Et ceux-ci ne paraissaient dans les amphithéâtres que quand on leur ordonnait d'y mourir. Oh! alors, ils y entraient, intrépides, demandant à Dieu de recevoir leur sang et de leur envoyer le triomphe, non pas pour anéantir leurs ennemis, mais pour les toucher, pour enchaîner leur cruauté, changer leurs mœurs barbares et les amener, par une force irrésistible, avec toutes les nations qu'ils tenaient sous le joug, à la douceur de l'Évangile.

Ce tableau du christianisme et des luttes qu'il soutient, avant de triompher contre la corruption à Rome, n'a échappé à aucun des moralistes qui ont abordé ces hauts sommets historiques de l'antiquité. Sans parler de Bossuet, incomparable génie, qui a tout compris et tout manifesté; sans parler des écrivains exclusivement religieux qui ont développé ce même point de vue, voici comme deux écrivains, deux érudits de cette époque, ont considéré la plus grande révolution morale qui se soit jamais opérée dans l'esprit, dans le cœur humain. Après avoir montré, dans un savant ouvrage consacré à une branche importante de l'histoire

littéraire les infamies du théâtre païen, à ces dernières époques de l'empire, M. Magnin ajoute ce qu'on va lire :

« Au moment de terminer cette esquisse des jeux exécrables où se complaisait le paganisme expirant, on se sent un peu soulagé et l'on croit respirer un air meilleur, en songeant que déjà la conscience du genre humain commençait à se soulever contre ces horreurs. Il s'opérait une révolution profonde de mœurs et de principes. Quelques sublimes paroles, prononcées dans un coin de la Judée, et répandues dans l'univers par douze pauvres pêcheurs, allaient bientôt renouveler et purifier la face du monde ; en un mot, le christianisme travaillait à faire rentrer l'humanité dans ses voies ; il se préparait à sortir triomphant des catacombes avec ces deux mots tout-puissants sur sa bannière : « Pureté, miséricorde [1]. »

Le savant académicien que j'ai dû côtoyer dans celles des études de ce livre qui regardent les poètes de la décadence, M. D. Nisard, a exprimé, à propos de Juvénal et des mœurs romaines dont ce poète offre un tableau d'une odieuse réalité, un même ordre de pensées ; ses paroles sont graves, et je me plais à les reproduire :

« Il y avait alors des hommes dont Juvénal a décrit le supplice avec l'indifférence d'un incrédule qui voit supplicier des fanatiques ; des hommes dont Sénèque n'a pas osé dire du bien, quoique beaucoup de choses prouvent qu'il en pensait ; des hommes dont Tacite a écrit, soit préjugé, soit plutôt ignorance, que c'était une caste odieuse pour ses crimes, qui commençait à infecter Rome où vont se jeter, comme dans un égoût, toutes les choses infâmes ; des hommes que Suétone déclare infectés d'une superstition malfaisante, et dont il compte les supplices parmi les actes

[1] Origines du théâtre moderne.

louables du règne de Néron... Or, ces hommes s'assemblaient à certains jours, avant le lever du soleil, chantaient des cantiques en l'honneur de leur Seigneur, et s'engageaient par le serment, non pas à conspirer contre César, ni à lui refuser le tribut de leur argent ou de leur vie, mais à ne commettre ni vol, ni fraude, ni mensonge, ni adultère; mais à ne pas nier un dépôt, ce que Juvénal appelait presque une peccadille qui ne valait pas la peine qu'on s'en plaignît, dans le courant de vices où Rome était plongée.

» Mais déjà les temples de la vieille religion étaient déserts, et ceux qui faisaient leur état de vendre des victimes ne trouvaient plus d'acheteurs; il y avait un mouvement de régénération lente, qui échappait aux esprits les plus éclairés, et qui n'était aperçu que de Dieu. Comment croire, en effet, que ces hommes, qui avaient avec eux de pauvres serviteurs, des hommes de la campagne, des soldats clair-semés dans les armées, et çà et là quelques humbles ministres pour offrir au Christ les cœurs de tous ses frères, fussent plus capables de fonder une société nouvelle, que tous ces grands hommes de l'empire, de traîner la vieille Rome quelques années de plus?

» C'est là seulement qu'était la vie, là la morale applicable, là l'avenir politique et religieux du monde. Ces hommes étaient plus savants en l'art de vivre que les historiens et les rhéteurs. Ils commençaient par où il faut commencer: ils restauraient leurs mœurs privées pour restaurer les mœurs publiques. Au lieu de protester contre le siècle, sauf à se laisser aller à son flot, comme faisaient les grands de l'empire, ils songeaient à mortifier leurs passions, à faire taire leurs mauvais désirs, à fermer leur âme au scandale; les pauvres, à ne pas envier les riches; les esclaves, à ne pas dénoncer leurs maîtres; les hommes libres, à traiter en

frères les esclaves; et tous, à se retirer lentement du siècle pour n'y laisser que ce qui appartenait à l'empereur, à savoir, leurs corps et leurs biens. Or, ce fut parce que les chrétiens avaient la science de vivre et de mourir à propos, que les barbares, en se jetant sur le vieux monde romain, n'y trouvèrent pas seulement des hommes endormis et des morts et que la civilisation ne fut pas surprise et étouffée dans le sommeil; ce fut grâce à cette prétendue superstition, que les blondes peuplades du Nord, qui poussaient devant elles, avec l'insouciance de la force, tout ce qui était de l'ancien monde, et qui ne s'étaient arrêtées ni devant ses arts, ni devant ses orateurs, ni devant ses poètes, s'arrêtèrent devant une croix de bois, et furent les premiers à s'inoculer le peu de vie qui animait encore un cadavre[1]. »

Ces hautes paroles nous amènent à terminer par une grave considération l'aperçu qui est l'objet de ce chapitre, sur la dernière époque de l'empire et sur les préludes de son entière ruine.

III

Si malgré tant de causes de destruction, la Providence a si longtemps soutenu l'empire romain, entre la maturité de l'ancien monde et le berceau du monde moderne, c'est qu'elle avait une pensée, qu'il est permis de comprendre ou d'entrevoir. L'intention providentielle se montre évidente dans le maintien de l'empire romain jusqu'au IV[e] siècle, jusqu'à l'époque marquée où l'Église ayant subi son épreuve, le moment serait venu de son établissement dans l'univers. Ce fait de la longue durée de cet empire qui, jusqu'à sa destruction par les Barbares, se tint debout cinq siècles entiers, nous a toujours paru ne pouvoir être expliqué d'une manière

[1] Études sur les poètes latins de la décadence, t. II, p. 469.

complète par les causes naturelles qui président à la formation, au maintien, à la dissolution des empires. Voyez, en effet, combien de conquérants ont passé tour à tour et assujetti une parti de la terre. La monarchie d'Alexandre a disparu avec son fondateur, immédiatement démembrée par ses ambitieux héritiers. Dans les temps postérieurs à l'empire romain, les Huns, les Arabes, les Tartares ont successivement parcouru et dévasté le monde; mais ces fléaux de Dieu étaient envoyés pour châtier les peuples; et, leur mission une fois accomplie, quand il avaient pressé dans leurs serres les nations qui leur étaient données pour un jour, alors, brisés eux-mêmes, ces faibles instruments d'un pouvoir plus qu'humain disparaissaient de la terre, et leurs vastes empires ne laissaient pas plus de traces qu'un fleuve desséché. Le globe de Charlemagne ne fut portée que par sa main puissante. Au XVI[e] siècle, la monarchie de Charles-Quint, maîtresse des deux mondes, ne survécut pas à ce prince. De nos jours enfin, nous avons vu un conquérant, un incomparable génie devenir l'arbitre des nations; mais, plus vite qu'il n'avait conquis tant de peuples, son empire universel a été renversé comme par un souffle divin. Ainsi, de tous les empires fondés par la conquête, le peuple romain est le seul qui ait conservé longtemps une domination presque sans bornes; et, certes, cinq siècles entiers sont une assez longue possession du monde, pour un empire qui fut d'abord une petite ville du Latium.

Bossuet, qui, dans un petit nombre de pages, planant d'un regard d'aigle sur les révolutions des empires, a dévoilé le secret de leur accroissement et de leur décadence; Montesquieu, qui a laissé sur l'empire romain un ouvrage plein de justesse politique, mais aussi plein d'erreurs et de fausses appréciations au point de vue religieux, ont entre-

pris de faire connaître les causes auxquelles le peuple romain dut sa longue durée. Leurs raisons pratiques, et celles que les publicistes-historiens ont coutume de donner pour expliquer les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, ont sans doute leur gravité; mais ce ne sont que des causes secondes, qui laissent visible au-dessus d'elles ce gouvernement temporel de la Providence, dont seul, dans les temps modernes, Bossuet a trouvé la loi. Et après tout, qui pourrait expliquer par des raisons de fait comment l'empire romain ne s'est pas écroulé sous la longue ruine qui le consumait intérieurement; comment Rome est restée si longtemps immobile sous ces princes qui la déchiraient comme une proie; comment les provinces de l'empire, composées de plus de quarante peuples si longtemps indomptables, consentirent à former un faisceau indissoluble sous la loi des monarques de Rome? Il y a là quelque chose d'inexpliqué auquel un esprit sérieux ne peut se méprendre. Tandis que, du milieu des formes républicaines qui avaient survécu à la république, le despotisme agite ses faisceaux redoutables et verse des flots de sang pour satisfaire ses caprices; tandis que Rome est pour ainsi dire palpitante sous la tyrannie militaire qui l'asservit, les peuples ne sont point malheureux sous son empire; ils le sont bien moins qu'aux derniers temps de la république romaine; ils ne cherchent point à secouer le joug qui leur est imposé. « Ni la Grèce, ni l'Asie-Mineure, ni la Syrie, ni l'Égypte, ni la plupart des autres provinces, dit le même Bossuet, ne furent sans guerre que sous l'empire romain. » Le calme régna donc durant cette longue époque. Les Romains n'étaient plus ce grand peuple qui avait porté la gloire de ses armes et la renommée de ses vertus jusqu'aux extrémités du monde; mais ce peuple, avili par l'esclavage, brisé par la verge de fer de ses

tyrans, était toujours, comme au temps de Virgile, le peuple-roi de l'univers.

Après donc que l'on a épuisé les causes secondes de ces grands événements, la cause première, la cause finale, qui est la volonté de Dieu, apparaît sensible. On y voit la main de la même Providence qui pèse et compense les destinées humaines pour les diriger vers l'accomplissement de ses décrets impénétrables. D'abord, au siècle d'Auguste, quand l'accomplissement de la prédication universelle avait rendu nécessaire que le monde fût soumis à une seule loi politique, on avait vu se former et s'élever cet empire à un accroissement unique jusque-là dans le monde. Ainsi, il entrait dans les mêmes secrets providentiels que le monde romain subsistât jusqu'à ce que tout fût accompli, afin que le monde entier n'offrît qu'un seul spectacle : la lutte de l'erreur vieillie et de la vérité croissante, des autels décrédités du paganisme et des splendeurs de la Croix victorieuse; la lutte de l'esprit ancien qui avait eu pour vivre et pour s'ébattre dans ses phases évolutives toute la durée de l'ancien monde, et de l'esprit nouveau qui prend ici naissance pour se déployer plus tard dans le monde moderne; la lutte des bourreaux et des victimes, de ceux qui donnaient la mort et de ceux qui succombaient pour vaincre. Aussi, quand l'œuvre de Dieu sera accomplie, quand le christianisme vainqueur aura placé son symbole sur le front des Constantins, alors le vaste empire romain tombera, comme si une volonté toute-puissante cessait de le soutenir. Et chose étrange! ce ne sont pas les anciens peuples, soumis depuis cinq siècles à la puissance romaine, qui s'apprêtent à la briser; ceux-là, endormis dans la sécurité de l'esclavage qu'ils ont subi, assimilés aux Romains eux-mêmes par le niveau de la civilisation des vainqueurs qu'ils ont acceptée,

n'ont point reçu l'énergie qui les rendrait capables de renaître par leur propre vertu; mais, au signal donné, l'océan des peuples du Nord, rompant ses digues, roulera ses flots contre l'empire romain, et, de ses vastes débris, renouvelant le monde, formera d'autres États qui renaîtront pour de nouvelles destinées.

Chose étrange! Alaric est mort, Attila est mort; ces deux grands hommes ont conquis l'Italie, ils ont donné des lois à Rome; et voilà qu'à la mort de ce dernier, l'empire romain existe encore; il existe, cet empire, il se traîne, il dure vingt-trois ans, jusqu'au moment où une tribu germaine, inconnue et sans gloire, vient arracher ce débris de pourpre, dont une ombre de sénat romain décorait encore ses empereurs. Tant il est vrai que Dieu a son heure, et qu'il ne permet à aucune puissance humaine d'arrêter l'heure ou de l'avancer sur le cadran de son éternité.

Pendant quatre siècles, le joug romain resta immuable sur les nations qu'il asservit; aucune ne se leva, réveillant des souvenirs patriotiques, pour demander compte à l'empire romain de sa tyrannie. L'Orient demeura immobile et enseveli sous la domination de Rome, sans plus de résistance que ces races de momies qui peuplaient les catacombes de l'Égypte. En Occident, en Gaule, il y eut des mouvements; mais c'étaient des chefs romains, les Tetricus, les Posthumus, qui, cherchant à se rendre indépendants dans leurs gouvernements, n'aspiraient point à renverser l'empire ou à faire fléchir la majesté romaine sous la réaction des peuples vaincus. Pendant quatre siècles de sa tyrannie, Rome contint l'empire entier sous sa loi absolue. L'aigle impériale, planant sur de vastes contrées, pressait de ses serres redoutables, fascinait de son regard cet *orbis romanus*, si solidement joint qu'il ne pouvait éclater de lui-

même, et qu'il fallait le choc de tout un monde pour le briser.

Alors apparaît le spectacle de la plus redoutable invasion qui jamais ait bouleversé le monde; il faudrait voir l'Orient et le Nord conjurés, et, comme on l'a dit plus tard, déracinés, pour écraser l'Occident; il faudrait voir comment, et par quelle chaîne d'ébranlement, aux régions les plus reculées, deux peuples barbares de l'Europe, les Goths et les Germains parurent les premiers à la tête des autres peuples, frémissant contre la proie qui leur était promise.

Comme on voit sur la haute mer, au moment du flux, les vagues les plus éloignées apparaître, pousser les vagues plus prochaines, et ainsi déterminer le flot qui touche le rivage, à venir s'y heurter; ainsi les Goths et les Francs, ces peuples qui depuis longtemps se pressent aux barrières, attendent, pour les franchir, le signal qui leur sera donné par les peuplades les plus reculées sur cette haute mer de nations, que Dieu soulève simultanément pour le concours unanime qu'elles ignorent.

Des barrières les plus reculées du Nord, les voici venir, ces peuples innombrables. Les sauterelles qui affligèrent l'Égypte étaient moins pressées dans les airs que ces peuples ne se pressent contre Rome assiégée. Poussés les uns contre les autres, ils marchent sans repos; ignorant où ils doivent s'arrêter, ils savent confusément qu'ils suivent un guide irrésistible et qu'ils sont le fléau de la colère dans les mains du Dieu qui châtie. Voyez-les, comme le vautour du haut des airs, tomber les ailes étendues sur l'empire romain. Mais Dieu, qui est le modérateur de ses propres vengeances, a fixé des bornes aux inondations des peuples, comme il a élevé des digues à l'Océan. C'est lui qui a ordonné aux instruments de ses desseins de s'arrêter aux

portes de Rome; et le plus terrible des vainqueurs est épouvanté à son tour à la voix d'un pontife chrétien, qui vient à lui avec l'autorité de la Croix et la majesté des cheveux blancs. Alors, après des triomphes suivis de nombreuses défaites, ces peuples se sentiront ramenés sur leurs pas comme par un pasteur invisible; ils viendront, depuis l'Adige jusqu'au Volga, depuis la Tamise jusqu'au Tage, fonder des monarchies nouvelles; et Rome, après avoir passé à travers les vengeances célestes, devenue un prodige de tranformation providentielle, demeurera à jamais la capitale du monde chrétien.

Essayons de relever quelques traces de la révolution qui achevait alors de s'accomplir dans le sens du christianisme; écoutons, pour cela, les accents de la poésie chrétienne qui préludait, qui commençait à se faire entendre du sein des ruines, et annonçait, pour sa part, la réparation.

CHAPITRE XXII.

LES POÈTES LATINS CHRÉTIENS, AU IVe ET AU Ve SIÈCLE.

I. PRÉLUDE DE LA MUSE CHRÉTIENNE : JUVENCUS, S. DAMASE ; S. AMBROISE ; S. PAULIN. — II. PRUDENCE ; SEDULIUS. — III. SIDOINE APOLLINAIRE ; FORTUNAT ; S. PROSPER. — IV. CONCLUSION.

I.

Dans la longue période qui s'acheva vers la fin du IIIe siècle, avant le jour où l'empereur Constantin reconnut publiquement le signe par lequel il avait vaincu, il existait déjà une muse chrétienne, qui servait aux consolations de la glorieuse milice, accoutumée alors à triompher en mourant dans les champs de bataille du martyre. Tandis que les chrétiens résistaient aux bourreaux avec une admirable constance, et que de saints docteurs s'appliquaient à réfuter les calomnies de leurs adversaires, les pratiques de la foi s'exerçaient dans les catacombes; là, on chantait les psaumes du saint Roi, les sublimes inspirations des Prophètes hébreux. Souvent aussi, des cantiques modernes venaient fortifier les fidèles prosternés dans l'ombre, population résignée, décimée chaque jour, et qui se réjouissait quand elle avait quelque nouveau martyr à pleurer.

La poésie chrétienne a donc son origine dans ces temps héroïques de la foi; mais il ne nous est pas resté de monuments poétiques datant de cette époque, et nous ne devons rien chercher avant Constantin. Elle paraît alors, cette muse chrétienne, et nous allons écouter ses premiers accents. Toutefois, il faut se hâter de le reconnaître, il n'en fut pas

il n'en fut pas de la poésie latine comme de la poésie grecque, à cette phase suprême de la littérature antique. Nous n'avons pas, parmi les poètes latins chrétiens de ce temps, de poètes qui aient conservé ou retrouvé le génie de la grande époque latine, comme saint Grégoire et Synésius avaient fait pour le génie grec. La révolution chrétienne avait suscité, dans la langue des Romains, de grands prosateurs: Tertullien, Lactance, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin surtout; mais la poésie ne se releva pas au même niveau, et il ne fut aucunement possible de la comparer à l'éloquence renouvelée et encore agrandie par les Pères. Le tort fut longtemps que les poètes chrétiens latins n'avaient pas changé leur instrument; ils font des vers comme en composaient les poètes païens; ils continuent les traditions comme les peintres des Catacombes continuaient celles de l'art. Et ainsi, peintres et poètes, bien que renouvelés dans l'idée, ne pouvaient, se perpétuant, comme ils le faisaient, dans une forme épuisée, échapper entièrement à la loi de la décadence. Cependant, s'il faut se résigner à ne trouver, dans la muse chrétienne de cet âge, ni l'harmonie, ni l'élégance des poètes antiques; si la muse chrétienne n'a pas, dès ce premier temps, son entière manifestation, dès ce moment, du moins, nous pouvons recueillir le parfum venu de l'Orient, un langage inconnu, une portée morale d'une telle hauteur, que toute l'antiquité n'aurait rien compris à ce germe nouveau, qui devait, un peu plus tard, dans les hymnes, s'ouvrir et fleurir.

Ce que nous venons de dire, regarde les compositions en grands vers (car, nous le répétons, on doit admettre une pleine réserve pour les hymnes); cela peut regarder, en particulier, un poète que l'on a coutume de citer en tête des poètes latins chrétiens, Juvencus, espagnol de naissance,

qui a laissé un poème sur les événements de la Vie de Jésus-Christ, en prenant pour base l'Évangile de S. Mathieu. Son poème est, on peut le dire, une œuvre trop insignifiante en présence des faits qu'il raconte et de l'auguste simplicité des évangiles qu'il versifie en hexamètres assez lourds et trop peu prosodiques. Nous donnerons une idée de la manière de Juvencus, en citant le commencement du Sermon sur la Montagne :

Nec populos cernens, præcelsâ in rupe resedit,
Ac sic discipulis gremium cingentibus infit :
Felices humiles pauper quos spiritus ambit ;
Illos nam cœli regnum sublime receptat.
His similes mites quos mansuetudo coronat ;
Quorum debetur juri pulcherrima tellus.
Hùc modo lugentes solatia digna sequentur.
Pabula justitiæ qui nunc potusque requirunt,
Illos plena manet satiandos copia mensæ.
Felix qui miseri doluit de pectore sortem ;
Illum nam Domini miseratio longa manebit.
Felices puro cœlum qui corda tuentur ;
Visibilis Deus his per sœcula cuncta manebit.
Pacificos Deus in numerum sibi prolis adoptat [1].

[1] « Sans regarder le peuple, il s'assit sur une roche élevée, et parla ainsi aux disciples qui l'entouraient : Heureux sont les humbles qu'environne un esprit de pauvreté, car le royaume sublime du ciel les reçoit. Semblables à ceux-là sont les doux, ceux que couronne la mansuétude ; une terre plus belle leur est due. Là, de justes consolations seront données à ceux qui pleuraient naguère. Pour ceux qui cherchent la justice comme leur aliment et leur boisson, la table est pleine, et ils seront abondamment rassasiés. Heureux qui du fond du cœur a pitié du malheureux ; car l'éternelle miséricorde du Seigneur l'atteindra. Heureux ceux qui regardent le ciel avec un cœur pur ; Dieu leur sera visible durant tous les siècles. Les pacifiques sont adoptés de Dieu et mis au nombre de ses enfants » (*a*).

(*a*) Pour ce texte et pour ceux qui vont suivre, voyez : *Poëtarum ecclesiasticorum opera*, in-4° Basileæ, 1564. — Recommandons aussi le beau recueil, composé et publié par M. Félix Clément : *Carmina è poetis christianis excerpta* (Gaume, 1854.)

Il faut le reconnaître, c'est ici un assez vain travail d'amplification. Mettre en vers des textes saints et sacrés, comme les Béatitudes; arranger en vers des paroles incomparables, comme le *Beati qui lugent*, c'est un temps pieusement employé, mais qui devait être sans profit. L'épilogue du poëme peint assez fidèlement l'état du monde, charmé de se sentir libre sous la loi d'un empereur chrétien :

Hæc mea mens fidei vires sanctique timoris
Cepit, et in tantum luxit mihi gratia Christi,
Versibus ut nostris divinæ gloria legis
Ornamenta libens tulerit terrestria linguæ.
Hæc mihi pax Christi tribuit, pax hæc mihi sæcli
Quam fert indulgens terræ Regnator apertæ.
Constantinus adest, cui gratia digna merenti;
Qui solus regnum sacri sibi nominis horret
Imponi pondus, quo, justis dignior actis,
Æternam capiat divina in sæcula vitam,
Per Dominum lucis Christum qui in sæcula regnat[1].

Un peu après Juvencus, on rencontre, dans les annales chrétiennes de la poésie latine, le souvenir du pape Damase, qui mourut en 384. Ses œuvres poétiques contiennent des épitaphes, des inscriptions, des acrostiches sur le saint Nom de Jésus, des panégyriques de Saints, des hymnes, et en particulier l'hymne à sainte Agathe, qui est très-belle, et qui est, circonstance remarquable, écrite en vers généralement

[1] « Ainsi, mon cœur a vu se fortifier en lui sa foi et la crainte de Dieu. La grâce du Christ a brillé en moi ; la gloire de la loi divine a bien voulu recevoir dans mes vers les terrestres ornements du langage. Je le dois à la paix du Christ, à la paix du monde que procure l'indulgent Souverain de la terre, ouverte à la vérité. C'est lui, c'est Constantin : il a reçu de Dieu des grâces méritées. Seul, entre les rois, il refuse le fardeau de ce nom sacré, afin que, plus digne de récompense pour la justice de ses actes, il reçoive la vie éternelle dans tous les siècles de Dieu, au nom du Maître de la lumière, du Christ qui règne dans les siècles. »

rimés. Puis, il faut citer les hymnes de saint Ambroise, mémorables aussi, et dont plusieurs ont leur place dans la liturgie. Il faut les admirer et surtout les goûter, pour la tendresse chrétienne dont elles sont remplies. Voyez, en particulier, l'hymne *in Diluculo*, et comme, en effet, le point du jour y est signalé avec une poésie toute neuve, toute radieuse, pleine d'émotion !

Æterne rerum conditor,
Noctem diemque qui regis,
Et temporum das tempora,
Ut alteres fastidium,

Præco diei jam sonat,
Noctis profundæ pervigil,
Nocturna lux viantibus,
A nocte noctem segregans.

Nec exercitatus Lucifer
Solvit polum caligine;
Hoc omnis errorum chorus
Viam nocendi deserit.

Hoc nauta vires colligit
Pontique mitescunt freta;
Hoc ipsa petra Ecclesiæ
Canendo culpam diluit.

Surgamus ergò strenuè,
Gallus jacentes excitat,
Et somnolentos increpat;
Gallus negantes arguit.

Gallo canente, spes redit,
Ægris salus refunditur,
Mucro latronis conditur,
Lapsis fides revertitur.

Jesu, labantes respice,
Et nos vivendo corrige;
Si respicis, lapsos levas,
Fletuque culpa solvitur.

Tu, lux, refulge sensibus,
Mentisque somnum discute,
Te nostræ vox prima sonet,
Et ore psallamus tibi[1].

[1] P. 784. — « Créateur éternel des choses, toi qui régis la nuit et le jour et qui divises les saisons, afin de soulager notre ennui, voici le héraut du jour qui retentit dans la nuit profonde, et sépare la nuit de la nuit (*a*). Alors Lucifer, éveillé, dégage le ciel de ses brouillards. Le chœur entier des erreurs abandonne les moyens de nuire. Alors le nautonier recueille ses forces, les flots de la mer s'affaissent; alors aussi la pierre de l'Église (saint Pierre), en chantant, efface les péchés. Levons-nous donc avec allégresse : le coq appelle ceux qui sont couchés, il gourmande les endormis; le coq adresse des reproches à ceux qui refusent de se lever. Au chant du coq, l'espoir renaît, la santé revient aux malades, le glaive du brigand se cache, la foi est rendue à ceux qui sont

(*a*) Marquant les divisions de la nuit.

Quel chant frais et matinal de l'homme s'éveillant pour vaquer à la louange de Dieu ! N'est-ce pas admirable, sous tous les rapports qui constituent la poésie? Est-il une corde plus vive, plus vraie, plus touchante, et quelle ode d'Horace doit être préférée à cette œuvre sainte?

Celui dont nous allons parler, saint Paulin de Noles, n'a pas seulement laissé échapper quelques vers à une vie pleine de savoir et d'œuvres théologiques; ce fut un poète, dans la réalité du mot, et il a laissé des poésies chrétiennes tout à fait dignes de ce nom. Né à Bordeaux, en 353, d'une illustre famille, Paulin s'était lié d'une étroite amitié avec le poète Ausone, qui l'avait initié à son art. Appelé ensuite aux affaires à Rome, et consul sous Gratien, il renonça à une immense fortune, abdiqua ses charges et se retira, avec son épouse Theratia, dans une campagne près de Barcelonne, où il passa quatre années, partagé entre l'étude et la méditation. Il composa une Vie de l'empereur Théodose, qui eut beaucoup de vogue, et que nous n'avons plus. Ayant perdu son fils, il s'enfonça de plus en plus, avec sa sainte compagne, dans la solitude chrétienne à laquelle ne purent l'arracher ni l'amour des muses, ni les lettres d'Ausone, qu'il n'avait cessé d'aimer et de cultiver par une correspondance assidue. Paulin resta dans la retraite et consacra une partie de ses loisirs à des poëmes sacrés dans les divers mètres antiques, et sur des sujets divers aussi, mais surtout religieux. On prendra une idée de sa manière dans le

tombés (*a*). Jésus, regarde ceux qui chancellent, et en nous regardant, corrige-nous; si tu regardes, les tombés se relèvent, et les fautes son effacées par les pleurs. Toi, lumière, brille pour les sens et chasse le sommeil de l'âme: que par toi retentissent nos premiers accents; à toi chantons des psaumes » (*b*).

(*a*) Allusion à saint Pierre, qui se repentit au chant du coq.

(*b*) On peut voir, sur le même sujet, *ad Galli cantum*, la première hymne de Prudence.

passage suivant, une réponse qu'il adresse à Ausone, pour s'excuser de ne pas quitter sa chère solitude :

Ego te, per omne quod datum mortalibus
    Et destinatum sæculum est,
Claudente donec continebor corpore,
    Discernar orbe quolibet,
Nec orbe longe, nec remotum lumine,
    Tenebo fibris insitum ;
Videbo corde, mente complectar piâ,
    Ubique præsentem mihi ;
Et cùm, solutus, corporali carcere
    Terrâque provolavero,
Quo me locârit axe communis Pater,
    Illîc quoque te animo geram ;
Neque finis idem, qui meo me corpore,
    Et amore laxabit tuî ;
Mens quippe lapsis quæ superstes artubus
    De stirpe durat cœliti,
Sensus necesse est simul et affectus suos
    Teneat æquè ut vitam suam ;
Et, ut mori, sic oblivisci non potest,
    Perennis, vivax, et memor[1].

Quelle ardente amitié, inspirée ici par le sentiment chré-

[1] Pendant tout l'espace de temps qui est donné, assigné aux mortels, tant que je serai contenu dans ce corps qui m'emprisonne, oui, dans quelque monde que je vive séparé de toi, dans ce monde lointain, sous ce ciel étranger, tu ne seras pas loin de moi, je te posséderai, greffé dans mes entrailles. Je te verrai par le cœur, je t'embrasserai tendrement par l'âme, tu me seras partout présent; et lorsque, affranchie de cette prison du corps, je me serai envolé de la terre, en quelque région que me place le Père commun, là encore je te porterai dans mon âme; et le dernier moment, qui m'affranchira de mon corps, ne m'ôtera pas ma tendresse pour toi; car cette âme, qui survit à nos membres, et qui sort d'une tige céleste, il faut qu'elle conserve ses sentiments et ses affections aussi bien que son existence; comme elle ne peut mourir, elle ne peut oublier. Immortelle, elle a la vie et le souvenir.

tien! et y a-t-il rien de comparable à ce langage chez les poëtes profanes? Jusque-là, nous l'avons vu, tous les poëtes ont bien certaines conceptions de l'avenir; ils conçoivent une vie future et ils ont l'idée traditionnelle de la sanction. Mais que de tours et de retours dans ces hautes régions pour eux incertaines! Que de négations étranges au milieu de leurs meilleures aspirations, que de confusion, que de pauvretés mythologiques sur le Tartare et l'Élysée, substituées à la croyance ferme et sûre, au dogme de l'avenir, tel que Dieu le tient dans ses secrets et en a fait pourtant de si grandes manifestations! Ici, au contraire, comme on sent que tout a changé! On est sûr de l'avenir, on l'attend, on l'espère; il n'y a plus rien de flottant; on est appuyé sur la pierre solide; l'air qui vous environne ne vous emporte plus dans de ténébreux nuages, mais vous le respirez avec joie, et il fait votre vertu, cet air pur et fortifiant de la vérité chrétienne.

Puis, comme ce sentiment de l'amitié est épuré et sanctifié dans ce milieu divin! La mort est le ciment qui rend les amitiés immortelles. Je pense, comme je vis; je ne puis oublier en mourant, puisque je ne meurs pas, puisque je ne m'éteins pas; donc je t'aimerai toujours, ô toi qui est comme greffé en moi, dans un arbre divin, planté de la main de Dieu, et qui ne saurait mourir. La correspondance en vers de saint Paulin et d'Ausone païen, est d'un haut intérêt; les vers d'Ausone aussi ont de la beauté; son amitié était vraie, les accents dont il l'exprime sont touchants, et saint Paulin dut souffrir de ne pas ouvrir cette âme, qui lui était bien chère, à la clarté de Jésus-Christ. Mais, à comparer les vers d'Ausone avec ceux de son ami, la différence est grande; il y a loin des mouvements encore classiques du poëte païen, aux inspirations pleines d'ardeur d'une

tendre amitié, rehaussée, chez le chrétien, par le haut amour qui glorifie et transfigure tout ce qui est de la terre, et que la religion seule peut susciter dans un cœur qui possède d'ailleurs la flamme poétique.

Saint Paulin finit par être évêque de Noles; il tomba entre les mains des Goths, qui prirent d'assaut sa ville épiscopale, et mourut en 451, emportant le regret unanime des peuples, sans différence de religion.

II

Nous arrivons au vrai poète chrétien du IVe siècle, de ce dernier âge de la poésie romaine, qui est le premier de la muse chrétienne, dans le monde nouveau. Aurèle Prudence, après s'être illustré dans les luttes de la guerre et dans celles du barreau, renonça, aussi lui, dans un âge avancé, aux plus hautes distinctions, pour se consacrer à la pénitence et aux austères pratiques de l'ascétisme chrétien. Prudence a composé de nombreux ouvrages poétiques, dont voici les titres principaux : 1° Un grand poème moral sous le beau titre de *Psychomachia:* on y voit la lutte des diverses puissances de l'âme entre elles, la raison primitive et la grâce dans leur opposition avec la nature déchue, les passions dans leur éternel combat contre la volonté ; 2° un recueil d'hymnes d'une grande beauté ; 3° l'*Apotheosis,* poèmes contre diverses hérésies, surtout celui *de Origine peccati;* 4° enfin deux Livres contre Symmaque. Ce dernier ouvrage est, avec les hymnes, l'œuvre capitale de Prudence comme poète.

Cette lutte entre les chrétiens et Symmaque occupe une grande place dans l'histoire religieuse du IVe siècle. L'orateur païen, au nom du Sénat qui comptait encore beaucoup d'aveugles, demandait qu'on rétablît l'autel de la Vic-

toire, abattu par Constantin, relevé par Julien, renversé de nouveau par Gratien. Le discours de Symmaque est éloquent, mais sur un fonds malheureux; il contient l'expression des suprêmes efforts du paganisme, et son dernier acte d'espérance dans ses fausses divinités. Prudence, dans ses deux Livres contre Symmaque, se raille des prédictions qui semblaient associer l'idée providentielle de l'éternité de Rome au maintien des autels antiques. Conception trompeuse, égarée, d'une société vieillie, ne sachant pas qu'elle ne devait renaître qu'à la condition de mourir à tout ce qui, jusque-là, avait constitué sa grandeur. On assiste à un grand spectacle, dans les vers de Prudence : celui de la conversion du monde romain, quand le peuple revêt le Signe sacré, et que les fiers patriciens s'inclinent devant ce *Labarum*, qui seul devait faire de la tradition antique une vérité, et fonder, en quelque sorte, la Ville éternelle :

Exultare patres videas, pulcherrima mundi
Lumina, conciliumque senum gestire Catonum,
Candidiore togâ, niveum pietatis amictum
Sumere, et exuvias deponere pontificales;
Jamque ruit, paucis Tarpeiâ in rupe relictis,
Ad sincera virûm penetralia Nazareorum,
Atque ad apostolicos Evandria Curia fontes,
Anniadum soboles et pignora clara Proborum.
Fertur enim ante alios generosus Anicius, urbis
Illustrâsse caput, sic se Roma inclyta jactat.
Quin et Olybriaci generisque et nominis hæres,
Adjectus fastis, palmatâ insignis abollâ,
Martyris ante fores Bruti transmittere fasces
Ambit, et Ausoniam Christo inclinare securim.
Jam quid plebicolas percurram carmine Gracchos,
Jure potestatis fultos, et in arce Senatûs
Præcipuos, simulacra Deûm jussisse revelli,

Cumque suis pariter lictoribus omnipotenti
Suppliciter Christo se consecrâsse regendos?
Respice ad illustrem, lux est ubi publica, cellam,
Vix pauca invenies gentilibus obsita nugis
Ingenia, obtritos ægrè retinentia cultus,
Et quibus exactas placeat servare tenebras,
Splendentemque die medio non cernere solem[1].

Quel tableau magnifique, tracé ici d'une main de maître, d'une main de poète, et où se montre de niveau la grandeur de l'idée et celle de l'expression! La vieille langue elle-même, malgré l'affaiblissement de quelques conditions du mètre poétique, semble se rajeunir pour suffire à l'expression de ce qui est si grand et à la fois si nouveau. Quel beau vers que le dernier cité, où le poète s'indigne de la résistance des païens qui s'obstinent à tenir les yeux fermés au plein jour! — Après les grands, voici le peuple :

Post hinc ad populum converte oculos. Quota pars est

[1] *Poetar. vitæ.*, p. 225. — « Alors vous auriez vu les Pères Conscrits, ces brillantes lumières du monde, se livrer à la joie, le Conseil des vieux Catons tressaillir en revêtant le manteau de la religion, une toge plus blanche que celle d'autrefois, et en déposant les dépouilles du pontificat. Et déjà, laissant un petit nombre des leurs sur la roche Tarpéienne (au Capitole), on voit se précipiter dans les augustes sanctuaires des Nazaréens, et aux fontaines apostoliques, la Curie des enfants d'Évandre, la famille des Annius et les nobles descendants des Probus. Avant tous, ce fut, dit-on, le noble Anicius qui illustra le Sénat par sa conversion, car c'est par là que la grande Rome se glorifie. Bien plus, l'héritier du nom et de la race des Olybrius, inscrit dans les fastes, portant le manteau brodé de palmes, est jaloux de déposer, aux portes du temple d'un martyr, le faisceau de Brutus, et d'incliner devant Jésus la hache d'Ausonie.

» Dirai-je les Gracches, amis du peuple, appuyés sur le droit du pouvoir, et les principaux aux Sénat, ordonnant qu'on arrache de leurs temples les images des dieux; puis, prosternés avec leurs licteurs devant le tout-puissant Christ, se consacrant à obéir à ses lois.

» Regardez cette illustre enceinte, où se trouve la lumière de l'État; à peine y verrez-vous quelques esprits encore plongés dans les folles inventions des païens, retenant avec effort un culte usé par le temps, se plaisant à demeurer dans leurs ténèbres, qui, de toutes parts, s'évanouissent, et refusant de voir le soleil qui brille au milieu du jour. »

Quæ Jovis infectam sanie non despuit aram ?
Omnis qui celsa scandit cænacula vulgus,
Quique terit silicem variis discursibus atram,
Et quem panis alit gradibus dispensus ab altis,
Aut Vaticano tumulum sub monte frequentat,
(Quo cinis ille latet genitoris, amabilis obses) ;
Cœtibus aut magnis Lateranas currit ad ædes,
Undè sacrum referat regali chrismate signum.
Et dubitamus adhuc Romam tibi, Christe, dicatam
In leges transisse suas, omnique volentem
Cum populo, et summis cum civibus, ardua magni
Jam super astra poli terrestrium extendere regnum [1] !

Je citerai un autre passage, aussi en grands vers, emprunté à l'*Apothéose*, un recueil dans lequel ce poète célèbre plus particulièrement la lutte et la victoire, non plus contre les païens, mais contre les hérétiques et contre les Juifs. Dans les vers que je vais citer, il maintient la discussion sur le triomphe de la foi, dans ce que le sujet a de plus général et de plus élevé :

Mortua jam mutæ lugent oracula Cumæ,
Nec responsa refert libycis in syrtibus Ammon;
Ipsa suis Christum Capitolia Romula mærent,
Principibus lucere Deum ; jam purpura supplex

[1] « Tourne maintenant les yeux sur le peuple; combien peu en reste-t-il qui ne méprisent pas les autels infâmes de Jupiter? Toute cette foule qui gravit les hauts étages des maisons, qui bat, dans ses divers sens, le noir pavé des rues, et qui se nourrit du pain qu'on lui dispense du haut des gradins ; cette foule se presse au pied du Vatican, à l'endroit où est cachée la cendre du Père, otage bien aimé des chrétiens (*a*) ; ou bien elle court en troupes nombreuses au sanctuaire de Latran, pour en revenir avec le signe royal qu'imprime l'huile sainte. Et nous doutons, encore, ô Christ, que Rome, à toi dévouée, ait passé sous tes lois, et qu'elle veuille, par le peuple tout entier, par ses grands citoyens, étendre sa terrestre domination par-delà les astres du ciel ! »

(*a*) Saint Pierre.

Sternitur Æneadæ rectoris ad atria Christi,
Vexillumque Crucis summus dominator adorat[1].

Malgré les beautés de cette hauteur, ce qu'il faut rechercher surtout dans l'œuvre de Prudence, ce sont les hymnes. Elles se divisent en deux ordres : celles qui doivent être chantées aux diverses parties du jour et qui se rapportent aux solennités de l'Église ; et les autres, qui ont pour objet et pour titre général les *Couronnes*, en l'honneur des Martyrs. L'hymne sur le martyre de saint Romain est un poëme lyrique qui ne compte pas moins de onze cents vers, et dans lequel tout se trouve : récit, dialogue, discours et prière. Le caractère général de cette poésie des hymnes, c'est la lutte, l'indignation, souvent la menace, mais chrétienne, afin de convertir, avec le cœur plein d'indulgence et de pardon. Ce n'est plus, il est vrai, l'ascétisme oriental, doux autant que sublime, parfois rêveur, de saint Grégoire et de Synésius; le mouvement en est plus actif, plus énergique, plus vivant; l'accent moins mélodieux, mais plus vibrant. Voici l'hymne IV, des Couronnes, un cantique en l'honneur des dix-huit Martyrs de Sarragosse :

Bis novem populus sub uno
Martyrum servat cineres sepulchro,
Cæsaraugustam vocitamus urbem,
Res cui tanta est.

Plena magnorum domus angelorum
Non timet mundi fragilis ruinam,
Tot sinu gestans simul offerenda
Munera Christo.

[1] P. 174 — « Déjà pleurent les muets oracles de Cumes, et dans les syrtes libyennes Ammon ne rend plus d'oracles. Le Capitole romain gémit, aussi lui, en voyant que le Christ s'est montré Dieu aux princes (empereurs). Déjà la pourpre d'un maître, descendant d'Énée, se renverse suppliante au seuil du temple du Christ, et le souverain dominateur adore l'étendard de la Croix. »

Cùm Deus, dextram quatiens coruscam,
Nube subnixus veniet rubente,
Gentibus justam positurus æquo
Pondere libram.

Orbe de magno caput excitata,
Obviam Christo properanter ibit,
Civitas omnis pretiosa portans
Dona canistris.

Afra Carthago tua promet ossa,
Ore facundo, Cypriane doctor;
Corduba Cœselum dabit et Zoellum,
Tresque coronas.

Tu decem sanctos revehes et octo,
Cœsaraugusta studiosa Christi,
Virtutem flavis oleis revincta
Pacis honore.

Sola in occursum numerosiores
Martyrum turbas Dominó parâsti;
Sola prædives pietate, multâ
Luce frueris.

Vix parens orbis populosa Pœni,
Ipsa vix Roma in solio locata,
Te decus nostrum superâsse in isto
Munere digna est.

Omnibus portis sanguis immolatus,
Sanguis exclusit genus invidorum
Dœmonum, nigras pepulit tenebras
Urbe piatâ.

Nullus umbrarum latet intùs horror,
Pulsa nam pestis populum refugit;
Christus in totis habitat plateis,
Christus ubique est...

Hæc, sub altari sita sempiterno,
Lapsibus nostris veniam precatur.
Turba, quam servat procerum creatrix
Purpureorum...

Nos pro fletu, date, perluamus
Marmorum sulcos, quibus est aperta
Spes, ut absolvam retinaculorum
Vincla meorum.

Sterne te totam, generosa, sanctis,
Civitas, mecum tumulis; deindè
Mox resurgentes animas et artus
Tota sequeris[1].

[1] P. 199. — « Notre peuple conserve dans le même tombeau les cendres des dix-huit martyrs; nous appelons Césaraugusta la ville qui possède un tel trésor. La cité remplie de ces anges puissants ne craint pas la ruine d'un monde fait pour être brisé, elle qui porte dans son sein tant de présents, qu'elle offre tous à la fois au Christ.

» Lorsque Dieu, agitant sa droite flamboyante, assis sur ses nuages embrasés, viendra placer dans sa juste balance toutes les nations, alors, chaque cité, levant la tête, se hâtera, de toutes les parties du vaste globe, d'aller au devant du Christ, et, dans des corbeilles, lui offrira de précieux dons.

» Carthage l'Africaine présentera tes ossements, ô Cyprien, docteur à la bouche éloquente; Cordoue donnera Césélus et Zoellus, trois couronnes de martyrs. Toi, Sarragosse, aimée du Christ, la tête ceinte du blond olivier, en l'honneur de la paix, tu ramèneras tes dix-huit martyrs.

» A peine si la populeuse cité des Carthaginois, à peine si Rome elle-même, placée sur le trône des peuples, peuvent te surpasser dans ce présent que tu feras au Maître suprême, ô cité, notre gloire.

» Le sang des martyrs immolés a chassé de toutes les portes la race envieuse des démons; il a chassé les ténèbres de tes murs, qui ont achevé leur expiation. C'en est fait : les ombres ont cessé de se cacher dans ses murs; le fléau, repoussé, a pris la fuite devant le peuple. Le Christ habite dans toutes les places; le Christ est partout.

» Placée au pied de l'autel éternel, elle demande pardon pour nos chutes, cette foule auguste de Saints que garde la cité, la mère des grands Saints qui ont revêtu la pourpre des martyrs.

» Ces marbres que sillonnent les inscriptions, et sous lesquels repose notre espérance, souffrez que nous les arrosions de pleurs, et que je brise enfin les liens qui me captivent.

» Noble ville, prosterne-toi tout entière avec moi, devant ces tombeaux; bientôt ressusciteront leurs corps pour rejoindre leurs âmes; tout entière aussi tu les suivras. »

Il y a dans cette pièce un monument lyrique d'une beauté qui n'a rien à envier aux maîtres de la lyre antique, sans excepter Horace et le maître de tous, Pindare. Et quelle différence dans les sujets ! Que me font, auprès de ces ardeurs saintes, la passion du Thébain pour les vainqueurs du Stade, ou les tristes adulations du compagnon de Mécène, de celui qui payait en vers à la fois si beaux et si stériles l'amitié d'un ministre et l'accueil indulgent d'un empereur? Ici tout est solennel, grand, animé d'une flamme généreuse, toujours vive, et d'une admirable pureté; tout émane de l'âme et pénètre à l'âme; rien ne demeure à la surface comme dans la plupart des œuvres profanes; ce n'est pas seulement cette chaîne dont parle Platon, dans l'*Ion*, qui va de Dieu au poète, du poète au rapsode, de celui-ci à l'auditeur; c'est mieux que cela. Dans Platon, la source est obscure; c'est le Dieu idéal, abstrait, qu'il conçoit sous des voiles épais. Mais la région d'où part l'inspiration qui descend dans le cœur des poètes chrétiens, elle est manifeste, celle-là; les hauteurs qu'elle occupe ont été dévoilées; c'est là qu'est la source vive, éthérée, resplendissante aux feux du soleil moral, *jugis aquæ fons*, la source chrétienne de l'inspiration.

Cet hymne pourrait suffire à faire comprendre le caractère du recueil des Couronnes, si pathétique et si grand, où l'on ne pleure pas les morts, mais où on les chante, où la contemplation de ces morts inspire une joie qui n'a rien de comparable dans l'antiquité. Tyrtée glorifie ses héros tombés glorieusement sur le champ de bataille; mais ces poètes des morts glorieuses, Tyrtée, Korner, Gleim, d'autres encore ne glorifient que la tombe; ils ne dispensent, ou du moins ils ne promettent qu'une gloire périssable, celle qui éclôt, qui bruit un instant et qui meurt,

qui brille un jour et s'évanouit; elle n'a pas, elle ne sait pas l'accent du vrai triomphe, du triomphe immortel, qui n'attend pas, pour être glorifié, d'avoir reçu sa couronne des mains d'un poète.

Voyez encore. C'est l'hymne de saint Laurent, consumé par les flammes; le martyr, avant d'exhaler sa vie comme l'encens sur l'autel, fait entendre les hautes, les solennelles paroles que voici :

O Christe, numen unicum,
O splendor, ô virtus patris,
O factor orbis et poli,
Atque auctor horum mœnium,

Qui sceptra Romæ in vertice
Rerum locâsti, sanciens
Mundum quirinali togæ
Servire et armis cedere;

Ut discrepantium gentium
Mores et observantiam,
Linguasque et ingenia et sacra
Unis domares legibus.

En omne, sub regnum Remi,
Mortale concessit genus;
Idem loquuntur dissoni
Ritus, id ipsum sentiunt.

Hoc destinatum quo magis
Jus christiani nominis,
Quodcumque terrarum jacet
Uno illigares vinculo.

Da, Christe, Romanis tuis,
Sit Christiana civitas;
Postquam dedisti ut cœteris
Mens una sacrorum foret.

Discede, adulter Jupiter,
Stupro Sororis oblite,
Relinque Romam liberam,
Plebemque jam Christi fuge[1].

[1] P. 91, 2e Couronne. — « O Christ, Dieu unique, ô splendeur, ô vertu du Père, ô Créateur de la terre et des cieux, auteur de ces remparts, toi qui as placé le sceptre de Rome au sommet des choses humaines, et qui voulus que l'univers cédât à la toge et se soumît aux armes des Romains, afin que tant de nations, divisées de mœurs, de croyances, de langage, d'esprit et de sacrifices, fussent assujetties sous une loi unique! Voilà que le genre humain tout entier a passé sous l'empire de Rémus; les rites, naguère différents, parlent le même langage, ont le même sentiment.

» Cela était arrêté, afin que tu pusses enchaîner, par un lien unique, toute la terre, sur laquelle a droit de régner le nom chrétien.

On trouve ici ce grand point de vue sous lequel Bossuet a expliqué la destination providentielle de l'empire romain, haute philosophie de l'histoire, que les théories éphémères de cet âge, en s'interposant comme un vain nuage, ont fait de plus en plus resplendir. Tout à l'heure, l'adversaire de Symmaque nous montrait la puissance de Rome s'élevant jusqu'au Ciel; ici, dans les vers de Prudence, on voit le travail de Dieu, vaquant à ses projets en réunissant le monde antique sous la loi unique de Rome. Ils montraient, ces poëtes, ces prophètes de l'ordre nouveau, Rome destinée à devenir la maîtresse du monde, puis (quand l'empire romain aurait disparu, emporté par le tourbillon des Barbares), luisant comme un phare au milieu de ce monde, par la lumière immortelle de son pontificat. La Providence avait voulu que le monde entier fût soumis à la Rome impériale, afin que l'unité remplaçât la diversité des croyances et des mœurs; pour que Rome, centre immuable de cette unité, *Capitolî immobile saxum*, se trouvât investie d'un avenir immortel, en vertu d'une volonté contre laquelle ne sauraient prévaloir ni les efforts de l'hérésie, ni ceux du temps.

Je citerai encore une de ces *Couronnes*, d'un autre ordre, celle-ci, admirable surtout parce qu'elle respire un charme exquis de simplicité; c'est la Couronne à sainte Eulalie. Voici comment le poëte chrétien caractérise la jeune martyre à son premier âge:

Jam dederat prius indicium
Tendere se patris ad solium,
Nec sua membra, dicata toro;

» O Christ, fais donc, en faveur de tes Romains, qu'elle soit chrétienne, cette cité par laquelle tu as fait que les autres villes n'auraient qu'un seul cœur avec les mêmes sacrifices.

» Hors d'ici, adultère, incestueux Jupiter; éloigne-toi; laisse Rome en liberté; fuis, car c'est ici le peuple du Christ. »

Ipsa crepundia reppulerat,
Ludere nescia pusiola.

Spernere succina, flare rosas,
Fulva monilia respuere,
Ore severa, modesto gradu,
Moribus et nimium teneris
Canitiem meditata senum[1].

Ces traits sont doux, aimables, pleins de charme; ils rappelleraient un passage, que nous avons pu citer, d'un poète très-profane, mais qui ce jour-là avait été doucement inspiré par un sentiment chaste et pur[2]. Mais peut-on chercher des analogies pour cet ordre de vertus si saint et si nouveau que la religion produisait, avec les rayons qui s'échappaient de la plume et de l'âme, hélas! enténébrée des poètes élégiaques? Si ces poètes célèbrent les grâces aimables de la jeunesse, c'est pour lui promettre la vie heureuse, pour ouvrir leur âme à l'espérance, pour les montrer entrant orgueilleux dans cette vie qui s'ouvre semée de fleurs devant leurs pas. Quant au poète chrétien, s'il nous peint à son tour la jeune vierge fleurissant, aussi elle, comme la rose dans les jardins clos, aux rayons d'une chaste virginité, il nous dit que cette fleur sera moissonnée, que cette victime sera immolée au divin Époux des âmes auxquelles la jeune martyre est dévouée, non pour la vie, mais pour la mort, ou du moins pour la vie, la vraie vie et par le chemin du trépas. Voyez la jeune Eulalie: après l'avoir montrée dans

[1] Hymn. III, p. 95. — « Déjà elle avait donné le premier indice qu'elle tendait au trône du Père, et que ses membres n'appartiendraient pas au lit nuptial. Elle avait repoussé les amusements du jeune âge; petite fille, elle n'aimait pas à jouer; elle dédaignait les parfums et les roses, méprisant les colliers d'or, sévère dans son air, modeste dans sa démarche; dans les habitudes de son âge tendre, elle s'exerçait à la vertu comme les vieillards que les ans ont blanchis. »

[2] *Ut flos in septis*, etc., Catulle; passage cité p. 91.

les doux préludes d'une enfance paisible et réfléchie, le poëte la conduit au terme où tout aboutit dans ces grands drames, au martyre, ici aux flammes du bûcher:

Crinis odorus et in jugulo
Fluxerat, involitans humeris,
Quo pudibunda pudicitiâ
Virgineusque lateret honos,
Tegmine verticis opposita.

Flamma crepans volat in faciem,
Perque comas vegetata caput,
Occupat exsuperatque apicem;
Virgo, citum cupiens obitum,
Appetit et bibit ore rogum.

Emicat indè columba repens,
Martyris os, nive candidior,
Visa relinquere, et astra sequi:
Spiritus erat Eulaliæ,
Lacteolus, celer, innocuus [1].

Il y a dans l'antiquité plus d'un type de vierge, Antigone Iphigénie, Polyxène, mourant avec dignité, et un courage parfois viril. Mais le poète païen n'a pas refusé de leur donner des traits d'une nature plus attendrie, plus dramatique peut-être (j'entends de cette nature de grandeur imparfaite dont s'alimente le théâtre), en leur faisant pleurer la douce vie, l'hyménée qu'elles ne connaîtront pas, les douceurs

[1] Hymn. III, p. 98.—« Ses cheveux, au doux parfum, descendaient à longs flots sur son cou et voltigeaient sur ses épaules. A l'aide de ce voile, ainsi placé sur sa tête, qui l'enveloppait de ses plis ondoyants, elle mettait à l'abri sa beauté virginale et sa pudeur. Cependant la flamme éclate; elle vole à travers les cheveux, elle s'empare de sa tête et la surmonte. La petite fille, désirant une prompte mort, aspire à ce bûcher, elle le boit d'un regard avide. Tout à coup, une colombe plus blanche que la neige sembla sortir des plaies de la martyre, et voler vers les cieux. C'était l'âme d'Eulalie, âme blanche, légère, innocente. »

maternelles, et ce que Dieu donne ici-bas, en attendant le jour d'ailleurs, pour affermir cette vie d'épreuve et pour la consoler. Un poète moderne, ayant à célébrer la mort de Jeanne d'Arc, n'a pas manqué à cette tradition de l'antique poésie :

Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Il n'en est pas de même dans les temps héroïques du christianisme, où la vertu achevait de se consacrer par la mort; et avec quelle grandeur simple, on le voit dans la réalité si expressive des *actes* des martyrs, où tant de fois une faible jeune fille, armée d'une force inconnue, résiste à toute la violence des persécuteurs et contemple d'un regard avide le bûcher qui va la dévorer! Mais aussi qu'est-ce que le bûcher, le martyre, sinon le trône de souffrance d'où l'âme, divinisée, prend son vol comme la colombe, et monte au trône de gloire qui lui est préparé dans l'éternel parvis[1]?

L'hymne de Prudence, sur le martyre de sainte Eulalie, nous en rappelle une autre, bien connue, et qui, depuis bien des siècles, suscite dans les cœurs chrétiens de tendres émotions. L'inspiration est semblable, plus douce encore, plus pieuse et plus sainte, parce qu'elle touche de plus près au divin mystère de la Crèche du Sauveur. C'est l'hymne sur le martyre des saints Innocents, qui se chante à la fête de l'*Épiphanie :*

Salvete, flores Martyrum,
In lucis ipso limine,
Quos sævus ensis messuit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos, prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palmâ et coronis luditis[2].

[1] Voir pour le développement de ce double idéal, au volume précédent, p. 232, chapitre des *Deux Martyres*.

[2] « Salut, fleurs des Martyrs, vous que, sur le seuil même de la vie, l'épée

Que nous font les comparaisons virgiliennes (si poétiques d'ailleurs) relatives au jeune Euryale tombant dans la plaine comme tombe dans le sillon le lis que la charrue a touché, si nous sommes initiés à ces inspirations toutes célestes, qui répandent un jour si lumineux, un parfum si pur, de si mystérieuses douceurs, tant d'aimable pureté sur les augustes solennités du culte saint!

Nous passons sur plusieurs poètes du IVe siècle, qui ont laissé leur trace sur le Parnasse chrétien de ce temps, tels que Marius Victor, par son poëme sur la *Genèse;* Alcime Avit, par le sien sur les *Origines;* Arator, pour son *Histoire apostolique;* enfin Sedulius, pour son *Opera paschalis,* poëme de beaucoup d'élévation sur l'histoire du Sauveur. J'aime à relever de ce dernier quelques vers, une invocation à la Vierge, auguste inspiration de la poésie qui fleurissait alors :

Salve, sancta parens, enixa puerpera regum
Qui cœlum terramque tenet, tu ventre beato
Gaudia matris habes cum virginitatis honore.
Nec primam similem visa es nec habere secundam.
Sola sine exemplo placuisti femina Christo[1].

Ainsi, dans ces hauts temps, un poète célébrait la Vierge auguste, lui rendait dans ses vers l'hommage de sa foi, la

cruelle a moissonnées, comme un tourbillon enlève les roses naissantes; vous, premières victimes offertes au Christ, troupeaux de tendres agneaux immolés, au pied de l'autel, dans votre simplicité, vous jouez avec les palmes et les couronnes. »

[1] Recueil de M. F. Clément, p. 171. — « Salut, ô sainte Mère, toi qui as enfanté le Roi du ciel, toi qui, ayant conçu le Fils de Dieu dans ton sein bienheureux, as réuni les joies de la mère avec l'honneur de la vierge; on n'a pas vu, on ne verra jamais une mère semblable à toi, ou qui puisse en approcher; toi seule n'eus pas de modèle, et seule, entre les femmes, pour ce divin mystère, as plu au Christ. »

saluait à la fois Vierge et Mère, créature élue entre toutes, et conviait les générations au culte de cette souveraine qui, dès le berceau du christianisme, donnée pour Mère à la race des hommes, devait être dans tous les temps honorée, priée, aimée, bénie, l'adoration seule étant réservée à Celui qui était né de son sein après avoir été son Créateur.

III

Nous entrons, avec le siècle suivant, dans les années de la grande invasion, quand le vieil empire romain a déjà rendu son dernier soupir, quand l'ancienne société est brisée, et que la nouvelle, sous la bannière du Christ, a achevé de vaincre. Les poètes païens se taisent; ils ont dit leur dernier mot, à l'exception de Claudien, versificateur quand même, pastiche industrieux des temps meilleurs, habile ouvrier en vers, et qui, alors que la civilisation était toute chrétienne, ne pouvait sortir des pauvretés mythologiques et d'Ovide, rehaussées, pensait-il, par un style qui rappelait la déclamation et non la flamme de Juvénal. Tous les autres ont senti que la lumière les abandonne ; et ils viennent l'un après l'autre rendre leur hommage à l'Auteur de tout don parfait. A la tête de ceux-là, il faut compter Sidoine Apollinaire. Né à Lyon en 420, il parvint aux hautes dignités; Sidoine fut préfet de Rome et gendre de l'empereur Avitus; il assista aux dernières convulsions de l'empire romain sous Sévère et les Anthème , puis abandonna toutes ses dignités et devint évêque d'Auvergne en 471. Alors cet homme éminent, qui avait été durant une partie de sa vie le dernier poète de la chaîne païenne, renonça tout à coup au commerce des muses profanes, aussi bien qu'à l'ambition du siècle. Sidoine a laissé peu de fragments de poésie chrétienne. Une fois évêque, il ne

vaqua même pas au soin de convertir sa muse, il aima mieux la délaisser et ne songea plus guère qu'à se livrer aux devoirs de sa place. Cependant, à cette muse des lettres antiques, qui du reste avait été toujours chaste et retenue chez ce poète de tendance chrétienne, Sidoine, dans une ode de forme antique, adressa l'adieu que voici :

Nec recordari queo quanta quondam
Scripserim, primo juvenis calore.
Unde pars major utinam taceri
    Possit et abdi !

Nam senectutis propiore metâ,
Quidquid extremis sociamur annis,
Plus pudet si quid leve lusit ætas
    Nunc reminisci.

Persecutorum nisi quæstiones
Forsitan dicam, meritosque cœlum
Martyras, mortis pretio parâsse
    Præmia vitæ.

E quibus, primum mihi psallat hymnus
Qui Tolosatem tenuit cathedram,
De gradu summo Capitoliorum
    Præcipitatum.

Singulos, quos nunc pia nuncupatim
Non valent versu cohibere verba ;
Quos chordæ nequeunt sonare,
    Corda sonabunt[1].

[1] *Ibid*., p. 275. — « Je ne puis me rappeler tout ce que j'ai écrit dans la première chaleur de la jeunesse; plût à Dieu que la plus grande partie fût tombée dans l'oubli et qu'il n'en fût plus parlé.

» Car plus la borne de la vieillesse est prochaine, plus nous touchons aux dernières années de la vie, plus aussi nous rougissons en nous rappelant combien de frivolités ont abusé notre jeune âge.

» Je ne chanterai plus, sinon peut-être pour dire les cruautés des persé-

Ces vers sont aimables et doux ; mais nous ne voulons, pas, assurément, les faire admirer. Nous ne saurions justifier, au point de vue du goût littéraire, le jeu de mots de *chordæ* et *corda*. C'était le goût de l'époque, et particulièrement de cette poésie profane, à laquelle Sidoine, qui lui avait beaucoup sacrifié, jette, à l'instant où il la délaisse, quelques-unes des fleurs sans parfum qu'elle connaissait trop bien. C'en était fait, vraiment, à cette époque de la poésie antique : elle ne pouvait plus renaître ; la muse chrétienne elle-même ne devait pas y suffire. Si, comme nous venons de le dire, cette muse avait eu encore de belles inspirations et fait entendre de nobles accents dans ces temps de ruine et de renouvellement, c'était malgré la versification, qui demeura faible ; malgré la forme antique, qui comprimait l'essor au lieu de le soutenir. La muse chrétienne a été surtout faible, insuffisante, quand elle a voulu placer sa nouveauté dans le moule épuisé de l'hexamètre grec.

C'est pourquoi, et pour passer à un poete plus sérieux, il faut chercher moins la poésie que la pensée dans l'œuvre didactique de saint Prosper, qui vécut aussi aux derniers temps de l'empire, et mourut en 465, après avoir expié, par une vieillesse pénitente, une jeunesse trop peu réglée. Dans son poème *de Ingratis*, saint Prosper réfute l'hérésie de Pelage, qui niait le péché originel, et la nécessité de la grâce pour seconder la liberté de l'homme et opérer le salut. C'est une œuvre savante, élevée, et qui peut être regardée

cuteurs, pour célébrer les Martyrs qui ont mérité le ciel, et, au prix de leur mort, ont préparé les récompenses de leur vie.

» Avant tout, je chanterai dans mes hymnes le Pontife qui occupa le siége de Toulouse, et qui fut précipité du haut du Capitole.

» Pour tous ceux dont je ne pourrai placer les noms l'un après l'autre dans mes vers, si les cordes de ma lyre ne peuvent plus retentir, pour eux mon cœur retentira. »

en effet comme l'un des plus heureux efforts de la poésie philosophique qui aient été faits dans le christianisme. Il n'est pas rare qu'au milieu d'une profonde discussion, une image vive, une expression de haut style vienne revêtir l'idée abstraite et la mettre dans tout son jour. Nous regrettons que l'espace nous manque pour citer des fragments de ce poème. Du reste, Racine le fils a fait, dans son poème de *la Grâce*, de nombreux emprunts à saint Prosper, auquel il rend hommage comme théologien et comme poète :

Disciple d'Augustin, et marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui pour défendre la grâce;
Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours,
Et contre elle des vers emprunta le secours;
Ses vers servaient aux saints; sa vive poésie
Fait triompher l'Église et trembler l'hérésie.

Il y a, dans l'œuvre de saint Prosper, deux livres d'épigrammes sacrées, qui contiennent des solutions sur divers points de théologie et de morale. Voici quelque chose de très-élevé, sous ce titre : *Via ad vitam :*

Arcta via est, veræ quæ ducit ad atria vitæ,
Nec recipit carnis gaudia mentis iter;
Amplis incedit spatiis terrena voluptas,
Angusto virtus limite celsa petit.
Et tamen hi calles quos mundi vana pavescunt,
Quædam magnificis æquora sunt animis [1].

Je rapporterai encore quelques vers dans un autre rhythme, l'exhortation du Saint à son épouse :

Age, jam precor, mearum

[1] « Etroite est la route qui conduit au seuil de la véritable vie ; ce chemin de l'esprit ne reçoit pas ceux qui se sont donnés aux joies de la chair ; la terrestre volupté marche dans les voies larges, la vertu monte aux hauteurs célestes par un étroit sentier. Et cependant ces rudes sentiers, qui épouvantent la faiblesse mondaine, sont des plaines pour les âmes généreuses. »

Comes irremota rerum;
Trepidam brevemque vitam
Domino Deo dicemus.
Celeri vides rotatu
Rapidos dies meare,
Fragilesque membra mundi,
Minui, perire, labi;
Fugit omne quod tenemus,
Neque fluxa habent recursum;
Cupidas vagasque mentes
Specie trahunt inani.
Ubi nunc imago rerum est?
Ubi sunt opes potentum,
Quibus occupare captas
Animas fuit voluntas[1]?

Ces vers sont beaux; ils contiennent une vive expression de la brièveté de la vie, mais non plus pour aboutir au vœu épicurien, comme Horace, *Carpe diem.* Tout est changé: le principe et les conséquences, l'A et l'Ω, la base et le couronnement. Le poète chrétien ne considère pas les vanités des choses humaines au point de vue du paganisme antique; il traverse la vie et il la dédaigne; voyant comme elle n'est rien, il se tourne vers l'immuable. Quelle révolution s'est opérée, pour que l'esprit, si longtemps flottant sur des routes aventureuses, ait ainsi et soudainement passé d'un pôle à l'autre!

[1] *Eccles. poet.*, p. 696.— « Allons, je t'en prie, ô toi, compagne de ma vie, toi que rien ne saurait ébranler, dédions au Seigneur Dieu une vie courte et troublée. Tu vois que nos jours éphémères roulent et s'écoulent rapidement, tandis que les membres d'un monde fragile diminuent, se consument et périssent. Tout ce que nous tenons s'enfuit, et ce qui s'est évanoui ne revient plus. Ce qui passe entraîne, au gré d'une vaine apparence, nos âmes avides et vagabondes. Où est maintenant l'image du monde? Où sont les forces des puissants, ces forces qui auraient voulu s'emparer de nos âmes captives? » *Desunt cœtera.*

IV

Arrivons à celui que l'on peut regarder comme le dernier de l'époque romaine, et le principal parmi les poètes chrétiens de ce siècle, avant le moyen-âge, à Fortunat. Venu en Austrasie, auprès du roi Sigebert, et ensuite à Tours, où il se lia étroitement avec le saint évêque Grégoire, Fortunat finit par se retirer à Poitiers, où il fut secrétaire de la reine Radegonde, puis évêque en 598. Poète élégant, ingénieux, ayant quelque souvenir de la muse antique, il lui arrive aussi de céder à la décadence, extrême alors, et de tomber dans la recherche et le faux goût. Il écrivit un poëme en grands vers sur saint Martin, et un poëme élégiaque de *Partu Virginis;* il a aussi laissé un trop grand nombre de poésies diverses, sur des sujets assez frivoles, mais précieuses pour faire connaître la physionomie des premiers temps mérovingiens, au point où s'opérait entre les deux civilisations un confluent qui se réfléchit assez vivement dans les vers de Fortunat, en particulier dans son épithalame de Brunehault. On y voit, dans ces efforts généralement stériles, le travail d'un poète encore romain, pour embellir la barbarie et la parer avec les fleurs surannées d'une littérature dont les jours étaient comptés. Mais, et par un privilége unique, ce sol désolé, devenu barbare, était, dans son fonds, un terrain fertile; il avait reçu le bon grain, et il le gardait, durant le long hiver, pour faire jaillir, au grand soleil, et quand l'heure serait venue, la moisson de la vérité. Si Fortunat, il faut le reconnaître, échoue trop souvent par le fait même de ses efforts pour réussir, il a, néanmoins, même dans ses grands vers, des inspirations de haut essor. Des points de morale, l'incertitude de la vie, la commune mortalité, les espérances, les joies de la vie éternelle, ont, chez ce poète, de grands développements. Par exemple, dans

une pièce sur le triomphe de la Vierge, on trouve le tableau brillant que voici, et que nous aimons à reproduire :

Inde Dei genitrix, pia Virgo, Maria coruscat
Virgineoque Agni de grege ducit oves.
Ipsa puellari medio circumdata cœtu,
Luce pudicitiæ splendida castra trahit;
Ad paradisiacas epulas sua vota canentes,
Ista legit violas, carpet et illa rosas.
Pratorum gemmas ac lilia pollice rumpunt,
Et quod odoratum est flore comante metunt.
Illic Euphemiâ et pariter quoque plaudit Agathe,
Et Justina simul, consociante Theclâ.
Quidquid erit tolerem ; sint omnia dulcia dura !
Donec te videam hæc mihi pœna placet.
Opto per hos fluctus animam tu, Christe, gubernes,
Arbore et antennâ velificante Crucis,
Ut post emensos mundani gurgitis æstus,
In portum vitæ nos tua dextra locet [1].

Une telle poésie, même à la considérer comme telle, est loin d'être sans beauté. Au sein de la littérature de Rome, ruinée comme son empire, cette fleur qui naît entre les pierres n'est dépourvue ni d'éclat ni de parfum. Il y a, au fond de cela un principe de vie, le grain de science qui doit

[1] *Ibid.*, p. 710. — « La Mère de Dieu, la pieuse Vierge, Marie brille au haut des cieux ; elle conduit les brebis du troupeau virginal de l'Agneau. Elle-même, entourée d'une assemblée de vierges, traîne après elle son camp qui brille aux doux rayons de la pudeur. Chantant leurs joies au banquet du Paradis, les unes cueillent des violettes, et les autres des roses. Elles détachent de leurs tiges les lys et les autres trésors des prés ; elles moissonnent les fleurs à la tête élégante et aux doux parfums. Là sont Euphémie et Agathe, applaudissant ensemble, et Justine avec Thécla. Puissé-je supporter tout ce que Dieu m'enverra, et que les souffrances me soient une douceur ! Jusqu'à ce que je te voie ici-bas, la douleur me plaît ; je désire, ô Christ, que sur ces flots de la vie, tu gouvernes mon âme, et que la Croix, sur ce navire aux voiles étendues, nous serve de mât et d'antennes, afin qu'après avoir franchi le gouffre du monde, ta droite nous place au port de la vie. »

croître, se couronner de feuillage, devenir le grand arbre et porter ses fruits.

Du reste, cette beauté secrète, cette sève renaissante, qui est le vrai génie de la littérature chrétienne, elle est peu dans les grands poëmes hexamètres de Fortunat, œuvres épineuses, froides, sans profit pour le cœur qu'elles n'ont pas le don d'émouvoir, sans profit pour l'esprit qui a le même enseignemement dans la grande prose des Pères. Ce qui fait la meilleure gloire de Fortunat, comme poëte chrétien, ce sont les hymnes. La remarque que nous avons faite, en citant des hymnes de saint Ambroise, de Prudence, est plus sensible encore avec Fortunat. Voici un poëte qui, lorsqu'il traite *in cathedrâ* des sujets religieux, faiblit trop souvent, qui, de plus, porte un bagage poétique assez léger et d'assez peu de consistance. Eh bien ! s'il lui arrive de toucher aux sujets qui suscitent les profondes émotions de la foi, s'il veut chanter, enfin (comme c'est là la vraie destination de la poésie), oui, chanter ce qu'il sent, ce qu'il aime, ce qu'il adore, voici que ce poëte élégant a cessé de sacrifier aux grâces de la décadence, et qu'il trouve soudainement des accents durables, qui s'en iront retentir d'âge en âge, pour ajouter à la sainteté des solennités chrétiennes. Et par exemple, l'hymne de la Rédemption, si connue, et qui jaillit de tant de cœurs au jour du grand mystère, est de Fortunat :

Vexilla Regis prodeunt,
Fulget Crucis mysterium,
Quo carne carnis conditor,
Suspensus est patibulo.

Confixa clavis viscera ;
Tendens manus, vestigia,
Redemptionis gratiâ,
Hîc immolatus est hostia.

Arbor decora et fulgida,
Ornata Regis purpurâ,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere.

Beata, cujus brachiis,
Secli pependit pretium,
Statera facta corporis,
Prædamque tulit Tartari.

Et le peuple prosterné répète en chœur :

O Crux, ave, spes unica!
Hoc Passionis tempore,
Auge piis justitiam,
Reisque dona veniam[1].

Fortunat, en écrivant cette poésie, avait jeté aux vents tout ce qui restait d'écho profane sur la lyre trop accoutumée aux stériles modulations. Emu d'un sentiment chrétien, il avait chanté, sans se préoccuper de faire œuvre de poète; et sans le vouloir, sans le chercher, il avait pris une notable part dans la fondation de l'art nouveau, de l'art chrétien. Et en effet, à considérer l'imperfection grammaticale ou métrique de la langue romaine d'alors, qui leur sert d'instrument, à ces poètes du monde nouveau, si l'on voulait voir dans leurs œuvres un produit de la décadence, on se tromperait beaucoup. Ce qu'il y a ici, dans le travail qui s'opère, ce n'est pas une ruine littéraire à son dernier période; c'est plutôt un prélude de renaissance; ce n'est pas une fin, c'est un commencement; ce n'est pas une couche funèbre, c'est un berceau; et la plus grande, la plus haute partie de la poésie moderne sortira de ces incunables. La muse romaine, ainsi convertie,

[1] « L'étendard du Roi s'avance; il brille, le mystère de la Croix, le gibet sur lequel le Créateur de la chair a été suspendu dans sa chair.

» Là, il a été percé de clous; là, étendant ses mains et ses pieds, pour nous racheter, la victime a été immolée.

» Arbre glorieux et brillant, empourpré du sang du Roi, qui as été choisi, et dont la racine a été jugée digne de toucher ses membres sacrés!

» Heureux, parce que dans tes bras, a été suspendue la rançon du monde; tu as été la balance dans laquelle a été pesé le corps qui devait emporter la proie de l'enfer.

» Salut, ô Croix, unique espérance! Dans ce saint temps de la Passion, augmente la justice dans les justes et donne le pardon aux coupables. »

transformée, est devenue un ange; elle a étendu son aile blanche; et, durant tout le moyen âge, elle s'est maintenue sur de célestes hauteurs du Paradis. Avec cet admirable latin de la langue chrétienne, des générations de poètes se sont succédé dans les cloîtres et n'ont pas fait défaut à la louange de Dieu. Dans le genre du *Vexilla*, les hymnes se sont multipliées; et on a été plus loin encore, pour la tendresse et l'impression vive, quand le *Stabat Mater* s'est élancé du cœur brisé de quelque moine inconnu. Au XIII[e] siècle, âge éminent du génie chrétien, saint Bonaventure, Adam de saint Victor, et les anonymes, ont laissé des pièces ravissantes, des proses, des séquences de l'ordre le plus élevé, chaste et radieuse poésie, tour à tour éclairée et réchauffée dans les feux du saint amour. Mais tout se tenait alors dans ce moyen âge, au seuil duquel nous nous arrêtons; la couronne de l'art était unique, et le christianisme était sa vie, sa lumière, sa vertu. La peinture chrétienne renaissait dans Giotto, préludant à Fra Angelico, et aux autres peintres de Sienne et de l'Ombrie; l'art ogival élevait ses pierres vives et ses poèmes de granit. Et, quant à la poésie, tout ce mouvement, qui avait commencé au IV[e] siècle, et qui s'était surtout propagé dans les hymnes, entrant enfin dans les idiômes et dans les mètres romans, fait son apparition glorieuse au monde moderne, avec Dante Alighieri.

TABLE DES MATIÈRES.

Poitiers. — Imprimerie de HENRI OUDIN.

